This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 321 765

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Napoleon's Werke.

Nach

den vorhandenen Quellen

chronologisch geordnet.

Deutsch

von

L. von Alvensleben.

Als

Supplement

zu

Heyne's Geschichte Napoleons.

Chemnitz, 1840.

Goedsche & Comp.

UNIV. OF CALIFORNIA

IIC214
N25

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Einleitung.

Napoleon der Feldherr, — Napoleon der Kaiser, — Napoleon der Staatsmann, — sie sind der ganzen gebildeten Welt bekannt, doch Napoleon der Schriftsteller dürfte noch nicht so allgemein gekannt sein; und ist der eine oder der andere der gebildeten Leser auch mit einzelnen seiner literarischen Productionen vertraut, so wurden dieselben doch bisher noch nie als ein Ganzes zusammengestellt, sondern nur hier und dort mit Anderem verflochten gegeben, was noch dazu dort von wesentlicherem Interesse war, und so diese Erzeugnisse seines Geistes in den Hintergrund drängte.

Läßt es sich nun aber weder leugnen noch verkennen, daß das Thun des großen Mannes, je ferner es unserer Zeit tritt, mit desto vorurtheilsfreierem Blicke betrachtet wird, — daß man seine großen Eigenschaften, sein strahlendes Genie, täglich mehr und mehr anerkennt, selbst in Deutschland, welches sich als kräftiges, einiges Ganze in den denkwürdigen Jahren von 1813 bis 1815 mit solcher Erbitterung gegen ihn erhob, — daß die Zahl seiner Bewunderer, um nicht zu sagen, seiner Anbeter, fortwährend wächst; — und zieht man nun dies Alles in Erwägung, so läßt sich kaum bezweifeln, daß eine chronologisch geordnete Zusammenstellung dessen, was Napoleon auch als Schriftsteller leistete, willkommen sein wird, um so willkommener, da sich darin sein Geist, seine Gedanken, wieder auf eine andere Weise aussprechen, und weil mehrere dieser Schriften, namentlich die, welche aus seiner Jugend herrühren, das scharf ausgedrückte Gepräge der politischen Gesinnungen, der Ansichten tra-

537290

Napoleon als Gesetzgeber.

Aber nicht zum Fabeldichter war Napoleon geboren, wohl aber geschaffen zum Gesetzgeber, und schon früh zeigte sich dazu in ihm ein entschiedenes Talent. Der erste Beweis hierfür findet sich in dem Jahre 1785, als er kaum, oder noch nicht, das sechszehnte Jahr zurückgelegt hatte. Als nämlich Napoleon (1784) aus der untergeordneteren Militairschule von Brienne nach der von Paris versetzt worden war, schien ihm diese dem beabsichtigten Zwecke so wenig zu entsprechen, namentlich aber die jungen Leute, welche aus armen adlichen Familien stammten und auf königliche Kosten erzogen wurden, an so viele Genüsse und Bedürfnisse zu gewöhnen, und dabei auf ihren Beruf so wenig practisch vorzubereiten, daß ihm eine gänzliche Umformung der Militairerziehungsanstalten überhaupt, ganz besonders aber dieser, nicht nur als zweckmäßig, sondern sogar als höchst nothwendig erschien; und durchdrungen von dieser Ueberzeugung entwarf er eine Denkschrift, welche er dem Unterauffeher Berton übergab.

Er zeigte in dieser Schrift, daß der Erziehungsplan, welcher bei der Militairschule von Paris befolgt wurde, nicht nur unzweckmäßig, sondern sogar verderblich sei, und unmöglich zu dem Ziele führen könnte, welches sich jede verständige Regierung vorzeichnen müßte. Vorzüglich deutete er auf die Folgen hin, welche diese Erziehung namentlich für die Zöglinge auf königliche Kosten haben mußte, welche sämmtlich arme Edelleute wären, und statt der Eigenschaften des Herzens daraus nichts schöpfen könnten, als Prunksucht und solche Gefühle des Hochmuths und der Eitelkeit, daß sie, in das elterliche Haus zurückgekehrt, weit entfernt sein dürften, den bescheidenen Wohlstand ihrer Familien mit Vergnügen zu theilen, und vielleicht über

die Urheber ihres Lebens erröthen, und wahrscheinlich den bescheidenen Sitz ihrer Väter geringschätzen würden.

Nachdem Napoleon in der Denkschrift die obigen Gründe auseinandergesetzt hatte, fuhr er so fort:

„Statt für die Zöglinge eine große Menge von Bedienten zu unterhalten, ihnen tägliche Mahlzeiten von zwei Gängen zu geben, und sowohl durch Pferde als Stallmeister einen kostspieligen Prunk zu treiben, wäre es besser, die Schüler, ohne dadurch den Lauf des Unterrichtes zu hemmen, dazu anzuhalten, sich selbst zu genügen, das heißt, zwar nicht für ihre Küche mit eigenen Händen zu sorgen, aber ihnen doch Kommißbrod, oder nicht viel besseres, zu geben; sie daran zu gewöhnen, ihre Kleider auszuklopfen und zu bürsten, ihre Schuhe zu putzen und zu wichsen. — Da sie durchaus nicht reich, und sämmtlich zum Militairdienst bestimmt sind, wäre das wohl die einzige und wahre Erziehung, die man ihnen geben müßte. Zu einem frugaleren Leben und zur eigenen Sorge für ihre Kleider gezwungen, würden sie kräftiger werden, befähigter, dem Ungestüm des Wetters zu trotzen, die Mühseligkeiten des Krieges mit Muth zu ertragen, und den unter ihren Befehlen stehenden Soldaten Achtung und blinde Ergebenheit einzuflößen."

Dieses Memorial, dessen Originalhandschrift sich noch in dem Archive des Kriegsdepartements befinden soll, konnte ich leider nur summarisch und in dem kleinen Auszuge mittheilen *), indeß glaubte ich dasselbe nicht mit Stillschweigen übergehen zu dürfen, da es in der That von Wichtigkeit ist; denn für den

*) Entlehnt aus: „Die Jugendjahre Napoleons, von dem Baron Coston," einem höchst interessanten Werke, welches mit unverkennbarer Genauigkeit gearbeitet ist, und aus den früheren und frühesten Lebensperioden Napoleons mehrere bisher noch unbekannte Züge enthält. Eine deutsche Uebersetzung erschien davon bei Paul Baumgärtner in Leipzig.

hohen Werth und die Trifftigkeit der darin aufgestellten Grundsätze und Ansichten bürgt der vielleicht beispiellose Umstand, daß diese Schülerdenkschrift das Ministerium wirklich schon kurze Zeit darauf bewog, mit den Militairschulen eine zweckmäßige Umgestaltung vorzunehmen, und die von Paris sogar ganz aufzulösen (1. April 1788), weil hier das Uebel zu einer bloßen Umgestaltung schon zu tief eingefressen hatte. — Außerdem aber waren die hier aufgestellten Grundsätze ganz dieselben, nach denen der Kaiser später die Formation seiner so berühmten Militairschulen vornahm.

Die nächste schriftstellerische Arbeit, mit der sich Napoleon nun beschäftigte, war die in der Einleitung erwähnte Geschichte von Corsica; und so folgte also auf den Fabeldichter und den Gesetzgeber der Historiker. Doch auch dies genügte seinem regen Geiste noch nicht, und neben seiner Geschichte von Corsica beschäftigte er sich auch mit einem Werke über Phrenologie (1788). Dies Werk scheint indeß ebenfalls nicht zur Oeffentlichkeit gelangt und auch im Manuscripte verloren gegangen zu sein, indeß weiß man durch ehemalige Regimentskameraden von ihm, mit denen er zu jener Zeit darüber sprach, so viel, daß er darin den Grundsatz aufstellte und durchzuführen suchte: Man könne aus den Gesichtszügen und der Unterhaltung eines Menschen dessen moralische Eigenschaften kennen lernen.

Ungefähr um eben diese Zeit schrieb Napoleon an den General Paoli, welcher Corsica von dem Joche der Venetianer befreit hatte, und dann unter dem Scheine eines Volksherrschers einige Zeit Dictator war, jetzt aber in England in der Verbannung lebte, in Beziehung auf seine Geschichte Corsicas den folgenden Brief, welcher der Mittheilung unter den Schriften Napoleons wohl werth ist.

„General!

„Ich wurde geboren, als das Vaterland unterging. 30,000 Franzosen auf unsere Küsten gespien, ertränkten den Thron der Freiheit in Blut, und das war das abscheuliche Schauspiel, welches zuerst meine Blicke traf.

„Das Geschrei der Sterbenden, die Seufzer der Unterdrückten, die Thränen der Verzweiflung umgaben meine Wiege von der Geburt an.

„Sie verließen unsere Insel, und mit Ihnen verschwand die Hoffnung des Glückes. Die Sclaverei war der Preis unserer Unterwerfung; bedrückt durch die dreifache Kette der Soldaten, der Gesetzgeber und der Zolleinnehmer, leben unsere Patrioten verachtet, — verachtet von denen, welche die Gewalt der Regierung in Händen haben. Ist das nicht die grausamste Marter, welche der erdulden kann, der Gefühl besitzt? Der unglückliche Peruvianer, der unter dem Eisen des habgierigen Spaniers fiel, erduldete er wohl glühendere Martern?

„Die Verräther des Vaterlandes, die gemeinen Seelen, welche die Liebe zu einem schmachvollen Gewinn verlockte, streuten, um sich zu rechtfertigen, Verläumdungen gegen die Nationalregierung aus, und gegen Ihre Person besonders. Die Schriftsteller nahmen sie als Wahrheit auf und überlieferten sie der Nachwelt.

„Indem ich sie las, hat meine Gluth sich angeschürt, und ich beschloß, diese Nebel, die Kinder der Unwissenheit, zu zerstreuen. Ein früh begonnenes Studium der französischen Sprache, lange Beobachtungen und Materialien, aus dem Portefeuille der Patrioten geschöpft, lassen mich einigen Erfolg hoffen. — Ich will Ihre Verwaltung mit der gegenwärtigen vergleichen. Ich will die, welche die gemeinsame Sache verrathen haben, brandmarken. — Ich will vor das Tribunal der öffentlichen

Meinung Die ziehen, welche herrschen, ihre Plackereien auseinander setzen, ihre Schliche aufdecken, und, wenn es möglich ist, den tugendhaften Minister, welcher den Staat lenkt *), für das beweinenswerthe Loos, das uns so grausam bedrückt, interessiren.

„Wenn mein Vermögen es mir erlaubt hätte, in der Hauptstadt zu leben, so würde ich ohne Zweifel andere Mittel besitzen, unsern Seufzern Gehör zu verschaffen; aber gezwungen, zu dienen, finde ich mich auf das einzige Mittel der Oeffentlichkeit beschränkt, denn eine besondere Denkschrift würde entweder das Ziel nicht erreichen, oder, überschrien durch die Betheiligten, nur den Untergang des Verfassers herbeiführen.

„Noch jung, wie ich bin, ist mein Unternehmen vielleicht verwegen; aber die Liebe zur Wahrheit, zu meinem Vaterlande, zu meinen Landsleuten, der Enthusiasmus, der mir stets die Aussicht auf eine Verbesserung unseres Zustandes einflößt, werden mich aufrecht halten. Wenn Sie, General, eine Arbeit billigen, in der von Ihnen so viel die Rede sein wird; wenn Sie die Anstrengungen eines jungen Mannes ermuthigen, den Sie geboren werden sahen, und dessen Eltern stets der guten Partei anhingen, so würde ich einen günstigen Erfolg zu hoffen wagen.

„Ich hoffte, daß ich nach England gehen und Ihnen die Gefühle aussprechen könnte, die Sie in mir erweckt haben, um mit Ihnen über das Unglück des Vaterlandes zu sprechen, aber die Entfernung ist ein zu großes Hinderniß: vielleicht erscheint einst ein Tag, an dem ich diese Entfernung überwinden kann.

„Wie aber auch der Erfolg meines Werkes sein möge, fühle ich, daß es gegen mich die zahlreiche Cohorte der französischen Beamten aufregen wird, welche unsere Insel beherrschen und die

*) Wahrscheinlich Herr Necker, Generaldirector der Finanzen.

ich angreife; aber was thut das, wo es sich um das Wohl des Vaterlandes handelt? Ich werde die Boshaften grollen hören, und, wenn das Gewitter einschlägt, mich auf mein Gewissen stützen, mir der Rechtmäßigkeit meiner Beweggründe bewußt, und so Allem trotzen.

„Erlauben Sie mir, General, Ihnen die Huldigungen meiner Familie darzubringen, und weshalb sollte ich nicht sagen, meiner Landsleute. Sie seufzen bei der Erinnerung an eine Zeit, in welcher sie die Freiheit hofften. Meine Mutter, Madame Lätitia, beauftragt mich besonders, die Erinnerung an die in Corté verflossenen Jahre in Ihnen zurückzurufen.

„Ich bin mit Achtung,

„General,

„Ihr sehr ergebener und sehr gehorsamer Diener
Auxonne in Burgund, Napoleon Buonaparte,
den 12. Juni 1789. Offizier im Regiment la Fère."

Inzwischen waren den ersten Unruhen der Revolution ausgebrochen, und Napoleon, der als Artillerielieutenant nach seinem Vaterlande auf Urlaub gegangen war, nahm hier eifrigen Antheil an den Schritten, welche zu der Volksfreiheit führen sollten, und indem er sich mit mehreren seiner Landsleute vereinigte, setzte er die folgende Adresse an die Nationalversammlung auf, der dieselbe auch wirklich überreicht wurde, versehen mit zahlreichen Unterschriften, deren erste seine eigene war:

„An die Herren der Nationalversammlung.

Ajaccio, den 31. October 1789.

„Wenn Beamte eine Gewalt usurpiren, welche gegen das Gesetz streitet; wenn Deputirte ohne Vollmacht den Namen des Volkes mißbrauchen, um gegen die Wünsche desselben zu sprechen, dann ist es Privatpersonen erlaubt, sich zu vereinigen,

um zu proteſtiren, und ſo der Bedrückung zu widerſtehen. Haben Sie daher die Güte, und werfen Sie einen Blick auf unſere Lage.

„Wir wurden der Freiheit entriſſen, als wir eben anfingen, die Süßigkeiten derſelben zu genießen, und ſind jetzt ſeit zwanzig Jahren der franzöſiſchen Monarchie einverleibt.

„Seit zwanzig Jahren lebten wir ohne Hoffnung, bedrückt durch das Joch einer willkührlichen Verwaltung; da belebte die glückliche Revolution, welche dem Menſchen ſeine Rechte, den Franzoſen ihr Vaterland wiedergab, unſern Muth neu, und ließ in unſern niedergedrückten Herzen die Hoffnung wieder erwachen.

„Die Ungewißheit des Geſchickes, ſo wie die Schwere der Feſſeln, deren drückende Laſt man mehr als je fühlte, waren Urſache der kleinen Aufſtände, welche unſere Ruhe für einen Augenblick ſtörten; gränzenlos aber war das Vertrauen, welches Corſica in Sie ſetzte, und ſo ließ er den Coloß der fremden Beamten ſtehen, den die Franzoſen jenſeit des Meeres nicht dulden würden, und der auch jetzt noch nicht aufhört, uns zu bedrücken.

„Man hatte den Augenblick der Freiheit geſehen; die Uebel der Gegenwart ſteigerten ſich dadurch, und es war gerecht, das Volk wenigſtens in etwas zu befriedigen.

„Der Graf Colonna di Ceſar Rocca, und Salicetti, unſere Deputirten, legten, in Uebereinſtimmung mit den in Verſailles befindlichen Patrioten, den Plan zu einem Comité von 23 Perſonen vor, welche von der Provinz gewählt werden ſollten, um über unſere Rechte und die Bewahrung unſeres Eigenthumes zu wachen. Dieſen Plan hatte die Liebe zur Ordnung, der Patriotismus und deutlichſte Enthuſiasmus eingegeben; man erwartete deſſen Ausführung mit Ungeduld, als eine unge-

wöhnliche Zusammenberufung der Commission der Zwölf die Aufmerksamkeit Aller erweckte; man protestirte in Ajaccio im voraus gegen ihre Schritte; mit welchem Rechte sollten 12 Edelleute Anspruch darauf machen, die Nation zu vertreten? Sie, deren Sendung nur den Zweck hatte, die Territorialabgaben beizutreiben, und die ihre Rechte stets durch die Intendanten usurpiren ließen, durften sie über Gegenstände von allgemeiner Nützlichkeit sprechen?

„Diese Gründe waren unwiderlegbar, das fühlte man, und man vermuthete daher, daß ihr Zusammentreten nur Berathung über Auflagen zum Gegenstand haben würde.

„Aber plötzlich erhalten wir gedruckte Briefe, in denen sie uns anzeigen, daß sie sich über den Plan unserer Deputirten berathen haben, daß sie ihn als schädlich, gefährlich und unausführbar verworfen haben, weil die besonderen Versammlungen, welche zur Ernennung des Comités stattfinden sollten, stets Veranlassung zur Unruhe und beunruhigender Bewegung sind.

„Da Alles in der vollkommensten Ruhe wäre, hätte dieser Comité keinen Zweck:

„Weil er beträchtliche Summen kosten würde, theils zur Besoldung der 23 Mitglieder, theils zur Bezahlung der Miliz, die sie auf eine Million schätzten;

„Weil der Boden einestheils seiner Bebauer beraubt werden würde;

„Weil Se. Majestät, wenn sie sähen, wie die Corsen sich selbst vertheidigten, ihre Truppen zurückziehen würden, und weil dann das Geld, dieses einzigen Canals beraubt, zu circuliren aufhören müßte.

„Wie schmerzlich ist es für uns, in dem Munde unserer Landsleute Sophismen zu hören, welche stets die Sprache der Sclaverei und des Despotismus waren. Wie! Wenn der Mensch

sich zu seinem Range erhoben sieht und seine unveräußerlichen Rechte ausübt, hat man die Stirn, den Einwurf zu machen, daß die unbedingte Ruhe das Schweigen der Sclaverei ist, daß die Vernichtung jeder Kraft getrübt wird? Aber was für verderbliche Folgerungen können sie denn behaupten, aus dem muthmaßlichen Tumulte unserer Versammlungen zu ziehen? — Sollen wir daraus unsere ewige Sclaverei folgern? — Sollen wir uns nicht mehr versammeln? — Sollte ein Intendant uns regieren?

„Der bloße Gedanke ist beunruhigend. — Alles befindet sich in der vollkommensten Ruhe! — Weshalb hat man denn mit solchem Eifer Truppen verlangt? Weshalb hat man außerordentliche Commissionen ernannt? Also ist es nur die Insurrection der Völker, welche Unruhe und Unordnung beweist? Eigenthum und Finanzen können nur durch das Volk geplündert werden? Wenn die Tyrannei herrscht, wenn man ohne Vertrauen zu den verwaltenden Behörden ist, wenn man durch sie erniedrigt wurde, wenn man das Recht hat, sie zu hassen, kann man dann sagen, daß Alles ruhig ist? Kann man von unserm Gehorsam fordern, daß wir noch länger unter dem Joche bleiben?

„Es ist eine Million erforderlich, um die Miliz zu besolden."

„Unter welcher Hypothese konnte man das berechnen, da der Plan dazu von der Nation entworfen werden sollte; aber wie könnte der Corse, der vierzig Jahre Krieg führte, um sein Vaterland zu vertheidigen, der sein Blut für seine Freiheit vergoß, sich weigern, zu marschiren, wenn das Vaterland in Gefahr ist, wenn es seines Beistandes bedarf? Sollte er sich minder großherzig zeigen, als seine Landsleute in Frankreich?

„Ja, wir sagen es mit Vertrauen, man hat unsere Nation verleumdet; man hat gesucht, sie durch irrthümliche und

lächerliche Berechnungen zu erschrecken; man hat sie zu täuschen gesucht, indem man behauptete, daß dem Ackerbau ein Theil der für ihn nöthigen Arme entzogen worden wäre. Nein, die Freiheit wird die Cultur nie hindern, die Tyrannei und der Despotismus allein entvölkern das flache Land.

„Se. Majestät werden ihre Truppen zurück ziehen." — Als ob die Miliz beständig unter den Waffen sein sollte. Als ob Se. Majestät kein Interesse daran hätten, die Festungen zu bewahren; als ob der König nicht gewohnt wäre, bei allen seinen Handlungen das Wohl des Volkes zu berücksichtigen!

„Ach, es ist eine zu augenscheinliche Wahrheit, daß das Geld in unserem Lande nicht durch den Canal der Truppen circulirt: traurige Wirkung einer schlechten Verwaltung. Aemter sind den Intriguen und dem Bureaugeschwätz gewährt, und wir haben die Bitterkeit, uns Alles entrissen, unser Vaterland ausgeplündert zu sehen, daß es so arm geworden ist, nachdem der König 80 Millionen darin ausgab. Wir mußten sehen, wie die Früchte unserer Abgaben von Abenteurern verzehrt wurden, die nur in unser Vaterland kommen, um sich zu bereichern und die uns nur das Beispiel eines verderblichen Luxus geben. Aber wenn Sie sich mit uns beschäftigen wollen; wenn Sie uns in die Rechte wieder einsetzen, welche die Natur jedem Menschen in seinem Vaterlande gegeben hat; wenn Sie uns von einer Verwaltung befreien, die uns verschlingt, uns herabwürdigt und uns in Mißkredit bringt, so würden Glück und Wohlstand, so wie die Freiheit, die Gaben sein, die wir von Ihrem Patriotismus empfangen.

„Nie hätten die Corsen diesen Schritt gethan und Ideen gefaßt, die unseres Climas so unwürdig sind, aber sie ließen sich durch die Insinuationen Derer überreden, welche bei der Fortdauer der Mißbräuche betheiligt sind, welche mit Recht unsere

Freiheit fürchten, welche unsere Erniedrigung wünschen, und nicht aufhören, uns zu verleumden. Sie haben gesucht, durch den in Masse vertheilten Brief die Eigenliebe und den Privateigennutz der verschiedenen Behörden zu erwecken, um sie dadurch zu vereinigen, daß sie sich jedem Wechsel widersetzen sollten; sie haben den Municipalbeamten gesagt, daß sie schon mit der Aufrechthaltung des Friedens beauftragt sind; Sie haben den Junten gesagt, daß dieser Comité ihre Autorität vernichten würde, als ob durch den gegenwärtigen Zustand der Dinge die Macht der Municipalitäten und Junten nicht auf die Commissaire des Königs zurückflösse.

„Das Herz empört durch die Schliche unserer Feinde, welche ihre Autorität zu verlieren fürchten, und alle Arten von Hülfsmitteln in Bewegung setzten, um sie zu erhalten; eingeschüchtert, wenn wir ihre Thätigkeit, ihre Einigkeit und ihre Macht bedenken; außer Stand gesetzt, uns zu sammeln, weil die Commissaire des Königs sich dem widersetzen, greifen wir zu dem Mittel, in Ihrem Schooß die Besorgnisse nieder zu legen, die uns beunruhigen, die Leiden, die wir erdulden, und nicht nur gegen den inconsequenten Schritt der Commission der Zwölf zu protestiren, sondern auch gegen jeden andern Schritt, der nicht den Charakter hätte, die Meinung des Volkes auszusprechen; es giebt keine Art von Gesicht, welches die Böswilligen nicht annähmen, um zu täuschen.

„Sie, die Beschützer der Freiheit, müssen uns zuweilen würdigen, einen Blick auf uns zu werfen, die wir einst die eifrigsten Vertheidiger derselben waren, die wir mit ihr Alles verloren haben, und durch den Namen Ihrer Landsleute nichts fanden, als Erniedrigung und Tyrannei. Ein gewaltiges Volk erwartet von Ihnen sein Glück; wir bilden einen Theil desselben, wir sind

bedrückter als alle Andere; werfen Sie einen Blick auf uns oder wir gehen unter.

„Wir sind mit Achtung Ihre sehr ergebenen und sehr gehorsamen Unterthanen." (Folgen die Unterschriften.)

Brief an den General Buttafuoco.

Welchen Eindruck die französische Revolution auf das Gefühl des glühenden, empfänglichen Jünglings gemacht hatte, das geht noch deutlicher, wie aus dieser Adresse, aus dem Briefe hervor, den er an den General Buttafuoco schrieb, und der hier unmittelbar folgt. Es herrscht darin der Ausdruck der bittersten Ironie, so wie der kräftigsten Verdammung des Verrathes, dessen sich Buttafuoco in seinen Augen, so wie in denen der meisten Corsen, schuldig gemacht hatte, indem er, von dem Volke zu seinem Stimmführer, seinem Vertreter, ernannt, sich der Sache des absoluten Monarchismus anschloß, und sein Vaterland dem zu erhalten, oder zurückzuführen beschloß, was damals die Mehrzahl blinde Willkührherrschaft nannte, worin aber er, leicht möglich, das eigentliche Heil seines Vaterlandes erblickte. Mag dem aber sein, wie ihm wolle, so steht doch so viel fest, daß dieser Brief ein wichtiges Actenstück für das Talent des Schriftstellers Napoleon ist, indem er darin mit Deutlichkeit, Kraft und Beredsamkeit die Ereignisse schildert, welche die Unterwerfung Corsikas unter Frankreich herbeiführten, während sich zugleich darin die Gefühle, die ihn um eben jene Zeit beseelten, offen und markig aussprachen; denn was er schrieb, das dachte er damals gewiß ganz eben so.

Der Brief selbst aber lautete:

„Mein Herr!

„Von Bonifaccio bis zum Cap Corsica, von Ajaccio bis Bastia, ertönt nur ein Schrei der Verwünschung gegen Sie. Ihre Freunde verbergen sich, Ihre Verwandten verläugnen Sie, und selbst der Weise, der sich nicht durch die öffentliche Meinung beherrschen läßt, wird hier durch die allgemeine Aufregung mit fortgerissen.

„Was haben Sie denn aber gethan? Welche Vergehen sind es, die einen so allgemeinen Unwillen, die ein so gänzliches Vergessenlassen rechtfertigen können? Das ist es, mein Herr, was ich untersuchen will, indem ich mich gegen Sie ausspreche.

„Die Geschichte Ihres Lebens, wenigstens seitdem Sie den Schauplatz der Geschäfte betreten haben, ist bekannt. Dessen Hauptzüge sind bei uns mit blutigen Buchstaben eingeschrieben. Indeß giebt es einzelne Züge, die noch weniger bekannt sein dürften. Ich könnte mich darüber täuschen, aber ich rechne auf Ihre Nachsicht, so wie ich auf Ihre Mittheilungen hoffe. — — —

„In den Dienst Frankreichs getreten, kehrten Sie zurück, um Ihre Verwandten zu besuchen. Sie fanden die Tyrannen geschlagen, die Nationalregierung eingesetzt, und die Corsen, durch große Gefühle beseelt, darin wetteifernd, durch tägliche Opfer das Gemeinwohl zu fördern. Sie aber ließen sich durch die allgemeine Gährung nicht verführen; ja, weit entfernt davon, hörten Sie das Geschwätz von Vaterland, Freiheit, Unabhängigkeit, Constitution, wovon selbst unsere letzten Bauern die Backen vollnahmen, nur mit Geringschätzung. Tiefe Ueberlegung lehrte Sie schon damals diese täuschenden Gefühle würdigen, die nur zum allgemeinen Schaden zu erhalten sind. In der That, der Bauer muß arbeiten und darf nicht den Helden spielen, wenn man will, daß er nicht vor Hunger sterben soll, daß er seine Kinder erziehe und sie

Ehrfurcht gegen die Obrigkeit lehre. Was die Personen betrifft, die durch ihren Rang und ihr Vermögen zum Gebieten berufen sind, so ist es nicht möglich, daß sie lange hintergangen werden, um einer Chimäre ihre Bequemlichkeit und ihre Stellung zu opfern, und sich herabzulassen, einem Schuhflicker den Hof zu machen, um zuletzt den Brutus zu spielen. Da es aber Ihr Plan war, Herrn Paoli zu gewinnen, mußten Sie sich freilich verstellen: Herr Paoli war der Mittelpunkt aller Bewegungen des politischen Corps. Wir dürfen ihm Talent, und selbst ein gewisses Genie, nicht absprechen. Er hat in kurzer Zeit die Angelegenheiten der Insel in ein vortreffliches System gebracht; er hat eine Universität gegründet, auf der vielleicht zum ersten Male seit der Schöpfung, in unsern Bergen die Wissenschaften gelehrt wurden, die zur Aufklärung unseres Verstandes nothwendig und nützlich sind. Er hat eine Stückgießerei errichtet, Pulvermühlen, Befestigungswerke, welche die Vertheidigungsmittel vergrößern. Er eröffnete Häfen, ermuthigte den Handel, vervollkommnete den Ackerbau. Er hat eine Marine erschaffen, welche unsere Verbindungen beschützte und unsern Feinden wesentlichen Schaden that. Alle diese Einrichtungen waren in ihrem Entstehen nur die Verkündignng dessen, was sie einst sein würden. Einigkeit, Friede, Freiheit, waren die Vorläufer des Nationalheiles, wäre nicht eine schlecht-organisirte Regierung, auf falsche Grundlagen gestützt, ein noch zuverlässigeres Zeichen des Unglücks, der allgemeinen Vernichtung gewesen, in die Alles fallen mußte.

„Herr Paoli hatte geträumt, den Solon zu machen, aber er copirte sein Original schlecht: Er legte Alles in die Hände des Volkes oder der Repräsentanten desselben, so daß man nur existiren konnte, wenn man dem gefiel. Sonderbarer Irrthum, welcher einem rohen, bestechlichen Menschen den unterwirft, der durch seine Erziehung, durch seine hohe Geburt, durch sein

Vermögen allein geschaffen ist, zu herrschen! Auf die Länge muß ein so handgreifliches Verwerfen der Vernunft jedenfalls den Untergang und die Auflösung des politischen Körpers herbeiführen, nachdem es zuvor schon alle Arten von Uebeln veranlaßt hat.

„Alles ist Ihnen nach Wunsch gelungen; Herr Paoli, der beständig von Enthusiasten und exaltirten Köpfen umgeben war, bildete sich nicht ein, daß man noch eine andere Leidenschaft haben könnte, als den Fanatismus der Freiheit und Unabhängigkeit. Da Sie eine gewisse Kenntniß von Frankreich hatten, hielt er es nicht der Mühe werth, Ihre Worte und die Grundsätze Ihrer Moral näher zu prüfen: Er ließ Sie ernennen, um in Versailles über das Abkommen zu unterhandeln, welches unter Vermittelung dieses Kabinets getroffen wurde. Herr von Choiseul sah Sie, und wußte Sie richtiger zu würdigen: Seelen einer gewissen Art werden leicht erkannt. Aus dem Vertreter eines freien Volkes verwandelten Sie sich in den Abgeordneten eines Satrapen. Sie theilten ihm die Instructionen, die Pläne, die Geheimnisse des Kabinets von Corsica mit.

„Dieses Benehmen, welches man hier gemein und schändlich findet, scheint mir ganz einfach. Bei jeder Art von Geschäft muß man sich verständigen und ruhig urtheilen. Die Prüde verdammt die Coquette und wird dagegen von dieser verhöhnt; das ist in wenigen Worten Ihre Geschichte.

„Durch Menschen von strengen Grundsätzen werden Sie am schlimmsten beurtheilt, aber Sie glauben nicht an den Mann von Grundsätzen. Der Gemeine, der stets durch tugendhafte Demagogen verführt wird, kann von Ihnen nicht gewürdigt werden, da Sie nicht an die Tugend glauben. Nur nach Ihren Grundsätzen darf man Sie verurtheilen, wie einen Verbrecher nach den Gesetzen, aber die, welche die Spitzfindigkeit

kennen, finden Ihr Benehmen ganz einfach. Es kömmt also auf das heraus, was ich oben sagte: Bei jeder Art von Geschäften muß man sich erst verständigen und dann mit Ruhe urtheilen. Sie haben übrigens eine nicht minder siegreiche Nebenvertheidigung für sich, denn Sie streben nicht nach dem Rufe eines Cato oder Catinat; Ihnen genügt es, wie eine gewisse Welt zu sein, und in dieser gewissen Welt gilt der, welcher Geld haben kann und es nicht nimmt, für einen Einfaltspinsel, denn das Geld gewährt alle sinnlichen Freuden, und die Freuden der Sinne sind die einzigen, die es giebt. Herr von Choiseul, der sehr freigebig ist, erlaubte Ihnen also nicht, ihm zu widerstehen, besonders, als Ihr lächerliches Vaterland nach seiner komischen Gewohnheit, die Ehre, daß man ihm dient, zu belohnen, Sie für Ihre Dienste bezahlte.

„Als der Vertrag von Compiègne geschlossen war, landete Herr von Chauvelin mit 24 Bataillonen an unseren Küsten. Herr von Choiseul, dem die Beschleunigung der Expedition sehr am Herzen lag, hegte Besorgnisse, die er Ihnen bei seinen vertraulichen Mittheilungen nicht verschweigen konnte. Sie flößten ihm den Gedanken ein, Sie mit einigen Millionen nach Corsica zu senden. Wie Philipp die Städte mit seinen Schwenzelpfennigen nahm, so versprachen Sie, ihm Alles ohne Hinderniß zu unterwerfen. — Gesagt, gethan, und so kamen Sie über das Meer zurück, warfen die Maske ab, und mit dem Golde und dem Patent in der Hand, knüpften Sie Unterhandlungen mit denen an, die Sie am leichtesten bestechen zu können glaubten. Da das Kabinet von Corsica sich nicht einbildete, daß Sie sich selbst dem Vaterlande vorziehen könnten, hatte es Sie mit Vertretung seines Interesses beauftragt. Sie Ihrerseits bildeten sich nicht ein, daß ein Mensch das Geld und sich dem Vaterlande nicht vorziehen könnte; deshalb verkauften Sie sich, und hoff-

ten, auch alle Andern zu kaufen. Als tiefer Moralist wußten Sie, was der Fanatismus eines Jeden werth sei; einige Pfund mehr oder weniger glichen in Ihren Augen den Unterschied der Charaktere aus.

„Sie täuschten sich dennoch: der Schwache wurde zwar erschüttert, aber auch entsetzt durch den fürchterlichen Gedanken, den Busen des Vaterlandes zerreißen zu sehen. Es kam ihm vor, als wenn der Vater, der Bruder, der Freund, welche bei der Vertheidigung des Vaterlandes fielen, das Haupt aus dem Grabe erhöben, um ihn mit Verwünschungen zu überhäufen. Diese lächerlichen Vorurtheile waren mächtig genug, Sie in Ihrem Laufe zu hemmen: Sie seufzten darüber, daß Sie es mit einem Volke in der Kindheit zu thun hatten. Aber, mein Herr, diese Verfeinerung des Gefühles ist der Menge nicht gegeben; sie lebt daher in der Armuth und im Elende, während der gebildete Mensch sich schnell zu erheben weiß, wenn die Umstände ihn nur ein wenig begünstigen. Das ist ungefähr die Moral Ihrer Geschichte.

„Indem Sie Bericht über die Hindernisse abstatteten, welche sich der Verwirklichung Ihrer Versprechungen entgegensetzten, machten Sie den Vorschlag, das Regiment Royal-Corse kommen zu lassen. Sie hofften, daß dessen Beispiel unsere zu einfältigen und zu guten Bauern enttäuschen und sie an eine Sache gewöhnen würde, die ihnen so sehr zuwider war. Auch in dieser Hoffnung sahen Sie sich aber getäuscht. Die Rossi, Marengo und einige andere Narren, enthusiasmirten das Regiment so sehr, daß sämmtliche Offiziere durch eine authentische Erklärung betheuerten, sie wollten lieber ihre Patente zurücksenden, als ihren Eid oder noch heiligere Pflichten verletzen.

„Sie fanden sich auf Ihr alleiniges Beispiel beschränkt. Ohne sich aber dadurch irre machen zu lassen, warfen Sie sich an

der Spitze einiger Freunde und eines französischen Detachements nach Vescovato; aber der fürchterliche Clemens*) verjagte Sie von dort. Sie zogen sich mit den Gefährten Ihres Abenteuers und deren Familien auf Bastia zurück. Dieses kleine Gefecht brachte Ihnen wenig Ehre, und Ihr Haus, so wie die Ihrer Anhänger, wurden dabei niedergebrannt. Allein als Sie in Sicherheit waren, spotteten Sie dieser ohnmächtigen Anstrengungen.

Man will Ihnen den Vorwurf machen, daß Sie die Absicht hatten, das Regiment Royal-Corse gegen seine Mitbrüder zu bewaffnen. Man will auch Ihren Muth verdächtigen, weil Sie bei Vescovato so wenig Widerstand leisteten; doch diese Anklagen haben sehr wenig Grund, denn die erste war eine unmittelbare Folge, ein Mittel zur Vollbringung Ihrer Pläne, und da wir bewiesen haben, daß Ihr Benehmen ganz einfach ist, folgt daraus die Vernichtung dieser unanständigen Beschuldigung. Was den Mangel an Muth betrifft, so finde ich nicht, daß er aus dem Gefechte von Vescovato einleuchtet. Sie gingen dahin nicht, um ernsthaft Krieg zu führen, sondern nur, um durch Ihr Beispiel die zu ermuthigen, welche bei der entgegengesetzten Parthei schwankten. Und was für ein Recht hätte man denn auch gehabt, von Ihnen zu verlangen, daß Sie die Frucht einer zweijährigen guten Aufführung wagen sollten, um sich wie ein gemeiner Soldat todtschießen zu lassen? Aber gerührt

*) Clemens Paoli, der ältere Bruder des General Paoli, ein guter Krieger, vortrefflicher Bürger und wahrer Philosoph. Zu Anfang eines Gefechtes konnte er sich nie zu persönlicher Theilnahme an dem Kampfe entschließen; er gab seine Befehle mit der Kaltblütigkeit, welche den Feldherrn charakterisirt; aber so bald er einen der Seinigen hatte fallen sehen, ergriff er seine Waffen mit der krampfhaften Heftigkeit eines erbitterten Menschen, und machte von ihnen Gebrauch, indem er ausrief: „Ihr ungerechten Menschen, weshalb überschreitet Ihr die Gränzen der Natur? Weshalb seid Ihr die Feinde des Vaterlandes?“

Streng in seinen Sitten und einfach in seinem Privatleben, hatte er stets zurückgezogen. Nur in dringenden Fällen gab er seinen Rath, von dem man dann selten abwich.

haben Sie sein müssen, als Sie Ihr Haus, so wie die Ihrer Freunde, eine Beute der Flammen werden sahen. — Guter Gott, wann werden denn beschränkte Menschen aufhören, Alles schätzen zu wollen? Indem Sie Ihr Haus abbrennen ließen, setzten Sie Herrn von Choiseul in die Nothwendigkeit, Sie zu entschädigen. Die Erfahrung hat die Richtigkeit Ihrer Berechnung bewiesen. Man hat Ihnen mehr als den Werth Ihres Verlustes ersetzt. Es ist wahr, daß man sich beklagt, Sie hätten Alles für sich behalten, und den Elenden, die durch Sie verführt wurden, nur eine Kleinigkeit gegeben. Um zu rechtfertigen, daß Sie es thun konnten, kommt es nur darauf an, zu wissen, ob Sie es mit Sicherheit zu thun vermochten. Arme Leute aber, die Ihres Schutzes bedurften, waren weder in dem Falle, zu reclamiren, noch in dem, den Schaden, den man ihnen zufügte, genau kennen zu lernen. Sie konnten nicht die Unzufriedenen spielen und sich gegen Ihre Autorität auflehnen; von ihren Landsleuten verabscheut, konnte die Rückkehr dieser Menschen nicht aufrichtig sein. Es ist also ganz natürlich, daß Sie einige tausend Thaler, welche Sie auf diese Weise fanden, sich nicht entschlüpfen ließen: das wäre eine Dummheit gewesen.

„Die Franzosen, ungeachtet ihres Geldes, ihrer Patente, der Disciplin ihrer zahlreichen Bataillone, der Leichtigkeit ihrer Schwadronen, der Geschicklichkeit ihrer Artilleristen, geschlagen, besiegt bei la Penta, Vescovato, Loretto, San Nicolao, Borgo, Barbaggio, Oletta, verschanzten sich, gewaltig entmuthigt. Der Winter, der Augenblick der Ruhe, war für Sie, mein Herr, der der größten Arbeit; wenn Sie über die Hartnäckigkeit der im Geiste des Volkes tief eingewurzelten Vorurtheile nicht zu triumphiren vermochten, so gelang es Ihnen doch, einige Führer zu verlocken, denen Sie, obgleich mit Mühe, die guten Gesinnungen einimpften. Dies, vereint mit den dreißig Bataillonen,

die im nächsten Frühjahre Herr von Boux mit sich brachte, unterwarf Corsica dem Joche, und zwang Paoli und die Fanatischesten zum Rückzuge.

„Ein Theil der Patrioten war bei der Vertheidigung ihrer Unabhängigkeit gefallen; ein anderer Theil war einem Boden entflohen, welcher von da ab das abscheuliche Nest der Tyrannen wurde. Aber eine große Anzahl konnte weder sterben noch fliehen, und diese wurden der Gegenstand von Verfolgungen. Seelen, die man hatte bestechen können, waren von anderem Schlage: man konnte die französische Herrschaft nur auf ihre gänzliche Vernichtung stützen. Ach, dieser Plan wurde nur zu pünktlich ausgeführt. Die Einen fielen als Opfer der Verbrechen, die man ihnen andichtete, die Anderen, verrathen durch die Gastfreundschaft, durch das Vertrauen, büßten auf dem Blutgerüste die Seufzer und die Thränen, die man ihnen abgelauscht hatte; eine große Menge durch Narbonne-Frédzelar im *Thurm von* Toulon eingesperrt; vergiftet durch die Nahrungsmittel, gemartert durch ihre Fesseln, niedergebeugt durch die unwürdigste Behandlung, lebten sie einige Zeit in ihren Seufzern, nur, um den Tod mit langsamen Schritten näher rücken zu sehen. — Wie konnte Gott, der Zeuge ihrer Unschuld war, sich nicht zu ihrem Rächer aufwerfen!

„Mitten unter diesem allgemeinen Verderben, unter dem Geschrei und den Seufzern des unglücklichen Volkes, begannen Sie jedoch die Früchte Ihrer Mühen zu genießen: Ehren, Würden, Pensionen, Alles wurde Ihnen im Uebermaaß gewährt. Ihr Glück würde sich noch mehr gehäuft haben, hätte nicht die Dubarry Herrn von Choiseul gestürzt und Sie so eines Beschützers beraubt, der Ihre Dienste zu würdigen verstand. Dieser Streich entmuthigte Sie jedoch nicht. Sie wendeten sich nach der Seite der Bureaux; Sie fühlten nur die Nothwendigkeit, noch eifri-

ger zu sein. Man fand sich dadurch geschmeichelt, denn Ihre Dienste waren so notorisch! Alles wurde Ihnen gewährt. Nicht zufrieden mit dem Teiche von Biguglia, forderten Sie auch noch einen Theil der Ländereien mehrerer Gemeinden. Weshalb wollten Sie dieselben ausplündern? fragt man. Ich meinerseits frage: Welche Rücksichten konnten Sie auf eine Nation nehmen, von der Sie wußten, daß sie Sie verabscheute?

„Ihr Lieblingsplan war, die Insel unter zehn Barone zu theilen. Wie! Nicht zufrieden, daß Sie geholfen hatten, die Fesseln zu schmieden, in denen Ihr Vaterland gehalten wurde, wollten Sie es auch noch dem abgeschmackten Feudalsystem unterwerfen? Aber ich lobe Sie, daß Sie den Corsen so viel Böses thaten, als Sie vermochten: Sie waren im Kriege mit denselben, und im Zustande des Krieges ist es Grundsatz, zu seinem eigenen Nutzen dem Feinde Böses zu thun.

„Doch gehen wir über alle diese Erbärmlichkeiten hinweg; kommen wir zu dem gegenwärtigen Augenblicke, und enden wir einen Brief, der durch seine entsetzliche Länge Sie ermüden muß.

„Der Zustand der Dinge in Frankreich sagte ungewöhnliche Ereignisse voraus. Sie fürchteten die Rückwirkung derselben in Corsica. Derselbe Taumel, von dem wir vor dem Kriege zu Ihrem großen Verdruß ergriffen waren, fing an, sich auch dieses liebenswürdigen Volkes zu bemächtigen. Sie sahen die Folgen davon ein, denn wenn großartige Gefühle die allgemeine Meinung beherrschten, wären Sie nur noch ein Verräther, statt daß Sie jetzt ein kluger Mann sind. Noch schlimmer: wenn große Gefühle das heiße Blut unserer Landsleute aufregten; wenn je eine Nationalregierung daraus folgte, was wurde dann aus Ihnen? Ihr Gewissen fing an, Ihnen Furcht zu machen; unruhig, besorgt, gaben Sie sich gleichwohl dieser Furcht nicht

hin; Sie beschlossen, Alles an Alles zu setzen, aber Sie thaten dies als Mann von Kopf. Sie verheiratheten sich, um Ihren Anhang zu vergrößern. Ein Ehrenmann, der auf Ihr Wort seine Schwester Ihrem Neffen gegeben hatte, fand sich getäuscht. Ihr Neffe, dessen väterliches Vermögen Sie verschlungen hatten, um eine Erbschaft zu vergrößern, welche die seinige werden mußte, sah sich mit einer zahlreichen Familie dem Elend Preis gegeben.

„Als Ihre häuslichen Angelegenheiten geordnet waren, warfen Sie einen Blick auf das Land; Sie erblickten es dampfend vom Blute seiner Märtyrer, bedeckt mit vielfältigen Opfern, bei jedem Schritte nur Gedanken der Rache einflößend. Aber Sie sahen den rohen Soldaten, den unverschämten Richter, den habgierigen Publicisten ohne Widerspruch herrschen, und den Corsen, mit dreifachen Ketten belastet, nicht wagen, daran zu denken, was er war, noch zu überlegen, was er wieder sein könnte. Sie sagten sich in der Freude Ihres Herzens: die Sachen gehen gut, und es kömmt nur darauf an, sie so zu erhalten; — und augenblicklich verbanden Sie sich mit dem Soldaten, dem Richter, dem Publicisten. Es war nur noch die Rede davon, sich damit zu beschäftigen, solche Deputirte zu haben, welche von diesen Gesinnungen beseelt wären; denn Sie konnten nicht denken, daß eine Nation, Ihnen feind, Sie zu ihrem Repräsentanten wählen würde. Aber Sie mußten Ihre Ansichten ändern, als die Briefe zur Zusammenberufung in Folge einer vielleicht absichtlichen Albernheit bestimmten, daß der Deputirte des Adels in einer Versammlung von nur 22 Personen gewählt werden sollte: es handelte sich also darum, 12 Stimmen zu erhalten. Ihre Mitverbündeten des obersten Gerichtshofes arbeiteten thätig: Drohungen, Versprechungen, Schmeicheleien, Geld, Alles wurde aufgeboten, und es gelang Ihnen. Die Ihrigen

waren in den Gemeinden nicht so glücklich: der erste Präsident scheiterte, und zwei in ihren Ideen exaltirte Männer wurden gewählt; der eine war der Sohn, Bruder, Neffe der eifrigsten Vertheidiger des gemeinsamen Wohles; der andere hatte Sionville und Narbonne gesehen; indem er über seine Ohnmacht seufzte, erfüllte sein Gemüth sich mit Abscheu über die Greuel, die er ausüben sah. Die Wahl dieser beiden Männer fand die ganze Billigung der Nation, deren Hoffnung sie wurden. Der geheime Unwille, die Wuth, welche Ihre Ernennung Allen einflößte, waren ein Lob Ihrer Manöver und des Einflusses Ihrer Verbündeten.

„In Versailles angekommen, machten Sie sich zum eifrigsten Royalisten; aber in Paris mußten Sie mit fühlbarem Kummer bemerken, daß die Regierung, die man auf so vielen Trümmern errichten wollte, dieselbe war, welche man bei uns in so viel Blut ertränkt hatte.

„Die Anstrengungen der Boshaften waren ohnmächtig; die neue Constitution, die Bewunderung Europas und der Wunsch jedes denkenden Wesens, ließ Ihnen nur noch eine Hülfsquelle: glauben zu machen, daß diese Constitution nicht für unsere Insel paßte, während sie doch ganz dieselbe war, welche bei uns so gute Wirkungen hervorbrachte und die uns mit so vielem Blut entrissen werden mußte.

„Alle Mitglieder der ehemaligen Verwaltung, welche natürlich an Ihrer Kabale Theil nahmen, dienten Ihnen mit dem ganzen Eifer des persönlichen Interesses: man setzte Denkschriften auf, in denen man zu behaupten strebte, daß die gegenwärtige Regierung vortheilhaft sei, und in denen man versicherte, jeder Wechsel würde dem Wunsche der Nation widersprechen. In eben dieser Zeit erhielt die Stadt Ajaccio Kunde von dem, was gesponnen wurde: sie erhob die Stirn, bildete ihre Natio-

nalgarde, organisirte ihren Ausschuß. Dieses unerwartete Ereigniß beunruhigte Sie, und die Gährung theilte sich überall mit. Sie überredeten die Minister, über welche Sie in Bezug auf die Angelegenheiten Corsicas ein Uebergewicht gewonnen hatten, daß es dringend nothwendig sei, Ihren Schwiegervater, Herrn Gaffory, mit einem Truppencorps dahin zu senden. Und Herr Gaffory, der würdige Vorläufer des Herrn Narbonne, welcher behauptet, an der Spitze seiner Truppen durch Gewalt die Tyrannei aufrecht erhalten zu müssen, welche sein verstorbener Vater, glorreichen Andenkens, durch sein Genie bekämpft und besiegt hatte. Zahllose Versehen erlaubten nicht, sich über die Mittelmäßigkeit der Talente Ihres Schwiegervaters zu täuschen: er besaß nichts, als die Kunst, sich Feinde zu machen. Man vereinigte sich auf allen Seiten gegen ihn. In dieser dringenden Gefahr erhoben Sie Ihre Blicke und sahen Narbonne! Narbonne, einen Augenblick der Gunst benutzend, hatte den Vorschlag gemacht, auf einer Insel, welche er durch unerhörte Grausamkeiten verheerte, den Despotismus, der sie aufrieb, dauernd zu machen. Sie verständigten sich; der Plan wurde verabredet; 5000 Mann erhielten Befehl; die Ordre, das Provinzialregiment mit einem Bataillon zu verstärken, wurde expedirt; Narbonne brach auf. Die arme Nation wurde ohne Waffen, ohne Muth, ohne Hoffnung und Hülfsquellen den Händen dessen überliefert, der sich zum Henker derselben machte.

„O ihr unglücklichen Landsleute! Welchem abscheulichen Plane solltet ihr zum Opfer fallen! Ihr würdet es bemerkt haben, wenn es schon nicht mehr Zeit gewesen wäre. Welche Mittel, ohne Waffen 10,000 Mann zu widerstehen? Ihr hättet selbst eure Erniedrigung unterzeichnet; die Hoffnung wäre entflohen, erstorben, und Tage des Unglücks wären ohne Unter-

den. Der Vater wird Sie seinem Sohne zeigen, der Lehrer seinem Zöglinge, indem er sagt: junge Leute, lernt es, das Vaterland, die Tugend, den Glauben, die Menschheit, zu ehren.

„Und sie, deren Jugend, Anmuth und Unschuld man ehrte, ihr reines, keusches Herz seufzt also unter einer verbrecherischen Hand? Achtungswerthe und unglückliche Frau! In den Augenblicken, welche die Natur der Liebe widmet, wenn, den Chimairen des Lebens entrissen, ungemischte Freuden schnell auf einander folgen, wenn die Seele, durch das Feyer des Gefühls erweitert, nur daran Freude findet, zu erfreuen, nur fühlt, daß sie Gefühle erweckt, dann pressen sie an ihr Herz den Egoisten, der sich nie verläugnete, und der im Laufe eines sechzigjährigen Lebens nichts kannte, als die Berechnungen seines Vortheiles, den Instinct der Vernichtung, die schändlichste Habgier, die Freuden, die gemeinen Freuden der Sinne! Bald wird die lange Reihe der Ehrenbezeigungen, die Lappen des Reichthumes, verschwinden; die Verachtung der Menschen wird Sie niederbeugen. Werden sie in dem Busen dessen, welcher davon der Urheber ist, einen Trost suchen, der ihrer sanften, liebenden Seele unerläßlich ist? Werden sie in seinen Augen nach Thränen suchen, sie mit den ihrigen zu mischen? Wird ihre kraftlose Hand, auf sein Herz gelegt, in diesem den unruhigen Schlag des ihrigen zu entdecken suchen? Ach, wenn sie Thränen bei ihm sehen, so sind es die der Reue; wenn sein Busen sich heftiger hebt, werden es die krampfhaften Zuckungen des Bosthaften sein, der stirbt, indem er die Natur und die ihn leitende Hand verwünscht.

„O Lameth, o Robespierre, o Pethion, o Volney, o Mirabeau, o Barnave, o Bailly, o Lafayette, das ist der Mann, der es wagte, sich an eure Seite zu setzen! Triefend von dem Blute seiner Brüder, besudelt durch Verbrechen jeder Art, erscheint er vertrauensvoll in einer Generalsuniform, der un-

pische. Die eine Seite ist offen, die andere durch den Berg geschlossen, und in dem freien Raume hat ein Mensch bequem Platz.

Es ist ein schönes Bild, wenn man sich die rauhen gewaltigen Steinmassen denkt, die einander in ihrem wunderbaren Gleichgewichte halten und ihren Sturz hemmen, um das jugendliche Haupt, das unter ihnen ein Asyl suchte, gegen die Strahlen der Sonne zu schützen. Ich habe nie die Felsspalten gesehen, in denen die jungen Adler weilen, bis ihre Flügel kräftig genug sind, sich zu entfalten; aber ich zweifle, daß sie einen großartigern und wildern Charakter tragen, als dieser Ort. Der Hügel, auf welchem sich die Grotte befindet, ist öde und beinahe ganz unbebaut; er ist voller Risse und mit einzelnen Felsblöcken bedeckt, welche den beschriebenen gleichen. Er liegt gegen Süden, und hat eine beinahe afrikanische Vegetation; die am häufigsten hier wachsenden Pflanzen sind Cactus mit dicken und stachlichten Blättern, die sich zu einer Höhe von 8 — 10 Fuß erheben; unter diese mischen sich Gebüsche von Myrthen und Oliven, Meerkirschen mit ihren lorbeerartigen Blättern und ihren purpurrothen Früchten, und hohes Haidekraut. Die Stille wird nur durch das Pfeifen der Amseln unterbrochen, welche durch das Gebüsch flattern, und durch das ferne Rauschen des Meeres, das gegen die Küste schlägt. Der Blick schweift über die Stadt und die Felder und ruht auf den blauen Fluthen des Golfes. Die Küsten sind unfruchtbar und ohne Dörfer, und wenn man über die Stadt aufblickt, ist die Einsamkeit so groß, wie die der Wüste: Vor sich hat man die Fläche des Meeres und hinter sich die hohen Gipfel des Berges Ajanio, nahe dem ewigen Schnee des Monte rotondo.

Das ist die Grotte, welcher Napoleon als Kind ihren Namen gab, und die ohne ihn vielleicht noch zu den unbekannten Zufälligkeiten dieser felsigen Gegend gehörte.

Der obige Brief Napoleons an Buttafuoco wurde nicht nur in Corsica mit allgemeiner Theilnahme und Billigung aufgenommen, sondern es erließ auch darauf der patriotische Clubb in Ajaccio das folgende

Dankſagungsſchreiben.

Mein Herr!

Der patriotiſche Clubb hat Kenntniß von dem Briefe erhalten, in welchem Sie mit eben ſo viel Feinheit, als Kraft und Wahrheit die dunkeln Schliche des nichtswürdigen Buttafuoco*) enthüllen, und deſſen Druck beſchloſſen. Er hat mich beauftragt, dazu Ihre Zuſtimmung zu erbitten, und hält den Druck dieſes Briefes dem öffentlichen Wohle für heilſam. Dieſer Grund läßt Ihnen keine Entſchuldigung.

Ich bin ꝛc.

Maſſeria,
Präſident des patriotiſchen Clubbs.

Allerdings gehört dieſer Brief nicht zu den eigenen Werken Napoleons, aber er hängt mit dem obigen Briefe an Buttafuoco ſo innig zuſammen, und ſtellt den Geiſt deſſelben ſo ſehr in das wahre Licht, daß durch ſeine Auslaſſung eine Lücke entſtanden wäre.

Præisbewerbung.

Unmittelbar nach dieſem Erguſſe ſeiner politiſchen Geſinnungen, wahrſcheinlich noch an demſelben Tage, trat Napoleon

*) Der patriotiſche Clubb, erbittert über das verbrecheriſche und empörende Betragen, die beiſpielloſe Unverſchämtheit, die ſchändliche Verläumdung, welche dieſer Deputirte des verſchwundenen Adels ſelbſt auf der Rednerbühne der Nationalverſammlung zu zeigen wagte, hat, in Erwägung, daß er täglich in Flugſchriften nicht aufhört, ſein Vaterland, und Alles, was ihm theuer iſt, zu zerreißen, beſchloſſen, ihn künftig nur noch den nichtswürdigen Buttafuoco zu nennen. (Auszug aus den Protocollen des patriotiſchen Clubbs.)

seine Rückreise in die Garnison an, und hier hielt ihn seine eifrige Theilnahme an allen politischen Tagesereignissen nicht ab, sich um den Preis einer Aufgabe zu bewerben, welche die Akademie von Lyon stellte, und die er in dem Geiste des glühendsten, exaltirtesten Republikanismus beantwortete, von welchem er damals beseelt war.

Schmeichler Napoleons sind später bemüht gewesen, die Behauptung aufzustellen, als hätte Napoleon durch seine Beantwortung unter den funfzehn Concurrenten den ausgesetzten Preis von 1200 Frcs. errungen, allein dieser wurde Herrn Daunou zu Theil, welcher später Mitglied des Nationalinstitutes wurde.

Als Napoleon Kaiser geworden war, erwähnte er zufällig dieser Preisbewerbung gegen Talleyrand mit der Bemerkung, daß die Originalhandschrift jedenfalls noch bei der Akademie von Lyon liegen müsse. Talleyrand sendete einen eigenen Courier deshalb nach Lyon, und das Manuscript wurde leicht gefunden. Als er bald darauf eines Tages mit dem Kaiser allein war, zog er es aus der Tasche, und fragte Napoleon, dem er damit schmeicheln wollte, ob er es wiedererkenne. Das war allerdings der Fall, allein der Kaiser war weit entfernt, die ultrarepublikanischen Gesinnungen des revolutionären Lieutenants anerkennen zu wollen; er nahm daher die Schrift, und warf sie zum großen Verdrusse Talleyrands in das Feuer, wo sie rettungslos verbrannte.

So ging das Original dieser Preisschrift verloren, allein Herr d'Hauterive, Divisionschef im Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten, durch dessen Hände die Schrift ging, als sie von Lyon kam, hatte, ehe er das Original an Talleyrand einhändigte, eine Abschrift davon nehmen lassen, und nach dieser theilen wir hier den Inhalt der Preisbewerbung vollständig mit.

Abhandlung über die Preisaufgabe der Akademie zu Lyon.

„Welches sind die Wahrheiten und Gefühle, die, den „Menschen einzuflößen, zu ihrem Glücke am wichtigsten ist."

(Aufgestellt für das Jahr 1791.)

Die literarischen Gesellschaften hätten stets nur durch die Liebe zur Wahrheit und zur Menschheit beseelt sein sollen; aber es giebt keine Wahrheit, wo aus Pflicht Vorurtheile herrschen. Es giebt keine Menschen, wo die Könige Herrscher sind: hier ist nur der bedrückende Sclave, niedriger, als der bedrückte. Das erklärt, weshalb die literarischen Gesellschaften, zu allen Zeiten das betrübende Schauspiel der Schmeichelei und der straffälligsten Anbeterei gezeigt haben. Das erklärt, weshalb die wahrhaft nützlichen Wissenschaften, die der Moral und Politik, in der Vergessenheit schmachteten, oder sich in das Labyrinth der Dunkelheiten verloren. In den letzten Zeiten haben sie jedoch schnelle Fortschritte gemacht. Man verdankt dies einigen kühnen Männern, welche, angespornt durch das Genie, weder die Donner der Despoten, noch die Kerker der Bastille fürchteten. Diese Strahlen des Lichtes haben die Atmosphäre entzündet, die Meinung aufgeklärt, welche, stolz auf ihre Rechte den Zauber zerstörte, der die Nation seit so vielen Jahrhunderten gefesselt hielt. So wurde Renaud der Tugend und sich selbst zurückgegeben, sobald ihm eine muthige und befreundete Hand den Schild vorhielt, auf dem seine Pflichten und seine Gleichgültigkeit geschrieben standen. Mit was können die unsterblichen Werke der großen Männer besser verglichen werden, als mit dem Schilde Tasso's? Die nach 20 Monaten der Kraftanstrengungen und heftigen Erschütterungen eroberte Freiheit wird für ewige Zeiten der Ruhm der Franzosen, der Philosophie und der Wissenschaften sein.

Unter diesen Umständen stellt die Akademie die Frage, die Wahrheiten und Gesinnungen zu bestimmen, deren Einimpfung den Menschen zu ihrem Glücke am günstigsten ist. Diese Frage, wahrhaft würdig für das Nachdenken des freien Menschen, ist ein Lob der Franzosen, die sie in Vorschlag brachten. Keine andere könnte dem Zwecke des Stifters besser entsprechen.

Erhabener Raynal, wenn Du im Laufe eines Lebens, bewegt durch die Vorurtheile und die Großen, denen Du die Maske abzogest, stets beständig und unerschütterlich in Deinem Eifer für die leidende und unterdrückte Menschheit wareſt, so würdige heute, mitten unter den Beifallszeichen eines gewaltigen Volkes, welches, durch Dich zur Freiheit gerufen, Dir die erste Huldigung darbringt, würdige eines freundlichen Lächelns die Anstrengungen eines fleißigen Schülers, dessen Versuche Du zuweilen ermuthigteſt. Die Frage, mit der ich mich beschäftigen will, ist Deines Pinsels würdig, aber ohne den Ehrgeiz zu haben, als besäße ich die Kraft desselben, sage ich dennoch mit Muth zu mir: Auch ich bin ein Maler.

Es ist unerläßlich, unsere Begriffe über das Glück festzustellen.

Der Mensch ist geboren, um glücklich zu sein. Die Natur, die aufgeklärte Mutter, hat ihn mit allen Organen begabt, welche zum Zwecke seiner Schöpfung nothwendig sind. Das Glück ist also nichts, als der mit seiner Organisation übereinstimmendste Genuß des Lebens. Sollte es unter den Menschen aller Klimate, aller Secten, aller Religionen welche geben, die durch die Vorurtheile ihrer Dogmen gehindert würden, die Wahrheit dieses Grundsatzes anzuerkennen? Wohl, so mögen sie die rechte Hand auf ihr Herz legen, die linke auf ihre Augen, und, wenn sie aufrichtigen Glaubens sind, in Selbstbeschauung sagen, ob sie nicht denken, so wie ich.

Auf eine mit unserer Organisation übereinstimmende Weise leben, oder kein Glück!

Unsere thierische Organisation hat unerläßliche Bedürfnisse: Essen, Schlafen, Zeugen, Speise und Trank, eine Hütte, Kleider, eine Frau sind daher die strenge Nothwendigkeit zum Glücke.

Unsere intellectuelle Organisation hat nicht minder gebieterische Bedürfnisse, und deren Befriedigung viel wichtiger ist. In ihrer gänzlichen Entwickelung besteht wahrhaft das Glück. Fühlen und Denken, das macht wesentlich den Menschen. Das sind seine Ansprüche auf das Uebergewicht, welches er erworben hat, welches er bewahrt, welches er stets bewahren wird.

Das Gefühl empört uns gegen den Zwang, macht uns zu Freunden des Schönen, des Gereiften, zu Feinden des Bedrückers und des Boshaften. In dem Gefühle liegt das Gewissen, und dadurch die Moralität. Wehe dem, für den diese Wahrheiten nicht erwiesen sind! Er kennt von dem Leben nur die Kehrseite, von den Freuden nur die Genüsse der Sinne.

Denken heißt vergleichen. Die Vollkommenheit entspringt aus dem Denken, wie die Frucht aus dem Baume. Die Vernunft, der stete Richter unserer Handlungen, muß auch die unwandelbare Regel derselben sein. Die Augen der Vernunft schützen den Menschen gegen den Abgrund der Leidenschaften, wie ihre Vorschriften selbst das Gefühl seiner Rechte modificiren. Das Gefühl bildet die Gesellschaft, die Vernunft erhält sie.

Man muß also essen, schlafen, sich begatten, fühlen und denken, um als Mensch zu leben, und folglich, um glücklich zu sein.

Von allen Gesetzgebern, welche die Achtung der Mitbürger dazu berufen hat, ihnen Gesetze zu verleihen, scheinen von diesen Wahrheiten keine mehr durchdrungen zu sein, als Lykurg und Paoli. Dennoch sind sie auf sehr verschiedenen Wegen dahin gediehen, sie bei ihrer Gesetzgebung in Anwendung zu bringen.

Die Lacedämonier hatten eine reichliche Nahrung, Kleider, bequeme Häuser, gesunde Weiber; sie urtheilten in ihren Gesellschaften; sie waren frei in ihrer Regierung. Sie genossen ihrer Kraft, ihrer Gewandtheit, ihres Ruhmes, der Achtung ihrer Landsleute, des Glückes ihres Vaterlandes. Das waren die Befriedigungen ihrer Gefühle. Sie konnten sich mit ihren Frauen der Rührung hingeben, welche durch die wechselnden Gegenden des schönen Griechenlands erregt wird; dennoch fühlten sie besonders durch das Schauspiel des Tugendgerichtes. In dem Muthe, in der Kraft besteht die Tugend. Die Kraft ist das Leben der Seele, wie der Haupthebel der Vernunft.

Die Athemzüge eines Spartaners waren die eines kräftigen Menschen, und der kräftige Mensch ist gut, nur der schwache ist boshaft. Der Spartaner lebte auf eine mit seiner Organisation übereinstimmende Weise; er war glücklich.

Aber das Alles ist nur ein Traum. An den Ufern des Eurotas lebt jetzt der Pascha von drei Roßschweifen, und von diesem herzzerreißenden Schauspiele ergriffen, zieht der Reisende sich voll Entsetzen zurück, einen Augenblick an der Güte des Weltenlenkers zweifelnd.

Aber müssen denn alle Menschen, um sie zum Glücke zu führen, in ihren Mitteln gleich sein? Bis zu welchem Punkte muß man ihnen die Liebe zur geistigen Freiheit einflößen?

Weil man fühlen muß, um glücklich zu sein, welches sind die Gefühle, die man ihnen beibringen muß?

Welches sind die Wahrheiten, die man ihnen entwickeln muß? Denken, sagt ihr, oder kein Glück!

Erster Theil.

Bei der Geburt bringt der Mensch Rechte auf einen solchen Theil der Früchte der Erde mit, welcher zu seiner Existenz nothwendig ist.

Auf die Unbesonnenheit der Kindheit folgt das Erwachen der Leidenschaften. Er wählt unter den Gefährten seiner Spiele die, welche die Erwählten seines Geschickes sein sollen, sein kräftiger Arm fordert in Uebereinstimmung mit seinen Bedürfnissen Arbeit. Er wirft einen Blick um sich, und sieht die Erde unter wenige Besitzer getheilt, dem Luxus und dem Ueberfluß zur Nahrung dienend; er fragt sich: Welches sind denn die Ansprüche dieser Menschen? Weshalb ist der Müßiggänger Alles, und der arbeitende Mensch beinahe nichts? Weshalb haben sie mir, der ich eine Frau und hochbejahrte Eltern ernähren muß, nichts gelassen?

Er eilt zu dem Geistlichen, der sein Vertrauen besitzt, und entdeckt ihm seine Zweifel. — „Mensch," antwortet ihm der Priester, „denke nie über das Wesen der Gesellschaft nach. — Gott leitet Alles. — Gieb Dich der Vorsehung hin. — Dieses Leben ist nur eine Reise. Alles ist hier durch eine Gerechtigkeit angeordnet, deren Beschlüsse wir nie zu ergründen suchen dürfen. Glaube, gehorche, urtheile nie und arbeite: das sind Deine Pflichten."

Eine stolze Seele, ein gefühlvolles Herz, ein natürlicher Verstand können durch diese Antwort nicht befriedigt werden. Er äußert anderwärts seine Besorgnisse und seine Zweifel. Er eilt zu dem Gelehrtesten des Landes, einem Notar. — „Gelehrter Mann," sagt er, „man hat sich in die Güter der Gegend getheilt, und man hat mir nichts gegeben."

Der gelehrte Mann lacht über seine Einfalt, führt ihn in sein Studirzimmer, und beweist ihm von Actenstück zu Actenstück, von Contract zu Contract, von Testament zu Testament, die Gesetzmäßigkeit der Theilungen, über die er sich beklagt.

„Wie, das sind die Ansprüche dieser Herren?" ruft er unwillig aus. „Die meinigen sind heiliger, unbestreitbarer, all-

gemeiner; sie erneuern sich mit meinen Athemzügen, circuliren mit meinem Blute, sind auf meine Sehnen, in mein Herz geschrieben: es ist die Nothwendigkeit meiner Existenz und besonders meines Glückes."

Indem er diese Worte beendet, ergreift er die Papiere und wirft sie in die Flamme.

Er zögert nicht, den Arm des Mächtigen zu fürchten, den man Gerechtigkeit nennt. Er flüchtet sich in seine Hütte, um außer sich auf den Körper seines Vaters zu stürzen. Dieser ehrwürdige Greis, blind und vom Alter an das Lager gefesselt, scheint nur noch aus Vergessenheit des Todes zu leben.

„Mein Vater," ruft er aus, „Du hast mir das Leben gegeben und mit ihm ein dringendes Verlangen nach dem Glücke. Aber, mein Vater, Räuber haben sich in Alles getheilt. Ich habe nichts, als meine Arme, weil sie mir die nicht nehmen konnten. O, mein Vater, so bin ich also zu ununterbrochener Arbeit verdammt, zu der erniedrigendsten Knechschaft. Bei der Augustsonne, wie bei der Januarkälte giebt es also für Deinen Sohn nie Ruhe; und als Preis einer so großen Arbeit werden Andere die Ernte genießen, die ich im Schweiße meines Angesichts befördert habe! Und wenn ich noch Allem zu genügen vermöchte; aber ich muß eine ganze Familie ernähren, wohnen, kleiden, erwärmen. Das Brod wird uns mangeln, mein Herz wird jeden Augenblick brechen, mein Gefühl sich abstumpfen, meine Vernunft erliegen. O, mein Vater, ich werde dumm, elend, vielleicht sogar boshaft leben. Ich werde unglücklich leben. Bin ich denn dazu geboren?"

„Mein Sohn," antwortet ihm der ehrwürdige Greis, „der heilige Charakter der Natur ist mit seiner ganzen Kraft in Deine Brust gegraben. Bewahre ihn stets, um glücklich und stark zu leben; aber höre aufmerksam an, was meine achtzig-

jährige Erfahrung mich gelehrt hat. — Mein Sohn, ich habe Dich in meinen Armen erzogen, ich habe Deine Jugend beschützt, — und jetzt, wo Dein Herz zu klopfen beginnt, haben Deine Nerven sich ohne Zweifel an die Arbeit gewöhnt, aber an die mäßige Arbeit, welche den Körper erfrischt, das Gefühl belebt, die glühende Einbildungskraft beschwichtigt. Mein Sohn, hat Dir irgend etwas gemangelt? Deine Kleidung ist grob, Deine Wohnung ländlich, Deine Nahrung einfach; aber noch einmal frage ich Dich, hast Du Dir etwas Anderes gewünscht? Deine Gesinnungen sind rein, wie Deine Gefühle, wie Du selbst. Es fehlte Dir eine Frau, mein Sohn, und Du hast sie gewählt; ich stand Dir mit meiner Erfahrung bei, Dein junges Herz zu lenken. O, mein Freund, weshalb beklagst Du Dich? Du fürchtest die Zukunft? Handle stets wie bisher, und Du wirst sie nie zu scheuen haben.

„Mein Sohn, hätte ich zu der Zahl der Unglücklichen gehört, die nichts besitzen, so würde ich Deinen Körper an das Joch des Thieres gewöhnt haben; ich selbst hätte Deine Gefühle und Deine Gedanken erstickt und Dich zum ersten Thiere Deiner Weide gemacht. Niedergebeugt durch das Joch der Gewohnheit, hättest Du glücklich in Deinem Stumpfsinne gelebt, zufrieden in Deiner Unwissenheit. Du wärest nicht glücklich gewesen, mein Sohn, nein, Du wärest es nicht gewesen, aber Du wärest gestorben, ohne zu wissen, ob Du gelebt hättest; denn wie Du sehr richtig bemerktest, mein Sohn, muß man, um zu leben, fühlen und denken, und nicht durch das physische Bedürfniß gedrückt werden. Ja, Du guter junger Mann, die Nachricht erfrische, tröste Dich, sie verbanne Deine Besorgnisse: diese Felder, diese Hütte, diese Heerden gehören uns. Ich ließ Dich darüber in Unwissenheit, denn es ist so beglückend und so süß, hinaufzusteigen, so hart, herabzusteigen.

„Bald wird Dein Vater nicht mehr sein; er hat lange genug gelebt; er hat die wahren Freuden gekannt, er kennt die größeste von allen, denn er drückt Dich an sein Herz. Eines beachte, mein Sohn, wenn Du ihm nachahmen willst: Deine Seele ist glühend, aber Deine Arbeit, Dein Weib, dieses süße Geschenk der Liebe, Deine Kinder, wie viele Gegenstände sind das, die Leere Deines Herzens auszufüllen. Hüte Dich daher vor der Habgier nach Reichthümern; Reichthümer, mein Sohn, üben nur insofern einen Einfluß auf das Glück, als sie die Mittel zu den physischen Nothwendigkeiten gewähren. Du hast dieses Nothwendige und dabei die Gewohnheit der Arbeit. Du bist der Reichste im Lande, bisse daher Deine Einbildungskraft zu zügeln. Nur die Vernunft, mein Sohn, hält die Mitte zwischen einer glühenden Seele und einer ungeregelten Einbildungskraft.

„Sind die Reichen glücklich? Sie können es sein, mein Sohn, doch nicht mehr, als Du. Sie können es sein, hörst Du, aber selten sind sie es. Das Glück gehört Deinem Stande an, weil es der der Vernunft und des Gefühles ist. Der Stand des Reichen ist die Herrschaft der ungeregelten Einbildungskraft, der Eitelkeit, der Sinnengenüsse, der Launen des Eigensinnes. Beneide ihn nie, und wenn man Dir alle Reichthümer des Landes böte, mein geliebter Freund, so wirf sie weit von Dir weg, es sei denn, daß Du sie annähmest, um sie augenblicklich unter Deine Landsleute zu vertheilen. Aber, mein Sohn, dieser Kampf der Kraft und der Großherzigkeit gehört nur einem Gotte an. Sei Mensch, aber sei es wahrhaft: Lebe als Herr Deiner selbst. Ohne Kraft, mein Sohn, giebt es weder Tugend noch Glück."

Das sind die beiden Endpunkte der bekannten socialen Kette. Ja, meine Herren, daß auf dem ersten der Reiche stehe, gebe ich zu, aber der auf dem letzten sei nicht der Elende; es sei

entweder der kleine Grundbesitzer, oder der Kleinkrämer, oder der geschickte Handwerker, der durch mäßige Arbeit, für seine Familie Nahrung, Kleidung, Wohnung gewinnen kann. Sie werden daher dem Gesetzgeber empfehlen, das Civilgesetz nicht zu billigen, nach welchem Wenige Alles besitzen können; er muß sein politisches Problem so lösen, daß auch der Geringste Etwas sein nennt. Dazu hat er nicht nöthig, die Gleichheit aufzustellen, denn die beiden Endpunkte sind so weit von einander entfernt, daß die Ungleichheit in dem Zwischenraume bestehen kann. In der Hütte wie in dem Palast, unter dem Thierfell wie unter Lyoner Stickereien, bei der frugalen Mahlzeit eines Cincinnatus, wie bei der üppigen Tafel eines Vitellius kann der Mensch glücklich sein; aber noch ein Mal sei es gesagt, diese Hütte, diese Thierfelle, diesen frugalen Tisch muß er haben. Wie kann der Gesetzgeber darauf Einfluß üben? Wie muß er sein politisches Problem lösen, damit selbst der Geringste Etwas besitze? Die Schwierigkeiten sind groß, und ich kenne Niemand, der sich besser aus denselben zu helfen wüßte, als Herr Paoli.

Paoli, dessen Sorge für das Menschengeschlecht und seine Landsleute den unterscheidenden Charakter bildet, der einen Augenblick in dem mittelländischen Meere die schönen Tage Spartas und Athens zurückrief, erfüllt von jenen Gefühlen, jenem Genie, das die Natur in einzelnen Menschen nur zum Troste der Völker vereint, erschien in Corsica, um die Blicke von ganz Europa zu fesseln. Seine durch äußere und innere Kriege hin- und hergeworfenen Landsleute erkannten sein Uebergewicht, und erhoben ihn ungefähr so, wie einst Solon in Athen erhoben wurde, oder die Decimvirn in Rom. Die Angelegenheiten waren so verwirrt, daß das Vaterland nur durch einen Beamten gerettet werden konnte, der mit großer Gewalt und ausgezeichnetem Talent begabt war. Glücklich die Nation, bei welcher

den schlecht, weil ihnen mangelt, was bei Dir diese Besorgniß hervorbringt. Du hast zu viel, und sie haben nicht genug. Euer Loos ist gleich, nur mit dem Unterschiede, daß Du, als der Verständigere, dem Uebel abhelfen kannst, während sie nur zu seufzen vermögen! Kalter Mensch, klopft denn Dein Herz niemals? Ich beklage und verabscheue Dich. Du bist selbst unglücklich und machst Andere unglücklich.

Ohne Weib, haben wir gesagt, gibt es weder Gesundheit noch Glück. Man muß daher die zahlreiche Classe der Cölibatarien lehren, daß ihre Freuden nicht die wahren sind, damit sie nicht, überzeugt, ohne Frauen nicht leben zu können, an denen Anderer ihren Appetit befriedigen. Geschieht dies, so muß man sie bei der ganzen Gesellschaft anklagen.

Man muß die ausschweifende Anmaaßung der Priester Brama's verdammen; man muß sie lehren, daß der glückliche Mensch allein des Schöpfers würdig und der Fakir, der sich verstümmelt, ein Ungeheuer der Entartung und Thorheit ist.

Man muß mit der Geringschätzung des Unwillens lachen, wenn man die Ueberredung versucht, die Vollkommenheit bestehe in dem Cölibate. Man hat das große Buch der Vernunft und des Gefühles aufgeschlagen, also wird man es verschmähen, den Sophismen der Vorurtheile und der Heuchelei zu antworten.

Das Civilgesetz sichere Jedem sein physisch Nothwendiges; der unerlöschliche Durst nach Reichthümern werde durch das tröstende Gefühl des Glückes ersetzt. Der Greis sei der Vater aller seiner Kinder, er theile seine Güter gleichmäßig, und das harmonische Schauspiel echt glücklicher Haushaltung lasse für immer das barbarische Gesetz der Primogenitur verabscheuen. Der Mensch erfahre endlich, daß sein wahrer Ruhm darin besteht, als Mensch zu leben. Die Stimme der Feinde der Natur verstumme, und verschlinge die Wuth ihrer Schlangenzungen.

Der Diener der erhabensten aller Religionen, welche Worte des Friedens und des Trostes in die zerrissene Seele des Unglücklichen träufeln soll, kenne die süßen Regungen des Herzens; der Nektar der Wollust durchdringe ihn aufrichtig von der Größe des Lebenspenders: dann des öffentlichen Vertrauens wahrhaft werth, wird er der Mann der Natur und der Ausleger ihrer Decrete sein; er wähle eine Gefährtin, und der Tag, an dem dies geschieht, wird der wahre Triumph der Moral sein, und die wahren Freunde der Tugend werden ihn von Herzen feiern. Der fühlende Geistliche wird das Zeitalter der Vernunft segnen, indem er die Erstlinge seiner Wohlthaten erntet.

Das, meine Herren, sind in der animalischen Beziehung die Wahrheiten und Gefühle, welche den Menschen zu ihrem Glücke eingeflößt werden müssen.

Zweiter Theil.

Was ist das Gefühl? Es ist das Band des Lebens, der Gesellschaft, der Liebe, der Freundschaft! Es ist das, was den Sohn mit der Mutter, den Bürger mit dem Vaterlande vereint. Besonders in dem Manne ist es mächtig. Verschwendung und Sinnengenüsse stumpfen dessen Zartgefühl ab, aber in dem Unglücke findet der Mensch es stets wieder; diese tröstende Kraft verläßt uns nur mit dem Leben ganz.

Seid Ihr nicht zufrieden, so erklettert eine der Spitzen des Montblanc; sehet, wie die allmählig aufgehende Sonne Trost unter das Dach der Landleute sendet. Besonders ihr erster Strahl werde in Eurem Herzen aufgenommen; erinnert Euch wohl der Gefühle, die Ihr dabei empfindet.

Gehet an das Ufer des Meeres, und sehet das Gestirn des Tages in seinem Sinken sich majestätisch in den Schooß des Unendlichen stürzen: die Melancholie wird Euch beherrschen, Ihr werdet Euch derselben hingeben, denn man widersteht der Melancholie der Natur nicht.

Steht Ihr unter dem Monumente von St. Remi? Ihr habt dessen Majestät betrachtet; die Hand dieser stolzen Römer, in verflossenen Zeitaltern sich kund gebend, läßt Euch mit Aemil, Scipio, Fabius leben. Ihr kehrt zu Euch zurück, um in der Ferne eines schwarzen Schleiers, Berge die ungeheure Ebene von Tarascon krönen zu sehen, auf der hundertausend Cimbern fielen. Die Rhone fließt am äußersten Ende schneller als ein Pfeil, links zieht sich ein Weg hin; die kleine Stadt liegt in einiger Entfernung; auf der Weide seht Ihr eine Heerde: Ihr träumt ohne Zweifel, und das ist der Traum des Gefühles.

Verirrt Euch auf dem Felde, flüchtet in die ärmliche Hütte des Hirten; bringt die Nacht hier zu, schlaft auf Fellen, das Feuer zu Euern Füßen: welche Lage! Mitternacht schlägt, alle Thiere der Umgegend werden ausgetrieben, um zu weiden, und ihr Gebrüll vermischt sich mit der Stimme der Führer: es ist Mitternacht, vergeßt das nicht; welch ein Augenblick, um in Euch selbst zu gehen, und über den Ursprung der Natur nachzudenken, indem Ihr die höchsten Genüsse kostet!

Werdet Ihr bei der Rückkehr von einem langen Spaziergange von der Nacht überrascht, tretet Ihr bei dem Scheine der Silberstrahlen des Mondes in die tiefe Ruhe des Weltalls, nachdem Ihr von der glühenden Hitze der Hundstage bedrückt worden seid, so kostet Ihr die Genüsse der Frische und den heilsamen Balsam der Träumerei.

Eure Familie ist zur Ruhe gegangen; Euer Licht ist verlöscht, doch nicht Euer Feuer, denn der Januarfrost kämpft

gegen die Vegetation Eures Gartens: was macht Ihr mehrere Stunden lang? Ich glaube nicht, daß Ihr durch die Wuth und den Ehrgeiz der Reichthümer irre geleitet werdet; was thut Ihr? Ihr genießt Euch selbst.

Ihr wißt, daß die Metropole St. Peters von Rom groß ist wie eine Stadt; eine Lampe hängt vor dem Hauptaltare: um zehn Uhr Abends betretet Ihr das Gebäude; Ihr schreitet tastend vorwärts; dies schwache Licht läßt Euch nichts weiter erblicken. Ihr glaubt, eben erst eingetreten zu sein, und es ist schon die Stunde der Morgenröthe, sie dringt durch die Fenster ein, und die bleiche Morgendämmerung folgt auf die Dunkelheit der Nacht. Ihr bemerkt dies endlich, um Euch zu entfernen, aber Ihr seid sechs Stunden hier geblieben! Hätte ich Eure Gedanken während dieser Zeit niederschreiben können, welche Theilnahme würden sie dem Moralisten erweckt haben.

Die Neugier, die Mutter des Lebens, läßt Euch nach Griechenland einschiffen, und Ihr werdet durch die Strömung gegen die Insel Monte-Christo geworfen; zwei Stunden bleiben Euch; mit der Nacht sucht Ihr eine Zufluchtsstätte; Ihr habt den kleinen Fels durchstreift; Ihr befindet Euch auf einer Höhe, mitten unter den Trümmern eines alten Klosters, hinter einem Mauerstücke, bedeckt mit Epheu und Rosmarin; Ihr laßt Euer Zelt aufschlagen. Das Rauschen der Wellen, die sich an den Felsen brechen, denn das weite Meer umgiebt Euch, stellt Euch die Idee der Gewalt dieses fürchterlichen Elementes gegen die schwachen Reisenden dar. Eine dünne Leinwand und ein Stück Mauer, über funfzehn Jahrhunderte alt, schützen Euch: Ihr seid erregt durch die Erregung des Gefühles.

Seid Ihr um sieben Uhr Morgens in Euren blühenden Gebüschen oder in einem großen Walde während der Fruchtzeit; träumet Ihr in einer Grotte, umgeben von den Gewässern der

Dryaden, in der größten Hitze der Hundstage? Ihr werdet allein Stunden lang darin zubringen können, ohne daß Ihr es vermögt, Euch loszureißen, oder die Unterhaltung der Lästigen zu ertragen, die Euch stören.

Es giebt keinen Menschen, der nicht die Süßigkeit, die Melancholie, das Beben empfunden hätte, welche die meisten dieser Lagen einflößen. Wie müßte ich den beklagen, der mich nicht verstände, und der durch die Electricität der Natur nie ergriffen worden wäre! Ließe das Gefühl uns nichts empfinden, als diese köstlichen Regungen, so hätte es schon viel für uns gethan; es hätte uns eine Reihenfolge von Genüssen ohne Reue, ohne Anstrengung, ohne irgend eine Art heftiger Erschütterung geboten. Das wäre seine köstlichste Gabe gewesen, gehörten die Vaterlandsliebe, die Gattenliebe und die göttliche Freundschaft nicht auch seiner Freigebigkeit an.

Ihr kehrt nach vierjähriger Abwesenheit zurück in Euer Vaterland; Ihr durchstreift die Gegenden, welche der Schauplatz Eurer Kinderspiele waren, so wie Zeugen der Aufregung, welche die erste Kenntniß der Menschen und das Erwachen der Leidenschaften in unsern Sinnen hervorbringen; Ihr lebt einen Augenblick das Leben Eurer Kindheit, Ihr genießt die Freuden derselben; Ihr fühlt das ganze Feuer der Vaterlandsliebe. Ihr habt, sagt Ihr, einen Vater, eine zärtliche Mutter, noch unschuldige Schwestern, Brüder, die zugleich Eure Freunde sind; allzuglückliche Menschen, eilt, lauft, verliert keinen Augenblick! Sollte der Tod Euch auf dem Wege ereilen, so hättet Ihr die höchsten Genüsse des Lebens nie gekannt, die des süßen Wiedersehens, der zärtlichen Achtung, der aufrichtigen Freundschaft. Aber, sagt Ihr mir, ich habe eine Frau und Kinder. — Eine Frau und Kinder? Das ist zu viel, mein theurer Freund, das ist zu viel; entferne Dich nicht von Ihnen,

denn die Freude könnte Dich bei der Rückkehr tödten, oder der Schmerz bei der Trennung aufreiben. — Eine Frau und Kinder, einen Vater und eine Mutter, Brüder, Schwestern, einen Freund! Und man beklagt sich über die Natur, und man fragt sich: Wozu sind wir geboren? Und man leidet mit Ungeduld die vorübergehenden Uebel, und läuft mit Wuth hinter der Leere der Eitelkeit und der Reichthümer her? Welches entwürdigende Getränk, o Ihr unglücklichen Menschen, hat denn so die Bestimmungen verwandelt, die in Euer Blut, auf Eure Sehnen, in Eure Augen geschrieben wurden? — Und hättet Ihr eine Seele, so glühend wie der Heerd des Aetna, Ihr könntet die Martern des Ueberdrusses nicht fürchten, wenn Ihr einen Vater, eine Mutter, eine Frau und Kinder habet.

Ja, das sind die wahren, die einzigen Freuden des Lebens, und von denen uns nichts abziehen, für die uns nichts schadlos halten kann. Der Mensch mag sich immerhin mit allen Gütern des Glückes umgeben, sobald diese Gefühle seinem Herzen entfliehen, bemächtigt sich seiner der Ueberdruß. Traurigkeit, schwarze Melancholie, Verzweiflung folgen auf einander, und dauert dieser Zustand länger fort, so giebt er sich selbst den Tod.

Pontaveri wurde Taiti entrissen; nach Europa gebracht, überhäuft man ihn mit Sorgfalt; man vergißt nichts, um ihn zu zerstreuen. Ein Gegenstand fällt ihm auf, entreißt ihm Thränen des Schmerzes: der Papiermaulbeerbaum. Er umarmt ihn voll Entzücken, indem er ausruft: Baum meines Vaterlandes! Baum meines Vaterlandes!

Vergebens verschwendet man an die fünf Grönländer Alles, was der Hof von Copenhagen ihnen bieten kann. Die Angst nach dem Vaterlande, nach der Familie, führt sie zur Melancholie und von da zum Tode. — Wie viele Engländer, Holländer, Franzosen leben dagegen unter den Wilden! Das kömmt

daher, weil diese Unglücklichen in Europa herabgewürdigt waren, weil sie als Spielwerk der Leidenschaften und als trauriger Auswurf der Großen lebten, während der Naturmensch glücklich im Schooße des Gefühles und der natürlichen Vernunft lebt.

Wir sahen so eben, wie wir durch das Gefühl uns selbst, die Natur, das Vaterland, die Menschen, die uns umgeben, genießen. Uns bleibt nur noch übrig, zu bemerken, wie es uns bei dem Anblick der verschiedenen Widerwärtigkeiten des Lebens erheben macht. Dabei werden wir uns überzeugen, daß, wenn es uns zu Freunden des Guten, des Gerechten bildet, es uns gegen den Unterdrücker und den Boshaften empört.

Eine jugendliche Schönheit hat ihr sechszehntes Jahr angetreten, und die Rosen auf ihren Wangen weichen den Lilien; das Feuer ihrer Augen ist beinahe erloschen; die Lebhaftigkeit der Grazien ist nur noch das Schmachten der Melancholie, — sie liebt. — Flößt sie Dir Achtung, Vertrauen ein, so ist es die Achtung und das Vertrauen des Gefühles. Flößt sie Dir Verachtung ihrer Schwäche ein, gut: doch sage mir das nie, wenn Du nach meiner Achtung strebst.

Nina liebte; ihr Geliebter starb und auch sie hätte sterben sollen. Sie hat ihn überlebt, doch um ihm treu zu bleiben. Nina wußte wohl, daß ihr Geliebter todt sei, aber das Gefühl kann seine Vernichtung nicht fassen. Sie hat ihn täglich erwartet; sie wird ihn auch ferner erwarten. — Du bedauerst geringschätzend ihre Thorheit? Harter Mensch! Fühlst Du statt dessen die Achtung vor ihrer Beständigkeit und Rührung über ihren Irrthum, so ist das die Achtung und Rührung des Gefühles.

Ein angebetetes Weib ist gestorben; es ist das Weib Deines Feindes. Der Unglückliche ist dadurch tief betrübt, und er flieht die Gesellschaft der Menschen; das schwarze Leichentuch ist an die Stelle des heitern Teppichs getreten. Zwei Lichter

stehen auf dem Tische, und Verzweiflung ist in seinem Herzen; so wird er den traurigen Rest seines Lebens hinbringen. — Gute Seele, Du fühlst Deinen Haß sich legen; Du eilst zu ihrem Grabe, Deinem Feinde die Zeichen der Versöhnung darzubringen: das ist die Versöhnung des Gefühles.

Ihr habt den Tacitus gelesen: wer von Euch hätte nicht mit Cato dem Jüngern ausgerufen: Man gebe mir ein Schwert um dieses Ungeheuer zu tödten! — Seit zweitausend Jahren fühlt Ihr Euch durch die Handlungen des Marius, Sylla, Nero, Caligula, Domitian empört. Euer Andenken ist das des Hasses und der Verwünschung.

Das abscheuliche Schauspiel des triumphirenden Lasters oder der Unschuld in Fesseln bricht Euch das Herz; Entmuthigung rinnt durch Eure Adern, um bald das Verlangen nach Rache zu entzünden."

Von dieser Zeit, bis Ende Juli 1793 scheint Napoleons Feder ganz geruht zu haben, am 29. Juli aber hatte er in Beaucaire ein Gespräch mit mehreren Bürgern, welches in einer eigenen Broschüre gedruckt erschien, und später sogar eine zweite Auflage erlebte.

Das Abendessen zu Beaucaire.

Ich war am letzten Meßtage zu Beaucaire; der Zufall gab mir zu Gesellschaftern bei dem Abendessen zwei Kaufleute aus Marseille, einen aus Nimes, und einen Fabrikanten aus Montpellier. Nach mehreren Augenblicken, die wir dazu verwendeten, uns gegenseitig zu beobachten, wußte man, daß ich von Avignon käme und Militair sei. Der Geist meiner Gesellschafter, welcher die ganze Woche auf den Handel gerichtet war, der das Vermögen vermehrt, richtete sich in diesem Augenblicke auf den Ausgang der gegenwärtigen Ereignisse, von denen die Erhaltung des Vermögens abhängig ist. Sie suchten

meine Meinung kennen zu lernen, um durch die Vergleichung derselben mit der ihrigen diese zu berichtigen, und die Wahrscheinlichkeiten über die Zukunft zu gewinnen, die auf uns einen verschiedenartigen Eindruck machte. Besonders die Marseiller schienen minder ungestüm zu sein. Die Räumung Avignons hatte sie gelehrt, an Allem zu zweifeln; ihnen blieb nur noch eine große Besorgniß für ihr Geschick. Das Vertrauen hatte uns bald geschwätzig gemacht, und wir begannen ungefähr das folgende Gespräch:

Der Nimeser.

Ist die Armee Carteaux's stark? Man sagt, sie hätte bei dem Angriff viel Leute verloren; aber wenn es wahr ist, daß sie zurückgetrieben wurde, weshalb haben dann die Marseilleser Avignon verlassen?

Der Militair.

Die Armee war 4000 Mann stark, als sie Avignon angriff; jetzt zählt sie 6000 Mann, und ehe vier Tage vergehen, wird sie bis auf 10,000 gestiegen sein. Sie hat fünf Todte und vier Verwundete gehabt. Sie ist nicht zurückgetrieben worden, denn sie hat gar keinen eigentlichen Angriff gemacht; sie hat die Stadt umschwärmt, und die Thore mit Petarden zu sprengen gesucht; sie hat einige Kanonenschüsse gethan, um die Haltung der Garnison zu erforschen: Dann zog sie sich in ihr Lager zurück, um ihren Angriff für die folgende Nacht vorzubereiten.

Die Marseilleser waren 3600 stark; sie hatten eine zahlreichere Artillerie und von stärkerem Kaliber, und dennoch wurden sie gezwungen, über die Durance zurückzugehen. Das setzt Sie sehr in Staunen, aber es kömmt daher, weil nur alte Truppen die Ungewißheit einer Belagerung zu ertragen vermögen. Wir waren Herren der Rhône, Villeneuve's und des

freien Feldes; wir hätten ihnen jede Verbindung abgeschnitten. Sie mußten die Stadt verlassen; die Cavallerie verfolgte sie auf ihrem Rückzuge. Sie haben viele Gefangene und zwei Geschütze verloren.

Der Marseillese.

Das ist nicht der Bericht, den man uns gemacht hat. Ich will nicht gegen Sie streiten, weil Sie gegenwärtig waren; aber gestehen Sie, daß es Ihnen zu nichts nützen wird. Unsere Armee ist in Aix; drei gute Generäle sind an die Stelle der ersten getreten; man hebt in Marseille neue Bataillone aus, wir haben einen neuen Artillerietrain, mehrere Vierundzwanzigpfünder, und in wenigen Tagen werden wir im Stande sein, Avignon wiederzunehmen, oder wir bleiben doch wenigstens Herren der Dürance.

Der Militair.

Das sagt man Ihnen, um Sie in den Abgrund zu locken, der mit jedem Augenblicke tiefer wird, und der vielleicht die schönste Stadt Frankreichs verschlingt, die, welche sich um die Patrioten das größte Verdienst erwarb. Aber man hat Ihnen auch gesagt, Sie würden Frankreich durchziehen, der Republik den Ton angeben, und Ihre ersten Schritte waren Niederlagen; man hat Ihnen gesagt, Avignon könnte lange einer Armee von 20,000 Mann widerstehen, und eine einzige Colonne hat die Stadt binnen 24 Stunden ohne Belagerungsartillerie genommen. Man hat Ihnen gesagt, der Süden sei im Aufstand, und Sie erblickten sich allein; man hat Ihnen gesagt, die Cavallerie von Nimes würde die Allobrogen vernichten, und diese waren schon in St. Esprit und Villeneuve; man hat Ihnen gesagt, 4000 Lyonesen wären auf dem Marsche zu Ihrer Unterstützung, und die Lyonesen unterhandeln wegen ihrer Aus-

söhnung: erkennen Sie daher, daß man Sie betrügt; sehen Sie die Unredlichkeit Ihrer Lenker ein, und mißtrauen Sie den Berechnungen derselben. Der gefährlichste Rathgeber ist die Eigenliebe: Sie sind von Natur lebhaft; man führt Sie Ihrem Untergange durch dasselbe Mittel zu, welches schon so viele Völker in das Verderben stürzte, indem man nämlich Ihre Eitelkeit steigert; Sie besitzen Reichthümer und eine beträchtliche Bevölkerung, aber man übertreibt Beide; Sie haben der Freiheit glänzende Dienste geleistet, und man erinnert Sie jetzt daran, ohne darauf zu achten, das der Geist der Republik damals mit Ihnen war, während er sie jetzt verläßt. Ihre Armee, sagen Sie, ist mit einem großen Artillerietrain und guten Generälen in Aix; ich gebe Ihnen aber die Versicherung, daß sie geschlagen werden wird, was Sie auch anfangen mögen. Sie hatten 3600 Mann, und davon ist die Hälfte auseinander gesprengt; Marseille und einige Flüchtlinge aus den Departements können Ihnen 4000 Mann bieten, und das ist schon viel: Sie werden daher 5 — 6000 Mann ohne Einheit, ohne Kriegserfahrung haben. Sie haben gute Generäle; ich kenne sie nicht, kann also ihre Geschicklichkeit nicht bestreiten; aber sie werden durch die Details aufgerieben und von ihren Untergebenen nicht unterstützt werden; sie können nichts thun, was den Ruf aufrecht erhält, den sie sich erworben haben mögen, denn sie brauchten zwei Monat Zeit, um ihre Armee nur leidlich zu organisiren, und binnen vier Tagen wird Carteaux jenseit der Durance sein, und mit was für Soldaten! Mit den vortrefflichen leichten Truppen der Allobrogen, dem alten Regiment von Burgund, einem guten Cavallerie Regiment, dem tapfern Bataillon der Côte-d'Or, welches hundertmal in den Gefechten den Sieg vor sich herziehen sah, und mit sechs oder sieben andern Corps, sämmtlich alten Milizen, und ermuthigt

durch die Erfolge an den Grenzen oder gegen Ihre Armee. Sie haben Vierundzwanzigpfünder und Achtzehnpfünder, und halten sich dadurch für unbesieglich; Sie folgen darin dem Glauben der gemeinen Menge, aber Leute von Fach werden Ihnen sagen, und eine verderbliche Erfahrung wird Ihnen zeigen, daß gute Vier- und Achtpfünder bei dem Feldkriege dieselben Dienste leisten, und den großen Kalibern in mancher Beziehung vorzuziehen sind. Sie haben neu ausgehobene Kanoniere und Ihre Gegner Artilleristen der Linienregimenter, welche in ihrer Kunst die Meister Europas sind. Was wird ihre Armee thun, wenn sie sich in Aix concentrirt? Sie ist verloren! Es gilt in der Kriegskunst als Regel, daß der geschlagen ist, der in seinen Verschanzungen bleibt. Erfahrung und Theorie sind über diesen Punkt einig, und die Mauern von Aix wiegen die schlechtesten Feldverschanzungen nicht auf, besonders wenn man auf ihre Ausdehnung achtet, und auf die Häuser, welche sie außerhalb auf Pistolenschußweite umgeben. Seien Sie daher versichert, daß dieser Entschluß, welcher Ihnen der beste zu sein scheint, der schlechteste ist. Wie könnten Sie übrigens die Stadt in so kurzer Zeit mit alle dem verproviantirten, dessen sie bedarf? — Soll Ihre Armee dem Feinde entgegen gehen? Sie ist minder zahlreich, und ihre Artillerie zum Felddienste minder geeignet; sie würde gesprengt werden, und die Niederlage dadurch unvermeidlich sein, denn die Cavallerie würde sie hindern, sich wieder zu sammeln. Warten Sie bis Sie den Krieg wieder auf dem Gebiete von Marseille haben? Eine ziemlich zahlreiche Parthei ist dort für die Republik gestimmt; das wäre der Augenblick zur Anstrengung, die Vereinigung würde Statt finden, und diese Stadt, der Mittelpunkt von dem Levantehandel, das Waarenlager vom Süden Europas, ist verloren. Erinnern Sie sich an das Beispiel

von Lisle*) und an die barbarischen Gesetze des Krieges. Welcher Geist des Schwindels hat sich aber plötzlich Ihres Volkes bemächtigt? Welche verhängnißvolle Verblendung führt es plötzlich seinem Verderben entgegen? Wie kann es daran denken, der ganzen Republik Widerstand zu leisten? Wenn es diese Armee auch zwingen sollte, sich auf Avignon zurückzuziehen, kann es dann daran zweifeln, daß in wenig Tagen neue Streiter an die Stelle der ersten treten? Wird die Republik, welche ganz Europa Gesetze vorschreibt, sie von Marseille empfangen?

Im Verein mit Bordeaux, Lyon, Montpellier, Nimes, Grenoble, dem Jura, der Eure, Calvados, hatten Sie eine Revolution unternommen: Sie hatten wenigstens eine Möglichkeit des Erfolges; Ihre Rathgeber konnten schlechte Absichten hegen, aber Sie besaßen eine imposante Masse von Streitkräften. Jetzt dagegen haben Lyon, Nimes, Montpellier, Bordaux, der Jura, die Eure, Grenoble, Caen, die Constitution angenommen; Avignon, Tarascon, Arles haben sich unterworfen; gestehen Sie daher, daß in Ihrer Hartnäckigkeit Thorheit liegt. Doch das kömmt daher, weil Sie von Personen geleitet werden, die nichts mehr zu schonen haben, und Sie daher in das eigene Verderben mit fortreißen.

Ihre Armee wird aus alle dem zusammengesetzt sein, was es in Ihrer Stadt an Reichen und Wohlhabenden giebt, denn die Sansculottes könnten sich zu leicht gegen Sie wenden. Sie werden daher die Elite Ihrer Jugend, welche daran gewöhnt ist, die Wagschaale des Handels im mittelländischen Meere

---

*) Lisle, eine kleine Stadt im Departement von Vaucluse, vier Stunden östlich von Avignon, hatte der Armee Carteaux's Widerstand geleistet, und wurde am 26. Juli 1793 mit Sturm genommen.

zu halten, und Sie durch ihre Sparsamkeit und ihre Speculationen zu bereichern, gegen alte Soldaten in Gefahr setzen, welche das Blut der wüthenden Aristokraten oder der wilden Preußen hundertmal roth gefärbt hat.

Ueberlassen Sie es den armen Ländern, sich bis auf das Aeußerste zu schlagen. Der Bewohner des Vivarais, der Cevennen, Corsica's, setzt sich ohne Furcht dem Ausgange eines Kampfes aus: gewinnt er, so hat er seinen Zweck erreicht; verliert er, so befindet er sich wie früher in dem Falle, Frieden zu schließen, und in derselben Lage. — Wenn Sie aber eine Schlacht verlieren, so wird die Frucht von tausend Jahren der Mühe, der Anstrengung, der Sparsamkeit, des Glückes, eine Beute der Soldaten.

Das sind aber die Gefahren, denen Sie sich bei so vieler Rücksichtslosigkeit aussetzen.

Der Marseillese.

Sie gehen schnell und erschrecken mich. Ich gestehe mit Ihnen, daß die Umstände ernst sind; vielleicht denkt man wirklich nicht genug an die Lage, in der wir uns befinden, aber gestehen Sie, daß wir Ihnen noch ungeheure Hülfsquellen entgegegenzusetzen haben.

Sie haben mir gesagt, daß wir in Aix nicht widerstehen können. Ihre Bemerkungen über Mangel an Subsistenzmitteln zu einer langen Belagerung sind vielleicht nicht ohne Widerrede anzunehmen; aber bedenken Sie, ob die ganze Provence die Blokade von Aix lange mit kaltem Blute ansehen könnte. Sie würde sich plötzlich erheben, und Ihre Armee, auf allen Seiten umzingelt, würde sich dann glücklich schätzen, über die Durance zurückgehen zu können.

Der Militair.

Wie schlecht heißt das den Geist der Menschen und des Augenblickes kennen! Ueberall giebt es zwei Partheien: sobald Sie belagert werden, gewinnt die Parthei der Sectionen in allen Gegenden die Oberhand; das Beispiel von Tarascon, Orgon, Arles, muß Sie davon überzeugen: zwanzig Dragoner haben hingereicht, die frühern Behörden wieder einzusetzen und die neuen zu verjagen.

Jetzt ist jede große Bewegung zu Ihren Gunsten in Ihrem Departement; diese könnte nur dann Statt finden, wenn die Armee jenseit der Durance stände und Sie einig wären. In Toulon sind die Meinungen sehr getheilt, und die Sectionen haben dort nicht dasselbe Uebergewicht, wie in Marseille; Sie müssen daher in Ihrer Stadt bleiben, um Ihre Gegner im Zaum zu halten. — Was das Departement der niedern Alpen betrifft, so wissen Sie, daß es fast allgemein die Constitution angenommen hat.

Der Marseillese.

Wir werden Carteaux in unsern Bergen angreifen, wo seine Cavallerie ihm nichts nützt.

Der Militair.

Als ob eine Armee, welche eine Stadt deckt, Herrin des Angriffspunktes wäre! Ueberdies ist es falsch, daß die Berge in der Nähe von Marseille Schwierigkeiten bieten, welche die Bewegungen der Cavallerie ganz zu hemmen vermöchten; Ihre Olivenpflanzungen sind jedoch steil genug, um den Dienst der Artillerie zu erschweren und Ihren Feinden einen großen Vortheil zu bieten, denn in durchschnittenem Terrain hat bei der

Schnelligkeit der Bewegungen und dem pünktlichen Dienst, so wie durch die richtige Schätzung der Distancen, der gute Artillerist einen bedeutenden Vortheil.

Der Marseillese.

Sie glauben also, daß wir ohne Hülfsquellen sind? Wäre es möglich, daß das Geschick dieser Stadt, welche den Römern widerstand, welche einen Theil ihrer Gesetze unter den Despoten bewahrte, die auf die Römer folgten, sie zur Beute einiger Räuber bestimmte? Wie, der Allobroge, belastet mit dem Raubgute von Lisle, sollte in Marseille Gesetze geben? Wie, Dubois von Crancé und Albitte sollten ohne Widerspruch sein? Diese mit Blut getränkten Menschen, welche unglückliche Umstände an das Steuerruder der Geschäfte stellten, sollten unumschränkte Herren sein? Welch eine traurige Aussicht bieten Sie mir da! Unser Eigenthum würde unter verschiedenen Vorwänden fortgenommen werden; jeden Augenblick würden wir die Opfer einer Soldateske sein, welche die Plünderung unter denselben Fahnen vereinigt; unsere besten Bürger würden in das Gefängniß geworfen werden und durch das Verbrechen umkommen; der Clubb würde sein Haupt eines Ungeheuers wieder erheben, um seine höllischen Pläne zur Ausführung zu bringen! Nichts ist schlimmer, als dieser Gedanke, und besser ist es, sich der Besiegung auszusetzen, als ohne Hoffnung ein Opfer zu werden.

Der Militair.

Das ist der Bürgerkrieg; man zerreißt sich, man tödtet sich, ohne sich zu kennen. — Die Allobrogen — was glauben Sie denn, daß das sind? Afrikaner? Bewohner Sibiriens? Keineswegs! Es sind Ihre Landsleute, Provencalen, Dauphinesen, Savoyarden; man hält sie für Barbaren, weil ihr

Name fremd klingt. Nennte man ihren Phalanx den phocischen, so würde man von dem auch jede Art von Fabel glauben.

Es ist wahr, daß Sie mich an eine Thatsache erinnert haben, die von Lisle; ich rechtfertige sie nicht, aber ich erkläre sie.

Die Lisler haben den Trompeter ermordet, den man an sie abgeschickt hatte; sie haben ohne Hoffnung auf Erfolg Widerstand geleistet; sie sind mit Sturm genommen worden; der Soldat ist mitten unter Feuer und Todten eingedrungen, und es war nicht möglich, ihn zu zügeln: der Unwille hat das Uebrige gethan.

Die Soldaten, welche Sie Räuber nennen, sind unsere besten Truppen und unsere disciplinirtesten Bataillone: ihr Ruf ist über jede Verläumdung erhaben.

Dubois Crancé und Albitte, beständige Freunde des Volkes, sind nie von der geraden Linie abgewichen. — Sie sind Ungeheuer nur in den Augen der Schlechten. Aber Condorcet, Brissot, Barbaroux waren auch Ungeheuer, als sie rein waren. Das Theil der Guten wird stets sein, bei den Bösen in schlechtem Rufe zu stehen. Es scheint Ihnen, als bewahrten dieselben gegen Sie weder Maaß noch Ziel, und doch werden Sie nur wie verirrte Kinder behandelt. — Glauben Sie, daß Marseille die Waaren, die es in Beaucaire hatte, ohne Willen Dubois Crancé's und Albitte's zurückziehen konnte? Man hätte dieselben bis zum Ausgange des Krieges sequestriren können, aber man wollte es nicht, und nun können Sie ruhig nach Hause zurückkehren.

Sie nennen Carteaux einen Mörder; erfahren Sie aber, daß dieser General sich die größte Mühe giebt, Ordnung und Disciplin aufrecht zu erhalten, und sein Benehmen in St. Esprit und Avignon sind davon der Beweis: man hat dort nicht eine

Stecknadel genommen. Er ließ einen Sergeanten verhaften, der sich erlaubt hatte, einen Marseillesen von Ihrer Armee, welcher in einem Hause zurückgeblieben war, gefangen zu nehmen: weil er das Hausrecht des Bürgers ohne ausdrücklichen Befehl verletzt hatte, wurde er bestraft. Man hat Avignonesen bestraft, weil sie ein Haus als aristokratisch bezeichneten. Man macht einem Soldaten, der wegen Diebstahls angeklagt ist, den Prozeß. — Ihre Armee dagegen hat mehr als dreißig Personen getödtet, ermordet, das Hausrecht verletzt und die Gefängnisse mit Bürgern gefüllt, unter dem Vorwande, daß sie Räuber wären.

Fürchten Sie sich nicht vor der Armee; sie achtet Marseille, weil sie weiß, daß keine Stadt dem öffentlichen Wohle so viel Opfer gebracht hat. Sie haben 18,000 Mann an der Grenze, und schonten sich bei keiner Gelegenheit. Schütteln Sie das Joch der kleinen Anzahl Aristokraten ab, von denen Sie geführt werden, kehren Sie zu gesunderen Grundsätzen zurück, und Sie werden keine wahrern Freunde haben, als die Soldaten.

Der Marseillese.

Ach! Ihre Soldaten sind gegen die Armee von 1789 sehr entartet; diese wollte die Waffen nicht gegen die Nation führen; die Ihrige sollte einem so schönen Beispiele nachahmen, und ihre Waffen nicht gegen Mitbürger wenden.

Der Militair.

Bei diesen Grundsätzen hätte die Vendée jetzt die weiße Fahne auf die Mauern der wiedererbauten Bastille gepflanzt, und das Lager von Jalès herrschte in Marseille.

Der Marseillese.

Die Vendée will einen König, will eine Contrerevolution; der Krieg der Vendée, der Krieg des Lagers von Jalés ist der des Fanatismus; der unsere dagegen ist der Krieg der wahren Republikaner, der Freunde der Gesetze und der Ordnung, der Feinde der Anarchie und der Ungeheuer. Haben wir nicht die dreifarbige Fahne? Welch ein Interesse könnten wir daran nehmen, die Sclaverei zu wollen?

Der Militair.

Ich weiß wohl, daß das Volk von Marseille in Bezug auf die Contrerevolution weit von dem der Vendée entfernt ist. Das Volk der Vendée ist kräftig und gesund, das von Marseille schwach und kränklich; es bedarf des Honigs, um die Pille zu verschlucken; um die neue Lehre hier einzuführen, muß man es betrügen; aber seit vier Jahren der Revolution, nach so vielen Schlichen, Complotten, Verschwörungen, hat sich die ganze menschliche Verderbtheit nach verschiedenen Richtungen entwickelt, und die Menschen vervollkommneten ihren natürlichen Takt; das ist so wahr, daß, ungeachtet der Departementalcoalation, ungeachtet der Gewandheit der Führer und der großen Menge von Hülfsquellen aller Feinde der Revolution, das Volk überall in dem Augenblicke erwacht ist, in welchem man es bezaubert zu haben glaubte.

Sie führen wie Sie sagen, die dreifarbige Fahne?

Auch Paoli pflanzte diese in Corsica auf, um Zeit zu gewinnen, das Volk zu betrügen, die wahren Freunde der Freiheit zu vernichten, um seine Landsleute zu seinen ehrgeizigen und verbrecherischen Plänen zu verlocken; er pflanzte die dreifarbige Fahne auf, und ließ gegen die Gebäude der Republik schießen, ließ unsere Truppen aus den Festungen verjagen, die

entwaffnen, die noch darin blieben, ließ die vertreiben, die sich auf der Insel befanden, plünderte die Magazine, verkaufte Alles, was darin war, um geringen Preis, damit er Geld bekäme, seine Revolte durchzuführen; er verheerte und confiscirte die Güter der wohlhabendsten Familien, weil sie für die Einheit der Republik stimmten; er ließ sich zum Generalissimus ernennen, und erklärte alle die, welche in unsern Armeen bleiben würden, für Feinde des Vaterlandes; er brachte die Expedition gegen Sardinien zum Scheitern, und dennoch war er unverschämt genug, sich einen Freund Frankreichs und einen guten Republikaner zu nennen; er betrog den Convent, welcher seine Entsetzung decretirte, und benahm sich so geschickt, daß, als er endlich durch seine eigenen, in Calvi gefundenen Briefe entlarvt wurde, es nicht mehr Zeit war, und die feindlichen Flotten schon jede Verbindung abschnitten. Nicht an die Worte muß man sich halten, sondern die Handlungen muß man prüfen; und gestehen Sie, daß es leicht ist, Sie als Contrerevolutionaire darzustellen, wenn man die Ihrigen würdigt.

Welche Wirkung hat die Bewegung, welche Sie machten, in der Republik hervorgebracht? Sie haben sie dem Untergange nahe geführt; Sie haben die Operationen unserer Armeen gehindert; ich weiß nicht, ob Sie von Spaniern und Oestreichern bezahlt werden, aber diese hätten wahrlich keine kräftigeren Diversionen wünschen können: was würden Sie noch mehr thun, wenn Sie bezahlt wären? Ihre Erfolge sind der Wunsch aller anerkannten Aristokraten; Sie haben an die Spitze Ihrer Sectionen und Ihrer Armeen anerkannte Aristokraten gestellt, einen Latcurette, einen ehemaligen Oberst, einen Somise, ehemaligen Oberstlieutenant im Geniecorps, welche ihre Regimenter im Augenblick des Krieges verließen, um sich nicht für die Freiheit des Volkes zu schlagen.

Ihre Bataillone sind voll ähnlicher Menschen, und Ihre Sache würde nicht die dieser Leute sein, wäre sie zugleich die der Republik.

Der Marseillese.

Aber sind denn auch Brissot, Barbaroux, Condorcet, Buzot, Vergniaux, Guadet, Aristokraten? Wer hat die Republik begründet? Wer hat den Tyrannen gestürzt? Wer hat endlich das Vaterland in der gefahrvollen Zeit des letzten Feldzuges geschützt?

Der Militair.

Ich forsche nicht danach, ob die Männer, die sich wirklich bei so vielen Gelegenheiten um das Volk verdient machten, sich gegen dasselbe verschworen haben; mir genügt es, zu wissen, daß der Berg entweder aus Partheigeist, oder in Folge öffentlicher Stimmung, sich gegen dieselben zu den äußersten Schritten veranlaßt sah, daß er sie decretirte, einkerkerte, und, ich will es zugeben, sogar verleumdete, und daß die Brissotiner verloren waren, wenn nicht ein Bürgerkrieg ihnen die Möglichkeit gab, ihren Feinden Gesetze vorzuschreiben. Für sie ist also Ihr Krieg wirklich nützlich: hätten sie ihren ersten Ruf wahrhaft verdient, so würden sie bei dem Anblicke der Constitution die Waffen gestreckt und ihren eigenen Vortheil dem öffentlichen Wohle geopfert haben; aber es ist leichter, Decius anzuführen, als ihm nachzuahmen; sie haben sich jetzt durch das größte aller Verbrechen strafbar gemacht, und durch ihr Benehmen ihre Decretirung gerechtfertigt. — Das Blut, das sie vergießen ließen, verlöschte die wahren Dienste, die sie geleistet haben mögen.

Der Fabrikant von Montpellier.

Sie haben die Frage aus dem Gesichtspunkte aufgefaßt, welcher für diese Herren der ungünstigste ist; denn es scheint erwiesen, daß die Brissotiner wahrhaft strafbar sind, aber strafbar oder nicht, leben wir nicht mehr in einem Jahrhundert, in welchem man sich für Personen schlägt.

England hat Ströme von Blut für die Familien Lancaster und York vergossen, Frankreich für die Familien Lothringen und Burgund; — sollten wir noch in diesen Zeiten der Barbarei leben?

Der Nimeser.

Deshalb haben wir auch die Marseilleser verlassen, sobald wir bemerkten, daß sie die Contrerevolution wollten, und sich für Privatzwistigkeiten schlugen. Die Maske ist gefallen, sobald sie sich weigerten, die Constitution bekannt zu machen. Da haben wir dem Berge einige Unregelmäßigkeiten verziehen. Wir haben Rabaut und seine Jeremiaden vergessen, um nur die entstehende Republik zu sehen, umgeben von der abscheulichen Coalation, welche sie in ihrer Wiege zu ersticken droht; — um die Freude der Aristokraten nicht zu sehen, und Europa zu besiegen.

Der Marseillese.

Sie haben uns feig verlassen, nachdem Sie uns durch Ihre vorübergehenden Deputationen anreizten.

Der Nimeser.

Wir meinten es aufrichtig, aber Sie nicht; wir wollten die Republik, und mußten daher eine republikanische Constitution annehmen. Sie waren mit dem Berge und dem 31.

Mai unzufrieden, und mußten daher die Constitution ebenfalls annehmen, um den Berg zu entfernen und dessen Sendung zu vollenden.

Der Marseillese.

Wir wollen auch die Republik, aber wir verlangen, daß unsere Constitution durch Repräsentanten entworfen werde, die in ihren Verhandlungen frei sind; wir wollen die Freiheit, aber Repräsentanten, die wir achten, sollen sie uns geben; wir wollen nicht, daß unsere Constitution Plünderung und Anarchie beschütze. Unsere erste Bedingung ist: Keine Clubbs, keine so häufigen Primairversammlungen, Achtung dem Eigenthum.

Der Fabrikant von Montpellier.

Für Jeden, der nachdenken will, ist es leicht begreiflich, daß ein Theil von Marseille die Contrerevolution verlangt; man gesteht, die Republik zu wollen, aber das ist ein Vorhang, den man täglich durchsichtiger machte; man gewöhnte Sie allmählig daran, die Contrerevolution ganz nackt zu sehen; schon war der Schleier, der sie bedeckte, nur noch ein Flor; Ihr Volk war gut, aber mit der Zeit hätte man die Masse verderbt, wenn nicht der Geist der Revolution über sie wachte.

Unsere Truppen haben sich um das Vaterland verdient gemacht, daß sie mit so vieler Kraft gegen Sie die Waffen ergriffen; sie durften der Armee von 1789 nicht nachahmen denn Sie sind nicht die Nation. Der Mittelpunkt der Einheit ist der Convent; er ist der wahre Herrscher, besonders wenn das Volk uneinig unter sich ist.

Sie haben alle Gesetze, jede Schicklichkeit über den Haufen geworfen. Mit welchem Rechte lösten Sie Ihr Departement auf? Hatte Marseille es gebildet? Mit welchem Rechte durch-

zog das Bataillon Ihrer Stadt die Districte? Mit welchem Rechte wollten Ihre Nationalgarden in Avignon einziehen? Da das Departement aufgelöst war, wurde der District dieser Stadt der erste constituirte Körper! Mit welchem Rechte konnten Sie das Gebiet der Drôme betreten? Und weshalb glauben Sie, daß dieses Departement nicht das Recht hat, zu seiner Vertheidigung die öffentliche Meinung in Anspruch zu nehmen? Sie haben also alle Rechte verwirrt, die Anarchie eingeführt, und da Sie Ihre Operationen durch das Recht des Stärkern vertheidigen, sind Sie Räuber, Anarchisten.

Sie haben eine Volksregierung eingesetzt. Marseille allein ernannte diese; sie ist allen Gesetzen entgegen, und kann nur ein Bluttribunal sein, weil sie das Tribunal einer Faction ist: Sie haben durch die Gewalt diesem Tribunale das ganze Departement unterworfen. Mit welchem Rechte? Sie reißen also die Autorität unrechtmäßig an sich, welche Sie Paris ungerecht zum Vorwurf machen. Ihr Comité der Sectionen hat die Affiliationen anerkannt; das ist also eine Verbindung, ähnlich der der Clubbs, gegen welche Sie eifern. Ihr Comité hat Verwaltungsmaßregeln über die Gemeinden des Var ausgeübt, und so die Territorialeintheilung verletzt.

Sie haben in Avignon ohne Mandat, ohne Decret, ohne Requisition der Verwaltungsbehörden, Einkerkerungen vorgenommen; Sie haben das Hausrecht verletzt, die individuelle Freiheit angetastet; Sie haben mit kaltem Blute auf den öffentlichen Plätzen gemordet; Sie haben die Auftritte, deren Greuel Sie übertreiben, und die wegen des Beginnens der Revolution mit Trauer erfüllen, erneuert, und zwar ohne Untersuchung, ohne Prozeß, ohne die Opfer zu kennen, nur auf die Anklagen ihrer Feinde; Sie haben die Unglücklichen fortgeschleppt, ihren Kindern entrissen, durch die Straßen gezerrt, unter Säbelhie-

den entlassen; man zählt bis auf dreißig, die Sie so opferten; Sie haben die Bildsäule der Freiheit in den Koth geworfen; Sie haben sie öffentlich hingerichtet; sie war der Gegenstand von Ausschweifungen aller Art einer zügellosen Jugend; Sie haben sie mit Säbelhieben verstümmelt, und können das nicht läugnen; es war Mittag, und mehr als zweihundert Personen haben dieser verbrecherischen Profanation beigewohnt; der Zug ging durch mehrere Straßen, bis nach dem Platze des Glockenthurmes. — Doch ich hemme meine Bemerkungen und meinen Unwillen. Wollen Sie so die Republik? Sie haben den Marsch unserer Truppen verzögert, indem Sie die Provianttransporte anhielten. — Wie kann man die Augenscheinlichkeit so vieler Thatsachen verkennen, und Ihnen den Namen von Feinden des Vaterlandes nicht beilegen?

Der Militair.

Es ist offenbar, daß die Marseillesen den Operationen unserer Armeen geschadet haben und die Freiheit vernichten wollten; aber das ist es nicht, warum es sich hier handelt: die Frage war, zu wissen, was sie hoffen können, und was ihnen zu thun bleibt.

Der Marseillese.

Wir haben weniger Hülfsquellen, als ich dachte; aber man ist sehr stark, wenn man entschlossen ist, zu sterben, und das wollen wir lieber, als uns dem Joche der Blutmenschen unterwerfen, die den Staat regieren. Sie wissen, daß ein Ertrinkender nach einem Strohhalme greift; ehe wir uns daher erwürgen lassen, werden wir —. Ja, wir haben alle Theil an dieser neuen Revolution genommen, Alle würden wir der Rache geopfert werden. Vor zwei Monaten hatte man sich verschwo-

ren, 4000 unserer besten Bürger zu morden; urtheilen Sie nun, zu welchen Excessen man sich jetzt gehen lassen würde. — Man würde sich stets des Ungeheuers erinnern, das gleichwohl einer von den Ersten des Clubbs war. Dieser Mensch ließ einen Bürger katernisiren, plünderte sein Haus, und mißbrauchte seine Frau, nachdem er sie gezwungen hatte, ein Glas von dem Blute ihres Mannes auszutrinken.

Der Militair.

Welche Greuel! Aber ist diese Thatsache auch wahr? Ich mißtraue ihr, denn Sie wissen wohl, daß man jetzt nicht mehr an gewaltsame Schändung glaubt.

Der Marseillese.

Ja, ehe wir uns solchen Menschen unterwürfen, versuchten wir das Aeußerste, überlieferten wir uns den Feinden, riefen wir die Spanier herbei. Es giebt kein Volk, dessen Charakter mit dem unsrigen unverträglicher wäre; es giebt für uns kein hassenswertheres; urtheilen Sie also von dem Opfer, das wir bringen wollen, über die Bosheit der Menschen, die wir fürchten.

Der Militair.

Sich den Spaniern überliefern! — Dazu würden wir Ihnen nicht die Zeit lassen.

Der Marseillese.

Man signalisirt sie täglich vor unserm Hafen.

Der Nimeser.

Um zu sehen, ob die Föderirten oder der Berg für uns

sind, dazu genügt mir diese Drohung; der Berg unterlag einen Augenblick, und die Erschütterung schien allgemein. Hat er gleichwohl je davon gesprochen, die Feinde herbeizurufen? Wissen Sie nicht, daß die Patrioten und die Despoten von Europa einen Kampf auf Leben und Tod führen? Wenn Sie also von denen Hülfe hoffen, so geschieht es, weil Ihre Lenker gute Gründe haben, wohl aufgenommen zu werden; aber ich hege von Ihrem Volke noch eine zu gute Meinung, um zu glauben, daß Sie in Marseille die Stärkeren sind, um einen so schmachvollen Plan ausführen zu können.

Der Militair.

Glauben Sie, daß Sie dadurch der Republik einen großen Schaden zufügten, und daß Ihre Drohung sehr furchtbar ist? Prüfen wir dieselbe.

Die Spanier haben keine Landungstruppen, und die spanischen Schiffe können in Ihren Hafen nicht einlaufen; rufen Sie also die Spanier herbei, so kann das Ihren Lenkern nützlich sein, sich mit einem Theile ihres Vermögens zu retten; aber der Unwille würde in der ganzen Republik allgemein sein; Sie hätten, ehe acht Tage verflossen, 60,000 Mann auf dem Halse, und wenn auch die Spanier aus Marseille Alles mit nähmen, was sie könnten, würde doch noch genug übrig bleiben, um die Sieger zu bereichern.

Wenn die Spanier 30 oder 40,000 Mann auf ihrer Flotte hätten, und diese sogleich landen könnten, so wäre Ihre Drohung furchtbar; jetzt aber ist sie nur lächerlich, und würde Ihren Untergang beschleunigen.

Der Fabrikant von Montpellier.

Wären Sie einer solchen Nichtswürdigkeit fähig, so müßte

man in Ihrer prachtvollen Stadt keinen Stein auf dem andern lassen, und wenn nach einem Monate ein Reisender die Trümmer sähe, müßte er glauben, Marseille sei schon seit hundert Jahren zerstört.

Der Militair.

Glauben Sie mir, Marseilleser, und schütteln Sie das Joch der kleinen Anzahl Ungeheuer ab, welche Sie zur Contrerevolution führen; setzen Sie Ihre Behörden wieder ein, nehmen Sie die Constitution an; geben Sie den Repräsentanten die Freiheit, daß Sie Ihnen in Paris das Wort reden. Sie sind irre geleitet worden; es ist nicht neu, daß dies dem Volke durch eine kleine Anzahl von Ränkeschmieden wiederfährt; zu allen Zeiten sind die Lenkbarkeit und Unwissenheit der Menge die Ursache der meisten Bürgerkriege gewesen.

Der Marseillese.

Wer kann in Marseille das Gute vollbringen? Sollen es die Flüchtlinge sein, die von allen Seiten aus dem Departement anlangen? Sie finden ihren Vortheil, als Verzweifelte zu handeln. Die, welche uns regieren? Sind die nicht in demselben Falle? Das Volk? Ein Theil desselben kennt seine Lage nicht, ist verblendet, fanatisirt; der andere Theil ist entwaffnet, verdächtigt, gedemüthigt; ich sehe also mit tiefer Betrübniß nichts, als Uebel ohne Hülfe.

Der Militair.

Endlich werden Sie vernünftig. Weshalb sollte eine solche Revolution nicht auf eine große Menge Ihrer Mitbürger wirken, die hintergangen sind, aber es aufrichtig meinen? Albitte, der das französische Blut nur schonen will, würde Ihnen dann einige treue und gewandte Männer schicken; man würde sich verständigen, und ohne einen Augenblick zu zögern, würde die

Armee unter die Mauern von Perpignan rücken, und die Spanier, welche durch einige Erfolge übermüthig geworden sind, die Carmagnole tanzen lassen, und da Marseille stets der Mittelpunkt der Freiheit sein wird, hätte man nur einige Blätter seiner Geschichte auszureißen.

Diese glückliche Prophezeihung machte uns guter Laune, und der Marseillese bezahlte bereitwillig einige Flaschen Champagner, welche vollends alle Besorgnisse und Angst verbannten. Wir gingen um zwei Uhr Morgens zu Bett, nachdem wir zum Frühstück wieder zusammenzukommen verabredet hatten; der Marseillese sprach dabei noch manche Zweifel aus, und ich hatte ihn noch manche interessante Wahrheiten zu lehren.

Beaucaire, den 29. July 1793.

Von dieser Zeit an trifft das öffentliche Wirken Napoleons so sehr mit seinem Privatleben zusammen, daß fast Alles, was er schrieb, dem öffentlichen Character angehört, und seine Werke sich nicht anders sondern lassen, als nach den Gattungen, die sie in Bezug auf seine politische Laufbahn haben, und diese Gattungen, die wir hier nach einander folgen lassen, sind

Briefe;
Armeebefehle und Bülletins;
Proclamationen und Tractate.

Alles, was sich diesen verschiedenen Rubriken nicht unterordnen läßt, wird dann als „Vermischte Schriften" folgen, und dahin gehört namentlich, was Napoleon schrieb (dictirte) nachdem er von dem politischen Schauplatze als Weltherrscher abtrat.

Dabei versteht es sich von selbst, daß wir aus diesen Rubriken nur das auswählen, was durch die besonderen Umstände und Verhältnisse, unter denen es geschrieben wurde,

durch die Wirkungen und den Einfluß, den es hatte, von Wichtigkeit war, oder was durch Ton und Inhalt den Geist, die Meinungen, Ansichten und Gedanken des Mannes, zu dessen Schilderung es dienen soll, besonders hervorhebt. Alles das dagegen, was nur eine Folge der gewöhnlichsten Tagesbegebenheiten war, wie z. B. unbedeutende militärische Ordres, Handbillets u. dg. m. ist als unwichtig weggelassen.

Briefe Napoleons.

Wenn wir hier noch einige Briefe aus seiner frühern Lebensperiode mittheilen, so geschieht es deshalb, weil sie den Knaben und Jüngling zwar characterisiren, uns aber doch nicht so wichtig erschienen, um sie, wie die Briefe an Paoli und Buttafuoco besonders mitzutheilen.

Wie früh der Ehrgeiz sich in des Knaben Brust regte, mag aus dem folgenden Briefe hervorgehen, den Napoleon am 5. April 1781, also in einem Alter von noch nicht 12 Jahren, aus der Militärschule zu Brienne an seinen Vater schrieb:

„Mein Vater.

„Wenn Sie oder meine Beschützer mir nicht die Mittel geben, mich ehrenvoller in dem Hause zu erhalten, in dem ich bin, so rufen Sie mich zu sich zurück, und auf der Stelle. Ich bin es müde, den Mangel zu ertragen, und darüber unverschämte Schüler lächeln zu sehen, die nur durch ihr Vermögen über mir stehen, denn es giebt keinen einzigen unter ihnen, der nicht weit unter den edlen Gefühlen stände, die mich beseelen. Wie, sollte Ihr Sohn fortwährend das Stichblatt einiger adeligen Bauerlümmel sein, die, stolz auf die Vergnügungen, die sie sich machen, mich lachend wegen der Entbehrungen, die ich ertrage, insultiren? Nein, mein Vater, nein! Wenn Ihr Vermögen eine Milderung meiner Lage

durchaus unmöglich macht, so nehmen Sie mich fort von Brienne; weisen Sie mir, wenn es sein muß, irgend einen mechanischen Stand an: sehe ich nur meines Gleichen um mich, so werde ich ihnen bald überlegen sein. Urtheilen Sie nun über meine Verzweiflung. Aber, ich wiederhole es Ihnen, lieber will ich der Erste in einer Fabrik sein, als der verachtete Künstler in einer Akademie.

„Glauben Sie mir, daß dieser Brief nicht durch das eitle Verlangen dictirt wurde, mich kostspieligen Zerstreuungen zu überlassen; ich sehne mich danach gar nicht, sondern ich empfinde nur das Bedürfniß, zu zeigen, daß ich, eben so wie meine Schulkameraden, die Mittel habe, sie mir zu verschaffen.

„Buonaparte."

Herzlichkeit, tiefes, inniges Gefühl, lag, wie die späteren Ereignisse oft genug bewiesen haben, nicht in dem Charakter Napoleons; sollte man aber glauben, es sei erst später in der Großartigkeit seines Geschickes untergegangen, so würde man irren: schon der Knabe zeigte hiervon Wenig oder Nichts, und einige Briefe an seine Familie, die wir hier folgen lassen wollen, geben dafür den Beweis. Wie kalt, wie herzlos sind sie meistens, und wie gezwungen ist der Ton der Stellen, die Gefühl ausdrücken *sollen*, denen man aber gleichwohl nur zu deutlich ansieht, daß es nicht in der Brust des Knaben, des Jünglings lag, daß er dies selbst fühlte, und nur bemüht war, es zu zeigen, zu äußern, während man aber seinen Worten doch diesen Zwang, diese Bemühung ohne hinreichenden Erfolg ansah.

Am 12. oder 13. September 1783 schrieb Napoleon, damals 14 Jahr alt, an seinen Vater von Brienne aus den folgenden Brief.

„Ihr Brief hat mir nicht viel Freude gemacht, wie Sie wohl denken können; aber die Rücksicht auf Ihre Gesundheit und das Wohl der Familie, die mir sehr theuer sind, ließ mich Ihre Rückkehr nach Corsica preisen und hat mich vollkommen getröstet. Da ich übrigens der Fortdauer Ihrer Zuneigung und Ihrer Bereitwilligkeit gewiß bin, mich fortzunehmen, und das zu unterstützen, was mir Vergnügen machen kann, weshalb sollte ich da nicht ruhig und zufrieden sein? Da dies ist, beeile ich mich, Sie nach den Wirkungen des Bades auf Ihre Gesundheit zu fragen, und Sie meiner ehrfurchtsvollen Anhänglichkeit und meiner ewigen Dankbarkeit zu versichern.

„Ich bin entzückt, daß Joseph mit Ihnen nach Corsica ging; wenn er nur zum 1. November oder ungefähr zu der Zeit hier ist. Joseph kann hierher kommen, weil der Pater Patrault, mein mathematischer Lehrer, den Sie kennen, nicht fortgeht. Deshalb beauftragt mich der Vorsteher, Sie zu versichern, daß er hier sehr gut aufgenommen werden soll, und daß er in voller Sicherheit herkommen kann. Der Pater Patrault ist ein vortrefflicher Lehrer der Mathematik, und er hat mich versichert, daß er es mit Vergnügen übernehmen würde. Und wenn mein Bruder arbeiten will, so können wir das Artillerieexamen zusammen machen. Sie werden für mich keinen Schritt zu thun haben, weil ich Zögling bin; jetzt müssen Sie aber für Joseph welche thun, aber da Sie von ihm einen Brief haben, ist Alles gesagt. Also, mein theurer Vater, hoffe ich, daß Sie aus mehreren Gründen ihn lieber nach Brienne, als nach Metz bringen werden: erstens, weil das ein Trost für Joseph, für Lucian*) und für mich wäre; zweitens, weil Sie an den Vorsteher in Metz schreiben müßten, was

*) Es scheint, als sei Lucian von Autun nach Brienne gekommen.

wieder eine Verzögerung hervorbrächte, um seine Antwort abzuwarten; drittens, weil es in Metz nicht gewöhnlich ist, in sechs Monaten das zu lernen, was Joseph wissen muß; und da mein Bruder nichts von Mathematik weiß, würde man ihn zu Kindern thun, was ihm unangenehm wäre. Diese Gründe und viele andere müssen Sie bewegen, ihn hierher zu schicken, um so mehr, als er sich hier besser befinden wird. Also hoffe ich, daß ich Joseph vor Ende October umarmen werde. Uebrigens kann er sehr gut von Corsica erst am 26. oder 27. October abreisen, um am 12. oder 13. November hier zu sein.

„Ich bitte Sie, mir Boswell (Geschichte von Corsika), sowie andere Geschichten und Denkschriften über dieses Königreich zu schicken*). Sie haben nichts zu fürchten, ich werde sie gut halten, und sie mir mit nach Corsica bringen, wenn ich zurückkomme, wäre es auch erst in sechs Jahren. Adieu, mein theurer Vater. Cheralle umarmt Sie von ganzem Herzen; er arbeitet sehr gut, und hat in der öffentlichen Prüfung sehr gut bestanden. Der Herr Inspekteur wird am 15. oder 16. spätestens hier sein, das heißt in drei Tagen. Sobald er wieder fort ist, schreibe ich Ihnen, was er mir gesagt hat. Versichern Sie meine Ehrfurcht an Mamma Saveria, zia Gertrude, zio**) Nicolino. Meinen Gruß an Mamma Franciska, Santo, Juana, Ignatio. Ich bitte Sie, für sie zu sorgen. Schreiben Sie mir etwas von ihnen, und sagen Sie mir, ob sie sich wohlbefinden.

*) Napoleon beschäftigte sich schon damals mit einer Geschichte Corsica's.

**) Tante und Onkel.

„Ich schließe, indem ich Ihnen eine so gute Gesundheit wünsche, als die meinige ist.

„Ihr

„sehr ergebener und gehorsame Sohn

„De Buonaparte der Jüngere.“

„Mein lieber Oheim!

„Es wäre unnütz, Ihnen auszudrücken, wie ich das Unglück gefühlt habe, das uns traf. Wir haben in ihm einen Vater verloren, und Gott weiß, wie dieser Vater war, seine Zärtlichkeit, seine Zuneigung für uns. Ach, Alles bezeichnete uns in ihm die Stütze unserer Jugend! Sie haben in ihm einen gehorsamen und dankaren Neffen verloren. Ach, besser als ich fühlen Sie, wie sehr er Sie liebte. Das Vaterland, ich wage es zu sagen, hat durch seinen Tod einen eifrigen, aufgeklärten und uneigennützigen Bürger verloren. Die Würde, durch die er mehrmals geehrt wurde, beweist hinlänglich das Vertrauen, das seine Mitbürger in ihn setzten, und doch läßt der Himmel ihn sterben, an welchem Orte? Hundert Stunden von seinem Vaterlande, in einer fremden Gegend, gleichgültig gegen seine Existenz, entfernt von dem, was ihm das Theuerste war. Ein Sohn, das ist wahr, hat ihm in diesem fürchterlichen Augenblicke beigestanden; das muß für ihn ein großer Trost gewesen sein, aber gewiß nicht vergleichbar mit der traurigen Freude, die er empfunden haben würde, hätte er seine Laufbahn in seinem Hause beschlossen, bei seiner Gattin und seiner ganzen Familie. Aber das höchste Wesen hat es nicht so erlaubt. Sein Wille ist unwandelbar! Er allein kann uns trösten. Ach, wenn er uns dessen beraubt hat, was uns das Theuerste war, so hat er uns wenigstens die Personen gelassen, die allein seine Stelle einnehmen können. Haben Sie daher die Güte, uns den ver-

lorenen Vater zu ersetzen. Unsere Anhänglichkeit, unsere Dankbarkeit wird verhältnißmäßig zu einem so großen Dienste sein. Ich schließe, indem ich Ihnen eine der meinen ähnliche Gesundheit wünsche. „Napoleone di Buonaparte."

Am 28. März 1785 richtete Napoleon an seine Mutter von Paris folgenden Brief:

„Meine theure Mutter!

„Heut, wo die Zeit die ersten Ausbrüche meines Schmerzes etwas gemildert hat, beeile ich mich, Ihnen die Dankbarkeit zu beweisen, welche mir die Güte einflößt, die Sie für uns gehabt haben. Trösten Sie sich, meine theure Mutter, wie es die Umstände fordern. Wir werden Sorge und Dankbarkeit verdoppeln und uns glücklich schätzen, wenn wir durch unsern Gehorsam Sie etwas für den unschätzbaren Verlust dieses theuren Gatten entschädigen können. Ich schließe, meine theure Mutter, der Schmerz gebietet es mir, indem ich Sie bitte, den Ihrigen zu mildern. Meine Gesundheit ist vollkommen, und ich bitte den Himmel täglich, daß er Ihnen eine ähnliche verleihe. Versichern Sie meine Ehrfurcht an Zia (Tante) Gertrude, Minana Saveria, Minana Fesch ꝛc.

P. S.

„Die Königin von Frankreich ist mit einem Prinzen, welcher Herzog der Normandie heißt, am 27. März Abends um 7 Uhr niedergekommen.

„Ihr

„ergebungsvoller Sohn
„Napoleone di Buonaparte."

In Bezug auf die im Eingange erwähnte Geschichte Corsicas schrieb Napoleon aus seiner Garnison Valence im Juli

1786 an den Abbé Raynal den folgenden der Form nach sehr artigen Brief:

Mein Herr Abbé!

„Das Schicksal eines großen Rufes ist es, die Zudringlichkeit anzulocken. Jeder Anfänger will sich an eine bestehende Berühmtheit fesseln. Als Novize in der Eigenschaft eines Geschichtschreibers meines Vaterlandes wünschte ich Ihre Meinung kennen zu lernen, wäre Ihr Schutz mir werth. Hätten Sie wohl die Nachsicht, ihn mir zu gewähren? Ich bin noch nicht 18 Jahre alt, und schreibe! Das ist das Alter, wo man lernen soll. Wird meine Kühnheit mir nicht Ihren Spott zuziehen? Nein, ohne Zweifel, denn wenn die Nachsicht von dem wahren Talente unzertrennlich ist, müssen Sie viel Nachsicht zeigen. Ich füge meinem Briefe die Capital 1 und 2 der Geschichte von Corsica und den Plan der andern bei. Wenn Sie mich ermuthigen, werde ich fortfahren; wenn Sie mir rathen, stehen zu bleiben, werde ich nicht weiter gehen. Entschuldigen Sie meine Kühnheit, und machen Sie mir die Zeit, die ich Ihnen raube, nicht zum Vorwurfe. Ich bin, mein Herr Abbé, mit hoher Bewunderung Ihrer Schriften und der tiefsten Hochachtung Ihr ꝛc.

Wie sehr Napoleon die Gründlichkeit, die deutlichste Auseinandersetzung liebte, um nicht mißverstanden zu werden, kann aus dem folgenden Briefe entnommen werden, den er an den damals berühmten Doktor Tissot schrieb, während er sich in Ajaccio auf Urlaub befand:

„Mein Herr!

Sie haben Ihr Leben darauf verwendet, die Menschheit zu unterrichten, und Ihr Ruf ist bis in die Berge Corsica's gedrungen, wo man sich selten eines Arztes bedient. Es ist

wahr, daß das kurze, aber glorreiche Lob, welches Sie ihrem geliebten General (Paoli) gezollt haben, ein hinlänglicher Anspruch ist, alle meine Landsleute mit Dankbarkeit zu erfüllen, und ich bin entzückt, daß ich durch die Gelegenheit in den Stand gesetzt bin, Ihnen dies im Namen Aller aussprechen zu können.

„Ohne die Ehre zu haben, Ihnen bekannt zu sein, und ohne andern Anspruch, als die Achtung vor Ihren Werken, wage ich es, Sie zu belästigen, indem ich Sie um Ihren Rath für einen meiner Oheime bitte, der an der Gicht leidet.

„Es ist ein schlechter Eingang für meine Consultation, wenn ich Ihnen sage, daß der Kranke 70 Jahre alt ist; aber bedenken Sie, daß man bis zu hundert Jahren leben kann, und daß mein Oheim durch seine Constitution zu der kleinen Zahl dieser Bevorzugten gehören sollte. Er ist von mittlerer Größe, hat nie irgend eine Ausschweifung begangen; sitzt weder zu viel noch zu wenig; ist durch keine jener heftigen Leidenschaften aufgeregt worden, welche die animalische Oekonomie stören; ist in seinem ganzen Leben beinahe nie krank gewesen. Ich werde nicht wie Fontenelle sagen, daß er die beiden Haupteigenschaften zu einem langen Leben hatte: guten Körper und schlechtes Herz; indeß glaube ich, daß er Neigung zum Egoismus hatte, doch da er sich in glücklicher Lage befand, wurde er nicht veranlaßt, die ganze Gewalt desselben zu entwickeln.

„Ein alter gichtbrüchiger Genueſe prophezeihete ihm in seiner Jugend, daß er einst an dieser Krankheit leiden würde. Er stützte diese Prophezeihung darauf, daß mein Oheim sehr kleine Füße und Hände und einen starken Kopf hat. Ich glaube, daß Sie die Erfüllung dieser Prophezeihung nur als eine Wirkung des Zufalls betrachten werden.

„Er wurde in der That in seinem 32. Jahre von der Gicht

befallen. Füße und Kniee waren der Sitz derselben. Es sind bisweilen bis zu vierzehn Jahre verflossen, ohne daß sie wieder kam, und einen bis zwei Monate dauerten die Anfälle gewöhnlich. Vor zehn Jahren hielt sie neun Monate an. Vor zwei Jahren, im Juni, bekam er die Gicht in den Füßen, und seit dieser Zeit hütete er fortwährend das Bett. Aus den Füßen kam die Gicht in die Kniee, und diese sind bedeutend angeschwollen. Seit der Zeit ist ihm jeder Gebrauch der Kniee unmöglich. Grausame Schmerzen in den Knieen und Füßen folgten; dann wurde der Kopf angegriffen, und unter diesen fortwährenden Krisen brachte er die beiden ersten Monate seiner Bettlägerigkeit zu. Allmälig und ohne ärztliche Mittel legte sich die Geschwulst der Kniee, die Füße wurden gesund, und der Kranke litt an weiter nichts mehr, als an einer Steifheit der Kniee, herbeigeführt durch die Festsetzung der Gicht in den Kniegelenken, d. h. in den Nerven und Arterien, welche zur Bewegung dienen. Versucht er es, das Knie zu rühren, so hat er heftige Schmerzen. Sein Bett kann nie neu gemacht werden, nur von Zeit zu Zeit trennt man die Matratzen auf und schüttelt die Wolle und die Federn um. Er ißt gut, verdaut gut, spricht, liest, schläft, und seine Tage verfließen, aber ohne Bewegung, ohne daß er die Sonne genießen kann. Er fleht den Beistand Ihrer Wissenschaft an, wo nicht, ihn zu heilen, doch wenigstens das lästige Uebel in einen andern Theil zu verbannen.

„Die Menschlichkeit, mein Herr, läßt mich hoffen, daß Sie auf eine so schlecht geordnete Consultation antworten werden. Ich selbst werde seit einem Monat von einem Dreitägigen Fieber gequält, weshalb ich beinahe zweifle, daß Sie diese Schmiererei werden lesen können.

„Ich schließe, mein Herr, indem ich Ihnen die vollkommene Hochachtung ausdrücke, welche das Lesen Ihrer Werke in

mir erweckt hat, und die aufrichtige Dankbarkeit, zu der ich Ihnen verpflichtet zu werden hoffe.

„Ich bin mit der tiefsten Ehrfurcht

„Ihr

„sehr unterthäniger und gehorsamer Diener

„Buonaparte,

„Artillerieofficier im Regiment la Fère."

Die politischen Ansichten Napoleons werden namentlich auch deutlich in dem folgenden Briefe ausgesprochen, den er am 27. Juli 1791 von Valence aus an den Kriegskommissair Maudin schrieb. Der Brief lautete:

„Mein Herr!

„Beruhigt über das Geschick meines Vaterlandes und den Ruhm meines Freundes, trage ich nur noch für mein Mutterland Sorge, und um mich mit Ihnen darüber zu berathen, will ich den mir bleibenden Rest des Tages benutzen. Einschlafen, den Kopf von den großen öffentlichen Dingen erfüllt, und das Herz aufgeregt durch die Personen, die man achtet und die man mit aufrichtigem Bedauern verließ, das ist eine Wollust, welche nur große Epikuräer allein kennen.

„Wird es Krieg geben? fragt man sich seit mehrern Monaten. Ich war stets für die Negative. Beurtheilen Sie meine Gründe.

„Europa ist unter Herrscher getheilt, welche über Menschen gebieten, und unter Herrscher, welche Ochsen oder Pferden Befehle geben.

„Die Ersten verstehen die Revolution vollkommen; sie sind dadurch erschreckt, und würden gern Geldopfer bringen, um sie vernichten zu helfen; aber sie würden es nie wagen, die Maske

zu lüften, aus Furcht, daß das Feuer auch bei ihnen fangen möchte. Das ist die Geschichte von England, Holland u. s. w.

„Was die Herrscher betrifft, die Pferden gebieten, so können sie das Ganze der Constitution nicht erfassen; sie verachten sie; sie glauben, daß dies Chaos unzusammenhängender Ideen den Untergang des Frankenreiches nach sich ziehen wird. Nach ihren Reden sollte man glauben, unsere braven Patrioten würden sich untereinander erwürgen, mit ihrem Blut diesen Boden der Verbrechen, welche von den Königen begangen wurden, reinigen, und das Haupt tiefer als je unter den Despoten in der Mitra, unter den Fakir im Kloster und besonders unter den Räuber mit dem Pergament beugen. Diese machen keine Bewegung; sie erwarten den Augenblick des Bürgerkrieges, der nach ihrer und ihrer dummen Priester Ansicht unfehlbar ist.

„Diese Gegend ist voll Feuer und Eifer. In einer Versammlung, welche aus zweiundzwanzig Gesellschaften der drei Departements bestand, wurde vor vierzehn Tagen die Petition erlassen, den König zu richten.

„Meine Empfehlung an Madame Renaut, an Marescot und Frau von Gri; ich habe bei dem Bankett vom 14. den Patrioten von Auxonne einen Toast ausgebracht. Unser Regiment ist sehr zuverlässig in seinen Soldaten, Unteroffizieren und der Hälfte der Offiziere. Zwei Capitainstellen sind unbesetzt. Achtung und Freundschaft.

„Buonaparte."

P. S. Das südliche Blut fließt mit der Schnelligkeit der Rône durch meine Adern; verzeihen Sie daher, wenn Sie mein Geschreibsel kaum lesen können."

Es ist Napoleon oft Rachgier und das Nachtragen empfangener Kränkungen oder Beleidigungen zum Vorwurf gemacht wor-

den; bei einer Gelegenheit aber wenigstens hat er dies nicht bewiesen, obgleich er dazu volle Gelegenheit hatte. Das Conventsmitglied Salicetti, welcher der Armee von Italien zugetheilt war, als Bonaparte die Artillerie dieser Armee kommandirte, war durch seinen Bericht an den Convent Ursache, daß Napoleon arretirt und angeklagt wurde, und störte so wenigstens für den Augenblick dessen schon so glänzend begonnene Carriere, ein Umstand, der einen so ehrgeizigen Menschen allerdings zur Rache antreiben konnte. Im Juni 1795 wurde Salicetti seinerseits angeklagt, und hielt sich in Paris im Hause der Frau von Permon (Mutter der Herzogin von Abrantes verborgen. Bonaparte entdeckte dies, ohne indeß seinen Feind anzuzeigen. Unterließ er dies auch vielleicht mit aus Rücksicht auf sein freundschaftliches Verhältniß zu der Madame Permon, so bleibt diese Verläugnung eines natürlichen und zu entschuldigenden Rachegefühls gleichwohl lobenswerth. Madame Permon verließ am 18. Juni 1795 mit ihrer Tochter Paris, um nach der Schweiz zu gehen, und nahm Salicetti als Bedienten verkleidet mit sich. Als der Postillion in Berni, auf der ersten Station, die Pferde ausspannte, übergab er ihr den folgenden Brief Bonapartes:

„Ich habe nie hintergangen sein mögen; ich wäre es in Ihren Augen, wenn ich Ihnen nicht sagte, daß ich seit länger als zwanzig Tagen weiß, Salicetti ist bei Ihnen versteckt. Erinnern Sie sich an meine Worte vom 1. Prairial, Madame Permon; damals hatte ich schon die moralische Gewißheit, jetzt aber die positive. Salicetti, Du siehst es, ich hätte Dir das Böse vergelten können, das Du mir thatest, und indem ich so handelte, hätte ich mich gerächt, während Du mir Böses thatest, ohne daß ich Dich beleidigt hatte. Welche Rolle ist jetzt schöner, Deine oder meine? Ja, ich

konnte mich rächen, und ich that es nicht. Vielleicht wirst Du sagen, daß Deine Wohlthäterin Dir als Schutzwache diente? Es ist wahr, diese Rücksicht ist mächtig, aber wärest Du auch allein, waffenlos und verbannt gewesen, Dein Haupt hätte mir doch heilig sein sollen. Geh, und suche in Frieden ein Asyl, von wo Du mit bessern Gesinnungen in Dein Vaterland zurückkehren mögest. Mein Mund wird über Deinen Namen geschlossen sein und sich nie öffnen. Bereue, besonders aber würdige meine Beweggründe. Ich verdiene es, denn sie sind edel und großmüthig.

„Madame Permon, meine Wünsche folgen Ihnen und Ihrem Kinde. Sie sind zwei schwache Wesen, ohne alle Vertheidigung. Die Vorsehung und die Gebete eines Freundes sind mit Ihnen. Seien Sie besonders vorsichtig und halten Sie nie in den großen Städten an. Leben Sie wohl und empfangen Sie die Versicherung meiner Freundschaft.

„Buonaparte."

Ein glühender Liebesbrief Napoleons aus der Zeit seines Brautstandes mit Josephinen, und wenige Tage vor seiner Verheirathung geschrieben, dürfte den Lesern nicht uninteressant sein.

„Ich erwache, erfüllt von Dir. Dein Bild und der entzückende gestrige Abend haben meinen Sinnen keine Ruhe gelassen. Süße, unvergleichliche Josephine, welchen Eindruck machst Du auf mein Herz! Wirst Du bös, sehe ich Dich traurig, besorgt, — so ist meine Seele von Schmerzen zerrissen, und es giebt keine Ruhe für Deinen Freund. — Aber finde ich denn mehr, wenn Du Dich dem tiefen Gefühle hingiebst, das mich beherrscht, und ich von Deinen Lippen, aus Deinem Herzen eine Flamme schöpfe, die mich verzehrt? — Ach, diese Nacht habe ich bemerkt, daß Dein Bild nicht Du selbst bist. Du

fährst um Mittag, und in drei Stunden sehe ich Dich. Mio dolce amor erwartend, empfange tausend Küsse, aber gieb mir keine zurück, denn sie verbrennen mein Blut.

„B....."

Gleich nach seiner Abreise nach Italien, d. h. nur wenige Tage später, schrieb er seiner Frau:

„Ich habe Dir von Chantillon aus geschrieben, und Dir eine Vollmacht überschickt, damit Du verschiedene Summen in Empfang nehmen kannst, die ich zu erhalten habe.

„Jeder Augenblick entfernt mich weiter von Dir, meine anbetungswürdige Freundin, und jeden Augenblick finde ich weniger Kraft, die Entfernug von Dir zu ertragen. Du bist der fortwährende Gegenstand meiner Gedanken, meine Einbildungskraft erschöpft sich, um zu ersinnen, was Du machst. Sehe ich Dich traurig, so zerreißt es mir das Herz, und mein Schmerz wächst; bist Du heiter, ausgelassen mit Deinen Freunden, so mache ich es Dir zum Vorwurf, daß Du die schmerzliche Trennung von drei Tagen so bald vergessen hast; Du bist dann leichtfertig und keines tiefen Gefühles fähig. Wie Du siehst, bin ich nicht leicht zufrieden zu stellen; aber, meine liebe Freundin, noch weit anders ist es, wenn ich fürchte, daß Deine Gesundheit gelitten hat, oder daß Du Ursache zum Kummer hast, die ich nicht errathen kann; dann beklage ich die Schnelligkeit, mit der man mich von meinem Herzen entfernt. Ich fühle wahrlich, daß Deine natürliche Güte für mich nicht mehr existirt, und daß ich erst dann ruhig sein kann, wenn ich versichert bin, daß Dir nichts Böses zu begegnen vermag. Fragt man mich, ob ich gut geschlafen habe, so fühle ich, ehe ich antworte, das Bedürfniß, einen Courrier empfangen zu haben, der mir die Versicherung bringt, daß Du gut ruhtest. Krankheiten, die Wuth

der Menschen, beunruhigen mich nur durch den Gedanken, daß sie Dich treffen könnten, meine gute Freundin. Mein Schutzengel, der mir stets bei den größten Gefahren nahe war, umgebe, decke Dich, und ich will gern offen dastehen. Ach, sei nicht heiter, sondern etwas melancholisch, besonders aber sei Deine Seele frei von Kummer, wie Dein Körper von Krankheit. Du weißt, was darüber unser guter Ossian sagt.

„Schreib' mir, meine zärtliche Freundin, und recht ausführlich, und empfange die tausend Küsse der zärtlichsten und wahrsten Liebe."

„Buonaparte."

Als merkwürdig deshalb, weil Bonaparte hier seinen Namen zum letzten Male mit einem u schrieb, ist das folgende kleine Billet: Villefranche den 16. März 1796. (26. Ventôse Jahr IV).

An den General Antonio Rossi in Arallo.

„Mein lieber Verwandter, ich erhielt die Einladung, die Sie so gütig waren, an mich zu richten, einige Tage bei Ihnen zu bleiben; Sie lassen mir zu viel Gerechtigkeit widerfahren, um an dem Vergnügen zu zweifeln, welches ich empfinden würde, könnte ich einige Augenblicke bei Ihnen zubringen; allein Dienstpflichten nöthigen mich, durch Troyes zu reisen, ohne mich aufzuhalten; ich hoffe, ein ander Mal glücklicher zu sein. Kann ich Ihnen bei der Armee von Italien irgend worin dienen, so bitte ich Sie, stets auf die Achtung und Freundschaft zu zählen, die Sie mit Recht von mir erwarten dürfen."

„Buonaparte."

Die Absicht, nach Egypten zu gehen, hegte Bonaparte schon längst, ehe er sie ausführte, wie der folgende Brief beweisen mag.

„Der General Bonaparte an den Minister der auswärtigen Angelegenheiten.

— — — — Weshalb sollten wir uns der Insel Malta nicht bemächtigen? Der Admiral Bruyes könnte sehr gut dort vor Anker gehen und es einnehmen; 400 Ritter und ein Regiment von 500 Mann sind die einzige Besatzung der Stadt la Valette. Die Einwohner, über 100,000 an der Zahl, sind uns sehr günstig gesinnt, und ihrer Ritter sehr überdrüssig, die nicht mehr leben können, und vor Hunger sterben; ich habe absichtlich alle ihre Güter in Italien confisciren lassen. Mit der Insel St. Peter, welche der König von Sardinien uns abgetreten hat, Malta und Corfu, würden wir Herren des ganzen mittelländischen Meeres sein.

„Müßten wir bei unserem Frieden mit England das Cap der guten Hoffnung zurückgeben, so würde es nöthig, daß wir uns Egyptens bemächtigten. Dieses Land hat nie einer europäischen Macht angehört, und nur die Venetianer allein hatten dort ein unsicheres Uebergewicht. Man könnte von hier aus mit 25000 Mann abgehen, escortirt durch 8 — 10 venetianische Linienschiffe oder Fregatten und sich Egyptens bemächtigen.

„Egypten hat nie dem Großherrn gehört.

„Ich wünschte, Bürger Minister, daß Sie in Paris einige Nachrichten einzögen, und mich wissen ließen, welche Rückwirkung unsere Expedition auf die Pforte äußern würde.

„Mit Armeen, wie die unsrigen, für welche alle Religionen gleich gelten, sind uns Muhamedaner, Kopten, Araber vollkommen gleich: wir würden die Einen wie die Andern schonen.

„Bonaparte."

Hauptquartier Nizza, den 8. Germinal Jahr IV.
(28. März 1796.)

Bonaparte, Obergeneral, an das vollziehende Directorium.

Ich bin seit mehreren Tagen in dem Umkreise der Armee, deren Obercommando ich gestern übernommen habe.

Ich muß Ihnen von den drei wesentlichsten Dingen Bericht erstatten:

1) Von den Departements von Vaucluse, der Rhônemündungen, des Var und der Nieder-Alpen;

2) Von der Lage der Armee, von dem was ich gethan habe, und von dem, was ich zu thun hoffe.

3) Von unserer politischen Lage gegen Genua.

Die vier Departements von dem Arrondissement der Armee haben weder eine gezwungene Anleihe bezahlt, noch Contributionen an Korn, noch die Fourage geliefert, welche durch das Gesetz vom 7. Vendumiaire ausgeschrieben ist, noch angefangen, das dritte Pferd zu stellen. In dem Gange dieser Verwaltungszweige besteht eine große Langsamkeit; ich habe den Behörden geschrieben, ich habe sie gesehen, und man hat mich einige Thätigkeit bei den Gegenständen hoffen lassen, die der Armee so wesentlich nothwendig sind.

Die administrative Lage der Armee ist bös, aber sie ist noch nicht verzweifelt. Die Armee wird von jetzt an gutes Brot essen und Fleisch haben; auch hat sie schon einige Vorschüsse auf ihren rückständigen Sold empfangen.

Die Etappen für die Straßen der Rhône und des Var sind verproviantirt, und seit fünf Tagen sind meine Cavallerie, mein Fuhrwerk und meine Artillerie in Bewegung. In kurzer Zeit werde ich maschiren. Ein Bataillon hat sich widersetzt; es wollte unter dem Vorwande, daß es weder Schuh noch Geld

hätte, nicht von Nizza aufbrechen; ich habe alle Grenadiere arretiren lassen; ich habe das Bataillon aufbrechen lassen, und als es mitten in Nizza war, sendete ich ihm Contreordre, und schickte es zurück. Meine Absicht ist, dieses Bataillon zu verabschieden und die Grenadiere in andere Bataillone unterzustecken, da die Offiziere nicht genug Eifer gezeigt haben. Dieses Bataillon ist nur 200 Mann stark und wegen seines widerspänstigen Geistes bekannt.

Ich bin bei dieser Armee mit Vertrauen empfangen worden; besonders zufrieden war ich mit der Aufnahme von dem General Scherer. Er hat durch sein redliches Benehmen und seinen Eifer, mir alle die Weisungen zu geben, die mir nützlich sein können, Rechte auf meine Dankbarkeit gewonnen. Seine Gesundheit scheint in der That etwas zerrüttet zu sein. Er vereinigt mit einer großen Leichtigkeit des Ausdruckes moralische und militairische Kenntnisse, welche ihn in irgend einer wesentlichen Anstellung vielleicht nützlich machen können.

Unsere Stellung gegen Genua ist sehr mißlich; man benimmt sich sehr schlecht; man hat zu viel gethan, oder nicht genug, aber zum Glück wird es keine Folgen haben.

Die Regierung von Genua hat mehr Fähigkeit und Kraft, als man glaubt; es läßt sich gegen dieselbe nur zweierlei thun: Genua durch einen schnellen Handstreich nehmen, — aber das ist Ihren Absichten und dem Völkerrechte zuwider; — oder mit ihm in guter Freundschaft leben, und den Genuesern ihr Geld, die einzige Sache, die sie achten, nicht zu entziehen suchen.

Bonaparte.

Hauptquartier Albenga, den 17. Germinal
J. IV. (6. April 1796.)

„An das vollziehende Directorium.

„Ich habe das Hauptquartier nach Albenga verlegt. Die Bewegung gegen Genua, die ich begonnen fand, hat den Feind aus seinen Winterquartieren gelockt; er ist über den Po gegangen, und hat seine Vorposten bis Oey vorgeschoben, indem er der Bormida und der Bocchetta folgte, und Gavi hinter sich ließ. Beaulieu hat ein Manifest erlassen, das ich Ihnen übersende, und auf das ich den Tag nach der Schlacht antworten werde. Ich war sehr ärgerlich über diese Bewegung gegen Genua, und sehr unzufrieden damit, die um so unpassender war, da sie diese Republik gezwungen hat, eine feindliche Haltung anzunehmen, und da sie den Feind erweckte, den ich sonst in seiner Ruhe überrascht hätte: Außerdem wird sie uns auch noch Menschen kosten.

„Der König von Sardinien seinerseits ist höchst thätig; er hat die jungen Leute bis zum 15. Jahre ausheben lassen.

„Ich habe in Bouille Marmor gefunden, der einiges Geld werth geschätzt wird; ich habe Befehl gegeben, ihn zu taxiren, und ihn dann auf dem Flusse von Genua meistbietend zu versteigern; das kann uns eine Summe von 30 — 40000 Livres eintragen!

„Das Haus Flachat, welches die Kornlieferung und das Haus Collot, welches die Fleischlieferung hat, betragen sich gut: sie gaben uns sehr gutes Korn, und der Soldat fängt an, frisches Fleisch zu haben."

„Die Armee befindet sich in einem Mangel, der fürchterlich ist, ich habe noch sehr große Hindernisse zu übersteigen, aber sie sind übersteiglich: das Elend hat die Indisciplin zur Folge gehabt, und ohne Disciplin kein Sieg. Ich hoffe, das wird

sich schnell ordnen, und schon verändert Alles die Gestalt; binnen wenigen Tagen werden wir handgemein sein.

„Ich habe vorgestern eine Recognoscirung gegen Cairo vornehmen lassen. Die Vorposten der Feinde sind über den Haufen geworfen worden, und wir haben einige Gefangene gemacht.

„Die piemontesische Armee ist 50,000 Mann Infanterie und 5000 Mann Cavallerie stark; ich habe im Ganzen nur 45000 Man disponibel. Man hat mir viele Truppen im Rücken und jenseit der Rhône aufgehalten.

„Der Oberkriegskommissair Chauvet ist in Genua gestorben; das ist ein wahrer Verlust für die Armee, er war thätig, unternehmend, die Armee hat seinem Andenken eine Thräne geweiht.

Bonaparte.

Hauptquartier Cherasco, den 9. Floreal Jahr IV. (den 28. April 1796.)

„Bonaparte, Obergeneral, an das vollziehende Direktorium.

„Sie werden hierbei finden, Bürger, Direktoren,

1) Abschrift des Briefes, den mir der General Colli geschrieben hat;

2) Abschrift meiner Antwort;

3) Abschrift seines zweiten Briefes;

4) Die Bedingungen des Waffenstillstandes, der diese Nacht zwischen dem kommandirenden General Latour, Kommandanten der piemontesischen Armee und mir abgeschlossen worden ist.

„Ceva, Coni und Alexandrien sind in der Gewalt Ihrer Armee, so wie alle Posten in Piemont, jenseit der Stura und des Tanaro.

„Vereinigen Sie sich nicht mit dem Könige von Sardinien, so behalte ich diese Plätze und maschiere auf Turin; meine

Belagerungsartillerie wird gegen Coni vorrücken, um sich nach Cherasco zu begeben.

„Einstweilen marschiere ich gegen Beaulieu, und zwinge ihn gegen den Po. zurückzugehen, den ich unmittelbar nach ihm passire; ich bemächtige mich der ganzen Lombardei; und ehe ein Monat vergeht, hoffe ich auf den Bergen Tirols zu sein, die Rheinarmee zu treffen und in Uebereinstimmung mit ihr den Krieg nach Bayern zu tragen. Dieser Plan ist Ihrer, der Armee und des Geschickes Frankreichs würdig.

„Wenn Sie dem Könige von Sardinien den Frieden nicht gewähren, werden Sie mich im voraus davon benachrichtigen, damit ich, wenn ich in der Lombardei bin, zurückgehen und Maßregeln treffen kann.

„Was die Bedingungen des Friedens mit Sardinien betrifft, so können Sie diktiren, was Ihnen gut dünkt, denn ich habe die Hauptfestungen in meiner Gewalt.

„Befehlen Sie, daß 15000 Mann der Armee der Alpen zu meiner Verfügung gestellt werden und zu mir stoßen; das giebt mir dann eine Armee von 45000 Mann, wovon ich dann vielleicht einen Theil nach Rom sende. Wenn Sie mir Ihr Vertrauen erhalten, und diese Pläne billigen, so bin ich des Gelingens gewiß: Italien gehört Ihnen.

„Sie dürfen nicht auf eine Revolution in Piemont rechnen; das wird kommen, aber der Geist dieser Völker muß dazu erst reif sein.

„Ich habe Ihr Vertrauen, und die günstige Meinung, die Sie von mir hegten, gerechtfertigt; ich werde fortwährend trachten, Ihnen Beweise von dem Eifer und dem guten Willen zu geben, Ihre Achtung und die des Vaterlandes zu verdienen.

„Senden Sie mir 1) 12 Compagnien leichter Artillerie; ich habe nicht eine einzige; — 2) Cavallerie und einen Oberkriegskom-

missair, gewandt, ausgezeichnet und von Genie. Ich habe nur Pygmäen, die mich im Ueberfluß vor Hunger sterben lassen; denn ich bin in dem reichsten Lande der Welt.

Bonaparte."

Hauptquartier Albenga, den 19. Germinal, Jahr IV. (den 8. April 1796).

„An das vollziehende Direktorium.

„Sie werden hierbei den Brief finden, den mir der General Colli, der die Armee des Königs von Sardinien kommandirt, geschrieben hat, so wie meine Antwort darauf; ich hoffe, daß diese mit Ihren Absichten übereinstimmt. Das Schatzamt sendet uns oft Wechselbriefe, die protestirt werden: einer von 162800 Livres auf Cadix wurde dies so eben; das vermehrt unsere Verlegenheiten.

„Ich habe diese Armee nicht nur von Allem entblößt gefunden, sondern auch ohne Disciplin, und in fortwährender Insubordination. Die Unzufriedenheit war so groß, daß die Böswilligen sich ihrer bemächtigten: man hatte eine Gesellschaft des Dauphin gebildet, und sang contrerevolutionäre Lieder. Ich habe zwei Offiziere, welche überführt waren, „es lebe der König" gerufen zu haben, vor ein Kriegsgericht stellen lassen. Ich vermuthe, daß die Sendung des Bürger Moulin als Parlementair sich auf Schliche der Art bezog, deren Faden ich hartnäckig aufsuche. Seien Sie versichert, daß der Friede und die Ordnung sich hier wieder herstellen werden; Alles bereitet sich hier vor, ich habe so eben die wichtige Stellung von . . . besetzt.

„Wenn Sie diesen Brief lesen, werden wir uns schon geschlagen haben. Das Schatzamt hat nicht Wort gehalten: Statt 500000 Livres hat es nur 300000 geschickt, und wir haben nichts von einer Summe von 600000 gehört, die uns angemel-

det war; aber Alles dessen ungeachtet, werden wir vorwärts kommen.

Bonaparte."

Hauptquartier Cherasco, den 10. Floreal Jahr IV. (29. April 1796).

„An das vollziehende Direktorium.

„Die Stadt Coni ist so eben durch unsere Truppen besetzt worden; es lagen darin 5000 Mann als Garnison.

„Ich kann nicht in Zweifel ziehen, daß Sie mein Benehmen billigen, denn dies ist ein Flügel einer Armee, die einen Waffenstillstand gewährt, um mir die Zeit zu lassen, den andern zu schlagen; es ist ein König, der sich ganz meiner Gnade Preis giebt, indem er mir drei seiner stärksten Festungen und die reichste Hälfte seiner Staaten überläßt.

„Sie können dem Könige von Sardinien den Frieden als Gebieter vorschreiben; ich bitte Sie, die kleine Insel St. Peter nicht zu vergessen, welche uns in der Folge nützlicher sein wird, als Corsica und Sardinien zusammen.

„Wenn Sie ihm den Theil von Mailand bewilligen, den ich erobern werde, so muß es unter der Bedingung geschehen, daß er 15000 Mann stellt, um uns zu unterstützen, und diese Provinz zu besetzen, nachdem wir uns zum Herrn derselben gemacht haben. Während der Zeit werde ich mit Ihrer Armee über den Adigo gehen und durch Tirol in Deutschland eindringen. In dieser Hypothese müßten wir, bis zum allgemeinen Frieden, die Festungen und die Provinzen, die wir besetzt haben, als Unterpfand behalten; es muß noch hinzu gefügt werden, daß an dem Tage, an welchem 15000 Mann Piemontesen über den Po gehen, uns die Stadt Valence überliefert wird.

„Meine Colonnen sind im Marsch; Beaulieu flieht, doch ich

hoffe, ihn einzuholen; ich werde dem Herzog von Parma einige Millionen Contribution auferlegen; er wird Ihnen Friedensvorschläge machen; beeilen Sie sich nicht, damit ich die Zeit gewinne, ihn die Kosten des Feldzuges bezahlen zu lassen, unsere Magazine zu füllen und unser Fuhrwerk auf seine Kosten wieder in Stand zu setzen.

„Wenn Sie den Frieden mit dem Könige von Sardinien nicht annehmen, und Ihre Absicht ist, ihn zu entthronen, so müssen Sie ihn einige Decaden amüsiren und mich sogleich davon benachrichtigen; ich bemächtige mich Valence's und marschire auf Turin.

„Ich werde 12000 Mann nach Rom senden, wenn ich Beaulieu geschlagen und ihn gezwungen habe, über den Adigo zurückzugehen, wenn ich gewiß bin, daß sie dem Könige von Sardinien den Frieden gewähren und mir einen Theil von der Armee der Alpen schicken.

„Was Genua betrifft, so glaube ich, daß Sie von demselben 15 Millionen als Schadenersatz für die Fregatten und Fahrzeuge fordern können, die in seinen Häfen genommen worden sind, 2) verlangen, daß die, welche la Modeste verbrennen ließen, und die Oestreicher herbei riefen, als Vaterlandsverräther verurtheilt werden.

„Wenn Sie mich mit diesen Gegenständen beauftragen, und besonders darüber das größte Geheimniß bewahren, wird es mir gelingen, Alles zu thun, was Sie wollen.,

„Bin ich in der Lombardei einigen Gefahren ausgesetzt, so ist es wegen der Cavallerie. Ich erhalte eben 40 reitende Artilleristen, die noch keinen Krieg gemacht haben und unberitten sind. Schicken Sie mir doch 12 Kompagnien, und vertrauen Sie die Ausführung dieser Maßregel nicht den Büreau-Männern an, denn diese brauchen 10 Tage, um eine Ordre zu

expediren, und werden die Ungeschicklichkeit begehen, sie vielleicht aus Holland zu ziehen, damit das im Monate October ankomme.

„Unsere Truppen sind so eben in die Citadelle von Ceva eingezogen, und ich empfange von dem Könige von Sardinien die Ordre, uns die Stadt und Citadelle Tortona zu überliefern.

Bonaparte."

Nachdem wir durch diese Briefe die erste Periode nach der Uebernahme des Oberbefehls der Armee von Italien durch Bonaparte bezeichnet haben, übergehen wir die nächsten Schreiben Bonapartes, welche sämmtlich denselben Ton des Vertrauens auf seine Pläne und das Gelingen derselben haben, ein Vertrauen, welches allerdings durch den glänzendsten Erfolg jeder Zeit gerechtfertigt wurde.

Um auch eine Probe von dem Tone, den Bonaparte gegen die Besiegten annahm, zu geben, folgen hier einige Briefe dieser Art.

Hauptquartier Tortona, den 26. Pleureal Jahr IV. (14. Juni 1796).

„An den Senat der Republik Genua.

„Die Stadt Genua ist der Heerd, von welchem die Ungeheuer ausgehen, welche die Landstraßen unsicher machen, die Franzosen ermorden und unsere Transporte auffangen, so viel es ihnen möglich ist.

„Von Genua aus hat man den kaiserlichen Lehnen den Geist der Rebellion eingehaucht. Herr Girola, welcher in dieser Stadt wohnt, hat ihnen öffentlich Kriegsmunition gesendet; er empfängt täglich die Häupter der Mordbande, die noch von französischem Blute triefen.

„Auf dem Gebiete der Republik Genua ward ein Theil dieser

Greuel begangen, ohne daß die Regierung irgend eine Maßregel nimmt; es scheint im Gegentheil, als lächle sie durch ihr Stillschweigen und die Zuflucht, die sie gewährt, den Mördern Beifall zu.

„Wehe den Gemeinden, welche mit Freude oder auch nur mit Gleichgültigkeit diese Verbrechen sehen, die auf ihrem Gebiete begangen werden, und das französische Blut, welches durch Meuchelmörder vergossen wird!

„Es ist unerläßlich, daß dies Uebel ein Ziel habe, und daß die Menschen, welche durch ihr Benehmen die Räuber beschützten, sehr strenge bestraft werden.

„Der Gouverneur von Novi beschützt sie, und ich verlange, daß die Regierung an ihm ein strenges Beispiel statuire.

„Herr Girola, welcher aus Genua einen Waffenplatz gegen die Franzosen gemacht hat, muß arretirt, oder wenigstens aus der Stadt Genua verjagt werden.

„Diese vorläufigen Genugthuungen gebühren den Manen meiner Waffenbrüder, die auf Ihrem Gebiete erwürgt wurden.

„Für die Zukunft fordere ich von Ihnen eine kategorische Erklärung. Können Sie das Gebiet der Republik von den Mördern, die es erfüllen, säubern oder nicht? Wenn Sie dazu keine Maßregeln nehmen, werde ich es thun: ich werde die Städte und Dörfer niederbrennen lassen, in denen nur ein einziger Franzose ermordet wurde.

„Ich werde die Häuser niederbrennen lassen, welche den Mördern eine Zufluchtsstätte gewähren. Ich werde die nachlässigen Behörden bestrafen, welche das erste Gesetz der Neutralität verletzten, indem sie den Räubern eine Zufluchtsstätte gewährten.

„Die Ermordung eines Franzosen soll den ganzen Gemeinden, die ihn nicht schützten, Unglück bringen.

„Die französische Republik wird den Grundsätzen der Neu-

tralität unverletzlich treu bleiben, aber die Republik sei nicht der Zufluchtsort aller Räuber.

Bonaparte."

Hauptquartier Tortona, den 28. Pleureal Jahr IV. (16. Juni 1796)

„An den Gouverneur von Novi.

„Sie geben den Räubern Zuflucht, die Mörder werden auf Ihrem Gebiete beschützt; es giebt deren jetzt in allen Dörfern. Ich fordere Sie auf, alle Bewohner der kaiserlichen Lehne arretiren zu lassen, die sich in diesem Augenblicke auf Ihrem Gebiete befinden; Sie haften mir für die Vollziehung der gegenwärtigen Aufforderung; ich werde die Städte und die Häuser niederbrennen lassen, die den Mördern eine Zuflucht gewähren, oder sie nicht arretiren.

Bonaparte."

Wie Napoleon alle Nebenmittel zu seinen Zwecken zu benutzen wußte, und wie er seine militärischen Operationen durch dergleichen ganz anderer Art zu unterstützen oder zu sichern wußte, möge der folgende Brief beweisen.

Hauptquartier Brescia, den 26. Thermidor Jahr IV. (13. August 1796).

„Die Edelsteine und Diamanten, welche die Armee nach Genua geschickt hatte, die seitdem auf dem Wege nach Paris waren, und die man jetzt wieder nach Genua geschickt hat, müssen wenigstens 2 Millionen oder 3 Millionen werth sein; gleichwohl hat man in Genua nur 400000 Fr. darauf geboten. Ich glaube, daß es im Interesse der Republik liegt, daß diese kostbaren Gegenstände nach Paris gesendet werden. Die große Anzahl der Fremden, welche in dieser Hauptstadt sind, werden den Verkauf dieser Gegenstände einträglicher machen; überdies

erfahre ich, daß die Compagnie Flachat sie für 400000 Fr. nehmen soll. Das wäre ein verderbliches Geschäft für die Regierung.

„Ich hatte die Güter der Neapolitaner in Livorno sequestriren lassen. Der Regierungskommissair hat, wie mir der Consul schreibt, diesen Sequester aufheben lassen; gleichwohl wäre das ein sehr guter Artikel für den Friedensvertrag gewesen! Der neapolitanische Hof benimmt sich schlecht. Die Neapolitaner, welche hier sind, haben sich während unserer militärischen Ereignisse sehr schlecht benommen, und ich glaube, daß es gefährlich wäre, wenn sie noch hier blieben. Ist Herr Pignatelli in Paris? Haben die Friedensunterhandlungen begonnen? Wenn das nicht ist, so glaube ich, daß wir das Recht haben, diese Cavallerie in Beschlag zu nehmen. Es sind 200 Pferde.

„Man sagt, der König von Neapel rücke gegen das Gebiet des Papstes vor. Ich habe ihm andeuten lassen, daß wenn er gegen das Gebiet Sr. Heiligkeit vorrückte, der Waffenstillstand null und nichtig sei, und daß ich marschiren würde, um Rom zu decken.

„Der Hof von Rom hat die Armee verloren geglaubt, und schon einen Legaten nach Ferrara geschickt. Die Municipalität und die Bürgergarde dieser Stadt haben sich gut benommen und sich geweigert, ihn zu empfangen. Ich habe so eben dem Cardinal befohlen, sich nach meinem Hauptquartiere zu begeben.

Bonaparte."

Eigenthümlich ist der folgende Brief, in welchem Napoleon mit eben so kurzen als kräftigen Zügen die unter seinem Kommando stehenden Generale schildert.

Hauptquartier Brescia, den 26. Thermidor.
Jahr IV. (13. August 1796.)

„An das vollziehende Direktorium.

„Ich halte es für nützlich, Bürger Direktoren, Ihnen meine Meinung über die Generale zu sagen, welche in dieser Armee angestellt sind. Sie werden sehen, daß darunter sehr wenige sind, die mir dienen können.

„Berthier: Talent, Thätigkeit, Muth, Charakter, Alles für sich.

„Augereau: viel Charakter, Muth, Festigkeit, Thätigkeit; hat die Gewohnheit des Krieges, ist vom Soldaten geliebt, glücklich in seinen Unternehmungen.

„Massena: thätig, unermüdlich, besitzt Kühnheit, sichern Blick und schnelle Entschlossenheit.

„Serrurier: schlägt sich als Soldat, nimmt nichts auf sich, hat keine hinlänglich gute Meinung von seinen Truppen; ist krank.

„Despinois: schwach, ohne Thätigkeit, ohne Kühnheit, kennt den Stand des Kriegers nicht, ist vom Soldaten nicht geliebt, schlägt sich nicht an seiner Spitze; ist überdies stolz, besitzt Geist und gesunde politische Grundsätze: gut, um im Innern zu kommandiren.

„Sauret: gut, sehr guter Soldat, nicht aufgeklärt genug, um General zu sein, nicht glücklich.

„Abatucci: *) nicht gut, um 50 Mann zu kommandiren.

„Garnier, Meunier, Casabianca; unfähig, nicht

*) Ein alter Divisionsgeneral und Oheim des tapfern General Abatucci, der 1797 bei der Belagerung von Hununga blieb.

gut ein Bataillon in einem so thätigen und äußerst ernsten Kriege zu kommandiren.

„Macquart: braver Mann, kein Talent, lebhaft.

„Gauthier: gut für ein Büreau; hat nie den Krieg gemacht.

„Baubois und Sahugunt: waren bisher in Festungen verwendet, ich habe sie so eben zur Armee kommen lassen: ich werde sie würdigen lernen; bisher haben sie sich dessen, was ich ihnen auftrug, sehr gut entledigt; aber das Beispiel des General Despinois, der in Mailand sehr gut war, und an der Spitze seiner Division sehr schlecht, gebietet mir, die Menschen nach ihren Handlungen zu beurtheilen. Bonoparte."

„An den erlauchten Dogen der Republik Venedig.

Judenburg den 20. Germinal.
Jahr V. (9. April 1797.)

„Das ganze Festland der erlauchten Republik Venedig ist unter den Waffen. Auf allen Seiten ist das Feldgeschrei der Bauern, die Sie bewaffnet haben: Tod den Franzosen! Mehrere Hundert Soldaten der Armee von Italien sind schon die Opfer davon geworden. Vergebens verläugnen Sie die Zusammenrottungen, die Sie organisirt haben: sollten Sie glauben, daß ich in dem Augenblicke, wo ich im Herzen Deutschlands bin, ohnmächtig sei, dem ersten Volke der Welt Achtung zu verschaffen? Glauben Sie, daß die Legionen von Italien die Metzeleien dulden werden, zu denen Sie antreiben? Das Blut meiner Waffenbrüder wird gerächt werden, und es giebt kein französisches Bataillon, welches nicht, mit einem so edlen Amte beauftragt, seinen Muth verdoppelt, seine Kraft verdreifacht fühlt. Der Senat von Venedig hat durch die schwärzeste Falschheit auf das großmüthige Benehmen geantwortet, welches

wir stets gegen denselben zeigten. Ich sende Ihnen meinen ersten Adjutanten, um Ueberbringer dieses Briefes zu sein. Krieg oder Frieden. Wenn Sie nicht auf der Stelle die Mittel treffen, die Zusammenrottungen zu zerstreuen, wenn Sie nicht die Urheber der begangenen Mordthaten arretiren und in meine Hände ausliefern lassen, so ist der Krieg erklärt. Der Türke ist nicht auf Ihren Grenzen, kein Feind bedroht Sie; Sie haben absichtlich Vorwände aufgestellt, um scheinbar die Versammlungen zu rechtfertigen, welche gegen die Armee gerichtet sind. Sie müssen binnen 24 Stunden aufgelöst sein. Wir sind nicht mehr in den Zeiten Karls VIII. Wenn Sie mich gegen den lebhaft ausgesprochenen Wunsch der französischen Regierung zwingen, so glauben Sie deshalb doch nicht, daß die französischen Soldaten nach dem Beispiel der Soldaten, welche Sie bewaffneten, die Felder des unschuldigen und unglücklichen Volkes auf dem Festlande verheeren werden; ich werde es beschützen, und es wird einst sogar die Verbrechen segnen, welche die französische Armee zwangen, es Ihrer tyrannischen Regierung zu entziehen.

Bonaparte."

„An den Bürger Lallement, Minister der französischen Republik in Venedig.

Palmanova, den 11. Floreal.
Jahr V. (30. April 1797.)

„Das französische Blut ist in Venedig geflossen, und Sie sind noch dort. Warten Sie denn, bis man sie fortjagt? Die Franzosen können nicht mehr auf den Straßen gehen, sie werden mit Schmähungen und Mißhandlungen verfolgt; und Sie bleiben bloßer Zuschauer! Seitdem die Armee in Deutschland ist, hat man auf dem Festlande über 400 Franzosen ermordet;

man hat die Festung von Verona belagert, die erst nach einem blutigen Kampfe entsetzt werden konnte, und Alles dessen ungeachtet bleiben Sie in Venedig! Was mich betrifft, so habe ich mich geweigert, Die Deputirten des Senats zu hören, weil sie alle von dem Blute Laugiers triefen, und ich werde sie nicht eher empfangen, als bis sie den Admiral und die Inquisitoren, welche diesen Mord geboten haben, arretiren ließen und in meine Hände liefern. Ich weiß wohl, daß sie trachten werden, die Rache der Republik auf einige elende Vollstrecker ihrer Grausamkeiten fallen zu lassen; aber wir werden uns nicht hintergehen lassen.

„Entwerfen Sie eine Note, kurz, und würdig der Nation, die Sie vertreten, so wie der Beleidigungen, die sie empfing: dann verlassen Sie Venedig, und kommen zu mir nach Mantua.

„Man hat nichts von dem vollzogen, was ich verlangte: alle Gefangene, die sie gemacht hatten, seitdem die französische Armeee in Italien ist, sollten sie freilassen und nicht blos einen Einzigen, wie sie gethan haben.

Bonaparte."

Hauptquartier Palmanova den 13. Florial.
Jahr V. (2. Mai 1797.)

„Bonaparte, Obergeneral der Armee von Italien. Manifest.

„Während die französische Armee in den Schluchten Steiermarks ist und weit hinter sich Italien und die Hauptdepots der Armee ließ, in denen nur eine geringe Anzahl von Bataillionen blieb, hat die Regierung von Venedig die folgende Aufführung beobachtet:

1) Sie benutzt die heilige Woche, um 40,000 Bauern zu bewaffnen, fügt 10 Regimenter Slavonier hinzu, organisirt sie in verschiedenen Armeecorps und stellt sie an verschiedenen Punk-

Die Stadt wird in Brand gesteckt, und die mobile Colonne, welche inzwischen anlangt, bringt diesen Feigen eine gänzliche Niederlage bei, und macht 2000 Mann Linientruppen, unter denen sich auch mehrere venetianische Generale befinden, zu Gefangenen.

13) Das Haus des französischen Consuls in Zan wird in Dalmatien niedergebrannt.

14) Ein venetianisches Kriegsschiff nimmt unter seinen Schutz eine österreichische Convoi, und feuert mehre Kugeln gegen die Corvette la Brune ab.

15) Der Liberateur de l'Italie, ein Fahrzeug der Republik, welcher nur 3 oder 4 leichte Kanonen am Bord hat und nicht mehr als 40 Mann Equipage, wird in dem Hafen von Venedig selbst, und auf Befehl des Senates, in Grund gebohrt. Der junge ausgezeichnete Schiffslieutenant Laugier, welcher dieses Fahrzeug kommandirte, befahl, sobald er sich durch das Feuer des Forts und der Admiralsgaleere angegriffen sah, die nur einen Pistolenschuß weit von einander entfernt waren, seiner Equipage, in den untern Raum hinabzugehen; er allein stieg unter einem Hagel von Kartätschen in den Mastkorb und suchte von hier aus durch seine Worte die Wuth der Mörder zu beschwichtigen, aber er stürzte todt nieder; seine Equipage wirft sich schwimmend in das Meer und wird von sechs Schaluppen verfolgt, in denen sich Truppen befinden, welche von der Republik Venedig bezahlt werden, und die mit Beilhieben mehre von denen tödten, welche ihr Heil in dem offenen Meere suchen. Ein Hochbootsmann, der von mehreren Hieben verwundet ist, hat, ermattet und vielfach blutend, das Glück, sich auf ein Stück Holz zu retten, welches an das Hafenschloß stößt; aber der Commandant selbst haut ihm mit einem Axthiebe die Hand ab.

In Erwägung der oben erwähnten Beleidigungen, berechtigt durch den Tit. XII, Art. 28. der Constitution der Republik und bei der Dringlichkeit der Umstände:

Fordert der kommandirende General den franz. Gesandten bei der Republik Venedig auf, die genannte Stadt zu verlassen; gebietet den verschiedenen Agenten der Republik in der Lombardei und auf dem venetianischen Festlande, diese binnen 24 Stunden zu räumen; befiehlt den verschiedenen Divisionsgeneralen die Truppen der Republik Venedig als Feinde zu behandeln, und den Löwen von St. Marcus in allen Städten des Festlandes herunterreißen zu lassen. Jeder von ihnen wird mit morgendem Tagesbefehl eine besondere Instruktion für die weiteren militärischen Operationen erhalten.

Bonaparte."

Wie fest Napoleon auf einem einmal gefaßten Plane beharrte, und wie er oft viel auf das Spiel setzte, um Alles zu gewinnen, geht aus den folgenden Briefen und Billets hervor.

Passeriano, den 4. Vendémiaire Jahr VI. (25. September 1797).

„An das vollziehende Direktorium.

„Vorgestern ist von Paris bei der Armee von Italien ein Officier angekommen; er hat in der Armee verbreitet, er sei von Paris am 25. abgegangen, und man sei dort besorgt darüber gewesen, wie ich die Ereignisse vom 18. aufgenommen haben möchte; er war Ueberbringer einer Art von Circular des General Augereau an alle Divisionsgenerale der Armee.

„Er hatte einen Brief des Kriegsministers an den Generalkriegskommissair, mit der Vollmacht, von diesem so viel Geld zu entnehmen, als er zu seiner ganzen Reise bedürfen würde; Sie werden die Abschrift hierbei finden. Es ist nach allen diesen

Thatsachen erwiesen, daß die Regierung gegen mich ungefähr so handelt, wie gegen Pichegru nach dem Vendémiaire.

„Ich bitte Sie, Bürger Direktoren, meine Stelle zu ersetzen, und mir meine Entlassung zu bewilligen. Keine Macht der Erde wäre fähig, mich zu fernerem Dienste nach dem fürchterlichen Beweise der Undankbarkeit zu vermögen, den zu erwarten ich weit entfernt war.

„Meine bedeutend angegriffene Gesundheit fordert gebieterisch Ruhe nnd Gemächlichkeit.

„Die Stimmung meiner Seele bedarf es auch, sich in der Masse der Bürger neu zu stärken. Seit zu langer Zeit ist meinen Händen eine zu große Gewalt anvertraut. Ich habe mich ihrer unter allen Umständen zum Wohle des Vaterlandes bedient: um so schlimmer für die, welche nicht an die Tugend glauben, und die meinige in Verdacht gezogen haben können. Meine Belohnung liegt in meinem Gewissen und in dem Urtheil der Nachwelt.

„Jetzt, wo das Vaterland ruhig und gegen die Gefahren, die es bedrohten, gesichert ist, kann ich ohne Nachtheil den Posten verlassen, auf dem ich stehe.

„Glauben Sie, daß, wenn es einen Augenblick der Gefahr gäbe, ich in der ersten Reihe stehen würde, die Freiheit und die Constitution des Jahres III zu vertheidigen.

„Bonaparte."

Passeriano, den 10. Vendémiaire Jahr VI. (1. October 1797.)

„An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten.

— — — Alles, was ich thue, alle Anordnungen, die ich in diesem Augenblicke treffe, sind der letzte Dienst, den ich dem Vaterlande leisten kann.

„Meine Gesundheit ist gänzlich erschüttert, und die Gesundheit ist im Kriege durchaus nothwendig und kann durch nichts

ersetzt werden. In Folge des Gesuches, welches ich der Regierung vor 8 Tagen vorlegte, wird dieselbe ohne Zweifel eine Commission von Publicisten ernannt haben, um das freie Italien zu organisiren;

„neue Bevollmächtigte, um die Verhandlungen fortzusetzen oder wieder anzuknüpfen, wenn der Krieg in dem Augenblicke Statt finden sollte, in welchem die Ereignisse des Friedens die günstigsten sind;

„und endlich einen General, der ihr Vertrauen besitzt, um die Armee zu kommandiren, denn ich kenne Niemand, mich in allen diesen drei Funktionen zu ersetzen, welche alle drei gleich wichtig sind.

„Den Einen wie den Andern werde ich über Menschen, Sitten, Charaktere, Stellungen und Pläne die Mittheilungen machen, die ihnen nützlich sein werden, wenn sie dieselben beachten wollen.

„Was mich betrifft, so bin ich wahrhaft betrübt, daß ich mich gezwungen sehe, in einem Augenblicke Halt zu machen, wo es vielleicht keine Früchte mehr zu pflücken giebt, aber das Gesetz der Nothwendigkeit beherrscht die Neigung, den Willen und die Vernunft.

„Ich kann das Pferd nicht besteigen; ich bedarf einer Ruhe von 2 Jahren. „Bonaparte."

Passeriano, den 19. Vendémiaire Jahr VI. (10. Octbr. 1797).

„An das vollziehende Direktorium.

„Meine bedeutend geschwächte Gesundheit, meine nicht minder angegriffene moralische Stimmung, bedürfen einiger Ruhe, und machen mich unfähig, die großen Dinge zu vollbringen, die noch zu thun sind. Ich habe Sie schon um einen Nachfolger gebeten. Erfüllten Sie meine Bitte noch nicht, so ersuche ich Sie, Bürger Direktoren, es jetzt zu thun. Ich bin nicht mehr im Stande, zu kommandiren. Für das Glück der Republik und die

Freiheit des Vaterlandes bleibt mir nichts mehr, als eine lebhafte Theilnahme, die mich nie verlassen wird.

„Bonaparte."

Friedensvertrag zwischen der französischen Republik und der Republik Venedig.

Das vollziehende Direktorium der französischen Republik und der große Rath der Republik Venedig, welche ohne Zögern die Harmonie und das gute Einverständniß wieder herstellen wollen, die bisher zwischen ihnen herrschten, verabreden die folgenden Artikel.

Art. I. Es soll Frieden und Freundschaft zwischen der franz. Republik und der Republik Venedig bestehen, alle Feindseligkeiten enden von jetzt ab.

Art. II. Der große Rath von Venedig, welchem das Wohl des Vaterlandes und das Glück seiner Mitbürger am Herzen liegt, und der will, daß die Auftritte, welche gegen die Franzosen Statt gefunden haben, sich nicht erneuern können, verzichtet auf seine Souverainetäts-Rechte; gebietet die Abdankung der erblichen Aristokratie und erkennt die Souverainetät des Staates in dem Vereine aller Bürger an, unter der Bedingung jedoch, daß die Regierung die öffentliche Nationalschuld, die Erhaltung der armen Edelleute ohne Grundbesitz und die lebenslänglichen unter dem Titel Provisionen gewährten Jahrgehalte garantirt.

Art. III. Die franz. Republik, welche auf die an sie ergangene Aufforderung, so viel an ihr ist, zu der Ruhe der Stadt Venedig, und dem Glücke ihrer Einwohner beitragen will, genehmigt eine Division französischer Truppen, um darin die Ordnung und die Sicherheit der Personen und des Eigenthums aufrecht zu erhalten, und die ersten Schritte der Regierung in allen Theilen der Verwaltung zu unterstützen.

Art. IV. Da die Station der franz. Truppen keinen Zweck hat, als den Schutz der Bürger, werden sie sich zurückziehen, sobald die neue Regierung eingesetzt ist, oder erklärt, daß sie ihres Beistandes nicht mehr bedarf. Die andern Divisionen der franz. Armee, werden ebenfalls alle Theile des venetianischen Gebietes, die sie auf dem Festlande besetzt haben, bei dem Abschlusse des Continental-Friedens räumen.

Art. V. Die erste Sorge der provisorischen Regierung wird sein, den Proceß der Inquisitoren und des Commandanten vom Fort Lido zu beendigen, welche angeschuldigt sind, die Urheber und Anstifter des venetianischen Ostern und der Ermordung im Hafen von Venedig gewesen zu sein, sie wird überdieß die erwähnten Thatsachen auf die zweckmäßigste, und für die französische Regierung befriedigendste Weise mißbilligen.

Art. VI. Das vollziehende Direktorium seinerseits gewährt durch das Organ des kommandirenden Generals Verzeihung und allgemeine Amnestie allen andern Venetianern, welche angeklagt sein sollten, Theil an irgend einer Verschwörung gegen die französische Armee genommen zu haben, und alle Gefangene werden nach der Ratification in Freiheit gesetzt.

So ist es bestimmt und abgemacht, und zwar: Im Namen der franz. Republik durch die Bürger Bonaparte, kommandirender General der Armee in Italien, und Lallement, bevollmächtigter Gesandter der franz. Republik bei der von Venedig; — und im Namen des großen venetianischen Rathes durch die Herren Franz Dona, Leonhard Justiniani und Ludwig Monzenigo, bevollmächtigte Deputirte, und das beifolgende Original ist durch die hohen contrahirenden Mächte in der möglichst kurzen Frist zu ratificiren, um seine ganze Vollziehung zu erhalten.

Gegeben in Mailand, dem 29. Floreal Jahr V. der franz. Republik (16. Mai 1797.)

Unterzeichnet

Bonaparte ꝛc.

Geheime Artikel als Fortsetzung und Theil des Friedensvertrages, der heut am 27. Floreal Jahr V. der franz. Republik (16. Mai 1797) zwischen der franz., Republik und der von Venedig abgeschlossen ist.

Art. I. Die franz. Republik und die Republik Venedig werden sich unter einander über den Austausch verschiedener Gebiete verständigen.

Art. II. Die Republik Venedig wird in die Kasse des franz. Zahlmeisters der Armee von Italien 3 Millionen Tournois zahlen; — nämlich eine Million im nächsten Prairial, eine zweite Million im Monat Messidor, und die dritte Million, wenn die provisorische Regierung vollkommen organisirt sein wird.

Art. III. Die Republik Venedig wird für den Werth von drei andern Millionen Tournois Hanf, Taue, Segel und andere für die Marine erforderliche Gegenstände liefern, auf die Requisition der Commissarien, welche der kommandirende General ernennen wird, und in dem Maße, wie diese Gegenstände wirklich in den Magazinen oder Depots des Arsenals existiren.

Art. IV. Die Republik Venedig wird außerdem 3 Linienschiffe und 2 Fregatten in gutem Zustande liefern, mit allem Nothwendigen bewaffnet und equipirt, ohne die Equipage mit einzubegreifen, und nach der Wahl des kommandirenden Generals, welcher seinerseits der venetianischen Regierung die Vermittlung der franz. Republik zur schleunigen Beilegung der Differenzen verspricht, die zwischen der Republik Venedig und der Regentschaft von Algier entstanden sind.

Art. V. Die Republik wird den zu diesen Zwecken bestimmten Commissairen 20 Gemälde und 500 Manuscripte nach der Wahl des Obergenerals überliefern.

Die fünf obenerwähnten Artikel sind zwar besonders verhandelt und niedergeschrieben, dennoch aber ein wesentlicher Theil des öffentlichen Vertrages, der heut zwischen den beiden Republiken abgeschlossen ist, und in der That nichts als die Fortsetzung desselben: So daß die Nichtvollstreckung eines einzigen der erwähnten geheimen Artikel den ganzen Vertrag null und nichtig machen würde. So ist es verabredet und beschlossen worden, und zwar: Im Namen der franz. Republik durch die Bürger Bonaparte, kommandirender General der Armee in Italien, und Lallement, bevollmächtigter Gesandter der franz. Republik bei der von Venedig; — und im Namen des großen venetianischen Rathes durch die Herren Franz Dona, Leonhard Justiniani und Ludwig Monzenigo, Deputirte, versehen mit Vollmacht, deren Original dem öffentlichen Vertrage angehängt ist. Bonaparte."

Mailand, den 16. Thermidor Jahr V.
(3. August 1797.)

Note an den Minister Seiner Heiligkeit.

Bei dem Vertrage von Tolentino haben die Herren Bevollmächtigten Sr. Heiligkeit und die franz. Bevollmächtigten den Augenblick vorausgesehen, wo es möglich sein würde, den heiligen Stuhl Frankreich zu nähern, und wo der Pabst und die franz. Regierung gegenseitig ihr Uebergewicht aufbieten könnten, um die innere Ruhe der beiden Staaten zu befestigen und zu ihrer beiderseitigen Zufriedenstellung beizutragen.

Der gegenwärtige Augenblick ist die günstige Zeit, um den Anfang zu machen, dieses große Werk in Ausführung zu bringen, bei dem die Weisheit, die Politik und die wahre Religion eine große Rolle spielen sollen.

Die französische Regierung hat so eben die Erlaubniß ertheilt, die Kirchen des römisch-katholisch-apostolischen Glaubens wieder zu eröffnen, und dieser Religion Duldung und Schutz zu gewähren.

Wenn die Priester diese erste Handlung der franz. Regierung in dem wahren Geiste des Evangeliums benutzen, indem sie zu der öffentlichen Ruhe dadurch beitragen, daß sie die wahren Grundsätze der Barmherzigkeit predigen, welche die Grundlage der Religion des Evangeliums bilden, so ziehe ich nicht in Zweifel, daß sie einen specielleren Schutz finden werden, und daß dies ein glücklicher Anfang zu dem so ersehnten Ziele sei.

Wenn sich aber die Priester auf eine ganz entgegengesetzte Weise benehmen, so werden sie aufs Neue verfolgt und verjagt werden.

Der Papst, als Oberhaupt der Gläubigen und gemeinsamer Mittelpunkt des Gesetzes, kann einen großen Einfluß auf das Betragen üben, welches die Priester zeigen werden. Er wird glauben, daß es vielleicht seiner Weisheit und der heiligsten der Religionen würdig ist, eine Bulle zu erlassen, welche den Priestern Gehorsam gegen die Regierung gebietet, Alles, was in ihrer Macht steht, zu thun, um die eingeführte Constitution zu befestigen. Wenn diese Bulle in den Ausdrücken abgefaßt ist, welche für den großen Zweck, den sie bewirken soll, passend sind, so wird sie einen großen Schritt zu dem Guten thun und für das Gedeihen der Religion außerordentlich vortheilhaft sein.

Nach dieser ersten Unternehmung wird es nützlich sein, die Maßregeln zu kennen, welche genommen werden könnten, um die constitutionellen Priester mit den nicht constitutionellen auszusöhnen; endlich die Maßregeln, welche der Hof von Rom vorschlagen könnte, um alle Hindernisse zu heben, und die Mehrzahl des franz. Volkes zu den Grundsätzen der Religion zurückzuführen. Ich bitte den Herrn Minister Sr. Heiligkeit, diese Gedanken dem Papste mittheilen zu wollen, und mir so bald als möglich dessen Antwort bekannt zu machen.

Der Wunsch, der Religion nützlich zu sein, ist einer der Hauptbeweggründe, welche mir die gegenwärtige Note diktirt haben.

Die einfache und reine Theologie des Evangeliums, die Weisheit, die Politik und die Erfahrung des Papstes können, wenn sie ausschließlich gehört werden, glückliche Resultate für die Christenheit und den persönlichen Ruhm Sr. Heiligkeit haben, welcher die besondern Gefühle der Anhänglichkeit kennt, die ich ihm gewidmet habe.

Bonaparte.

Mailand, den 29. Thermidor Jahr V.
(16. August 1797).

Bonaparte, Obergeneral der Armee von Italien, welcher im Namen der franz. Republik der erhabenen Pforte einen Beweis seiner Achtung und seiner Freundschaft geben will, befiehlt:

Art. I. Den Generalen, welche an den verschiedenen Handelsplätzen kommandiren, die in Italien von Franzosen besetzt sind, den ottomanischen, griechischen und besonders albanesischen Unterthanen einen besondern Schutz zu gewähren.

Art. II. Jeder ottomanische Unterthan soll Herr sein zu wohnen, wo es ihm gefällt, ohne daß man sie zwingen kann, in einem und demselben Hause zu bleiben, oder zu einer bestimmten Stunde nach Haus zu kommen.

Art. III. Die Fahrzeuge der Republik werden den Fahrzeugen, welche die ottomannische Flagge tragen, und besonders den griechischen und albanesischen, Schutz und Beistand gewähren lassen.

Bonaparte.

Mailand, den 29. Thermidor Jahr V.
(16. August 1797).

An den Pascha von Scutari.

Ich habe mit dem größten Vergnügen die schmeichelhaften Dinge gelesen, welche in dem Briefe Ew. Herrlichkeit enthalten sind.

Die franz. Republik ist die wahre Freundin der erhabenen Pforte, sie schätzt noch mehr die tapfere albanesische Nation, welche unter Ihren Befehlen steht.

Ich habe mit Schmerz das Unglück erfahren, welches Ihren erhabenen Bruder traf: dieser unerschrockene Krieger verdiente ein seines Muthes würdiges Loos, aber er starb den Tod der Tapfern.

Ew. Herrlichkeit werden hierbei den Befehl finden, den ich gegeben habe, daß die türkische Flagge künftig in dem adriatischen Meere segeln kann, ohne beunruhigt zu werden. Die Türken werden nicht nur wie die andern Nationen behandelt werden, sondern sogar mit einer Art von Partheilichkeit. Ich habe den barbarischen Gebrauch der ..... vernichtet. Bei allen Gelegenheiten werde ich die Albanesen schützen und mir ein Vergnügen daraus machen, Ew. Herrlichkeit einen Beweis meiner Achtung und der hohen Verehrung zu geben, die ich für Sie hege.

Ich bitte Ew. Herrlichkeit, als einen Beweis meiner Freundschaft, die vier Kisten Gewehre anzunehmen, die ich Ihnen sende.

Bonaparte."

Passeriano, den 2. Complementartag des Jahres V.
(18. September 1797).

An das vollziehende Direktorium.

Es ist unerläßlich, daß Sie einen Blick auf den Congreß von Adni werfen.

Herr von Meerveldt ist nach Wien abgegangen.

Sie werden aus der zweiten Sitzung des Protocolls gesehen haben, daß wir den Bevollmächtigten Sr. kais. Majestät erklärten, wenn am 1. October der Friede nicht unterzeichnet wäre, so würden wir nicht mehr auf der Basis der Präliminarien unterhandeln, sondern auf der gegenseitigen Basis der Macht der beiden Staaten.

Es wäre möglich, daß Herr von Meerveldt vor dem ersten October mit Instruktionen zurückkäme, den Frieden unter den folgenden Bedingungen zu unterzeichnen:

1) Die Linie des Adigo für den Kaiser, inbegriffen die Stadt Venedig.

2) Die Linie des Adigo für die cisalpinische Republik und Mantua.

3) Die constitutionellen Grenzen, so wie sie in dem Protocoll der fünften Sitzung bestimmt sind, inbegriffen Mainz.

4) Daß der Kaiser nicht eher in Besitz von Italien kommen soll, als bis wir in die Wälle von Mainz einziehen.

5) Corfu und die andern Inseln für uns.

6) Daß das, was noch fehlt, um an die Grenzen des Rheins zu kommen, durch den Frieden mit dem Reiche geordnet werden könnte.

Ich muß wissen, ob Ihre Absicht ist, diese Vorschläge anzunehmen oder nicht.

Wenn Ihr Ultimatum wäre, die Stadt nicht mit in den Theil des Kaisers zu schließen, so zweifle ich, daß der Friede sich macht (gleichwohl ist Venedig von ganz Italien die der Freiheit würdigste Stadt), und die Friedseligkeiten würden dann im Laufe des Octobers wieder beginnen.

Der Feind steht im Kriegszustande mir gegenüber: er hat an den Grenzen von Italien, in Kärnthen, Krain und Tirol 10000 Mann Cavallerie und 90000 Mann Infanterie.

Er hat im Innern und an den Grenzen von Ungarn 18000 ungarischer in Masse ausgehobener Cavallerie, welche sich seit drei Monaten übt.

Die franz. Armee hat in Italien eine gewaltige Länderstrecke und eine große Menge Festungen zu besetzen, so daß ich die Offensive nur mit 4000 Mann Cavallerie und 45000 Mann

Infanterie unter den Waffen ergreifen könnte. Fügen Sie dazu noch ungefähr 2000 Mann Polen und höchstens 1000 Italiener, welche in Italien bleiben müssen, um die Polizei aufrecht zu erhalten, und ihre Regierung zu unterstützen, welche von jeder Art von Faktionen und Fanatismus belästigt werden wird, welche Maßregeln ich auch treffen mag, um während meiner Abwesenheit die Ruhe zu sichern.

Ich glaube deshalb, wenn Ihr Ultimatum ist, Venedig zu behalten, müssen Sie den Krieg als wahrscheinlich betrachten, und

1) mir Befehl senden, den Marsch von 5000 Mann anzuhalten, welche nach dem Innern gehen, damit ich sie wieder zur Armee zurückkommen lassen kann.

2) Durch die Conseils den Allianzvertrag mit dem Könige von Sardinien ratificiren lassen, was ungefähr 8000 Mann mehr zu meiner Disposition stellte.

Ungeachtet dieser Maßregeln wird der Feind noch immer stärker sein, als ich. Komme ich ihm zuvor und ergreife die Offensive, so schlage ich ihn und bin in vierzehn Tagen nach dem ersten Schusse unter den Mauern von Wien. Ergreift er vor mir die Offensive, so wird Alles sehr zweifelhaft.

Angenommen aber, daß Sie die beiden Maßregeln treffen, die ich Ihnen andeute, um die Armee zu verstärken, fühlen Sie wohl, daß ich, sobald ich in der Nähe von Grätz bin, den Rest der östreichischen Streitkräfte auf dem Halse habe.

Ich glaube daher, um große Dinge zu vollbringen, wie die Nation das Recht hat, sie von der Regierung zu erwarten, muß ich, wenn die Oestreicher die weiter oben aufgestellten Friedensbedingungen nicht annehmen, mit 4000 Mann Cavallerie, darunter zwei Kürassierregimenter, und mit 12000 Infanterie, verstärkt werden.

Ich glaube auch, daß Sie mit den übrig bleibenden Truppen nur eine einzige Armee am Rheine bilden müssen, welche zum Zweck hat, in Baiern einzudringen, so daß wir den Feind zwischen diese beiden Massen drängen und ihn dadurch zwingen, uns das ganze Land diesseits der Donau zu überlassen.

Beachten Sie, daß ich hier näher an Wien bin, als Regensburg bei der Rheinarmee, und daß diese zwanzig Tagemärsche braucht, um zu der letztgenannten Stadt zu kommen.

Alle Augen, so wie alle die besten Truppen, und die ganzen Streitkräfte des Hauses Oestreich, sind gegen die Armee in Italien gerichtet, und alle Streitkräfte desselben en échelons so aufgestellt, daß sie schnell an den Punct gelangen können, wo ich durchgebrochen sein werde.

Wenn Ihr Ultimatum ist, daß Venedig dem Kaiser nicht gegeben werden soll, so glaube ich, daß die hier angedeuteten Maßregeln auf der Stelle getroffen werden müssen: zu Ende October können die Verstärkungen, die ich fordere, in Mailand eingetroffen sein, und wenn man annimmt, daß wir den 15. October brechen, so führen die 14 Tage, wegen derer wir übereinkommen, um unsere Regierung und unsere Armeen zu benachrichtigen, bis zu dem 1. November, und ich werde mich so einrichten, daß ich mich dieser Verstärkungen, sobald ich weiß, daß sie über die Alpen gegangen sind, bediene, als ob sie schon am Iganzo ständen.

Ich bitte Sie, Bürger Direktoren, allen den Anordnungen, die in diesem Briefe enthalten sind, die größte Aufmerksamkeit zu widmen, die verschiedenen Befehle, die Sie ertheilen werden, zu überwachen und für deren Vollziehung zu sorgen, denn das Geschick von Europa wird unzweifelbar von den Maßregeln abhängen, die Sie treffen.

Ich schicke Ihnen hierbei eine Note über den Stand meiner Armee, nach der gegenwärtigen Stärke derselben berechnet, damit Sie in den Stand gesetzt sind, die Wahrheit der Ihnen gegebenen Uebersicht zu beurtheilen.

Bonaparte."

Es ist wohl kaum nöthig, zu erwähnen, daß der Friede, auf welchen hier hingedeutet wird, der unter dem Namen von Campo-Formio berühmt gewordne ist.

Passeriano, den 3. Complementairtag des Jahres V. (19. September 1797).

An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten.

Ich habe, Bürger Minister, Ihren vertrauten Brief vom 22. Fructidor in Bezug auf die Sendung, welche Sie Sieyes nach Italien zu ertheilen wünschen, erhalten. Ich glaube in der That, wie Sie, daß seine Gegenwart eben so nothwendig in Mailand sein würde, als sie es in Holland gewesen wäre und in Paris ist.

Ungeachtet unseres Stolzes, unserer 1000 Broschüren, unsrer endlosen und sehr geschwätzigen Anreden, sind wir höchst unwissend in der Wissenschaft der politischen Moral. Wir haben noch nicht definirt, was man unter executiver, legislativer und judicieller Macht versteht. Montesquieu hat uns falsche Definitionen gegeben, nicht daß dieser berühmte Mann nicht wahrhaft im Stande gewesen wäre es zu thun; aber sein Werk, wie er selbst es sagt, war nichts, als eine Analyse dessen, was existirte: es ist ein Resumé der Noten, die er auf seinen Reisen oder bei seiner Lectüre machte.

Er hat die Augen auf die englische Regierung gerichtet; er hat im Allgemeinen die executive, legislative und judicielle Macht definirt.

Weshalb sollte man auch in der That als ein Attribut der legislativen Gewalt das Recht über Krieg und Frieden betrachten, und das Recht, die Quantität und Art der Abgaben zu bestimmen?

Die englische Constitution hat mit Recht eines dieser Attribute der Kammer der Gemeinen anvertraut, und sie hat wohl daran gethan, denn die englische Constitution ist nichts, als eine Charte der Privilegien: es ist eine ganz schwarze Zimmerdecke, aber mit einem goldenen Saume.

Da die Kammer der Gemeinen die einzige ist, welche, schlecht und recht, die Nation repräsentirt, so mußte sie auch allein das Recht haben, ihr Abgaben aufzulegen; das ist der einzige Wall, den man finden konnte, um den Despotismus und die Insolenz der Höflinge zu hemmen.

Aber bei einer Regierung, wo alle Autoritäten von der Nation ausgehen, wo der oberste Herrscher das Volk ist, weshalb sollte man da die Attribute der legislativen Gewalt in Dinge legen, die ihr fremd sind?

Seit 50 Jahren sehe ich nur eines, was wir gut definirt haben: das ist die Souveränetät des Volkes: aber wir sind nicht glücklicher in der Feststellung dessen gewesen, was constitutionell ist, und in der Vertheilung der verschiedenen Gewalten.

Die Organisation des franz. Volkes ist daher nur noch entworfen.

Die Gewalt der Regierung in der ganzen Ausdehnung, die ich ihr gebe, müßte als der wahre Repräsentant der Nation betrachtet werden, welche in Folge der constitutionellen Charte und der organischen Gesetze herrschen müßte; sie theilt sich, wie mir scheint, sehr natürlich, in zwei ganz verschiedene Magistraturen:

1) In eine, welche bewacht und nicht handelt, die, welche wir jetzt vollziehende Gewalt nennen, alle großen Maß-

regeln zu unterwerfen verpflichtet wäre, wenn ich so sprechen darf, die Gesetzgebung der Vollstreckung: die große Magistratur wäre wahrhaft der große Rath der Nation; sie hätte den ganzen Theil der Verwaltung oder Vollziehung, welche durch unsere Constitution der legislativen Gewalt anvertraut ist.

Durch dieses Mittel würde die Gewalt der Regierung in 2 Magistraturen bestehen, die vom Volke ernannt würden, von denen die eine sehr zahlreich wäre, und in welche nur solche Männer aufgenommen werden könnten, die schon einige der Funktionen versehen hätten, welche Reife in den Regierungsgegenständen verleihen.

Die legislative Gewalt würde zunächst alle organischen Gesetze machen und sie abändern, aber nicht binnen 2 oder 3 Tagen, wie man gethan hat; denn wird ein organisches Gesetz einmal ausgeübt, so glaube ich nicht, daß man es vor einer Discussion von 4 oder 5 Monaten ändern dürfte.

Diese legislative Gewalt, ohne Rang in der Republik, theilnahmlos, ohne Augen und Ohren für das, was sie umgiebt, würde keinen Ehrgeiz haben, und uns nicht mit tausend Gelegenheitsgesetzen überschwemmen, die sich schon allein durch ihre Abgeschmacktheit anulliren, und uns eine Nation ohne Gesetz mit 300 Foliobänden von Gesetzen geben.

Das, glaube ich, ist ein vollständiger Codex der Politik, den die Umstände, in denen wir uns befunden haben, verzeihlich machen. Es ist ein so großes Unglück für eine Nation von 30 Millionen Seelen und im 18. Jahrhundert, gezwungen zu sein, zu den Bajonetten ihre Zuflucht zu nehmen, um das Vaterland zu retten! Die heftigen Mittel klagen den Gesetzgeber an, denn eine Constitution, die den Menschen gegeben ist, muß auf die Menschen berechnet sein.

einen großen Theil der tapfern Soldaten verloren haben, welche allein das ganze Haus Oestreich besiegten und das ganze Europa verwandelten. Sie haben 150000 Mann am Rhein, ich habe 50000 in Italien.

2) Der Kaiser dagegen hat 150000 Mann gegen mich, 40000 Mann in Reserve und höchstens 40000 Mann jenseit des Rheins.

3) Die Weigerung, den Vertrag des Königs von Sardinien zu ratificiren, raubte mir 10000 Mann, und verursachte mir wirkliche Besorgnisse wegen meines Rückens, der durch die außerordentlichen Rüstungen des Königs von Neapel geschwächt wurde.

4) Die Spitzen der Berge sind schon mit Schnee bedeckt: ich könnte nicht vor einem Monat die militärischen Operationen beginnen, da der General, welcher die Armee von Deutschland kommandirt, mir einen Brief schrieb, durch welchen er mich von dem schlechten Zustande seiner Armee unterrichtete und mir mittheilte, daß der 14tägige Waffenstillstand zwischen beiden Armeen noch nicht abgelaufen sei. Es sind 10 Tage nöthig, um einen Courrier von Udine zu der Armee nach Deutschland zu schicken und den Bruch anzuzeigen. Die Feindseligkeiten konnten daher erst 25 Tage nach dem Bruche beginnen, und dann befanden wir uns in dem heftigsten Schnee.

5) Man hätte auch den Monat April abwarten und den ganzen Winter damit zubringen können, die Armee zu organisiren, und einen Plan zu entwerfen, der, unter uns gesagt, außerordentlich schlecht zusammengestellt war; aber das paßte nicht für die innere Lage der Republik, unserer Finanzen und der Armee von Deutschland.

6) Wir haben Krieg mit England: dieser Feind ist ziemlich beträchtlich.

Wenn der Kaiser seine Verluste durch einige Jahre des Friedens ersetzt, so organisirt sich die cisalpinische Republik ihrerseits, und die Besetzung von Mainz, so wie die Vernichtung Englands ersetzen uns das Uebrige, und werden diesen Fürsten wohl abhalten, daran zu denken, sich mit uns zu messen.

7) Nie seit mehreren Jahrhunderten hat man einen glänzenderen Frieden geschlossen, als den, welchen wir schließen. Wir erwerben von der Republik Venedig den Theil, der für uns der werthvollste ist. Ein anderer Theil von dem Gebiete dieser Republik wird der cisalpinischen erworben, und der Rest dem Kaiser.

8) England wollte eine andere Coalition erneuern. Der Krieg, der national und volksthümlich war, als der Feind an unsern Grenzen stand, scheint jetzt dem Volke fremd zu seyn, und ist ein Krieg der Regierung geworden. Nach der natürlichen Ordnung der Dinge wären wir darin zuletzt erlegen.

9) Wenn Cisalpinien die militärischesten Grenzen von Europa hat, wenn Frankreich Mainz und den Rhein hat, in der Levante das außerordentlich befestigte Corfu und die andern Inseln, was kann man dann weiter verlangen? Unsere Kräfte zersplittern, damit England fortfährt, uns Spanien, die Colonien, Holland zu nehmen, und noch für lange Zeit die Wiederherstellung unsers Handels und unserer Marine zu entfernen?

10) Die Oestreicher sind schwerfällig und geizig: kein Volk ist minder intriguant, und für unsere militärischen Angelegenheiten weniger gefährlich, als sie — der Engländer dagegen ist freigebig, intriguant, unternehmend. Unsere Regierung muß die anglikanische Monarchie vernichten, oder darauf gefaßt sein, selbst durch die Bestechung und die Intrigue dieser thätigen Insulaner vernichtet zu werden. Der gegenwärtige

Augenblick, bietet uns ein schönes Spiel. Concentriren wir unsere ganze Thätigkeit gegen die Marine und vernichten England: ist das geschehen, so liegt Europa zu unsern Füßen.

Bonaparte.

Nach dem Friedensschlusse von Campo Formio ernannte die Akademie Bonaparte zu ihrem Mitgliede. Er dankte ihr dafür durch den folgenden Brief:

„Der Beifall der ausgezeichneten Männer, welche das Institut bilden, ehrt mich. Ich fühle wohl, daß ich lange ihr Schüler sein werde, ehe ich ihnen gleich komme. Gäbe es eine ausdrucksvollere Weise, ihnen die Achtung dazuthun, die ich für sie hege, so würde ich mich derselben bedienen.

„Die wahren Eroberungen, die einzigen, welche keine Reue zurücklassen, sind die, welche man gegen die Unwissenheit macht. Die ehrenvollste Beschäftigung, wie die nützlichste für die Nationen, ist, zur Erweiterung der menschlichen Begriffe beizutragen. Die wahre Macht der französischen Republik muß in Zukunft darin bestehen, nicht zu erlauben, daß ein einziger neuer Gedanke existirt, der ihr nicht angehört.

Brief des General Bonaparte an das vollziehende Directorium.

Cairo, den 6. Thermidor Jahr VI.
(24. Juli 1798.)

Am 19. Messidor brach die Armee von Alexandrien auf. Sie kam am 20. nach Damanhur, und litt bei dem Durchzug durch diese Wüste viel von der übermäßigen Hitze und dem Wassermangel.

Gefecht von Rahmanieh.

Am 22. trafen wir bei Rahmanieh auf den Nil, und

vereinigten uns hier mit der Division des General Dugna, die über Rosette gekommen war, und mehrere forcirte Märsche gemacht hatte.

Die Division des General Desaix, wurde durch ein Corps von 7 bis 800 Mamelucken angegriffen, die sich nach einer ziemlich lebhaften Kanonade und dem Verlust von einigen Mann zurückzogen.

Schlacht von Chebrheis.

Indeß erfuhr ich, daß Murad-Bey, an der Spitze seiner Armee, die aus einer großen Menge Cavallerie bestehe, und acht bis zehn große Kanonierschaluppen so wie mehrere Batterien auf dem Nil hätte, uns bei dem Dorfe Chebrheis erwartete. Am 24. Abends setzten wir uns in Marsch, um uns ihm zu nähern. Am 25. mit Tagesanbruch, fanden wir uns ihm gegenüber.

Wir hatten nur 200 Mann Cavallerie, die noch dazu durch die Ueberfahrt steif und ermüdet waren; die Mamelucken hatten ein vortreffliches Corps Cavallerie, bedeckt mit Gold und Silber, bewaffnet mit den besten englischen Karabinern und Pistolen, mit den besten Säbeln des Orient, und vielleicht mit den besten Pferden des Continentes beritten.

Die Armee war in Schlachtordnung aufgestellt; jede Division bildete ein Quarré, und hatte die Bagage in der Mitte und die Artillerie in den Zwischenräumen der Bataillone. Die Bataillone hatten ihre zweiten und vierten Abtheilungen hinter den ersten und dritten. Die fünf Divisionen der Armee waren en échelons aufgestellt, flankirten sich untereinander, und wurden von zwei Dörfern flankirt, die wir besetzt hatten.

Der Bürger Perrée, Chef der Marine-Division, rückte mit drei Kanonier-Schaluppen, einer Schebecke und einer Halbgaleere vor, um die feindliche Flotille anzugreifen. Der Kampf

war außerordentlich hartnäckig. Von beiden Seiten geschahen über 1500 Kanonenschüsse. Der Chef der Division Perrée wurde durch eine Kanonenkugel am Arm verwundet, und durch seine guten Anordnungen so wie durch seine Unerschrockenheit gelang es ihm, die drei Kanonier-Schaluppen und die Halbgaleere, welche die Mamelucken genommen hatten, wiederzunehmen, und ihr Admiralsschiff in Brand zu stecken. Die Bürger Monge und Berthollet, welche auf der Schebecke waren, haben in schwierigen Augenblicken viel Muth gezeigt. Der General Andréossy, welcher die Landungstruppen commandirte, hat sich vortrefflich benommen.

Die Cavallerie der Mamelucken überschwemmte bald die ganze Ebene, umging unsere Flügel und suchte auf allen Seiten in unsern Flanken und in unserm Rücken den schwachen Punkt, um einzudringen; aber überall fand sie die Linie gleich furchtbar und ein doppeltes Feuer von der Flanke und in der Front. Sie versuchten mehrmals anzugreifen, konnten sich aber nicht dazu entschließen. Einige Tapfere plänkelten; sie wurden durch das Pelotonfeuer von Scharfschützen empfangen, die in den Zwischenräumen zwischen den Bataillionen vorgeschoben waren. Nachdem sie sich einen Theil des Tages in halber Kanonenschußweite aufgehalten hatten, bewirkten sie ihren Rückzug. Man kann ihren Verlust auf 300 Todte und Verwundete schätzen.

Wir sind acht Tage marschirt, entblößt von Allem, und in einem der glühendsten Climate der Welt.

Am 2. Thermidor Morgens erblickten wir die Pyramiden.

Am 2. Abends befanden wir uns sechs Stunden von Cairo; und ich erfuhr, daß sich die 23 Beis mit allen ihren Streitkräften bei Embabeh verschanzt und ihre Verschanzungen mit mehr als 60 Stücken Geschütz besetzt hätten.

Schlacht bei den Pyramiden.

Am 3. mit Tagesanbruch trafen wir die Avantgarden, welche wir von Dorf zu Dorf trieben.

Um 2 Uhr Nachmittags befanden wir uns den Verschanzungen und der Armee des Feindes gegenüber.

Ich befahl den Divisionen der Generale Desaix und Reynier auf dem rechten Flügel zwischen Direnchen und Embabeh Position zu fassen, so daß sie dem Feinde die Verbindung nach Oberägypten abschnitten, welches sein natürlicher Rückzug war. Die Armee war eben so aufgestellt, wie in der Schlacht bei Chebreis.

Sobald Murat Bei die Bewegung des General Desaix bemerkte, beschloß er, ihn anzugreifen, und schickte einen seiner tapfersten Beis mit einem Elitecorps ab, welches die beiden Divisionen mit der Schnelligkeit des Blitzes angriff. Man ließ ihn bis auf 500 Schritte herankommen, und empfing ihn dann mit einem Hagel von Kugeln und Cartätschen, der eine große Menge niederstreckte. Die Uebrigen warfen sich in den Zwischenraum zwischen den beiden Divisionen, wo sie durch ein doppeltes Feuer empfangen wurden, das ihre Niederlage vollendete.

Ich ergriff den Augenblick, und befahl der Division des General Bon, die am Nil stand, die Verschanzungen anzugreifen, und dem General Vial, welcher die Division des General Menu kommandirte, zwischen das Corps, welches ihn angegriffen hatte, und die Verschanzungen vorzurücken, um dadurch den dreifachen Zweck zu erfüllen:

Das Corps abzuhalten, dahin zurückzukehren;

Dem, welches dieselben besetzt hielt, den Rückzug abzuschneiden;

Und endlich, wenn es nöthig wäre, diese Verschanzungen von der linken Seite anzugreifen.

Sobald die Generale Vial und Bon in Schußweite waren, befahlen sie den ersten und dritten Divisionen jedes Bataillones, die Angriffscolonne zu formiren, während die zweiten und vierten Divisionen ihre Stellung beibehielten, und noch immer ein Quarré formirten, welches, jetzt nur drei Mann hoch, vorrückte, um die Angriffscolonne zu unterstützen.

Die Angriffscolonnen des Generals Bon, geführt durch den tapfern General Rampon, warfen sich mit ihrem gewöhnlichen Ungestüm auf die Verschanzungen, ungeachtet des Feuers einer ziemlich großen Menge Artillerie; da machten die Mamelucken einen Angriff. Sie verließen die Verschanzungen im gestreckten Galopp. Unsere Colonnen hatten so viel Zeit, Halt und nach allen Seiten Front zu machen, und den Feind mit aufgepflanztem Bajonnet, so wie mit einem Kugelregen, zu empfangen. Im Nu war das Schlachtfeld damit bedeckt. Unsere Truppen hatten die Verschanzungen bald genommen. Die Mamelucken warfen sich fliehend auf ihren linken Flügel. Aber ein Bataillon Scharfschützen, unter dessen Feuer sie in einer Entfernung von fünf Schritt vorüber mußten, richtete ein entsetzliches Blutbad unter ihnen an. Eine große Menge warf sich in den Nil und ertrank.

Ueber 400 mit Bagage beladene Kameele und 50 Stücke Geschütz fielen in unsere Gewalt. Ich schätze den Verlust der Mamelucken auf 2000 Mann Elite-Cavallerie. Eine große Menge der Bei's wurde verwundet oder getödtet. Murat Bei wurde in der Backe verwundet. Unser Verlust beläuft sich auf 20 bis 30 Todte und 120 Verwundete. In derselben Nacht wurde die Stadt Cairo geräumt. Alle ihre Kanonierschaluppen, Corvetten, Briggs, und selbst eine Fregatte, wurden verbrannt, und

am 4. zogen unsere Truppen in Cairo ein. Während der Nacht brannte der Pöbel die Häuser der Bei's nieder und beging mehrere Excesse. Cairo hat bei 300000 Einwohnern den schrecklichsten Pöbel von der Welt.

Nach der großen Menge von Gefechten und Schlachten, welche die Truppen, die ich kommandire, gegen überlegene Streitkräfte geliefert haben, würde ich ihre Haltung und Kaltblütigkeit bei dieser Gelegenheit nicht loben, wenn nicht die ganz neue Art von ihrer Seite eine Geduld erfordert hätte, die mit dem französischen Ungestüm kontrastirt. Hätten sie sich ihrer Hitze überlassen, so würden sie den Sieg nicht errungen haben, der nur durch große Kaltblütigkeit und Geduld zu gewinnen war.

Die Cavallerie der Mamelucken hat eine große Tapferkeit gezeigt. Sie vertheidigten ihr Vermögen, und es war nicht Einer von ihnen, bei dem unsere Soldaten nicht 3, 4, 500 Louisd'or gefunden hätten.

Der ganze Luxus dieser Menschen besteht in ihren Pferden und ihren Waffen. Ihre Häuser sind erbärmlich. Es ist schwer, ein fruchtbareres Land zu sehen, und ein elenderes, unwissenderes, gesunkeneres Volk. Sie ziehen einen Knopf unserer Soldaten einem Sechsfrankenthaler vor; in den Dörfern kannten sie nicht einmal eine Scheere. Ihre Häuser sind aus ein wenig Koth aufgeführt. Sie haben kein anderes Hausgeräth, als eine Strohmatte, und zwei bis drei irdene Töpfe. Sie essen und verbrauchen im Allgemeinen sehr wenig. Sie kennen den Gebrauch der Mühlen nicht, so daß wir auf ungeheuren Haufen von Korn bivouakirt haben, ohne Mehl erhalten zu können. Wir nähren uns nur von Gemüsen und Thieren. Das wenige Mehl, welches sie aus dem Korn machen, bereiten sie

mit Steinen, und in einigen großen Dörfern giebt es Mühlen, die von Ochsen getrieben werden.

Wir sind fortwährend durch Schwärme von Arabern geneckt worden, welche die größten Räuber und die abscheulichsten Ungeheuer der Erde sind, und die Türken eben so ermorden, wie die Franzosen, oder überhaupt Alles, was ihnen in die Hände fällt. Der Brigadegeneral Mürner und mehrere andere Adjudanten und Offiziere des Generalstabes sind durch diese Elenden ermordet worden. Hinter einem Graben auf ihren vortrefflichen kleinen Pferden im Hinterhalt liegend, wehe Jedem, der sich von den Colonnen nur hundert Schritte entfernt. Der General Mürner bestand ungeachtet der Vorstellungen der Hauptwache, und getrieben durch ein Verhängniß, welches ich oft bei denen walten sah, die ihren letzten Stunden nahe sind, darauf, nach einer kleinen Höhe zu reiten, die 200 Schritte von dem Lager entfernt war. Hinter dieser Höhe waren 3 Beduinen versteckt, die ihn ermordeten. Die Republik erleidet durch ihn einen wahren Verlust: er war einer der tapfersten Generale, die ich gekannt habe.

Die Republik kann keine Kolonie haben, welche ihr mehr zur Hand läge und einen reichern Boden hätte, als Aegypten. Das Clima ist sehr gesund, weil die Nächte frisch sind. Ungeachtet vierzehntägigen Marsches, Anstrengungen aller Art, der Entbehrung des Weines, und selbst alles dessen, was die Ermüdung erleichtern kann, haben wir keine Kranken. Der Soldat hat eine große Hülfsquelle in den Pastequen gefunden, einer Art von Wassermelonen, die in großer Menge vorhanden sind.

Die Artillerie hat sich besonders ausgezeichnet. Ich bitte Sie um den Grad eines Divisionsgenerals für den Brigadegeneral Domartin. Ich habe den Brigadechef Dessaing, welcher

die 4. Halbbrigade kommandirt, zum Brigadegeneral befördert; der General Zayonschek hat sich bei mehreren wichtigen Sendungen, die ich ihm anvertraute, sehr gut benommen.

Der Kriegskommissair Sucy hat sich auf unserer Flottille des Nil eingeschifft, damit er näher ist, um uns Lebensmittel vom Delta zukommen zu lassen. Da er sah, daß ich die Märsche verdoppelte, und bei der Schlacht an meiner Seite zu sein wünschte, warf er sich in eine Kanonierschaluppe, und trennte sich von der Flotille, ungeachtet der Gefahren, denen er sich dadurch aussetzte. Seine Schaluppe strandete; er wurde durch eine große Menge von Feinden angegriffen. Er zeigte die größte Tapferkeit; im Arm sehr gefährlich verwundet, gelang es ihm durch sein Beispiel, die Equipage wieder zu ermuthigen, und die Schaluppe aus der bösen Lage zu befreien, in die sie gerathen war.

Wir sind seit unserer Abfahrt ohne alle Nachricht von Frankreich.

Ich werde augenblicklich einen Offizier mit allen Mittheilungen über die ökonomische, moralische und politische Lage dieses Landes an Sie absenden.

Eben so werde ich Sie mit der größten Ausführlichkeit von allen Denen in Kenntniß setzen, die sich auszeichneten, so wie von den Beförderungen, die ich vorgenommen habe.

Ich bitte Sie, den Grad eines Contreadmirals dem Divisionschef Bürger Perrée zu bewirken, der durch seine Unerschrockenheit einer der ausgezeichnetesten Offiziere der Marine ist.

Ich bitte Sie, eine Gratifikation von 1200 Fr. an die Frau des Bürgers Larrey, des Generalstabsarztes unserer Armee, auszahlen zu lassen. Er hat uns in der Wüste durch

seine Thätigkeit und seinen Eifer die größten Dienste geleistet. Von allen Gesundheitsoffizieren, die ich kenne, ist er am besten dazu befähigt, an der Spitze von den Feldlazarethen einer Armee zu stehen.

Bonaparte.

Brief des General Bonaparte an das vollziehende Directorium.

Jaffa, den 23. Ventôse, Jahr VII.
(13. März 1799)

Am 5. Fructidor schickte ich einen Offizier an Djezzar, Pascha von Acre, ab: er empfing ihn schlecht und antwortete nicht.

Am 29. Brumaire schrieb ich ihm einen andern Brief: er ließ dem Ueberbringer den Kopf abschneiden.

Die Franzosen wurden in Acre festgenommen und grausam behandelt.

Die Provinzen Aegyptens wurden mit Firmans überschwemmt, in denen Djezzar seine feindlichen Absichten nicht verhehlte und seine Ankunft verkündete.

Er that noch mehr: er besetzte die Provinzen Jaffa, Ramleh und Gaza. Seine Avantgarden nahmen Position bei El Arich, wo einige gute Brunnen und ein Fort sind, das in der Wüste liegt, zehn Stunden über der ägyptischen Grenze.

Ich hatte also keine Wahl mehr: ich wurde zum Kriege gezwungen, und glaubte, nicht zögern zu müssen, ihm diesen selbst zu bringen.

Der General Reynier zog am 16. Pluviose seine Avantgarde zusammen, welche unter den Befehlen des unermüdlichen General Lagrange bei Chatieh stand, 3 Tagereisen in der Wüste, wo ich bedeutende Magazine zusammen gebracht hatte

Der General Kleber langte am 18. Pluviose von Damiette am See Menzale an, auf dem man mehrere Kanonierbarken erbaut hatte, landete bei Paluse, und begab sich nach Chatieh.

Gefecht von El Arich.

Der General Reynier brach am 18. Pluviose von Chatieh mit seiner Division auf, um sich nach El Arich zu begeben. Er mußte mehrere Tage durch die Wüste marschiren, ohne Wasser zu finden; Schwierigkeiten aller Art wurden besiegt: der Feind wurde angegriffen, zurückgeworfen, das Dorf El Arich genommen, und die ganze feindliche Avantgarde in dem Fort von El Arich blokirt.

Nacht-Angriff.

Indeß hatte die Cavallerie Djezzar Paschas, unterstützt durch ein Corps Infanterie, eine Stunde in unserm Rücken Posten gefaßt, und blokirte die Belagerungsarmee.

Der General Kleber ließ den General Reynier eine Bewegung machen; um Mitternacht wurde das feindliche Lager umzingelt, angegriffen, genommen; einer der Beis wurde getödtet. Effecten, Waffen, Bagage wurden erobert: von den Menschen hatten die meisten die Zeit gehabt, sich zu retten; mehrere Mamelucken Ibrahim Beis wurden zu Gefangenen gemacht.

Belagerung des Forts von El Arich.

Die Tranchéen wurden vor dem Fort von El Arich eröffnet; eine unserer Minen wurde entdeckt und unsere Mineure vertrieben. Am 28. Pluviose wurden eine Breschbatterie und zwei andere Batterien errichtet: man kanonierte den ganzen 29. Am 30. Mittags war die Bresche gangbar; ich forderte den Kom-

mandanten auf, sich zu ergeben, und er that es. Wir fanden in El Arich 300 Pferde, viel Zwieback, Reis, 500 Albanesen, 500 Maugrabiner, 200 Adonier und Caramanier. Die Maugrabiner nahmen bei uns Dienste: ich habe ein Hülfscorps aus ihnen formirt.

Wir verließen El Arich am 4. Ventose; die Avantgarde verirrte sich in der Wüste und litt sehr viel durch Wassermangel; es fehlte uns auch an Lebensmitteln, und wir waren gezwungen, Pferde, Maulthiere, Kamele zu essen.

Am 6. waren wir bei den Säulen, die auf der Grenze zwischen Afrika und Asien errichtet sind; am 6. schliefen wir in Asien.

Am folgenden Tage waren wir auf dem Marsche nach Gaza: um 10 Uhr Morgens entdeckten wir 3—4000 Mann Cavallerie, die gegen uns marschirten.

Gefecht von Gaza.

Der General Murat, welcher die Cavallerie kommandirte, ließ sie durch Bewegungen, die mit Präcision ausgeführt wurden, im Angesicht des Feindes über mehre Sturzbäche setzen.

Die Division Kleber ging links auf Gaza zu; der General Lannes unterstützte mit seiner leichten Infanterie die Bewegungen der Cavallerie, die in 2 Linien aufgestellt war. Jede Linie hatte eine Reserve-Schwadron. Wir griffen den Feind in der Nähe der Höhe an, von der man die Aussicht auf den Ebrac hat und wohin Simson die Thore von Gaza trug. Der Feind wartete den Angriff nicht ab, sondern wich zurück: er hatte einige Todte, darunter auch den Kiaya des Pascha.

Die 22. leichte Infanterie-Brigade hat sich sehr gut benommen: sie folgte den Pferden im Sturmschritt, gleichwohl

hatte sie seit mehreren Tagen keine gute Mahlzeit gehalten, und nicht hinlänglich Wasser getrunken.

Wir zogen in Gaza ein: wir fanden daselbst 15000 Pf. Pulver; viele Kriegsmunition, Bomben, Handwerkszeug, über 200000 Rationen Zwieback und 6 Kanonen.

Das Wetter wurde abscheulich; viel Donner und Regen; seit unserer Abreise aus Frankreich hatten wir keinen Sturm gesehen.

Wir schliefen am 10. in Eswod, den alten Azot.

Wir schliefen den 11. in Rameh: der Feind hatte es mit solcher Uebereilung geräumt, daß er uns 100,000 Rationen Zwieback zurückließ, noch viel mehr Gerste und 1500 Schläuche, die Djezzar zu dem Marsche durch die Wüste hatte anfertigen lassen.

Belagerung von Jaffa.

Die Division Kleber berannte zuerst Jaffa und ging dann über den Fluß Hayah, um die Belagerung zu decken; die Division Bon besetzte die rechten Fronten der Stadt und die Division Lannes die linken.

Der Feind demaskirte einige 40 Kanonen auf allen Punkten der Umwallungslinie, aus denen er ein lebhaftes und anhaltendes Feuer unterhielt.

Am 16. waren Approchen-Batterien, die Breschbatterie und eine Mörserbatterie, im Stande, zu feuern. Die Garnison machte einen Ausfall; da sah man eine Masse verschieden gekleidete Menschen und von allen Farben auf die Breschbatterie zustürzen: Maugrebiner, Albanesen, Kurden, Natolier, Karamanier, Damascener, Alepinen, Schwarze von Teckrur. Sie wurden lebhaft zurückgeworfen, und kehrten schneller um, als sie gewollt hätten. Mein Adjudant Duroc, ein Offi-

zier, zu dem ich viel Vertrauen habe, zeichnete sich ganz besonders aus.

Mit Tagesanbruch am 17. ließ ich den Gouverneur auffordern; er ließ meinem Abgeordneten den Kopf abschlagen und antwortete nicht. Um 7 Uhr begann das Feuer, um 1 Uhr hielt ich die Bresche für gangbar. Der General Lannes traf die Dispositionen zum Sturme; der Generaladjudant Netherwood bestieg mit 10 Scharfschützen zuerst die Bresche; ihm folgten 3 Grenadiercompagnien der 13. und der 69. Halbbrigade, kommandirt durch den Generaladjudanten Rambaud, für welchen ich den Grad eines Brigadegenerals von Ihnen erbitte.

Um 5 Uhr waren wir Herren der Stadt, welche 24 Stunden lang der Plünderung und allen Greueln des Krieges Preis gegeben wurde, der mir nie so abscheulich erschienen ist.

4000 Mann von den Truppen Djezzars sind über die Klinge gesprungen; darunter waren 800 Kanoniere. Ein Theil der Einwohner ist niedergehauen worden.

Während der folgenden Tage kamen von St. Jean d'Acre mehre Fahrzeuge mit Kriegsmunition und Mundvorräthen; sie wurden in dem Hafen genommen; sie staunten, die Stadt in unserer Gewalt zu sehen; die Meinung war, sie würde uns 6 Monate aufhalten.

Abd — Ullah, der General Djezzars, war gewandt genug, sich unter den Leuten aus Aegypten zu verbergen, und sich mir zu Füßen zu werfen.

Ich schickte nach Damascus und Aleppo über 500 Personen aus diesen beiden Städten, so wie 4—500 Personen aus Aegypten.

Ich habe den Mameluken und den Katchefs, die ich in El Arich gefangen nahm, verziehen; ich verzieh Omar Macram,

dem Scheik von Cairo; ich war milde gegen die Aegyptier, sowie gegen das Volk von Jaffa, aber strenge gegen die Garnison, welche mit den Waffen in der Hand gefangen genommen wurde.

Wir fanden in Jaffa 50 Kanonen, von denen 30, welche die Feldequipage bildeten, nach europäischem Muster sind, Munition, über 400,000 Rationen Zwieback, 2000 Centner Reis und einige Seifenmagazine.

Das Geniecorps und die Artillerie haben sich ausgezeichnet.

Der General Caffarelli, der diese Belagerungen leitete, und die verschiedenen Plätze Aegyptens befestigen ließ, ist ein Officier, der sich durch seltene Thätigkeit, Muth und Talente empfiehlt.

Der Brigadechef des Geniecorps, Samson, hat die Avantgarde kommandirt, welche Khatieh in Besitz nahm, und bei allen Gelegenheiten die größten Dienste geleistet.

Der Kapitain des Geniecorps, Sabatier, ist bei der Belagerung von El Arich verwundet worden.

Der Bürger Aimé ist durch einen unterirdischen Gang, der in das Innere der Stadt führt, zuerst in Jaffa eingedrungen.

Der Brigadechef Songis, Director des Artillerieparkes, hat die Geschütze nur mit den größten Schwierigkeiten fortzuschaffen vermocht; er kommandirte den Hauptangriff auf Jaffa.

Wir haben den Bürger Lugen verloren, Chef der 22. leichten Infanteriebrigade, welcher in der Bresche getödtet wurde. Dieser Offizier wurde von der Armee lebhaft betrauert: Die Soldaten seines Corps haben ihn wie ihren Vater beweint. Ich ernannte an seine Stelle den Bataillonschef

Magni, der schwer verwundet worden ist. Diese verschiedenen Gefechte haben uns 50 Todte und 200 Verwundete gekostet.

Die Armee der Republik ist Herrin von ganz Palästina.

Unterzeichnet.

Bonaparte.

Paris, den 3. Nivose Jahr VIII.
(26. December 1789).

Bonaparte, erster Consul der Republik, an Se. Majestät den König von Großbritannien und Irland.

„Berufen durch die Wünsche der französischen Revolution, die erste Beamtenstelle in der Republik einzunehmen, halte ich es für zweckmäßig, indem ich meine Funktionen antrete, Ew. Majestät davon unmittelbare Mittheilung zu machen.

„Soll der Krieg, der seit 8 Jahren die 4 Welttheile verheert hat, ewig sein? Gibt es kein Mittel, sich zu verständigen?

„Wie können die beiden aufgeklärtesten Nationen Europas, deren Macht und Größe stärker sind, als ihre Sicherheit und Unabhängigkeit es fordert, dem Gedanken einer eitlen Größe die Wohlthaten des Handels, des innern Gedeihens und des Familienglückes opfern? Wie können sie nicht fühlen, daß der Friede ebenso glorreich als nothwendig ist?

„Diese Gesinnungen können nicht fremd sein für das Herz Ew. Majestät, der Sie über eine freie Nation regieren, und in der alleinigen Absicht, sie glücklich zu machen.

„Ew. Majestät werden in dieser Eröffnung nichts sehen, als mein aufrichtiges Verlangen, wesentlich zu einem allgemeinen Frieden beizutragen, durch einen schnellen, offenen Schritt,

frei von jenen Formen, welche vielleicht nöthig sind, die Abhängigkeit schwacher Staaten zu verhüllen, welche aber bei denen, die stark sind, nichts beweisen, als das gegenseitige Verlangen, sich zu betrügen.

„Frankreich und England können durch den Mißbrauch ihrer Macht noch lange zum Unglück aller Nationen den Augenblick ihrer gänzlichen Erschöpfung verzögern; aber ich will es wagen, zu sagen, daß das Geschick aller civilisirten Nationen an das Ende eines Krieges gefesselt ist, der die ganze Welt umfaßt.

Als Napoleon zum Kaiser ernannt worden war, schrieb er an den Pabst:

„Der Augenblick ist gekommen, wo die Aussöhnung der Kirche und des Reiches die feierlichste Heiligung erhalten wird. Die erste Wirkung Ihrer Nachgiebigkeit wird sein, das französische Volk mit der Monarchie auszusöhnen, welche zu seiner Ruhe nöthig ist, jeden Vorwand zum Bürgerkriege zu verhindern und alle Zwistigkeiten zu beseitigen, die zu einem Schisma führen, indem Sie auf bestimmte Weise das Verhältniß der Religion zum Staate und das Verhältniß des Staates zur Religion festsetzen.

„Frankreich verdient übrigens diese besondere Gunst. Seine Kirche ist die älteste Tochter der römischen Kirche; es kommt darauf an, alle Wolken zu zertheilen, welche die letzten Tage ihres Vereines verdunkelt haben, und dieser Verein wird um so heiliger werden und die folgenden Tage um so heiterer sein.

„Wir unsererseits nehmen uns vor, das Verderben der Kirche wieder gut zu machen, dem Cultus seinen früheren Glanz und dessen Dienern unser ganzes Vertrauen zurückzugeben, wenn Ew. Heiligkeit unsern Wünschen durch die Eingebung des Allerhöchsten entsprechen, dessen Organ auf Erden Sie sind.

„In allen religiösen, moralischen und politischen Beziehungen wird die christliche Welt ungeheuere Vortheile aus der Reise ernten, die ich Ew. Heiligkeit bitte, nach Paris zu unternehmen; diese Reise, welche Sie ungeachtet der Jahreszeit, der Entfernung und der Mühseligkeiten anzutreten nicht zögern dürfen, wenn das Wohl der Religion die Nothwendigkeit derselben darthut.

„Schon stimmen die Herzen aller Franzosen in der Dankbarkeit und Verehrung überein, die sie für den hegen, der durch seine Weisheit und seine Tugenden zu der Herrschaft der Kirche berufen wurde.

„Allgemeine Huldigungen werden alle Schritte des heiligen Vaters begleiten, dem man dieselben Ehrenbezeigungen erweisen soll, welche Leo III. von Karl dem Großen, unserm glorreichen Vorgänger, empfing.

Als Napoleon den Thron Frankreichs bestieg, schrieb er an den König von England den folgenden Brief:

Mein Herr Bruder!

Durch die Vorsehung und die Stimme des Senates, des Volkes und der Armee auf den französischen Thron berufen, ist mein erstes Gefühl, ein Wunsch des Friedens. Frankreich und England reiben ihr Wohl auf; sie können Jahrhunderte mit einander kämpfen; aber erfüllen ihre Regierungen dann das Heilige ihrer Pflichten; und klagt so viel nutzlos und ohne die Absicht irgend eines Zweckes vergossenes Blut sie nicht bei ihrem Gewissen an? Ich sehe keine Schande dabei, den ersten Schritt zu thun. Ich glaube der Welt genug bewiesen zu haben, daß ich die Wechselfälle des Krieges nicht fürchte; sie bieten mir überdies nichts, was ich zu fürchten hätte. Der Friede ist der

Wunsch meines Herzens; aber der Krieg ist meinem Ruhme nie zuwider gewesen. Ich beschwöre Ew. Majestät, sich dem Glücke nicht zu entziehen, der Welt den Frieden selbst zu geben; überlassen Sie diese süße Genugthuung nicht Ihren Kindern; denn es giebt nie eine schönere Gelegenheit und keinen günstigeren Augenblick, alle Leidenschaften zum Schweigen zu bringen und lediglich auf das Gefühl der Menschlichkeit und der Vernunft zu hören. Ist dieser Augenblick einmal verloren, welch ein Ziel soll man dann einem Kriege setzen, den alle unsere Anstrengungen nicht beendigen konnten?

Ew. Majestät haben seit zehn Jahren an Gebiet und Reichthümern mehr gewonnen, als Europa umfaßt. Ihre Nation steht auf dem höchsten Punkte des Glücks. Was können Sie von dem Kriege hoffen? Einige Mächte des Continentes zu verbinden? Der Continent wird ruhig bleiben; eine Coalition wird das Uebergewicht und die Continentalgröße Frankreichs nur steigern. Innere Unruhen erneuern? Die Zeiten sind nicht mehr dieselben. Unsere Finanzen zu Grunde zu richten? Finanzen, die sich auf einen guten Ackerbau stützen, werden nie zu Grunde gerichtet. Uns unsere Kolonien nehmen? Die Kolonien sind für Frankreich nur eine Nebensache, und besitzen Ew. Majestät nicht schon mehr, als Sie bewahren können? Wenn Ew. Maj. selbst daran denken wollen, so werden Sie sehen, daß der Krieg Zweck ist, ohne irgend ein für Sie anzunehmendes Resultat. Ach, welch eine traurige Aussicht, Völker mit einander ringen zu lassen, nur damit sie sich schlagen! Die Welt ist so groß, daß unsere beiden Nationen darin leben können, und die Vernunft hat genug Gewalt, um die Mittel zu finden, Alles auszugleichen, wenn man nur von beiden Seiten dazu den festen Willen hat. Ich habe jedenfalls eine heilige und meinem Herzen theuere Pflicht erfüllt. Mögen

Ew. Maj. an die Aufrichtigkeit der Gefühle glauben, die ich gegen Sie ausgesprochen habe, und an mein Verlangen, Ihnen davon Beweise zu geben ꝛc. ꝛc.

Paris, den 2. Januar 1805.

Vor dem Ausbruche des Krieges mit Preußen am 6. October 1806 richtete Napoleon von Bamberg aus an seine Truppen den folgenden Tagesbefehl:

Soldaten! Der Befehl zu Eurer Rückkehr nach Frankreich war gegeben; Ihr hattet Euch dem Vaterlande schon um mehre Märsche genähert. Triumphfeste warteten Eurer und die Vorbereitungen zu Eurem Empfange wurden in der Hauptstadt getroffen.

Aber als wir uns dieser zutrauensvollen Sicherheit hingaben, wurden neue Schlingen unter der Maske der Freundschaft und des Bündnisses gelegt. Kriegsgeschrei ließ sich in Berlin vernehmen; seit zwei Monaten werden wir mit einer Kühnheit gereizt, welche Rache fordert.

Dieselbe Faktion und derselbe Schwindelgeist, welche vor 14 Jahren mit Hülfe unserer inneren Zwistigkeiten die Preußen mitten in die Ebenen der Champagne führten, herrschen noch jetzt bei ihren Beschlüssen. Wenn es nicht mehr Paris ist, welches sie niederbrennen und von Grund aus zerstören wollen, so rühmen sie sich jetzt, ihre Fahnen in der Hauptstadt unserer Alliirten aufpflanzen zu wollen; Sachsen wollen sie zwingen, durch ein schmachvolles Zugeständniß auf seine Unabhängigkeit zu verzichten; Eure Lorbeeren endlich sind es, die sie Euch von der Stirn reißen wollen. Sie verlangen, daß wir Deutschland bei dem Anblicke ihrer Armee räumen. Die Unsinnigen! Sie mögen erfahren, daß es tausendmal leichter ist, die große Hauptstadt zu zerstören, als die Ehre der Kinder des großen Volkes

und seiner Alliirten zu beflecken. Ihre Pläne wurden damals zu Schanden. Sie fanden in den Ebenen der Champagne die Niederlage, den Tod und die Schmach; aber die Lehren der Erfahrung verwischen sich, und es giebt Menschen, in denen das Gefühl des Hasses und der Eifersucht nie erstirbt.

Soldaten, keiner von Euch will nach Frankreich auf einem andern Wege zurückkehren, als auf dem der Ehre. Wir dürfen es nur unter Triumphbogen wegziehend wieder betreten.

Wie, sollten wir den Jahreszeiten, den Meeren, den Wüsten getrotzt; sollten wir das mehrmals gegen uns verbündete Europa besiegt; sollten wir unsern Ruhm vom Orient zum Occident getragen haben, um jetzt in unser Vaterland zurückzukehren, wie Ueberläufer, nachdem wir unsere Verbündeten im Stiche ließen, und um sagen zu hören, daß der französische Adler vor den preußischen Armeen erschrocken sei?

Aber schon sind sie bei unseren Vorposten angelangt. Gehen wir ihnen daher entgegen, weil unsere Mäßigung sie nicht aus dieser merkwürdigen Trunkenheit zu erwecken vermochte. Die preußische Armee erfahre dasselbe Loos, welches sie vor 14 Jahren erfuhr! Sie erfahre, daß wenn es leicht ist, einen Zuwachs des Gebietes und der Macht mit der Freundschaft des großen Volkes zu gewinnen, dessen Feindschaft, die man nur mit Aufgebung jedes Geistes der Vernunft und der Weisheit reizen kann, fürchterlicher ist, als die Stürme des Oceans.

Unmittelbar vor der Schlacht von Jena schrieb Napoleon an den König von Preußen den folgenden Brief:

Mein Herr Bruder!

Ich habe erst am 7. Ew. Maj. Brief vom 25. September erhalten. Es thut mir leid, daß man Sie diese Art von

Schmähschrift unterschreiben ließ. Ich antworte Ihnen nur, um Ihnen die Versicherung zu geben, daß ich Ihnen nie die Dinge zuschreiben werde, die darin enthalten sind; alle widersprechen Ihrem Charakter und unserer Beider Ehre; ich beklage und verachte den Verfasser einer solchen Schrift.

Ich empfing unmittelbar darauf die Note Ihres Ministers vom 1. October. Sie gab mir ein Rendezvous für den 8., als guter Ritter habe ich Wort gehalten, und stehe mitten in Sachsen. Sie mögen mir glauben: ich habe solche Streitkräfte, daß alle die Ihrigen den Sieg nicht lange streitig machen können. Aber weshalb so viel Blut vergießen? Zu welchem Zwecke? Ich werde gegen Ew. Maj. dieselbe Sprache führen, die ich gegen den Kaiser Alexander zwei Tage vor der Schlacht bei Austerlitz geführt habe. Gebe der Himmel, daß verkaufte und fanatisirte Menschen, mehr die Feinde von Ihnen und Ihrer Regierung, als von mir und meiner Nation, Ihnen nicht dieselben Rathschläge geben, um Sie zu demselben Resultate zu bringen.

Sire, ich bin seit sechs Jahren Ihr Freund gewesen. Ich will nicht die Art von Schwindel benutzen, der Ihre Räthe beseelt, und Sie politische Irrthümer begehen läßt, über welche Europa noch ganz erstaunt ist, und militärische Irrthümer, von deren ungeheurer Größe Europa bald wiedertönen wird. Hätten Sie durch Ihre Note mögliche Dinge von mir gefordert, so würde ich sie bewilligt haben; Sie forderten meine Schande, und müssen meiner Antwort gewiß sein. Der Krieg ist also zwischen uns erklärt, das Bündniß für immer zerrissen. Aber weshalb sollen wir unsere Unterthanen ermorden lassen? Ich sehne mich nicht nach einem Siege, der durch den Tod einer Menge anderer guten Kinder erkauft werden muß. Stände ich bei dem Beginn meiner militärischen Laufbahn und könnte

ich die Zufälle der Kämpfe fürchten, so würde diese Sprache durchaus unpassend sein. Sire, Ew. Maj. werden besiegt werden, Sie werden die Ruhe Ihrer Tage, die Existenz Ihrer Unterthanen ohne den Schatten eines Vorwandes blosgestellt haben. Sie sind jetzt noch unschuldig, und können mit mir auf eine Ihrem Range entsprechende Weise unterhandeln; Sie werden, ehe ein Monat vergeht, auf eine ganz andere Art unterhandeln; Sie haben sich zu einem Zorne gehen lassen, den man künstlich berechnet und vorbereitet hat. Sie sagten mir, daß Sie mir oft Dienste erwiesen hätten; nun wohl, ich will Ihnen den größten Beweis geben, daß ich mich derselben erinnere; Sie sind Herr, Ihren Unterthanen die Verheerungen und Unglücksfälle des Krieges zu ersparen. Kaum begonnen können Sie ihn beendigen, und werden dadurch etwas thun, was Europa Ihnen Dank weiß. Wenn Sie auf die Wüthenden hören, die vor 14 Jahren Paris nehmen wollten, und die Sie jetzt in einen Krieg verwickelten und unmittelbar darauf in beleidigende Pläne, die gleich unbegreiflich sind, dann werden Sie Ihrem Volke Uebel zufügen, welche der Rest Ihres Lebens nicht heilen kann.

Sire! Ich habe gegen Ew. Majestät nichts zu gewinnen; ich will nichts von Ihnen, ich habe nichts von Ihnen gewollt: der gegenwärtige Krieg ist ein unpolitischer. Ich fühle, daß ich durch diesen Brief vielleicht eine gewisse Reizbarkeit errege, die jedem Souverain eigen ist; aber die Umstände erlauben keine Schonung. Ich sage Ihnen die Dinge, wie ich sie glaube; und überdies mögen Ew. Maj. mir erlauben, Ihnen zu sagen: es ist keine Entdeckung für Europa, daß Frankreich dreimal so volkreich ist, und eben so krieggewohnt, als Ew. Maj. Staaten. Ich habe Ihnen keine wirkliche Veranlassung zum Kriege gegeben. Mögen Sie dem Schwarm der Uebelwollenden und Unbesonnenen gebieten,

sich im Angesichte Ihres Thrones in der Ehrfurcht zu erhalten, welche Ihnen gebührt, und mögen Sie sich und Ihren Staaten die Ruhe wieder geben. Wenn Sie in mir nicht mehr einen Alliirten wieder finden, so werden Sie doch einen Mann finden, welcher wünscht, nur die Kriege zu führen, die für die Politik meiner Völker unerläßlich sind, und das Blut nicht in einem Kampfe mit Herrschern zu vergießen, die mit mir in keiner Opposition der Industrie, des Handels und der Politik stehen.

Ich bitte Ew. Maj., in diesem Briefe nur den Wunsch zu sehen, Menschenblut zu sparen, und einer Nation, welche geographisch nicht die Feindin der meinigen sein kann, die bittere Reue zu ersparen, zu sehr auf vorübergehende Gefühle geachtet zu haben, welche unter den Völkern eben so leicht aufgeregt als beruhigt werden.

Hiermit bitte ich Gott, mein Herr Bruder, Sie in seinen hohen und heiligen Schutz zu nehmen.

Ew. Majestät guter Bruder

Napoleon.

Bei Gelegenheit der Conferenz in Erfurt schrieben Napoleon und der Kaiser Alexander an den König von England zusammen den folgenden Brief:

Sire! Die gegenwärtigen Verhältnisse Europa's haben uns in Erfurt vereinigt. Unser erster Gedanke ist, den Wünschen und den Bedürfnissen aller Völker nachzugeben, und durch einen schleunigen Frieden mit Ew. Maj. das sicherste Heilmittel für die Unglücksfälle zu suchen, welche auf allen Nationen lasten. Wir setzen Ew. Maj. durch diesen Brief von unserem aufrichtigen Verlangen in Kenntniß.

Der lange und blutige Krieg, welcher den Continent zerrissen hat, ist beendigt, ohne daß er sich erneuern kann. Viele

Veränderungen haben in Europa Statt gefunden, viele Staaten sind über den Haufen geworfen worden. Die Ursache davon liegt in dem Zustande der Aufregung und des Unglückes, zu welchem das Aufhören des Seehandels die größten Völker gebracht hat. Es können noch größere Veränderungen Statt finden, und sämmtlich der Politik der englischen Nation zuwider. Der Friede liegt also zugleich im Interesse der Völker des Continentes, wie im Interesse der Völker Großbritanniens.

Wir vereinigen uns, um Ew. Maj. zu bitten, die Stimme der Menschheit zu hören, indem Sie die der Leidenschaften zum Stillschweigen bringen; mit der Absicht des Gelingens zu suchen, alle Interessen mit einander auszusöhnen, und dadurch alle bestehenden Mächte zu sichern, und das Glück Europa's und der Generation festzustellen, an deren Spitze die Vorsehung uns den Platz angewiesen hat.

Napoleon.
Alexander.

Unter dem 14. October 1808 schrieb Napoleon an den Kaiser Franz als Antwort auf einen Brief, den er von demselben erhalten hatte:

Mein Herr Bruder!

Ich danke Ew. K. K. Maj. für den Brief, den Sie mir zu schreiben geruhten, und den der Baron Vincent mir übergab. Ich habe nie an den redlichen Absichten Ew. Maj. gezweifelt, aber ich fürchtete nichts desto weniger einen Augenblick, die Feindseligkeiten zwischen uns erneuert zu sehen. Es giebt in Wien eine Faktion, welche die Furcht erheuchelt, um Ihr Cabinet in heftige Maßregeln zu stürzen, die der Ursprung größerer Unglücksfälle, als die vorhergehenden sein würden. Ich war Herr, die Monarchie Ew. Maj. zu zerstückeln, oder sie wenig-

stens minder mächtig zu lassen. Ich habe es nicht gewollt. Was sie ist, ist sie mit meinem Willen: das ist der augenscheinlichste Beweis, daß meine Rechnungen bezahlt sind, und daß ich nichts mehr von ihr will. Ich bin stets bereit, die Integrität Ihrer Monarchie zu garantiren. Ich werde nie etwas gegen die vorzüglichsten Interessen Ihrer Staaten unternehmen. Aber Ew. Maj. dürfen nicht in Frage stellen, was 15 Jahre des Krieges beendet haben. Sie müssen jede Proklamation und jeden Schritt verbieten, der zum Kriege reizen könnte. Die letzte Aushebung in Masse würde den Krieg herbeigeführt haben, hätte ich fürchten können, daß diese Aushebung und diese Vorbereitungen mit Rußland verabredet wären. Ich habe die Lager der Verbündeten aufgelöst; 100,000 Mann meiner Truppen gehen nach Boulogne, um meine Anschläge gegen England zu erneuern. Ew. Maj. mögen sich daher jeder Rüstung enthalten, die mir Besorgnisse erwecken und eine Diversion zu Gunsten Englands machen könnte. Ich mußte glauben, als ich das Glück hatte, Ew. Maj. zu sehen, und als ich den Vertrag von Preßburg abschloß, daß unsere Angelegenheiten für immer beendigt wären, und daß ich mich dem Seekriege überlassen könnte, ohne beunruhigt oder abgehalten zu werden. Ew. Maj. mögen denen mißtrauen, welche, von den Gefahren Ihrer Monarchie redend, Ihr Glück stören, das Ihrer Familie und Ihrer Völker. Diese allein sind gefährlich; diese allein rufen die Gefahren herbei, die sie zu fürchten scheinen. Mit einem geraden, offenen und einfachen Benehmen werden Ew. Maj. Ihre Völker glücklich machen, und selbst des Glückes genießen, dessen Bedürfniß Sie nach so vielen Unruhen fühlen müssen. Sie dürfen dann sicher sein, in mir einen Mann zu sehen, der entschlossen ist, nie etwas gegen Ihre Hauptinteressen zu thun. Ihre Schritte mögen Vertrauen zeigen, und sie werden auch

welches einflößen. Die beste Politik ist jetzt Einfachheit und Wahrheit: vertrauen Sie mir Ihre Besorgnisse an, wenn man dahin gelangt, Ihnen dergleichen einzuflößen, und ich werde sie auf der Stelle zerstreuen. Ew. Maj. mögen mir ein letztes Wort erlauben: Achten Sie auf Ihre Meinung, Ihr Gefühl; die sind denen Ihrer Rathgeber weit überlegen.

Ich bitte Ew. Maj., meinen Brief in einem guten Sinne zu lesen, und darin nichts zu sehen, was nicht für das Wohl und die Ruhe Europas und Ew. Majestät sei.

Am 11. November 1813 schrieb Napoleon, gedrängt von den äußeren Umständen, an Ferdinand VII., der noch immer ein Gefangener in dem Schlosse Valençy war, den folgenden Brief:

Mein Vetter!

Der Zustand meines Reichs und meiner Politik fordern auf, ohne Zögern die Angelegenheiten Spaniens zu beendigen. England schürt dort die Anarchie und den Jacobinismus an; es sucht den Thron, den Adel zu stürzen, um eine Republik zu errichten. Ich kann nicht ohne Betrübniß an die Vernichtung einer Nation denken, die meine Theilnahme erweckt, sowohl durch ihre Nachbarschaft, als durch unsere gemeinschaftlichen Interessen des Seehandels. Ich wünsche die Verbindungen der guten Nachbarschaft und der Freundschaft wieder herzustellen, die so lange zwischen Frankreich und Spanien bestanden haben. Ich wünsche dem Ehrgeize Englands keinen Vorwand zu lassen. Der Graf von La Forest wird sich Ihnen unter einem angenommenen Namen vorstellen. Sie können Alles glauben, was er Ihnen sagen wird, so wie sich von der Achtung und der Anhänglichkeit überzeugt halten, die ich Ew. Königl. Hoheit gewidmet habe.

Bonaparte.

Armeebefehle und Bülletins.

Am 15. Mai 1796 nach der Einnahme von Mailand erließ Bonaparte an seine Truppen die folgende Proklamation, welche als Muster derer gelten kann, die später in so großer Menge von ihm ausgingen, und die sämmtlich mit lebendigen Bildern erfüllt sind, geeignet, Menschen zu entflammen, die mehr der Aufregung als der Ueberlegung fähig sind.

Soldaten!

Ihr habt Euch wie ein Strom von der Höhe der Appeninen ergossen; Ihr habt Alles, was sich Eurem Vordringen entgegensetzte, über den Haufen geworfen und auseinander gesprengt.

Piemont, von der östreichischen Tyrannei befreit, hat sich den natürlichen Gefühlen des Friedens und der Freundschaft überlassen, die es an Frankreich fesseln. Mailand ist Euer. Die republikanische Fahne weht durch die ganze Lombardei. Die Herzoge von Parma und Modena verdanken ihre politische Existenz nur Eurer Großmuth.

Die Armee, welche Euch mit so viel Stolz bedrohte, findet keine Schutzwehr mehr gegen Euren Muth. Der Po, der Tezin, die Ada haben Euch nicht einen Tag aufhalten können: Ihr habt die so viel gerühmten Bollwerke Italiens eben so schnell überschritten, wie die Appeninen.

So viele Erfolge haben Freude in den Schooß Eures Vaterlandes getragen. Eure Vertreter haben ein Fest angeordnet, welches zu Ehren Eurer Siege in allen Gemeinden der Republik gefeiert werden soll. Da freuen sich Eure Väter, Eure Mütter, Eure Gattinnen, Eure Schwestern, Eure Geliebten Eurer Erfolge und rühmen sich mit Stolz, Euch anzugehören.

Ja, Soldaten, Ihr habt viel gethan, aber es bleibt Euch auch noch viel zu thun. Sollte man von uns sagen, daß wir zu siegen verstanden, aber nicht den Sieg zu benutzen? Soll die Nachwelt uns den Vorwurf machen, daß wir Capua in der Lombardei fanden? Nein, ich sehe Euch schon zu den Waffen eilen: eine feige Ruhe ermüdet Euch; die für den Ruhm verlornen Tage sind es auch für Euer Glück. Nun wohl, laßt uns aufbrechen! Wir haben noch Märsche zu machen, Feinde zu besiegen, Lorbeeren zu pflücken. Die, welche die Dolche des Bürgerkrieges in Frankreich schliffen, welche unsere Gesandten feig ermordeten, unsere Schiffe in Toulon in Brand steckten, mögen zittern: die Stunde der Rache hat geschlagen. Aber die Völker seien ohne Besorgniß. Ihr seid Freunde aller Nationen, und besonders der Abkömmlinge der Brutusse, der Scipionen und der andern großen Männer, die Ihr zu Mustern nahmet.

Das Kapitol wieder aufbauen, mit Ehren die Bildsäulen der Helden darauf errichten, die es berühmt machen, das römische Volk erwecken, welches durch mehrere Jahrhunderte der Sclaverei fühllos gemacht ist, das wird die Frucht Eurer Siege sein. Sie werden bei der Nachwelt Auffehen machen; Ihr werdet den unsterblichen Ruhm haben, die Gestalt der Dinge in dem schönsten Theile Europas zu verwandeln.

Frei, von der ganzen Welt geehrt, wird das französische Volk Europa einen glorreichen Frieden geben, der es für die Opfer aller Art schadlos hält, die es seit sechs Jahren brachte. Ihr werdet dann zu Eurem Heerde zurückkehren, und Eure Mitbürger werden sagen, indem sie auf Euch deuten: Er gehörte zu der Armee von Italien!

Reserve-Armee.

Mailand, den 17. Plaireal Jahr VIII.

Der erste Consul an die Armee.

Soldaten!

Eines unserer Departements war in der Gewalt des Feindes. Verwirrung herrschte in dem ganzen Süden Frankreichs.

Der größte Theil von dem Gebiete des ligurischen Volkes, des treusten Freundes der Republik, war verloren.

Die cisalpinische Republik, durch den vergangenen Feldzug vernichtet, war das Spielwerk der lächerlichen Feudalherrschaft geworden.

Soldaten! Ihr marschirt — und schon ist das französische Gebiet befreit! Freude und Hoffnung folgen in unserm Vaterlande auf die Verwirrung und die Furcht.

Ihr werdet dem Volke von Genua die Freiheit und die Unabhängigkeit wieder geben; es wird für immer von seinen ewigen Feinden befreit werden.

Ihr seid in der Hauptstadt Cisalpiniens!

Der Feind denkt voll Entsetzen nur noch daran, die Grenzen wieder zu erreichen. Ihr habt ihm seine Hospitäler, seine Magazine, seine Reserveparks genommen.

Der erste Akt des Feldzuges ist beendigt.

Tausend von Menschen richten, wie Ihr täglich hört, Danksagungen an Euch.

Aber sollte man denn ungestraft den französischen Boden verletzt haben? Wollt Ihr die Armee, welche die Verwirrung in Eure Familien trug, zu ihrem Heerde zurückkehren lassen? Ihr eilt zu den Waffen. — Nun wohl — marschirt ihr entgegen und widersetzt Euch ihrem Rückzuge, entreißt ihr die Lorbeeren, mit denen sie sich geschmückt hat, und zeigt dadurch

der Welt, daß der Fluch die Unsinnigen trifft, welche es wagen, das Gebiet des großen Volkes zu verletzen.

Die Wirkung aller unserer Anstrengungen wird sein: unumwölkter Ruhm und sicherer Friede.

Der erste Consul Bonaparte.

Im Jahre 1800, als die Franzosen in dem italienischen Feldzuge die Winterquartiere bezogen hatten, war der Mangel, den die Armee in einem ausgehungerten Lande und durch ungetreue Verwaltung der Kriegskommissäre litt, so groß, daß die Disciplin dadurch im höchsten Grade aufgerieben wurde, und endlich ganze Corps unter Trommelschall und mit wehenden Fahnen eigenmächtig über den Var zurückgingen. Unter diesen Umständen erließ Napoleon, jetzt erster Consul, an die Soldaten der Armee von Italien den folgenden Tagesbefehl:

Soldaten! Die Umstände, welche mich an der Spitze der Regierung zurückhalten, hindern mich, in Eurer Mitte zu sein; Eure Bedürfnisse sind groß; alle Maßregeln sind getroffen, ihnen abzuhelfen. Die erste Eigenschaft des Soldaten ist, Ausdauer in Ertragung von Mühseligkeiten und Entbehrungen; Tapferkeit ist nur die zweite. Mehrere Corps haben ihre Stellungen verlassen; sie sind gegen die Stimme ihrer Offiziere taub gewesen: die 17. leichte Halbbrigade gehört unter diese Zahl. Sind sie denn todt, die Tapfern von Castiglione, von Rivoli, von Newmarkt! Sie wären eher untergegangen, als daß sie ihre Fahnen verlassen hätten, und würden ihre jungen Kameraden zur Ehre, zur Pflicht zurückgeführt haben. Soldaten! Eure Portionen werden Euch nicht regelmäßig zugetheilt, sagt Ihr? Was hättet Ihr gethan, wenn Ihr, wie die 4. und 22. leichte Halbbrigade, wie die 18. und 32. Li-

nienbrigade mitten in der Wüste gewesen wäret, ohne Brod, ohne Wasser, das Fleisch von Pferden und Kameelen zur Nahrung? Der Sieg wird uns Brod geben, sagten sie; und Ihr — Ihr verlasst Eure Fahnen! Soldaten von Italien, ein neuer General kommandirt Euch; er war in den schönsten Augenblicken Eures Ruhmes stets bei der Avantgarde; umgebt ihn mit Eurem Vertrauen, und er wird den Sieg in Eure Reihen zurückführen. Ich werde mir täglichen Bericht von dem Betragen aller Corps abstatten lassen, besonders von dem der 17. leichten Halbbrigade und der 63. Linienbrigade; sie werden sich des Vertrauens erinnern, das ich in sie setzte.

Diese Proklamation hemmte das Uebel wie mit Zaubermacht; die Disciplin wurde wieder hergestellt und die Deserteure kehrten zu ihren Fahnen zurück.

Am Tage nach dem Einzuge der Franzosen in Berlin im Jahre 1806 richtete Napoleon an seine Truppen die folgende Proklamation:

Soldaten! Ihr habt meine Erwartung gerechtfertigt, und dem Vertrauen des französischen Volkes würdig entsprochen. Ihr habt die Entbehrungen und Mühseligkeiten mit eben so viel Muth ertragen, als Ihr in der Mitte des Kampfes Kaltblütigkeit und Unerschrockenheit zeigtet. Ihr seid die würdigen Vertheidiger der Ehre meiner Krone und des Ruhmes von dem großen Volke. So lange Ihr von diesem Geiste beseelt bleibt, wird Euch nichts widerstehen können. Ich weiß jetzt nicht, welcher Waffe ich den Vorzug geben soll. Ihr seid sämmtlich gute Soldaten. Hier das Resultat Eurer Anstrengungen:

Eine der ersten Kriegsmächte Europas, welche es unlängst

noch wagte, uns eine schmachvolle Capitulation anzutragen, ist vernichtet. Die Wälder, die Engpässe Frankens, die Saale, die Elbe, welche unsere Väter nicht in 7 Jahren zurückgelegt haben würden, überwanden wir in 7 Tagen, und in der Zwischenzeit lieferten wir vier Gefechte und eine große Schlacht. In Potsdam und Berlin sind wir dem Ruhme unserer Siege zuvorgekommen. Wir haben 60,000 Gefangene gemacht, 65 Fahnen genommen, worunter die von der Garde des Königs von Preußen, 600 Stücke Geschütz, 3 Festungen, mehr als 20 Generale; gleichwohl beklagen es mehr als die Hälfte von Euch, keinen Schuß gethan zu haben. Alle Provinzen der preußischen Monarchie bis zur Oder sind in unserer Gewalt.

Soldaten! Die Russen rühmen sich, uns entgegen zu kommen. Wir wollen ihnen entgegen gehen und ihnen die Hälfte des Weges ersparen; sie sollen Austerlitz mitten in Preußen wiederfinden. Eine Nation, welche sobald die Großmuth vergaß, die wir nach jener Schlacht gegen sie zeigten, wo ihr Kaiser, dessen Hof, die Trümmer seiner Armee, ihr Heil nur der Capitulation verdankten, die wir ihnen bewilligten, ist eine Nation, die nicht mit Erfolg gegen uns kämpfen kann.

Während wir aber den Russen entgegen gehen, werden neue Armeen im Innern des Reiches gebildet unsere Stellen einnehmen, um unsere Armeen zu sichern. Mein ganzes Volk ist aufgestanden, erbittert durch die schmachvolle Capitulation, welche uns die preußischen Minister in ihrem Wahnsinne angetragen haben. Unsere Landstraßen und unsere Grenzstädte sind mit Conscribirten angefüllt, die vor Verlangen brennen, in Eure Fußtapfen zu treten. Wir werden künftig nicht mehr das Spielwerk eines trügerischen Friedens sein, und die Waffen nicht eher niederlegen, als bis wir die Engländer, die ewigen Feinde un-

serer Nation, gezwungen haben, auf den Plan, den Continent zu beunruhigen, so wie auf die Tyrannei des Meeres zu verzichten.

Soldaten! Ich kann Euch die Gefühle, die ich für Euch empfinde, nicht besser aussprechen, als, indem ich Euch sage, daß ich in meinem Herzen die Liebe trage, die Ihr mir täglich zeigt.

Nach der Schlacht bei Eckmühl, am 24. April 1809, erließ Napoleon den folgenden Armeebefehl:

Soldaten! Ihr habt meine Erwartung gerechtfertigt; Ihr habt die Menge durch die Tapferkeit ersetzt; Ihr habt glorreich den Unterschied dargethan, der zwischen den Kriegern des Cäsar und den bewaffneten Haufen den Xerxes Statt findet.

Binnen wenigen Tagen triumphirten wir in den drei Schlachten von Tann, Abensberg und Eckmühl, in den Gefechten von Payfing, Landshut und Regensburg. 100 Stücke Geschütz, 40 Fahnen, 50,000 Gefangene, 3 Brückenequipagen, 3000 bespannte Bagegewagen, sämmtliche Regimentscassen, das sind die Resultate von der Schnelligkeit Eurer Märsche und von Eurem Muthe.

Berauscht durch ein meineidiges Cabinet schien der Feind keine Erinnerung mehr an Euch zu bewahren; sein Erwachen war schnell: Ihr seid ihm furchtbarer erschienen als je. Früher ging er über den Inn und verheerte das Gebiet unserer Verbündeten; früher nahm er sich vor, seine Waffen in den Schooß unseres Vaterlandes zu tragen: geschlagen und voll Entsetzen, entflieht er jetzt in Unordnung; schon ging meine Avantgarde über den Inn; ehe ein Monat vergeht, sind wir in Wien.

Er hielt Wort.

Ehe Napoleon bei dem Kriege von 1812 die russischen Grenzen überschritt, richtete er am 22. Juni von Wilkowisky aus die folgende Proklamation, die ihm als Kriegserklärung diente, an die Armee:

Soldaten! Der zweite polnische Krieg ist begonnen: der erste endete bei Friedland und in Tilsit. In Tilsit hat Rußland ewiges Bündniß mit Frankreich und Krieg gegen England geschworen. Es verletzt jetzt seine Eide; es will keine Erklärung seines auffallenden Betragens geben, bis die französischen Adler über den Rhein zurückgegangen sind, und wir dadurch unsere Verbündeten seiner Gnade Preis gegeben haben.

Rußland wird durch das Verhängniß fortgerissen! Sein Geschick muß sich erfüllen! Sollte es uns denn für entartet halten? Sollten wir nicht mehr die Sieger von Austerlitz sein? Es stellt uns zwischen die Entehrung und den Krieg: die Wahl kann nicht zweifelhaft sein. Gehen wir daher vorwärts; und überschreiten wir den Niemen; tragen wir den Krieg auf sein Gebiet! Der zweite polnische Krieg wird für die französischen Waffen so glorreich sein, wie der erste; aber der Friede, den wir schließen werden, wird eine Bürgschaft mit sich führen, und dem stolzen Einflusse ein Ziel setzen, welchen Rußland seit 50 Jahren auf die Angelegenheiten Europas ausgeübt hat.

Vor der Schlacht von Belle-Alliance erließ Napoleon den folgenden Tagesbefehl:

Soldaten! Es ist heut der Jahrestag von Marengo und von Friedland, der zweimal über das Geschick Europas entschied. Damals, wie nach Austerlitz, wie nach Wagram, waren wir zu großmüthig. Wir glaubten an die Betheuerungen und auf die Schwüre der Fürsten, die wir auf dem Throne ließen.

Jetzt aber unter einander verbunden wollen sie die Unabhängigkeit und die heiligsten Rechte Frankreichs antasten. Sie haben den ungerechtesten aller Angriffe begonnen. Gehen wir ihnen daher entgegen. Sie und wir, sind wir denn nicht mehr dieselben Menschen?

Soldaten! Bei Jena waret Ihr gegen eben diese Preußen, die jetzt so übermüthig sind, Einer gegen Drei, und bei Montmirail Einer gegen Sechs.

Diejenigen unter Euch, welche Gefangene der Engländer waren, mögen Euch eine Schilderung ihrer Pontons geben, und der gräßlichen Leiden, die sie ausstanden.

Die Sachsen, die Belgier, die Hannoveraner, die Soldaten des Rheinbundes seufzen darüber, daß sie gezwungen sind, ihren Arm der Sache der Fürsten zu leihen, welche Feinde der Gerechtigkeit und der Rechte aller Völker sind. Sie wissen, daß diese Coalition unersättlich ist. Nachdem sie 12 Millionen Polen, 12 Millionen Italiener, 1 Million Sachsen und 6 Millionen Belgier verschlungen hat, wird sie auch die deutschen Staaten zweiten Ranges verschlingen.

Die Unsinnigen! Ein Augenblick des Glückes blendet sie. Die Bedrückung und die Demüthigung des französischen Volkes liegen außer ihrer Macht; wenn sie Frankreich betreten, werden sie dort ihr Grab finden.

Soldaten! Wir haben forcirte Märsche zu machen, Schlachten zu liefern, Gefahren zu bestehen; aber bei Beständigkeit wird der Sieg unser sein; die Rechte, die Ehre und das Glück des Vaterlandes werden wieder erobert.

Für jeden Franzosen, der Herz hat, ist der Augenblick gekommen: zu siegen oder zu sterben!

Reden, Proklamationen und Tractate.

Am 10. December 1797, nachdem Bonaparte zum Gesandten in Raastadt ernannt worden war, hielt er vor einer zahlreichen Versammlung in dem Palaste des Louxembourg die folgende Rede:

„Bürger, Directoren!

„Um frei zu sein, mußte das französische Volk Könige bekämpfen. Um eine auf die Vernunft gegründete Constitution zu erhalten, hatte es 18 Jahrhunderte des Vorurtheiles zu besiegen. Die Constitution des Jahres III. und Sie haben über alle Hindernisse triumphirt.

„Die Religion, der Feudalismus, der Royalismus haben nach einander seit 20 Jahrhunderten Europa beherrscht; aber von dem Frieden, den Sie so eben schlossen, datirt sich die Zeit der Repräsentativ-Regierung.

„Ihnen ist es gelungen, die große Nation zu organisiren, deren weites Gebiet nur deshalb begrenzt ist, weil die Natur selbst diese Grenzen feststellte.

„Sie haben mehr gethan. Die beiden schönsten Theile Europas, einst so berühmt durch die Wissenschaften, die Künste und die großen Männer, deren Wiege sie waren, sehen mit den größten Hoffnungen das Genie und die Freiheit aus den Gräbern ihrer Vorfahren wieder heraufsteigen.

„Das sind zwei Piedestalls, auf welche das Geschick zwei mächtige Nationen stellen wird.

„Ich habe die Ehre, Ihnen den Vertrag von Campo-Formio zu übergeben, ratificirt durch Sr. Majestät den Kaiser.

„Der Friede sichert die Freiheit, das Wohl und den Ruhm der Republik.

„Wenn das Glück des französischen Volkes auf besseren organischen Gesetzen ruhen wird, dann wird ganz Europa frei werden!

Am 3. März 1799 richtete Bonaparte an die Bewohner der Provinzen Gazah, Ramleh und Jaffa die folgende Proklamation:

„Gott ist gnädig und barmherzig; ich schreibe Euch dies, um Euch zu wissen zu thun, daß ich nach Palästina gekommen bin, um die Mamelucken und die Armee Djezzar Paschas daraus zu vertreiben.

„Mit welchem Rechte in der That hat Djezzar Pascha seine Bedrückungen auf die Provinzen Gazah, Ramleh und Jaffa ausgedehnt, die nicht zu seinem Paschalik gehörten? Mit welchem Rechte hat er ebenfalls Truppen nach El Arich geschickt, und dadurch einen Einfall auf das Gebiet Aegyptens gemacht? Er hat mich zum Kriege herausgefordert; ich habe ihn ihm gebracht; aber es ist nicht meine Absicht, Euch, Einwohner, die Greuel desselben fühlen zu lassen.

„Es ist gut, wenn Ihr wisset, daß alle menschlichen Anstrengungen gegen mich nutzlos sind; denn Alles, was ich unternehme, muß gelingen. Die, welche sich zu meinen Freunden erklären, gedeihen; die, welche sich zu meinen Feinden erklären, gehen unter. Das Beispiel, welches so eben in Jaffa und Gazah gegeben wurde, muß Euch zeigen, daß wenn ich fürchterlich für meine Feinde bin, ich auch gut für meine Freunde bin, und vor allen Dingen gnädig und barmherzig gegen das arme Volk.

Am 15. Brumaire Jahr VIII hielt Napoleon im Marssaale vor dem versammelten Rath der Alten die folgende Rede, welche in einer eben so gefährlichen als entscheidenden Krisis den Ausschlag gab:

„Sie stehen auf einem Vulkan; die Republik hat keine Regierung mehr; das Directorium ist aufgelöst; die Faktionen regen sich; die Stunde, einen Entschluß zu fassen, ist gekommen! Sie haben meinen Arm und den meiner Waffengefährten zum Beistand Ihrer Weisheit aufgerufen; aber die Augenblicke sind kostbar; man muß sich aussprechen. Ich weiß, daß man von Cäsar, von Cromwell spricht, als ob die gegenwärtige Zeit mit jenen vergangenen Zeiten zu vergleichen wäre. Nein, ich will nur das Heil der Republik und die Beschlüsse unterstützen, welche Sie fassen werden. — Und Ihr, Grenadiere, deren Mützen ich an der Thüre dieses Saales bemerke, sprecht: habe ich Euch je hintergangen? Habe ich je meine Versprechungen gebrochen, wenn ich Euch in den Lagern mitten unter Entbehrungen den Sieg verhieß, den Ueberfluß, und Euch von Erfolg zu Erfolg führte? Sprecht es jetzt aus: Geschah es zu meinem Vortheil, oder zu dem der Republik?

Ein Mitglied der Versammlung, Linglet, stand auf, und sagte mit kräftiger Stimme: „General, wir billigen, was Sie „sagen: Schwören Sie daher mit uns Gehorsam der Consti„tution des Jahres III, welche allein die Republik aufrecht „erhalten kann."

Das Staunen, welches diese Worte hervorbrachten, bewirkte das tiefste Stillschweigen.

Napoleon sammelte sich einen Augenblick und entgegnete dann kräftig: „Sie haben keine Constitution des Jahres III mehr: Sie verletzten dieselbe am 18. Fructidor, als die Regierung die Unabhängigkeit des gesetzgebenden Körpers antastete; Sie verletzten dieselbe am 30. Plairial Jahr VII, als der gesetzgebende Körper die Unabhängigkeit der Regierung antastete; Sie verletzten dieselbe am 22. Floreal, als die Regierung und der gesetzgebende Körper durch ein gotteslästerliches Dekret die

Souveränität des Volkes antasteten, indem sie die Wahlen desselben für ungültig erklärten. Da die Constitution verletzt ist, werden ein neuer Pakt, neue Bürgschaften erfordert."

Nach der Revolution vom 18. Brumaire und der Ernennung der Consuln erließ Napoleon die folgende Proklamation, welche bei Fackelscheine verkündet wurde.

Bürger!

Bei meiner Rückkehr nach Paris fand ich Uneinigkeit unter allen Behörden, und Uebereinstimmung nur über die einzige Wahrheit herrschend, daß die Constitution halb vernichtet sei, und die Freiheit nicht mehr retten könnte! Alle Parteien kamen mir entgegen, vertrauten mir ihre Absichten, enthüllten mir ihre Geheimnisse und baten mich um meine Unterstützung; ich lehnte es ab, ein Mann der Partei zu sein. Der Rath der Alten berief mich. Ich folgte seiner Aufforderung. Ein Plan allgemeiner Wiederherstellung war von den Männern berathen worden, in denen die Nation die Vertheidiger der Freiheit, der Gleichheit und des Eigenthumes zu sehen gewohnt ist; dieser Plan forderte eine ruhige, freie Prüfung, ungestört durch jeden Einfluß, durch jede Furcht. Dem zu Folge hat der Rath der Alten die Verlegung des gesetzgebenden Körpers nach St. Cloud beschlossen. Er beauftragte mich mit der Disposition der zu seiner Unabhängigkeit nöthigen Streitkraft. Ich glaubte, unsern Mitbürgern, den Soldaten, die in unsern Heeren fallen, dem Ruhme, den sie auf Kosten ihres Blutes erwarben, die Annahme des Commandos schuldig zu sein. Die Rathskörper versammelten sich in St. Cloud. Die republikanischen Truppen sicherten die Ruhe nach außen; aber Mörder verbreiteten den Schrecken im Innern. Mehre Deputirte des Rathes der 500 bewaffnet mit Dolchen und

Feuerwaffen, setzten Todesdrohungen in Umlauf. Die Pläne, welche entwickelt werden sollten, wurden beschränkt, die Majorität aufgelöst, die unerschrockensten Redner aus der Fassung gebracht, und die Nutzlosigkeit jedes verständigen Vorschlages war augenscheinlich. Ich trug meinen Unwillen und meinen Schmerz in den Rath der Alten: ich bat ihn, die Ausführung meiner großmüthigen Absichten zu sichern; ich stellte ihm die Uebel des Vaterlandes vor, durch die sie hervorgerufen wurden. Er schloß sich mir durch neue Beweise seines beharrlichen Willens an. Ich begab mich zu dem Rath der 500, allein, ohne Waffen, mit entblößtem Haupte, so wie die Alten mich empfangen und mir Beifall gezollt hatten. Ich rief der Majorität ihren Willen zurück und versicherte sie ihrer Macht. Die Dolche, welche die Deputirten bedrohten, wurden sogleich gegen deren Befreier gerichtet. Zwanzig Mörder stürzten auf mich zu und suchten meine Brust. Die Grenadiere des gesetzgebenden Körpers, welche ich an der Thür des Saales gelassen hatte, eilten herbei, und stellten sich zwischen die Mörder und mich. Einer dieser braven Grenadiere (Thomé) wurde von einem Dolchstoße getroffen, der seine Kleider durchbohrte. Sie zogen mich mit sich fort. In demselben Augenblicke ließ sich das Geschrei „außer dem Gesetz gegen den Vertheidiger des Gesetzes" vernehmen. Es war der wilde Schrei der Mörder gegen die Gewalt, dazu bestimmt, sie zu unterdrücken. Sie drängten sich um den Präsidenten, die Drohung im Munde, die Waffen in der Hand; sie befahlen ihm, die Erklärung „außer dem Gesetz" auszusprechen. Man benachrichtigte mich, ich gab Befehl, ihn ihrer Wuth zu entreißen, und zehn Grenadiere des gesetzgebenden Körpers drangen im Sturmschritt in den Saal, und räumten ihn. Die eingeschüchterten Faktionsmänner zerstreuten und entfernten sich. Die Majorität, ihren Streichen entzogen, kehrte frei und fried-

lich in den Sitzungssaal zurück, und hörte die Vorschläge an, die ihr zum öffentlichen Wohle gemacht werden sollten; sie berieth sich und bereitete den heilsamen Beschluß, der das neue und provisorische Gesetz der Republik werden soll. Franzosen! Ihr werdet ohne Zweifel in diesem Benehmen den Eifer eines Soldaten der Freiheit, eines der Republik treu ergebenen Bürgers erkennen. Die erhaltenden, heilsamen, liberalen Begriffe sind in ihre Rechte zurückgekehrt, indem die Faktionsmänner auseinander gejagt wurden, welche die Rathskörper bedrückten, und welche, wenn sie auch nicht die Abscheulichsten der Menschen wurden, doch nicht aufgehört haben, die Erbärmlichsten derselben zu sein.

Als Napoleon zum ersten Consul auf Lebenszeit ernannt worden war, antwortete er dem Senat, welcher ihn von diesem Beschluß in Kenntniß setzte:

Das Leben eines Bürgers gehört seinem Vaterlande. Das französische Volk will, daß das meinige ihm ganz gewidmet sei. — Ich gehorche seinem Willen.

Indem es mir ein neues Pfand, ein dauerndes Pfand seines Vertrauens giebt, legt es mir die Pflicht auf, das System seiner Gesetze auf vorausseheuden Einrichtungen aufzuführen.

Durch meine Bemühungen, durch Ihre Mitwirkung, Bürger, Senatoren, durch die Mitwirkung aller Behörden, durch das Vertrauen und den Willen dieses gewaltigen Volkes werden die Freiheit, die Gleichheit und das Glück Frankreichs gegen alle Launen des Schicksals und die Ungewißheit der Zukunft gesichert sein. — Das Beste der Völker wird auch das Glücklichste sein, wie es das Würdigste dazu ist, und sein Wohl wird zum Glücke von ganz Europa beitragen.

Denn zufrieden darüber, auf Befehl dessen, von dem Alles

ausgeht, berufen gewesen zu sein, die Gerechtigkeit, die Ordnung und die Gleichheit auf die Erde zurückzuführen, werde ich die letzte Stunde schlagen hören, ohne Reue und ohne Besorgniß um die Meinung zukünftiger Generationen.

Senatoren! empfangen Sie meinen Dank für einen so feierlichen Schritt. Der Senat hat gewünscht, was das französische Volk wollte, und dadurch schloß es sich alle dem, was für das Vaterland zu thun bleibt, enger an.

Es ist mir sehr lieb, die Gewißheit davon in der Rede eines so ausgezeichneten Präsidenten zu finden.

Am 19. December 1813 eröffnete Napoleon die Sitzung des gesetzgebenden Körpers durch die folgende Thronrede:

Senatoren, Staatsräthe, Deputirte der Departements bei dem gesetzgebenden Körper!

Glänzende Siege haben die französischen Waffen in diesem Feldzuge berühmt gemacht. Treulosigkeiten ohne Beispiel machten diese Siege nutzlos; Alles hat sich gegen uns gewendet; Frankreich selbst würde ohne die Einigkeit und Entschlossenheit der Franzosen uneinig sein.

Unter diesen wichtigen Umständen war es mein erster Gedanke, Sie zu mir zu berufen. Mein Herz bedarf der Gegenwart und der Zuneigung meiner Unterthanen.

Ich bin nie durch das Glück verlockt worden; das Mißgeschick soll mich über seine Angriffe erhaben finden.

Ich habe mehrmals den Frieden an die Nationen gegeben, wenn sie Alles verloren hatten; von einem Theile meiner Eroberungen habe ich Throne für Könige errichtet, die mich verlassen.

Ich hatte große Pläne für das Wohl und das Glück der Welt entworfen und ausgeführt; als Monarch und Vater fühle

ich, wie sehr der Friede die Sicherheit der Throne und die der Familien vermehrt. Es sind Verhandlungen mit den verbündeten Mächten angeknüpft worden; ich habe die Präliminarien genehmigt, die sie aufstellten. Ich hatte daher die Hoffnung, daß vor der Eröffnung dieser Sitzung der Congreß von Mannheim versammelt sein würde; aber neue Zögerungen, welche Frankreich nicht zuzuschreiben sind, verschieben den Augenblick, welchen der Wunsch der ganzen Welt beschleunigt.

Ich habe befohlen, Ihnen alle Originalaktenstücke mitzutheilen, die sich in dem Portefeuille meines Departements der auswärtigen Angelegenheiten befinden. Sie werden davon durch Vermittlung einer Commission Kenntniß nehmen. Die Redner meines Conseils werden Ihnen meinen Willen in dieser Beziehung zu wissen thun.

Mit Bedauern fordere ich von diesem großmüthigen Volke neue Opfer; aber sie werden durch seine edelsten und seine theuersten Interessen geboten. Ich muß meine Heere durch zahlreiche Erhebungen verstärken. Eine Steigerung der Einnahme wird unerläßlich. Wir werden Allem ohne eine Anleihe genügen, welche die Zukunft bedroht und ohne Papiergeld, welches der größte Feind der geselligen Ordnung ist.

Ich bin zufrieden mit den Gesinnungen, welche mir bei dieser Gelegenheit meine italienischen Völker gezeigt haben.

Dänemark und Neapel allein sind meinem Bündnisse treu geblieben.

Ich habe die Neutralität der 19 Schweizercantone empfangen.

Die vorläufige Abdankungsakte Napoleons lautete:

Erklärung an das französische Volk.

Franzosen! Bei dem Anfange des Krieges für die National-

unabhängigkeit rechnete ich auf die Vereinigung aller Anstrengungen, auf die Einigkeit des Willens, und auf die Mitwirkung aller Nationalbehörden. Ich war befugt, davon einen Erfolg zu hoffen, und hatte allen Erklärungen der Mächte gegen mich getrotzt. Die Umstände scheinen verändert zu sein. Ich biete mich als Opfer für den Haß der Feinde Frankreichs dar: Mögen sie in ihren Erklärungen aufrichtig sein, und nie einem Andern übel gewollt haben, als meiner Person! Mein politisches Leben ist beendigt, und ich proclamire meinen Sohn unter dem Namen Napoleon II. zum Kaiser der Franzosen. Die gegenwärtigen Minister werden provisorisch den Regentschaftsrath bilden. Die Theilnahme, welche ich für meinen Sohn hege, verpflichtet mich, die Kammern aufzufordern, schleunigst durch ein Gesetz eine Regentschaft zu ernennen. Vereinigen Sie sich alle für das öffentliche Wohl, und um eine unabhängige Nation zu bleiben.

Gegeben im Palast Elisée, den 22. Juni 1815.

Napoleon.

Vermischte Schriften.

Im Jahre 1795 entwarf Napoleon den folgenden Plan zu einer Expedition nach der Türkei: (p. 110)

„In einer Zeit, in welcher die Kaiserin von Rußland die Bande enger knüpfte, welche sie mit Oestreich vereinigen, liegt es im Interesse Frankreichs, Alles was von ihm abhängt, zu thun, um die militärischen Hülfsmittel der Türkei furchtbarer zu machen. Diese Macht hat zahlreiche und tapfere Milizen, aber unwissend in der Kriegskunst.

„Die Formation und der Dienst der Artillerie, welcher bei unserer neuern Taktik so mächtig auf das Gewinnen der Schlachten und fast ausschließlich auf die Einnahme und Ver-

theidigung der Festungen einwirkt, ist in der Türkei noch in ihrer Kindheit.

„Die Pforte, welche dies fühlt, hat mehrmals Artillerie- und Ingenieurofficiere erbeten; wir haben in der That einige in diesem Augenblicke dort, aber sie sind weder zahlreich, noch unterrichtet genug, um ein Resultat von irgend einer Bedeutung zu gewähren.

„Der General Bonaparte, welcher einigen Ruf erworben hat, indem er die Artillerie in unsern Armeen kommandirte, und besonders bei der Belagerung von Toulon, erbietet sich, mit einer Sendung der Regierung nach der Türkei zu gehen. Er wird 6 oder 7 Officiere mit sich nehmen, von denen Jeder besondere Kenntnisse in den verschiedenen Wissenschaften der Kriegskunst haben soll.

„Wenn er in dieser neuen Laufbahn die türkischen Armeen furchtbarer und die Vertheidigung der festen Plätze dieses Reiches vollkommen machen kann, so glaubt er, dem Vaterlande einen besondern Dienst geleistet und bei seiner Rückkehr dessen Dankbarkeit erworben zu haben.

„Buonaparte."

Aktenstück in Bezug auf den Plan einer militärischen Sendung nach Constantinopel.

„Die Regierung der französischen Republik, welche dem Großherrn, ihrem treuen Verbündeten, einen Beweis der Freundschaft für ihn, sowie der Theilnahme an dem Glücke seiner Waffen geben will, hat die Forderung desselben, französische Artillerieofficiere nach der Türkei zu senden, in Betrachtung gezogen.

„In Erwägung, daß der General Bonaparte, Commandant der Artillerie bei der Armee von Italien, gründliche Kenntnisse in der Kriegskunst, und besonders in der Artillerie,

besitzt, wovon er Beweise gab, indem er die Belagerung von Toulon und unsere Siege in Italien leitete, und indem er die Küsten des mittelländischen Meeres in einen Ehrfurcht gebietenden Vertheidigungszustand versetzte;

„Beschließt sie:

„Daß der General Bonaparte sich mit seinen beiden Adjudanten nach Constantinopel begeben soll, um dort in der Armee des Großherrn Dienste zu nehmen, und durch seine Talente und seine erworbenen Kenntnisse zur Wiederherstellung der Armee dieses mächtigen Reiches beizutragen, und zu vollziehen, was ihm durch die Minister der Pforte geboten werden wird; er soll in seinem Grade dienen, und von dem Großherrn wie die Generale seiner Armeen behandelt werden.

„Zur Unterstützung seiner Sendung, wird er von den Bürgern Eudoche Junot und Henri Léorat in der Eigenschaft als Adjudanten und Capitaine begleitet; Songis und Rolland als Bataillonschefs der Artillerie, Marmont und Aguettant als Capitaine der Artillerie; Bluit von Villneuve als Ingenieurcapitain; Bourgois und La Chasse als Lieutenants der Artillerie; Moissonet und Scheined als Feldwebel der Artillerie.

Nach einer Gewohnheit, die ihm eigenthümlich gewesen zu sein scheint, hatte Bonaparte alle die Bestimmungen aufgesetzt, welche zur definitiven Ausführung seines Planes nöthig waren. Mehrere sind ohne alles Interesse, wie z. B. ein Passentwurf; wir begnügen uns daher mit der Erwähnung der folgenden:

„Verordnung.

„Daß die Commission der Relationen dem General Bonaparte einen sechsmonatlichen Gehalt in Silber auszahlt, sowohl für ihn, als für seine beiden Adjudanten, Capitaine, 2 Bataillonschefs der Artillerie, 4 Capitaine erster Classe, 2 Lieu-

tenants der Artillerie, zur Bestreitung der Kosten auf der Reise, die sie machen würden, übereinstimmend mit dem Beschlusse des öffentlichen Wohlfahrtsausschusses von diesem Tage.

„Verordnung.

„Daß die 9. Commission eine Kiste mit verschiedenen Instrumenten der Mathematik und zum Zeichnen anfertigen läßt, worüber ihr die Note durch den General Bonaparte übergeben wird. Diese Kiste soll zur Verfügung der Commission der auswärtigen Angelegenheiten gestellt werden, welche sie unter der Adresse des General Bonaparte nach Constantinopel gelangen läßt.

„Vorordnung.

„Daß die Commission des öffentlichen Unterrichts eine Kiste mit Büchern über Artillerie und Kriegskunst anfüllen läßt, von denen der General Bonaparte ihr ein Verzeichniß übergeben wird; diese Kiste soll der Commission der auswärtigen Angelegenheiten zugestellt werden, welche sie unter der Adresse des genannten Generals nach Constantinopel gelangen läßt.

Am 21. August schrieb Bonaparte von Paris aus an den General Rossi den folgenden Brief.

„Man versichert mich, mein Herr und lieber Verwandter, daß Sie sich nach Avallon zurückgezogen haben. Voll Besorgniß, Nachricht von Ihnen zu erhalten, wage ich diesen Brief.

„Ihre Verwandten in Corsica sind sehr besorgt Ihretwegen; sie haben mir schreiben lassen, um Nachricht von Ihnen zu erhalten. Wollen Sie ihnen schreiben, so schicken Sie mir den Brief, und ich werde ihnen denselben zukommen lassen.

„Bei der Ungewißheit, ob Sie diesen Brief erhalten, sage ich Ihnen nicht mehr. Ich bitte Sie, zu glauben, daß

nichts meinem Verlangen gleichkömmt, Ihnen zu irgend etwas nützlich sein zu können, als die Erinnerung an die Güte, die Sie stets für mich gehabt haben.

„Buonaparte."

Ueber die Ereignisse des 13. Vendémiaire im Jahr IV. schrieb Napoleon die folgende autographische Note.

„Am 13. um 5 Uhr Morgens wurde der Volksrepräsentant Barras zum Obergeneral der Armee des Innern ernannt, und der General Bonaparte zum zweiten General.

„Die Positionsartillerie war noch im Lager von Sablons, nur durch 150 Mann gedeckt; der übrige Theil war in Marly mit 200 Mann. Das Depôt von Meudon war ohne alle Wache. In den Feuillants waren nur einige Vierpfünder ohne Kanoniere und blos 80,000 Patronen. Magazine von Lebensmitteln waren in Paris vertheilt. In mehrern Sektionen schlug man Alarm; die des Théâtre Français hatte Vorposten bis zum Pont-neuf, das sie barricadirte.

„Der General Verdier, welcher im Palais-National kommandirte, manövrirte mit vieler Kaltblütigkeit: er sollte nur bei der dringendsten Nothwendigkeit Feuer geben lassen.

„Indessen trafen von allen Seiten Meldungen ein, daß die Sektionen bewaffnet zusammenträten und ihre Colonnen bildeten. Er vertheilte seine Truppen, um den Convent zu vertheidigen, und bereitete seine Artillerie vor, die Rebellen zurückzutreiben; er stellte die Kanonen bei den Feuillants auf, um die rue St. Honoré zu bestreichen; er stellte Achtpfünder gegen alle Ausgänge, und für einen Fall des Unglücks stellte er Reservegeschütze auf, um ein Falkenfeuer auf die Geschütze zu eröffnen, welche sich einen Durchgang erzwungen haben sollten; auf dem Carousselplatze ließ er drei achtpfündige Haubitzen, um

die Häuser niederschmettern zu können, aus denen man auf den Convent schießen würde.

„Um 4 Uhr debouchirten die Colonnen der Rebellen aus allen Straßen, um sich zu formiren. Er hätte diesen Augenblick, der selbst für die krieggewohntesten Truppen so kritisch ist, benutzen sollen, um sie zusammenzuschießen; aber es war französisches Blut, welches fließen sollte. Man mußte die Unglücklichen, die sich schon mit dem Verbrechen der Revolte bedeckt hatten, sich auch noch mit dem des Brudermordes besudeln lassen, indem man vor der Ehre des ersten Schusses zurückwich.

„Um 4¾ Uhr hatten sich die Rebellen formirt. Sie begannen den Angriff auf allen Seiten, und wurden auf allen Seiten in Unordnung gebracht. Das französische Blut floß: das Verbrechen wie die Schande fielen an diesem Tage auf alle Sektionäre.

„Unter den Todten erkannte man überall Emigranten, Eigenthümer und Adelige; unter den Gefangenen fand man viele Chouans von Charette.

„Indeß hielten sich die Sektionen nicht für geschlagen; sie hatten sich in die Kirche von Saint-Roch, in das Theater der Republik und in den Palast Egalité geflüchtet, und überall hörte man sie mit Wuth die Einwohner zu den Waffen rufen. Um das Blut zu schonen, welches am nächsten Tage geflossen sein würde, durfte man ihnen nicht mehr Zeit lassen, sich zu sammeln, und mußte sie lebhaft verfolgen, ohne sich gleichwohl in gefährliche Schritte einzulassen.

„Der General gebot dem General Montchoisy, welcher auf dem Revolutionsplatze mit einer Reserve stand, eine Colonne zu formiren, die mit zwei Zwölfpfündern über den Boulevard gehen sollte, den Platz Vendôme im Rücken, dann ihre

Vereinigung mit dem Piquet bewirken, welches bei dem Generalstabe stand, und zuletzt in Colonne zurückzukehren.

„Der General Brune debouchirte mit zwei Haubitzen durch die rues St. Nicaise und St. Honoré.

„Der General Carteaux schickte 200 Mann und einen Vierpfünder von seiner Division durch die rue St. Thomas du Louvre, um auf dem Platze Egalité zu debouchiren.

„Der General Bonaparte, dem das Pferd unter dem Leibe erschossen worden war, begab sich nach den Feuillants.

„Diese Colonnen setzten sich in Bewegung. Saint-Roch und das Theater der Republik wurden forcirt: die Rebellen gaben diese Punkte auf.

„Die Rebellen zogen sich auf die Höhe der rue de la Loi zurück und barricadirten sich auf allen Seiten. Man schickte Patrouillen ab, und that mehrere Kanonenschüsse, um dies zu verhindern, was auch in der That gelang.

„Mit Tagesanbruch erfuhr der General, daß die Studenten von Saint-Geneviéve mit zwei Kanonen auf dem Marsche wären, um die Rebellen zu unterstützen, und schickte ein Detachement Dragoner ab, welches ihnen die beiden Geschütze wegnahm, und sie nach den Tuilerien brachte.

„Indeß leisteten die erliegenden Sektionen noch Widerstand; sie hatten die Straßen der Sektion Grenelle barricadirt, und ihre Kanonen gegen die Hauptstraßen gerichtet. Um 9 Uhr stellte sich der General Berruyer mit seiner Division auf dem Vendômeplatze in Schlachtordnung, und rückte mit zwei Geschützen nach den rues des vieux Augustins vor, wo er sie auf den Hauptort der Sektion Pelletier richtete.

„Der General Vachot ging mit einer Abtheilung Tirailleurs ihm zur Rechten, bereit, auf den Siegesplatz zu rücken.

„Der General Brune rückte nach Perron, und stellte zwei Haubitzen auf der Höhe der rue Vivienne auf.

„Der General Duvigier ging mit seiner Colonne von 600 Mann und zwei Zwölfpfündern nach der rue St. Roch und Montmartre. Aber der Muth sank den Sektionären, als sie fürchten mußten, sich den Rückzug abgeschnitten zu sehen; sie räumten den Posten, und vergaßen bei dem Anblicke unserer Soldaten, daß sie die Ehre der französischen Chevaliers aufrecht zu halten hatten.

„Die Sektion Brutus flößte noch einige Besorgnisse ein. Die Frau eines Volksrepäsentanten war dort arretirt worden. Man gebot dem General Duvigier, den Boulevard bis zur rue Poissonnière zu verfolgen.

„Der General Berruyer stellte sich auf dem Siegesplatze auf.

„Der General Bonaparte besetzte den Pont-au-change.

„Man schloß die Sektion Brutus ein, und ging nach dem Grèveplatze, wohin die Menge von Ile-Saint-Louis, dem Théâtre-Français und dem Palais strömte. Ueberall hatten die Patrioten wieder Muth gefaßt; überall waren die gegen uns bewaffneten Dolche der Emigranten verschwunden; überall kam das Volk von seiner Thorheit und seiner Verirrung zurück.

„Am folgenden Tage entwaffnete man die beiden Sektionen Pelletier und des Théâtre-Français.

Betrachtungen Napoleons über den Zustand von Europa.

Die Grundlage unserer politischen Gesellschaft ist so mangelhaft und schwankend, daß sie den Untergang droht; der Sturz würde fürchterlich sein, und alle Nationen des Continentes mit

sich fortreißen; keine menschliche Kraft ist im Stande, den Lauf der Dinge aufzuhalten: so wie die Birne fällt, wenn sie reif ist, ebenso werden die Staaten zu Ende ihres Herbstes in Verwesung übergehen.

Das ganze civilisirte Europa befindet sich in derselben Lage, wie einst ein Theil Italiens unter den Cäsaren. Der Sturm der Revolution, von dem sich einige Wolken über die ganze Oberfläche von Frankreich ausbreiteten, wird bald den ganzen Theil der Weltkugel, den wir bewohnen, mit einer furchtbaren Macht bedecken, und erst wenn die Natur die brennbaren Stoffe erschöpft hat, wird der Donner aufhören zu rollen, und ein heiterer Tag anbrechen. Die Welt kann nur durch Ströme Blutes gerettet werden. Nur ein fürchterlicher und heftiger Sturm kann die verpestete Luft reinigen, welche ganz Europa einhüllt. Wenn wir uns dem Laufe der Ereignisse hingeben, wird uns dasselbe Schicksal treffen, welches einst das römische Reich erfahren hat, gegen welches die Barbaren des Nordens nur vergebliche Anstrengungen gemacht haben würden, wären die Römer nicht entartet gewesen. Ich allein könnte die Welt retten, und Niemand sonst.

Ich hätte ihr den Wermuthbecher auf einen Zug zu leeren gereicht, statt daß sie ihn jetzt Tropfen auf Tropfen trinken muß. Die Unsinnigen! Sie glaubten sich gerettet, weil sie mich vom Schauplatz der Welt entfernten; aber keiner von Denen, welche den Geist kennen, der die Nationen und die Cabinette von Europa beherrscht, wird dieser Meinung sein, sondern vielmehr überzeugt vom Gegentheil. Unter den Nationen, welche jetzt auf dem Schauplatze der Welt eine Rolle spielen, kennt nicht eine den Geist unsers Jahrhunderts, würde man sonst trachten, Alles das wieder auf den alten

Fuß herzustellen, was untergehen oder in die Nacht der Vergessenheit begraben werden muß, und keineswegs mit der Aufklärung unserer Zeit und noch minder mit der gegenwärtigen Lage übereinstimmt?

Was in Spanien und Rom gährt, wird bald einen allgemeinen Brand über die ganze Oberfläche von Europa verbreiten; man ruft mit lautem Geschrei aus den Gräbern (in welchen seit vielen Jahrhunderten die Todten ruhen, nachdem sie das Elend, die Thorheiten und die Uebel unserer Zeit erduldet haben), ein Phantom herauf, das man als einen rettenden Geist betrachtet, der Glück und Weisheit bringen soll. Ich sehe voraus, daß die Natur, wie bei gewissen Krankheiten, selbst ein Heilmittel für ihre Uebel suchen wird, was auch die Aerzte davon sagen mögen.

Dann wird die Krisis fürchterlich sein; ich kenne die Menschen und mein Jahrhundert.

Ich hätte die Rückkehr des Glückes auf die Erde beschleunigt, wenn Die, mit denen ich es zu thun hatte, keine Ungeheuer gewesen wären. Sie werden mich anklagen, sie verachtet und zu Sclaven gemacht zu haben; ihre Kriecherei, ihr Durst nach Gold und nach Auszeichnungen waren es, durch die sie mir zu Füßen gelegt wurden. Konnte ich einen Schritt thun, ohne sie zu treten? In der That, ich hatte nicht nöthig, ihnen Schlingen zu legen, um sie zu fangen, es genügte mir, ihnen den Becher der Auszeichnungen und der weltlichen Reichthümer zu zeigen, und, ähnlich einem Schwarm ausgehungerter Fliegen, sah man sie dann gierig darüber herstürzen, um sich zu sättigen. Die Sclaven bedurften eines Herrn, ich bedurfte der Sclaven nicht. Was soll man von 40 Millionen Einwohner denken, die sich bitter über die Bedrückungen eines einzigen Individu-

ums beklagen, wenn wirklich ein einziges Individuum sie bedrückt?

Nach allen diesen Betrachtungen ist es unmöglich, daß sie lange in Frieden leben können, und wenn selbst Gott ihnen das Paradies verliehe, müßten sie es auf's Neue verlassen, weil sie aus dem Stande der Unschuld getreten sind, für den es geschaffen ist.

Die Habgier, der Neid, die Eitelkeit, die falsche Ruhmsucht und eine endlose Zahl von Bedürfnissen und unbezwinglichen Leidenschaften verfolgen sie wie Furien durch dies sturmbewegte Leben; sie sprechen beständig von Tugend, Großmuth und Liebe, während, einem unheilbaren Krebse ähnlich, das Leben, der Eigennutz, der Ehrgeiz, an den verborgensten Falten ihres Herzens nagen. Sie kennen sehr gut den Gebrauch unserer Zeit, so zu thun, als dienten sie Gott und liebten die Menschen, um sich dann insgeheim allen Arten der schmachvollsten Handlungen hinzugeben; unter der Maske der Heuchelei, mit der sie sich fortwährend bedecken, verbergen sie sorgfältig ihre Bosheit und ihre Verbrechen, und äußerlich zeigen sie Tugenden, die sie nicht besitzen; sie äffen sich gegenseitig durch eine schmeichlerische Sprache, und obgleich Keiner unter ihnen an die Ehre des Andern glaubt, spielen sie aus Feigheit mit einander die eingelernte Rolle, da ihnen der Muth mangelt, sich zu zeigen, wie sie sind. Die Besten unter ihnen sind Die, welche man am häufigsten verdammt, weil sie sich nicht zu verstellen wissen, und die falsche Tugend der Andern hebt ihre Laster noch greller hervor. So ist mein Jahrhundert: alle Bande der Freundschaft und des Wohlthuns sind zerrissen, und existiren nur noch der Form nach; auf allen Seiten ist der Geist der Tugend verschwunden, und hat nichts zurückgelassen, als sein Leichentuch, mit dem sie, ob-

gleich ohne gesunden Sinn und Menschenverstand, spielen, wie die Kinder mit ihrer Puppe. Das Gesetz ist nur ein leeres Wort, dem die Gewalt Werth verleiht; wer sich ihm nicht entziehen kann, muß sich ihm natürlich unterwerfen. Die List und die Gewalt theilen sich in die Beute der ganzen Welt.

Die Vorzimmer täuschen sich gegenseitig durch eine conventionelle Heuchelei, öffentlich durch gefährliche und schädliche Betheuerungen, so daß der Betrogene den Betrüger noch ehren muß. Wenn diese eitlen Gräber sich auf den Ruf der himmlischen Stimme öffneten, so würden die Menschen sich selbst mit einer Art von Abscheu fliehen, weil die verdorbene Luft ihrer vernichtenden Moralität sie mit ihrem Hauche verpesten würde.

Es thut ihnen noth, sich mit einer weichen ,dichten, wohlriechenden Hülle zu umgeben, und mit einem Scheine der Gefälligkeit um das Stinkende und Ekelhafte ihres intellectuellen Innern zu verbergen; um dem Auge des gemeinen Haufens ihre schlechten Sitten zu entziehen, mußte man ihr anmuthiges Wesen annehmen, was man in der guten Gesellschaft savoir vivre nennt.

Nichts hat mich mehr empört, als die Sucht zur Lüge, welche sie unablässig beherrscht, und der ich selbst Opfer zu bringen gezwungen war, um nicht schutzlos gegen sie kämpfen zu müssen. Das Leben der höheren Klasse ist nichts, als eine fortgesetzte Lüge; die niedere Klasse ist nicht viel besser. Der Unterschied ist, daß diese letztere mit weniger Bosheit handelt, und folglich minder lasterhaft ist, als die erste, indem der aufgeklärte und civilisirte Mensch von tausend Bedürfnissen des Lebens gequält wird, die dem Armen und Unwissenden unbekannt sind.

Rousseau hatte es ihnen hundertmal gesagt, aber unfähig,

ihn zu verstehen, finden sie es gut, ihn lächerlich zu machen und zu anathematisiren.

Es gibt für Niemand Glück, als in der einfachen Natur; verzichten wir auf alle diese frivolen Gebräuche, alle diese theatralischen Carricaturen unserer Zeit; seien wir aufrichtiger, minder höfisch, ernster, überlegter und minder äffisch. Das ist das sicherste Mittel, das goldene Zeitalter wieder unter uns erstehen zu sehen. Die Civilisation und die Cultur haben eine unendliche Zahl von Bedürfnissen hervorgerufen, und in uns alle eingeschlafene Leidenschaften neu erweckt; wir (hier waren einige Worte nicht zu lesen) und was noch schlimmer ist, eben diese Cultur lehrt uns, unsere Laster unter dem Scheine der Tugend zu verbergen, weil der cultivirte Geist stets zu Dienst des verderbten Herzens ist. — Diese falsche Münze der Moral setzt unserer Bosheit die Krone auf. Das Privatleben unserer Zeitgenossen ist nichts, als ein fortwährendes Geschwätz, ohne allen Sinn und Verstand, eine unzusammenhängende Unterhaltung, die Lectüre einer sorgfältig studirten Rolle; Alles, was sie sagen und thun, ist nichts weiter, als ein Thema, das der Schullehrer aufgab, und das sie uns dann wie kleine Schüler hersagen. Diese Gründe und so viele andere zwangen mich, sie in einem solchen Grade zu verachten, daß ich dem, was sie mir sagten, keinen Glauben schenken konnte. Nur ein Einziger von Denen, die mich umgaben, möge es wagen können, sich zu rühmen, daß er sich nichts vorzuwerfen hat, und ich will ihm auf das Wort glauben. Das Wenige, was ihnen von Tugend noch blieb, boten sie prahlerisch zum Verkaufe aus, und fanden doch keinen Käufer für ihre schlechte Waare. Ich habe mich aller Mittel bedient, deren ein Mann von Kraft und Muth fähig ist, um sie zu bes-

sern, aber ich fand sie taub gegen meine Stimme, und wenn es erlaubt ist, sich abgenutzter Ausdrücke zu bedienen, so wird Keiner von ihnen den ewigen Flammen entgehen, welche eine würdige Belohnung eines Jeden sind, der seinen Gott, sein Vaterland und seine Ehre verkauft.

Ich habe den Strom der Revolution gehemmt, der einem Wolkenbruche ähnlich, ganz Europa zu überschwemmen drohte; die Throne der Könige schwankten, die Altäre wurden umgestürzt, und ihre Priester flohen nach allen Richtungen, verachtet, beschimpft, verhöhnt von der Menge. Der Fanatismus der Freiheit hatte sich aller Gemüther bemächtigt, und die Flamme der Revolution fraß am uralten Gebäude Europas, welches ohne mich unfehlbar zusammengebrochen wäre und Scepter und Krone unter jenen Trümmern begraben hätte. — Ich habe den fürchterlichen Geist der Neuerung beschworen, der die Welt wie ein verheerendes Ungeheuer durchzog. — Ich habe dem Glauben und den Systemen unserer Väter den verlorenen Einfluß zurückgegeben; mit der einen Hand hielt ich den äußern Feind ab, mit der andern bezwang ich den innern. Welcher Andere als ich hätte das zu thun vermocht? War Frankreich nicht in einem Kriege gegen sich selbst? Erwürgten sich seine von Blut berauschten Kinder nicht unter einander? Im Innern eben so überspannt, als durch gefährliche Leidenschaften zerrissen, gemartert durch eine große Menge von Henkern, ausgeplündert durch die Habgier seiner Volksrepräsentanten, jener feigen kraftlosen Menschen, vernichtet vom Auslande, dessen triumphirende Armeen seine Grenzen bedrohten, betrachtete es mich als seinen Schutzengel. Die Nachwelt wird mich richten, und ich bin überzeugt, daß sie es besser verstehen wird, meine großen Handlungen zu würdigen, als das gegenwärtige Geschlecht, welches

den englischen Ministern verkauft ist. Ich kümmere mich wenig um das, was man über mich sagen, denken oder schreiben kann. — Nie war ein Staat zu einer solchen Höhe erhoben, als Frankreich unter meiner Herrschaft, und das war mein Werk. Man klagt mich an, viel Böses gethan und zugelassen zu haben; wenn ein Gewitter über die Erde hinzieht, um die Luft zu reinigen, die Berge, die Thäler und die Ebenen durch reichen Regen zu befruchten, darf man sich dann beklagen, wenn es in seinem Laufe die Dächer abdeckt, Früchte abreißt, Bäume umwirft? Tödtet und verbrennt selbst nicht die Sonne, wenn sie am kalten Pole ihr wohlthätiges Licht verbreitet, die Pflanzen unter der Linie? Mein großes Herz verschloß ich allen gemeinen Freuden, wie dem gewöhnlichen Schmerze. Nie habe ich die Gefühle getheilt, welche den trägen und schwachen Pöbelseelen angehören. Wenn die Tugenden einer schwachen Seele mir mangeln, so kenne ich auch ihre Laster nicht; wenn mein Herz den Leiden unzugänglich ist, welche das menschliche Elend hervorruft, so war es dies ebenfalls für den Reiz der Wollust und für den Bigottismus der trügerischen Schelmerei. — Bei der liebenswürdigen Popularität eines Cäsars und eines Heinrichs IV. hätte ich freilich nicht einen Brutus gefunden, aber gewiß hundert Ravaillacs. — War nicht die Blüthe der Nation auf dem Blutgerüste unter dem Freudengejauchze eines zügellosen und blutdürstigen Pöbels gefallen? In Zeiten, wo das Volk nur irre geleitet ist, genügt ein sanfter Blick, eine wohlthätige Hand, es zurückzuführen und den Strom zu hemmen, der nahe daran war, die Hütte des friedlichen Bewohners mit fortzureißen, und in seinen wüthenden Fluthen die Unschuld zu begraben, die dem Boden ihrer Geburt entflieht, um den Klauen der sie verfolgenden Tiger zu entgehen. — Hätten die Franzosen die

Rechte der Andern anerkannt, würde man auch die ihrigen anerkannt haben; aber da ich überall nur Ehrgeiz und Selbstsucht herrschen sah, (Allen zu nehmen und Keinem zu geben), da Alle befehlen und Keiner gehorchen wollte, beschloß ich, diesem unsinnigen Streite ein Ende zu machen, indem ich Allen nahm, was sie so gierig wünschten, und doch durchaus nicht besitzen konnten; die Menschen, welche mit lautem Geschrei Freiheit forderten, wohl verstanden, nur für sich allein, mußten sie vor allen Dingen durch einen blinden Gehorsam kennen und würdigen lernen. — Wer genießen will, muß zuvor sich selbst beherrschen können. So kömmt durch eine freiwillige Gegenseitigkeit Jedem zu, was ihm gebührt. Ich habe ihnen diesen Grundsatz so gut eingeprägt, daß sie ihn sobald nicht vergessen werden, wie ich hoffe. — Daher kommen der Haß und die Verleumdung, mit denen sie mich überschütten; daher die Wuth, mich zu verfolgen. Und weshalb? Weil ich mich nicht entschließen konnte, ihr Unrecht für Wohlthaten auszugeben, oder ihrem Verlangen zu gewähren, was ihre thörichte Habgier forderte. Jetzt stellen sie sich, als beschützten sie das Volk und vertheidigten sie die Rechte, um dadurch einen Schleier über ihre Bosheit zu werfen, und sich einen schönen Namen zu machen.

Obgleich ich nicht große Stücke auf das Volk hielt, weil es wetterwendisch ist, höfisch, grausam und eigensinnig wie Kinder (denn es bleibt stets in der Kindheit) und heut unter die Füße tritt, was es gestern vergötterte, so habe ich ihm doch mehr wohl gewollt, als Die, welche es seit dem Umsturze des Thrones so unwürdig verriethen. Hätte ich die Augen gegen ihre lasterhaften Handlungen verschließen wollen, so würden sie mir gern meine Fehler verziehen haben, welche jetzt ungeheuer sind, weil sie ihre Laster rechtfertigen sollen. Aehn-

lich den Miethlingen hatten sie nur des Lohnes wegen gearbeitet, und nicht aus Liebe zum Vaterlande; deshalb verlangten sie ein thätiges und von großen Gefahren begleitetes Leben. — Ich hatte sie zu schnell zu ihrem Ziele geführt, und sie verließen mich daher, weil sie glaubten, daß sie meiner entbehren könnten. — Der russische Feldzug von 1812 war der Prüfstein meines Glückes. Blieb ich Sieger, so war ich zugleich Sieger der ganzen Welt. Ich weiß sehr wohl, daß ich mich aus dem Schiffbruch retten und noch in ganz behaglicher Lage bleiben konnte, aber es liegt in meinem Charakter, Alles an Alles zu setzen. Es kümmert mich daher sehr wenig, daß ich von Denen getadelt werde, die sich noch glücklich schätzen, wenn ihnen von dem, was sie besaßen, ein Theil bleibt, sobald sie nicht Alles zu behalten vermochten. Ich aber verlangte Alles oder Nichts. Halbe Maßregeln und halbe Wünsche verrathen nur Halbmänner. Ich liebe ein hohes Spiel, und ich würde es gewonnen haben, hätte sich nicht eine mehr als menschliche Macht mir widersetzt. Eine strenge Kälte von 99 Nächten genügte, um meinem Geschicke, so wie dem Europas, eine andere Gestalt zu geben. Da erschien mir mein böser Geist, und verkündete mir mein Ende, das ich bei Leipzig fand. Ich sah das Gewitter sich über meinem Haupte aufthürmen, aber ich sah es ohne Furcht. Es ist unmöglich, daß der Mensch die Umstände immer beherrsche, aber eben so wenig darf er sich von ihnen beherrschen lassen. — Meine auswärtigen Feinde haben einen rechtmäßigen Kampf gegen mich zu führen gehabt, und seitdem sie mich besiegten, achte ich sie höher, als wie ich ihr Sieger war. — Aber den Meinigen werde ich ihren feigen Verrath nicht verzeihen. Gemeinen Insecten gleich, hingen sie sich an mich, um ihren

Hunger zu beschwichtigen, und sobald sie gesättigt waren, verließen sie mich. Doch das wundert mich keineswegs: der Mensch hat keinen Freund, sondern nur sein Glück hat ihn. Das ist eine riesenmäßige Wahrheit, doch nutzlos für die kleinen Zwerge, und welche sie glauben ließ, ich vermöchte den Schmerz der Trennung von ihnen nicht zu überleben; da ich diesmal eine ganz besondere Rolle gespielt hatte, glaubten sie unbefangen, ich würde mich auf die Scene stellen, um ihnen ein Schauspiel zu gewähren, das ich nur für mich allein darstellen wollte. Ich hatte, wie sie sagten, mein Leben einem Throne gewidmet, den ich besteigen wollte, weil ich ihn leer fand. — Ich hatte das schlechte Gerüst so oft unter den Füßen gehabt, daß ich dessen Gebrechlichkeit vollkommen kannte. — Der Fürst lag bei mir in meinem fürstlichen Geiste, der durch sein Uebergewicht mir ganz Europa zu Füßen warf. — Die Laune des Schicksals erhob mich freilich auf einen Thron, doch hätte ich auch in einem Kloster gelebt, würde ich stets derselbe gewesen sein, obgleich unter verschiedener Gestalt. In den Augen des Publikums habe ich mich mit dem kaiserlichen Purpur lediglich deshalb bekleidet, um der blinden Masse zu gefallen, die den Menschen nur nach seinem Aeußern beurtheilt. Es war vorauszusehen, daß sie die Stachel der Verleumdung gegen mich in ihrem Geschwätz wie in ihren Schriften aufbieten würden. Hatten sie nicht seit 20 Jahren das Evangelium von 20 Heilanden gepredigt, indem sie hofften, daß diese ihnen Brod und Ehrenbezeugungen verschaffen würden? Ich habe mich ehedem ihrem Weihrauch entzogen, weshalb sollte ich mich jetzt darüber ärgern, daß sie mich verdammen. Da ich mir das Leben nicht gab, werde ich es mir auch nicht nehmen, so lange es noch etwas von mir zu wollen hat. Es ist Feigheit und

nicht Muth, sein eigenes Leben für die vergänglichen und eitlen Dinge dieser Welt des Jammers zu opfern. Ich bin dem Tode in 50 Schlachten entronnen, ohne ihn zu suchen oder zu fliehen. Ich kenne keinen Feind, vor dem ich über meine eigene Aufführung zu erröthen hätte. Ich bin daher nicht so unglücklich, als Die behaupten, welche ihr Glück in irdische Dinge setzen, während es nur in der Selbstkenntniß besteht.

Wenn man aber bedenkt, daß ihr System ist, die Andern nach sich zu messen, so wird man über ihre Denkungsweise von mir nicht staunen. Das ist eine menschliche Schwachheit, die ich ihnen so oft verziehen habe, daß ich es auch jetzt wieder thun will.

Nach diesem Bilde wird man die Gründe erkennen, wegen welcher sie mich nicht zu verstehen vermögen, obgleich meine Aufführung stets so gesetzlich war, als meine Sprache aufrichtig; ihr Staunen und ihre Verwunderung war daher eben so groß, als ich den Thron bestieg, wie damals, als ich darauf verzichtete. Ich habe wenigstens um Europa und die Menschheit das Verdienst, daß ich die Deutschen zur Selbstkenntniß brachte. Was die Engländer betrifft, so sage ich nur, daß die Geschichte uns kein Beispiel aufstellt, welches uns beweist, es hätte jemals ein Handelsvolk für das allgemeine Glück des Menschengeschlechtes gewirkt.

Biographien.

Von großem Interesse ist es ohne Zweifel, Napoleons Urtheile über die Ausgezeichnetesten seiner Zeitgenossen kennen zu lernen, und wir lassen deshalb die folgen, die authentisch von ihm selbst herrühren, und die er in St. Helena

in die Feder diktirte. Wir übergehen dabei die, deren Namen minder bekannt oder wichtig sind, und halten uns nur an die, welche bei allen Zeitgenossen ein höheres Interesse in Anspruch nehmen. Die alphabetische Reihenfolge ist dabei gewählt, um die Uebersicht und das Auffinden der einzelnen Namen zu erleichtern.

Alexander I., Kaiser von Rußland.

Er ist dem Kaiser Franz und dem Könige von Preußen unendlich überlegen; er besitzt Geist, Anmuth, Kenntnisse; er ist leicht verführerisch, aber man muß ihm mißtrauen: er ist ohne Freimüthigkeit; er ist ein wahrer Grieche des abendländischen Kaiserreiches. Indeß ist er nicht ganz ohne wirkliche oder gespielte Ideologie; das wird nach Allem nichts sein, als eine Färbung seiner Erziehung und seines Lehrers. Sollte man je glauben, worüber ich mit ihm zu streiten hatte? Er behauptete, die Erblichkeit sei ein Mißbrauch der Souveränität, und ich mußte über eine Stunde dabei zubringen, und meine ganze Beredsamkeit und Logik aufbieten, um ihm zu beweisen, daß die Erblichkeit die Ruhe und das Glück der Völker ist. Vielleicht mystificirte er mich auch nur; denn er ist fein, falsch, gewandt, — er kann weit gehen. Wenn ich hier sterbe, so wird er mein wahrer Erbe in Europa sein. Ich allein konnte ihn mit seiner tartarischen Sündfluth aufhalten.

Der Kaiser hat mehr Talent, als seine beiden andern Alliirten. Er ist ein gewandter Mann, sehr ehrgeizig und sucht sich populär zu machen. Es ist seine Schwäche, sich für gelehrt in der Kriegskunst zu halten, und er liebt nichts so sehr, als sich darüber Lobsprüche zollen zu lassen, obgleich alle militärischen Operationen, die er selbst leitete, als fälschlich oder verderblich erkannt worden sind. In Täsit beschäftigten

sich Alexander und der König von Preußen viel damit, Uniformen für Husaren und Dragoner zu erfinden, und darüber zu streiten, ob die Ordenskreuze an diesen oder jenen Knopf gehangen werden müßten. Täglich ritten wir drei zu Pferde aus. Oft geschah es, daß der Kaiser Alexander und ich galoppirten, und den König von Preußen verließen, der so hinter uns zurück blieb.

Alexander ist voll Anmuth, und würde den liebenswürdigsten Männern in den Salons von Paris gleich stehen.

Hätte ich es gewollt, so würde Alexander mir gewiß seine Schwester zur Frau gegeben haben; seine Politik hätte ihn dazu bestimmt, wenn auch seine Neigung nicht dafür gewesen wäre. Er wurde aufgebracht, als er die Heirath mit Oestreich erfuhr und rief aus: „da bin ich in meine Wälder zurückgeschickt!"

Wenn die Zuneigung Alexanders für mich aufrichtig war, so ist es die Intrigue, die ihn mir entfremdete. — Alexander ist sehr reizbar, und man wird ihn leicht aufgebracht haben. Gewiß ist es, daß er sich auf dem Congresse zu Wien bitter darüber beklagte: ich hätte mich über ihn lustig gemacht, ich hätte ihn mit Lächerlichkeiten überhäuft, und doch ist nichts falscher; er gefiel mir, und ich liebte ihn.

Augereau, (Peter Franz Karl) Herzog von Castiglione.

Augereau, der in der Faubourg-Saint-Marceau geboren ist (den 11. November 1757), war Unterofficier im Augenblick der Revolution. Er muß ein ausgezeichneter Unterofficier gewesen sein, weil er dazu gewählt wurde, nach Neapel zu ge-

hen, um die neapolitanischen Truppen zu unterrichten. Er diente zuerst in der Vendée; er wurde zum General der Ostpyrenäen ernannt, wo er eine der Hauptdivisionen kommandirte. Bei dem Frieden mit Spanien führte er seine Division zu der in Italien und machte hier alle Feldzüge unter Napoleon, der ihn zum 18. Fructidor nach Paris schickte. Das Directorium gab ihm dann den Oberbefehl der Rheinarmee. Er wußte sich nicht zu benehmen, hatte keine Kenntnisse, wenig Geist, wenig Erziehung, hielt aber Ordnung und Disciplin unter den Soldaten, von denen er geliebt wurde. Seine Angriffe waren regelmäßig und er folgte mit Ordnung. Er theilte seine Colonnen gut, stellte seine Reserven gut auf, schlug sich mit Unerschrockenheit: aber das Alles dauerte nur einen Tag; Sieger oder besiegt war er häufig am Abend entmuthigt, sei es nun, daß das mit der Natur seines Charakters zusammenhing, oder mit der geringen Berechnung und Scharfsichtigkeit seines Geistes. Seine politischen Meinungen fesselten ihn an die Partei Babeuf, an die der entschiedentsten Anarchisten. Es war von einer Menge derselben umgeben. Er wurde 1798 zum Deputirten des gesetzgebenden Körpers ernannt, und ließ sich in die Intriguen der Manège ein, er war hier oft lächerlich. Die Leute dieser Partei waren nicht ohne Kenntnisse; Niemand war zu den politischen Discussionen und den Civilangelegenheiten, in die er sich mischte, weniger geeignet, als er. Unter dem Kaiserreiche wurde er Herzog von Castiglione und Marschall von Frankreich.

Ganz im Gegensatze zu Massena war Augereau durch den Sieg selbst ermüdet, und wie entmuthigt; er hatte davon stets genug. Sein Wuchs, sein Wesen, seine Worte gaben ihm das Ansehen eines Großprahlers; dies zu sein war er weit entfernt, als er sich einmal mit Ehren und Reichthümern voll-

gestopft hatte, die er sich übrigens mit vollen Händen und auf jede Weise aneignete.

Seit langer Zeit war bei ihm der Marschall nicht mehr der Soldat; sein Muth, seine ersten Tugenden hatten ihn hoch über die Menge empor gehoben; seine Ehren, Würden und Reichthümer versenkten ihn wieder unter dieselbe. Der Sieger von Castiglione hätte einen Frankreich theuren Namen hinterlassen können; aber es wird das Andenken des Abtrünnigen von Lyon verdammen, so wie das aller derer, die gleich ihm handelten, sie müßten denn das dem Vaterlande angethane Unrecht durch neue dem Vaterlande geleistete Dienste vergüten.

Augereau, Massena, Brune und viele Andere waren unerschrockene Veruntreuer.

Augeau verdankte seine Auffährung seinem geringen Verstande und seiner Umgebung.

Barras (Paul Franz Johann Nicolas Graf von.)

Barras, aus einer guten Familie der Provence stammend, war Officier im Regiment Ile de France; bei der Revolution wurde er durch das Departement des Var zum Deputirten bei dem Nationalconvente ernannt. Er hatte kein Talent für die Rednerbühne, und keine Gewohnheit der Arbeit. Nach dem 31. Mai wurde er mit Freron zum Commissair bei der Armee von Italien und von der Provence ernannt, welche damals der Heerd des Bürgerkrieges war. Nach Paris zurückgekehrt, warf er sich in die Partei der Thermidoristen; durch Robespierre eben so bedroht, wie Tallien und der ganze übrige Theil der Partei Dantons, vereinigten sie sich und bewirkten den 9. Thermidor. Im Augenblick der Krisis ernannte ihn

der Convent, um gegen die Comyne zu marschiren, die sich zu Gunsten Robespierres aufgelehnt hatte; er siegte.

Dieses Ereigniß verlieh ihm eine große Berühmtheit. Alle Thermidoristen wurden nach dem Sturze Robespierres die Männer Frankreichs.

Am 12. Vendémiaire, im Augenblick der Krisis, kam man auf den Gedanken, um sich plötzlich der drei Komissaire bei der Armee des Innern zu entledigen, in seiner Person die Aemter des Commissairs und des kommandirenden Generals dieser Armee zu vereinigen; aber die Umstände waren zu ernst für ihn, sie gingen über seine Kräfte: Barras hatte den Krieg nicht mitgemacht, er hatte den Dienst verlassen, als er nur noch Capitain war; er besaß überdies keine militärischen Kenntnisse.

Die Ereignisse des Thermidor und des Vendémiaire brachten ihn in das Directorium: er hatte nicht die nöthigen Eigenschaften zu diesem Posten. Er that indeß mehr, als die, welche ihn kannten, von ihm erwarteten.

Er verlieh seinem Hause Glanz; er hatte einen Jagdzug, und machte bedeutenden Aufwand. Als er aus dem Directorium trat, am 18. Brumaire, blieb ihm noch ein großes Vermögen; er verhehlte dies nicht. Dieses Vermögen war nicht der Art, daß es Einfluß auf die Zerrüttung der Finanzen gehabt haben konnte, aber die Art, wie er es erwarb, indem er die Lieferanten begünstigte, verderbte die öffentliche Moral.

Barras war von hohem Wachse; er sprach zuweilen in Augenblicken des Sturmes und seine Stimme durchschallte dann den Saal. Seine moralischen Eigenschaften erlaubten ihm nicht, über einige Phrasen hinauszugehen.

Die Leidenschaft, mit der er sprach, hätte ihn für einen Mann von Entschlossenheit halten lassen können. Er war es

nicht; er hatte keine abgeschlossene Meinung über irgend einen Theil der öffentlichen Verwaltung.

Im Fructidor bildete er mit Rewbell und Larévellière-Lepeaux die Majorität gegen Carnot und Barthèlemy. Nach diesem Tage war er scheinbar der bedeutendste Mann in dem Directorium; in der Wirklichkeit aber war es Rewbell, der den wahren Einfluß auf die Geschäfte übte. Barras führte öffentlich stets die Rolle eines eifrigen Freundes für Napoleon durch. Am 30. Plairial hatte er die Gewandheit, sich mit der herrschenden Partei der Versammlung auszusöhnen, und theilte deshalb die Ungnade nicht, in welche seine Collegen fielen.

Barras war ein heftiger Mensch, von wenig Kenntnissen und seltener Entschlossenheit; leicht, und weit entfernt den Ruf zu verdienen, dessen er genoß; die Heftigkeit seines Wesens und der Klang seiner Stimme, wenn er eine Rede anfing, schienen einen ganz andern Begriff von ihm zu erwecken, als der, welcher allgemein angenommen ist.

Josephine Beauharnais, Kaiserin von Frankreich. (gest. den 29. Mai 1814.)

Ich war in meinem Leben mit zwei sehr verschiedenen Frauen außerordentlich beschäftigt: die eine war die Kunst und die Anmuth, die andere die Unschuld und die einfache Natur, und jede hatte ihren vollen Werth.

In keinem Augenblicke des Lebens hatte die erste (Josephine) eine Stellung oder Haltung, die nicht angenehm oder verführerisch waren; es wäre unmöglich gewesen, je daran etwas Unpassendes zu entdecken; Alles, was die Kunst zur Begünstigung der Reize erdenken kann, wurde von ihr angewendet, aber mit einer solchen Heimlichkeit, daß man davon nie etwas bemerkte.

Die andere dagegen ahnete nicht einmal, daß man durch unschuldige Künste etwas gewinnen könnte. Die eine war stets neben der Wahrheit, und ihre erste Bewegung eine negative; die zweite kannte die Lüge nicht, und jeder Umschweif war ihr fremd. Die erste verlangte nie etwas von ihrem Manne, aber sie war überall schuldig; die zweite zögerte nicht zu fordern, wenn sie nichts mehr hatte, was sehr selten geschah, und sie hätte geglaubt, nichts kaufen zu dürfen, ohne es sogleich zu bezahlen. Uebrigens waren beide gut, sanft, ihrem Manne sehr ergeben, der sie stets von gleichmäßiger Laune und von unbedingter Gefälligkeit fand.

Josephine glaubte an Ahnungen, an Zauberei: es ist wahr, daß man ihr in ihrer Kindheit prophezeiht hatte, sie würde ein großes Glück machen und Herrscherin werden.

Eine andere Eigenheit des Charakters bei Josephinen war ihre beständige Verneinung, in welchem Augenblicke und was man sie fragen mochte, war ihre erste Regung stets die negative, ihr erstes Wort nein; aber dieses Nein war nicht geradezu eine Lüge, sondern eine bloße Vorsichtsmaßregel, eine einfache Defensive.

Josephine fand im höchsten Grade Gefallen an dem Luxus, an Anordnung, an Verschwendung, den Creolen natürlich. Es war unmöglich, je ihre Ausgaben zu bestimmen; sie war stets schuldig: es gab daher auch immer große Zwistigkeiten, wenn der Augenblick zur Bezahlung ihrer Schulden kam. Man sah sie dann oft zu ihren Kaufleuten schicken, um ihnen sagen zu lassen, daß sie nur die Hälfte angeben möchten. Selbst auf der Insel Elba stürmten die Rechnungen Josephinens auf den Kaiser Napoleon aus allen Theilen von Italien hinein.

Josephine war die liebenswürdigste und beste der Frauen, aber sie mischte sich nie in die Politik.

Josephine ist ungefähr 18 Millionen Fr. reich gestorben. Sie war die größte Beschützerin der schönen Künste, die man seit vielen Jahren in Frankreich gekannt hat. Sie hatte häufig kleine Zwistigkeiten mit Denon und mir, weil sie sich auf Kosten des Museums für ihre Gallerie schöne Bildsäulen und Gemälde verschaffen wollte. Josephine war die personificirte Anmuth; Alles was sie that, that sie mit graziösem Zartgefühl. Ihre Toilette war ein vollständiges Arsenal, und sie vertheidigte sich mit viel Kunst gegen die Angriffe der Zeit.

Eugen Beauharnais, Vice-König von Italien.

Während der Schreckenszeit war Josephine im Gefängniß, ihr Gemahl auf dem Schaffot gestorben, Eugen, ihr Sohn, bei einem Tischler, und hier buchstäblich in Lehre und Dienst.

Es ist selten und schwierig, alle zu einem großen General nothwendigen Eigenschaften zu vereinigen. Das Wünschenswertheste ist, daß bei ihm der Geist im Gleichgewicht mit dem Charakter und den Muthe sei. Wenn der Muth um Vieles überlegen ist, unternimmt der General zum Nachtheil, was über seine Fassungsgabe geht; im Gegentheil wagt er die Unternehmung, wenn sein Charakter oder sein Muth hinter seinem Geiste zurückbleiben. Dieses Gleichgewicht war das einzige Verdienst des Vice-Königs, und genügte gleichwohl, einen sehr ausgezeichneten Mann aus ihm zu machen.

Beauharnais (Stephanie Louise Adrienne Napoleon von), geb. am 28. Aug. 1789, Cousine der Kaiserin Josephine, vermählt am 7. April 1806 mit dem Großherzog, Karl Ludw. Friedrich von Baden, Wittwe seit dem 8. December 1818.

Die Prinzeß Stephanie hatte ihre Mutter verloren, als sie

nur noch ein Kind war, und wurde von ihr unter der Obhut einer englischen Dame, einer vertrauten Freundin zurückgelassen; diese, welche sehr reich und kinderlos war, hatte sie gewissermaßen adoptirt, und ihre Erziehung ehemaligen Nonnen im Süden von Frankreich (Montoband) anvertraut.

Als Napoleon noch erster Consul war, hörte er eines Tages Josephine, deren Verwandte Stephanie war, dieses Umstandes erwähnen. „Wie können Sie so etwas erlauben?“ rief er aus. „Jemand Ihres Namens einer Ausländerin zur Last! Einer Engländerin, die in diesem Augenblicke unsere Feindin ist! Fürchten Sie nicht, daß Ihr Andenken einst dadurch leiden werde?“ Und sogleich wird ein Courrier abgesendet, um das Kind nach den Tuilerien zu holen; aber die Nonnen wollten es nicht herausgeben. Verletzt zog Napoleon die nöthigen Erkundigungen und Befugnisse ein, und bald wurde ein zweiter Courrier an den Ortspräfekten mit dem Befehle expedirt, sich der jungen Beauharnais augenblicklich im Namen des Gesetzes zu bemächtigen.

Durch die Umstände der Zeit waren damals gewisse Erziehungen und die Meinungen, die sie hervorzurufen pflegten, der Art, daß die junge Stephanie sich nicht ohne Schmerz reklamirt sah, und nicht ohne Schrecken den erblickte, der sich ihren Verwandten nannte und ihr Wohlthäter werden wollte. Sie wurde zu Madame Campan nach Saint-Germain gebracht; man gab ihr alle Arten von Lehrern und sie verließ diese Anstalt nur, um durch ihre Schönheit, ihre Anmuth, ihren Geist, ihre Tugenden einen großen Glanz zu verbreiten. Der Kaiser adoptirte sie als Tochter und vermählte sie mit dem Erbgroßherzoge von Baden. Die Ehe war während einiger Jahre weit entfernt, glücklich zu sein; aber mit der Zeit verschwanden die Vorurtheile, die Gatten näherten sich einander, und be-

klagten seit der Zeit nur das Glück, dessen sie sich selbst beraubt hatten.

Bei der Conferenz in Erfurt war die Prinzeß von Baden durch den Kaiser Alexander, ihren Schwager, der ihr wahre Aufmerksamkeit bewies, sehr ausgezeichnet worden. Man wußte dieß, und um dies zu verhindern, suchten die Leute, welche die hohe Politik leiteten, die unsere Unglücksfälle von 1813 herbeiführten, und welche die Zusammenkunft Alexanders mit der Prinzeß von Baden in Mannheim fürchteten, bei Zeiten ihren Einfluß zu zerstören, indem sie lügenhafte und erfundene Aeußerungen verbreiteten, welche die Gesinnungen dieses Monarchen änderten. Als daher der Kaiser auf seinem Triumphzuge von Paris nach Mannheim kam, war die Prinzeß Stephanie weit entfernt, von ihm gut behandelt zu werden: sie konnte sich dadurch in ihren Gefühlen verletzt fühlen, aber ihr Stolz blieb ungebeugt, und nun begann für ihren Mann ein wahrer Ruhm des Charakters. Die erhabensten Personen umdrängten ihn von allen Seiten, und belästigten ihn lange Zeit damit, die Frau zu verstoßen, die er von Napoleon empfangen hatte; aber er verweigerte dies standhaft, und antwortete mit einem edlen Stolze, daß er nimmermehr eine Gemeinheit begehen würde, welche ebenso sehr seiner Zärtlichkeit als seinem Glücke widerspräche. Dieser großmüthige Prinz, dem wir in Paris nicht genug Gerechtigkeit widerfahren ließen, ist seitdem einer langen und schmerzhaften Krankheit erlegen und die Prinzeß hat ihn bis zu seinem letzten Augenblicke mit eigenen Händen die größte und rührendste Sorgfalt bewiesen, und dadurch die lebhafteste Zuneigung ihrer Verwandten und ihrer Unterthanen gewonnen.

Sie hat die Ausübung der Souverainität verschönert. Sie hat ihren Charakter als Frau und Tochter geehrt; sie hat zu allen Zeiten die höchste Verehrung und die lebhafteste Dankbar-

keit für den gezeigt, der sie auf dem Gipfel einer unumschränkten Macht wohlwollend als Tochter annahm.

Bernadotte, unter dem Namen Karl Johann XIV., König von Schweden.

1796, während Napoleon in Aegypten war, verheirathete Joseph seine Schwägerin mit Bernadotte; sie war die Tochter eines der ersten Kaufleute in Marseille. Napoleon bestimmte sie dem General Duphot, der 1796 in Rom niedergemetzelt wurde. Wenn Bernadotte, Marschall von Frankreich, Prinz von Ponte Corvo, König wurde, so ist diese Heirath die Ursache davon gewesen. Napoleon hielt es für passend, die Schwägerin Josephs zur Prinzeß und Königin zu machen. Sein Sohn Oscar, Prinz von Sudermanland, ist Pathe Napoleons. Man erwartete zu seiner Taufe dessen Rückkehr aus Aegypten; er nannte ihn Oscar, weil er damals mit Vergnügen die Dichtungen Ossians in der vortrefflichen Uebersetzung eines Professors aus Padua las. Die Verirrungen des Prinzen von Ponte Corvo während des Kaiserreiches sind ihm wegen dieser Heirath stets verziehen worden.

Bernadotte war 2 Jahre Kriegsminister; er machte nichts als Fehler, organisirte nichts, und das Directorium sah sich gezwungen, ihm das Portefeuille zu nehmen.

Das Benehmen Bernadottes bei Jena war so, daß der Kaiser schon das Decret unterzeichnet hatte, ihn vor ein Kriegsgericht zu stellen, und er wäre unfehlbar verurtheilt worden, so groß war der allgemeine Unwille in der Armee gegen ihn; es fehlte nicht viel, so hätte er die Schlacht verloren gemacht. Aus Rücksicht auf die Prinzeß von Ponte Corvo zerriß der Kaiser das Decret in dem Augenblicke, in welchem er es dem Prin-

gen von Neuchâtel übergeben wollte. Einige Tage darauf zeichnete sich Bernadotte in dem Gefecht bei Halle aus, was den bösen Eindruck etwas verwischte.

Bernadotte ist in der römisch-apostolischen Religion geboren; er hatte seine Religion gegen die reformirte Religion abgeschworen. Viele Menschen hätten eben so viel gethan; aber dieser Umstand war es, der es verhinderte, den Prinzen Eugen nach Schweden zu schicken, um dort zu herrschen. Seine Frau, Prinzeß von Bayern, hätte sich nie darüber trösten können. Desirée, die gegenwärtige Königin von Schweden, hat die Religion nicht wechseln wollen, und bekennt sich noch zu der römisch-katholisch-apostolischen Religion, in der sie geboren wurde.

Als Bernadotte zum Kronprinzen von Schweden erwählt wurde, empfand ich einen geheimen Instinkt, welcher mir die Sache unangenehm und peinlich machte; in der That war Bernadotte die Schlange, die wir in unserm Busen nähren; kaum hatte er uns verlassen, als er schon in dem Systeme unserer Feinde war und wir ihn bewachen und fürchten mußten. Später war er eine der großen wirkenden Ursachen unserer Unglücksfälle, der, welcher unsern Feinden den Schlüssel unserer Politik gab, ihnen die Taktik unserer Armeen verrieth; der, welcher ihnen die Wege zu dem heiligen Boden zeigte! Vergebens würde er zu seiner Entschuldigung sagen, daß er durch die Annahme des Thrones von Schweden nur noch Schwede sein durfte; oberflächliche Entschuldigung, höchstens gut für den gemeinen Haufen der Ehrgeizigen. Um eine Frau zu nehmen, verzichtet man nicht auf seine Mutter, noch weniger ist man gehalten, ihr den Busen zu durchbohren und ihre Eingeweide zu zerfleischen. Man sagt, er hätte es später bereut, d. h. als es nicht mehr Zeit und das Uebel vollbracht war. Die Thatsache ist, daß er, als er sich wieder in unserer Mitte sah, be-

merkte, daß die öffentliche Meinung ihm Gerechtigkeit widerfahren ließ; er fühlte sich davon auf den Tod getroffen: da gingen ihm die Augen auf, denn man weiß nicht, bis zu welchen Träumen ihn in seiner Verblendung seine Anmaßung und seine Eitelkeit treiben konnten. Und ein Franzose hat in seinen Händen das Geschick der Welt gehabt! Hätte er Urtheilskraft und Seele der Höhe seiner Stellung angemessen gehabt, wäre er ein guter Schwede gewesen, wie er es behauptete, so hätte er den Glanz und die Macht seines neuen Vaterlandes wieder herstellen, Finnland nehmen und in Petersburg sein können, ehe ich Moskau erreichte. Aber er hat persönlicher Rachgier, einer alten Eitelkeit und kleinlichen Leidenschaften nachgegeben. Der Kopf hat ihm geschwindelt, ihm, dem ehemaligen Jacobiner, sich von dem Legitimen aufgesucht und beweihraucht zu sehen; sich im Angesicht in politischer und freundschaftlicher Conferenz, die ihm keine Schmeicheleï ersparte. Man versichert, es sei ihm damals sogar angedeutet worden, daß er auf eine der Schwestern des Kaisers rechnen dürfe, wenn er sich von seiner Frau scheiden ließe; und auf einer andern Seite schrieb ihm ein französischer Prinz, er bemerke mit Vergnügen, daß Bearn die Wiege ihrer beiden Häuser sei! Bernadotte! Sein Haus!

In seinem Rausche opferte er sein neues Vaterland und das alte, seinen eigenen Ruhm, seine wahre Macht, die Sache der Völker, das Geschick der Welt! Das ist ein Fehler, den er theuer bezahlen wird. Kaum war ihm das gelungen, was man von ihm erwartet hatte, als er anfangen konnte, es zu fühlen: er hat es sogar bereut, sagt man; aber er hat es noch nicht gebüßt. Er ist jetzt der einzige Emporkömmling, der einen Thron inne hat; das Aergerniß darf nicht ungestraft bleiben, es wäre von zu gefährlichem Beispiel.

Berthier (Alexander), Fürst von Wagram und Vice-Connetair des Kaiserreiches, gest. am 1. Juni 1815 durch einen Sprung aus einem Fenster seines Palastes in Bamberg.

Berthier war ungefähr 42 Jahr alt. Sein Vater, Ingenieur-Geograph, hatte die Ehre gehabt, zuweilen Ludwig XV. und Ludwig XVI. zu sehen, weil er damit beauftragt war, die Jagdpläne zu entwerfen, und diese Prinzen es liebten, bei ihrer Rückkehr von der Jagd die Fehler zu rügen, die sie bemerkt hatten. Berthier machte, noch jung, den Krieg in Amerika als Lieutenant im Generalstabe Rochambots mit; er war Oberst zur Zeit der Revolution, und kommandirte die Nationalgarde von Versailles, wo er sehr gegen die Partei Lecointre war; in der Vendée als Chef des Generalstabes der revolutionairen Armeen verwendet, wurde er daselbst verwundet. Nach dem 9. Thermidor wurde er Chef des Generalstabes bei dem General Kellermann, bei der Armee der Alpen, und folgte ihm zu der Armee von Italien. Er ist es, welcher die Armee die Linie von Borghetto einnehmen ließ, die den Feind aufhielt. Als Kellermann zu der Armee der Alpen zurückkehrte, nahm er ihn mit sich. Als aber Napoleon das Kommando der Armee von Italien übernahm, erbat und erhielt Berthier die Stelle eines Chefs vom Generalstabe; in dieser Eigenschaft ist er ihm in allen seinen Feldzügen in Italien und Aegypten gefolgt. Seitdem war er Kriegsminister, Chef des Generalstabs der großen Armee, Prinz von Neuchâtel und Wagram. Er besaß eine große Thätigkeit; er folgte seinem General bei allen seinen Recognoscirungen und Ritten, ohne daß er seine Bureauarbeiten im Geringsten verzögerte. Er war von unentschiedenem Charakter, nicht geeignet zum kommandirenden General, aber er

besaß alle Eigenschaften zu einem guten Chef des Generalstabes. Er kannte die Karte genau, verstand sich auf den Theil der Recognoscirungen wohl, und leitete selbst die Expedition der Ordres; er war gewandt darin, die zusammengesetztesten Bewegungen einer Armee einfach darzulegen. Zu Anfang wollte man ihm die Ungnade seines Chefs zuziehen, indem man ihn als dessen Mentor bezeichnete, und bekannt machte, er sei es, der die Operationen leite; es gelang nicht. Er that Alles, was er vermochte, um Gerüchte enden zu lassen, die ihn in der Armee lächerlich machten. Nach dem Feldzuge in Italien erhielt er das Kommando der Armee, welche beauftragt war, sich Roms zu bemächtigen, und proklamirte dort die römische Republik.

Berthier, schwach und ohne Geist, stand in Aegypten an der Spitze derer, welche man die Faktion der Liebhaber großer Gefühle nannte. Als der Obergeneral auf dem Punkte stand, von Toulon unter Segel zu gehen, eilte Berthier von Paris mit Post herbei, und reiste Tag und Nacht, um ihm zu sagen, daß er krank sei und ihm nicht folgen könne, obgleich er sein Chef des Generalstabes war. Der Obergeneral achtete nicht einmal darauf. Berthier lag nicht mehr zu den Füßen derjenigen, welche ihn mit der Entschuldigung fortgeschickt hatte; aber in Aegypten angelangt, bemächtigte sich seiner die Langeweile, er konnte seinen Erinnerungen nicht widerstehen; er erbat und erhielt die Erlaubniß, nach Frankreich zurückzukehren; er nahm Abschied von Napoleon, sagte ihm Lebewohl; aber bald kam er wieder, brach in Thränen aus, sagte, er wolle, Alles wohl erwogen, sich nicht entehren; er könne auch sein Leben nicht von dem seines Generals trennen; Berthier widmete seinen Liebschaften eine Art von Cultus, und dieser Cultus führte ihn mehr als einmal an den Rand des Wahnsinns. Der Kaiser glaubte ihm während seines Lebens 40 Millionen geschenkt

zu haben, aber er dachte auch, daß die Schwäche seines Geistes, seine geringe Ordnung, seine lächerliche Leidenschaft davon einen großen Theil vergeudeten.

Berthier verdankte seine Aufführung seinem Mangel an Geist und seiner Nullität. Berthier war nach Allem nicht ohne Talent; aber sein Talent und seine Verdienste waren speciell und technisch; und außerdem ohne allen Geist, welcher Art auch immer; und dann so schwach! — Der Kaiser hatte auf seinen Feldzügen Berthier in seinem Wagen. Während des Weges und auf den großen Landstraßen durchlief der Kaiser seine Tagesbefehle und seine Rapporte, bestimmte seine Pläne und ordnete seine Bewegungen. Berthier nahm davon Notiz, und auf der ersten Station oder am ersten Ruhepunkte, mochte es Tag oder Nacht sein, expedirte er seinerseits die Befehle und die verschiedenen besondern Details mit einer bewundernswerthen Regelmäßigkeit, Bestimmtheit und Sicherheit. Es war eine Arbeit, zu der er stets bereit und unermüdlich war. Das war das besondere Verdienst Berthiers; es war das größte und wichtigste für den Kaiser; kein Anderer hätte ihn ersetzen können.

Indem die Natur gewisse Menschen bildete, wollte sie, daß sie in einer untergeordneten Stellung bleiben sollten. Dahin gehörte Berthier. Es gab auf der Welt keinen bessern Chef des Generalstabes; aber er war nicht fähig, 500 Mann zu kommandiren.

Besserières, Herzog von Istrien, gestorben auf dem Schlachtfelde den 1. Mai 1813.

Besserières wurde durch die Revolution auf die Laufbahn der Waffen gebracht: er begann als gemeiner Soldat in der constitutionellen Garde Ludwigs XVI. Als er später Chasseur-Officier geworden war, zogen Thaten außerordentlicher perſon-

licher Tapferkeit die Aufmerksamkeit des Obergenerals der Armee von Italien auf ihn, und als er seine Guiden errichtete, wählte er Besserières zum Kommandeur derselben. Das waren die Anfänge Besserières und der Ursprung seines Glückes. Von diesem Augenblicke an findet man ihn stets an der Spitze der Consular- oder Kaisergarde, bei den Angriffen der Reserven, welche den Sieg entscheiden oder dessen Früchte pflücken. Sein Name steht in edler Verbindung mit allen unsern schönsten Schlachten.

Besserières wuchs mit dem Manne, der ihn ausgezeichnet hatte, und empfing einen überreichen Theil der Gunstbezeigungen, welche der Kaiser austheilte; er wurde Marschall des Kaiserreiches, Herzog von Istrien, Oberst von der Kavallerie der Garde ꝛc. ꝛc. ꝛc.

Seine Eigenschaften entwickelten sich mit den Umständen und zeigten ihn stets in gleicher Höhe mit seinem Glücke. Man sah Besserières beständig gut, menschlich, großmüthig; von einer Rechtschaffenheit und antiken Geradheit; Soldat, Ehrenmann, rechtschaffener Bürger. Er benutzte häufig die hohe Gunst, in der er stand, zu Dienstleistungen und besonderen Verpflichtungen, selbst ungeachtet widersprechender Meinungen.

Besserières wurde von der Garde angebetet, in deren Mitte er sein Leben hingebracht hatte. In der Schlacht von Wagram warf ihn eine Kugel vom Pferde, ohne ihm weitern Schaden zuzufügen. Es war ein Schrei des Schmerzes durch die ganze Garde. Napoleon sagte ihm daher auch, als er ihn wiederfand: „Besserières, die Kugel, die Sie traf, hat meine ganze Garde weinen machen; danken Sie ihr, denn sie muß Ihnen sehr theuer sein.“ Minder glücklich bei der Eröffnung des Feldzuges in Sachsen wurde er am Tage vor der Schlacht bei Lützen bei einer ziemlich unbedeutenden Veranlassung, als er zwischen die Tirailleurs vorgeritten war, in die Brust durch

eine Kugel getroffen, welche ihn todt vom Pferde stürzte. Er lebte wie Bayard und starb wie Turenne.

Bonaparte (Lätitia Ramolino), Mutter des Kaisers Napoleon.

Meine vortreffliche Mutter ist eine Frau von Seele und viel Talent; sie hat einen männlichen, stolzen Charakter, und ist voll Ehrgefühl. Sie würde Alles für mich verkaufen, bis auf ihr letztes Hemde. Ich habe ihr jährlich außer ihrem Palaste 1 Million angewiesen, und machte ihr viele Geschenke. Ich verdanke mein Glück der Art, wie sie meine Jugend erzog. Ich bin der Meinung, daß die zukünftige gute oder schlechte Aufführung eines Kindes gänzlich von dessen Mutter abhängt. Sie ist sehr reich. Mehre Personen meiner Familie haben bedacht, daß ich sterben könnte, daß mich Unfälle treffen könnten, und sorgten deshalb dafür, etwas zu erhalten und bewahrten einen Theil ihres Vermögens.

Madame war zu sparsam: das wurde lächerlich; ich ging so weit, ihr beträchtliche Summen monatlich anzubieten, wenn sie dieselben ausgeben wollte. Sie wollte sie wohl annehmen, vorausgesetzt aber, sagte sie, daß sie Herrin sei, dieselben zu behalten. Im Grunde war das blos nur ein Uebermaß der Vorsicht von ihrer Seite; ihre ganze Furcht bestand darin, sich einst ohne irgend etwas zu erblicken. Sie hatte das Bedürfniß gekannt und diese fürchterlichen Gedanken kamen ihr nicht aus dem Sinn. Ueberdies muß man erwähnen, daß sie ihren Kindern insgeheim viel gab; sie war eine sehr gute Mutter!

Uebrigens hätte dieselbe Frau, der man so schwer einen Thaler entrissen haben würde, Alles für meine Rückkehr von der Insel Elba gegeben und nach Waterloo hätte sie mir Alles,

was sie besaß, in die Hände gegeben, um mir damit zu helfen, meine Angelegenheiten wieder herzustellen; sie hat es mir angeboten; sie hätte sich, ohne zu murren, zum schwarzen Brod verurtheilt. Das kam daher, weil bei ihr das Große das Kleine überstieg: der Stolz, der edle Ehrgeiz gingen dem Geize voran.

Meine Mutter war jeder Art der Verehrung würdig!

Carnot, geb. zu Nolay in Burgund den 13. Mai 1753.

Conventsmitglied, Conventspräsident, Mitglied des Directoriums. 1813 Vertheidiger von Antwerpen; während der hundert Tage Minister des Innern. 1815 proscribirt. Gestorben in Magdeburg, 70 Jahr alt.

Carnot war sehr jung in das Geniecorps eingetreten. In dem Corps vertheidigte er das System Montallembert; unter seinen Kameraden galt er für ein Original; er war Ludwigsritter bei dem Ausbruche der Revolution, der er mit Wärme anhing. Er wurde zum Convente ernannt und zum Mitgliede des öffentlichen Wohlfahrtsausschusses, mit Robespierre, Barère, Couthon, Saint-Just, Billaud-Varennes und Collot d'Herbois; er zeigte fortwährend einen großen Eifer gegen den Adel, was mehre persönliche Zwistigkeiten mit Robespierre herbeiführte, der in der letzten Zeit eine große Menge Adliger protegirte. Er war ein eifriger Arbeiter in Allem, was er that, ohne Intrigue und leicht zu täuschen. Er war bei Jourdan als Conventsdeputirte bei der Belagerung von Maubeuge und leistete dabei sehr wichtige Dienste. Im öffentlichen Wohlfahrtsausschusse leitete er die Kriegsoperationen, und war dabei nützlich, ohne das Lob zu verdienen, das man ihm gezollt hat. Er hatte keine

Erfahrenheit des Krieges; seine Ansichten waren falsch über alle Theile der Kriegskunst, selbst über den Angriff und die Vertheidigung der Festungen, und über die Grundsätze der Fortification, die er seit seiner Kindheit studirt hatte. Er hat über diese Gegenstände Werke drucken lassen, welche nur von einem Menschen gebilligt werden können, der gar keine Praxis des Krieges besitzt. Er zeigte moralischen Muth. Nach dem Thermidor, als der Convent alle Mitglieder des öffentlichen Wohlfahrtsausschusses arretirte, ihn ausgenommen, wollte er deren Loos theilen. Dieses Benehmen war um so edler, als sich die öffentliche Meinung heftig gegen den Ausschuß aussprach und Collot d'Herbois und Billot-Varennes in der That abscheuliche Menschen waren. Nach dem Vendémiaire wurde er zum Mitglied des Directoriums ernannt, aber seit dem 9. Thermidor wurde seine Seele durch die Vorwürfe der öffentlichen Meinung zerrissen, welche dem Ausschuß all das Blut zur Last legte, welches auf den Schaffots geflossen war; er fühlte das Bedürfniß, zu gefallen: er ließ sich durch die Lenker der Partei des Auslandes verlocken; da wurde er zu den Wolken gehoben, aber er verdiente die Lobsprüche der Feinde Frankreichs nicht; er befand sich in einer falschen Stellung, und erlag am 18. Fructidor. Nach dem 18. Brumaire wurde er zurückberufen und durch den ersten Consul zum Kriegsminister ernannt; er zeigte wenig Talent und hatte mit dem Finanzminister und dem Director des Schatzes Dufresne viele Zwistigkeiten, in denen er meistens Unrecht hatte; endlich verließ er das Ministerium, überzeugt, daß es aus Mangel an Geld nicht mehr gehen könnte. Als Mitglied des Tribunates stimmte und sprach er gegen das Kaiserreich, aber sein stets redliches Betragen flößte der Regierung keinen Argwohn ein. Der Kaiser gewährte ihm eine Rücktrittssumme von 20000 Fr.; so lange die Sachen gut gin-

gen, sagte er kein Wort, und hielt sich ruhig; aber nach dem russischen Feldzuge und bei dem Unglücke Frankreichs forderte er Dienste; die Stadt Antwerpen wurde ihm anvertraut, und er benahm sich dort gut.

Bei meiner Rückkehr von der Insel Elba wurde Carnot zum Minister des Innern ernannt, und ich hatte alle Ursache, mit ihm zufrieden zu sein.

Ich fand ihn rechtschaffen, arbeitsam und stets wahr.

Nach der Abdankung wurde Carnot zum Mitgliede der provisorischen Regierung ernannt; aber er wurde hier durch die Intriguants, von denen er umgeben, hintergangen.

Carnot war ein arbeitsamer und aufrichtiger Mensch, aber dem Einflusse der Intriguen unterworfen, und ließ sich leicht hintergehen.

Carnot ist der rechtschaffenste Mensch, der in der Revolution eine Rolle gespielt hat: er hat Frankreich ohne einen Sous verlassen.

Lord Castlereagh.

Der ist es, welcher das ganze übrige Ministerium regiert, und sogar den Prinzen selbst mit Hülfe seiner Intriguen und seiner Kühnheit beherrscht. Stark durch eine Majorität, die er selbst zusammengesetzt hat, ist er stets bereit, im Parlament mit der höchsten Unverschämtheit gegen die Vernunft, das Recht, die Gerechtigkeit, die Wahrheit zu fechten; keine Lüge ist ihm zu theuer, nichts hemmt ihn, Alles ist ihm gleich; er weiß, daß die Stimmen beständig da sind, Alles zu applaudiren, Alles zu rechtfertigen. Er hat sein Vaterland gänzlich geopfert, und setzt es noch jeden Tag herab, indem er es durch seine Politik, seine Doktrinen, seine Interessen gegen den Strich

gleicht. Er liefert es dem Continente ganz aus. Die Stellung wird mit jedem Augenblicke falscher. Gott weiß, wie er sich herausziehen wird.

Lord C. wird in England selbst als der Mann der Immoralität betrachtet. Er hat mit einem politischen Uebertritte debutirt, der in seinem Vaterlande zwar sehr häufig ist, aber stets einen unauslöschlichen Flecken zurücklässt. Er hat seine Laufbahn unter den Bauern der Sache des Volkes betreten, und ist zum Manne der Gewalt und Willkühr geworden. Läßt man ihm Gerechtigkeit widerfahren, so muß er verwünscht werden von den Irländern, seinen Landsleuten, die er verrieth, und von den Engländern, deren Freiheit im Innern und deren Wohl nach außen er vernichtet hat.

Lord C., ein Zögling Pitts, dem er sich vielleicht gleich hält, ist höchstens dessen Affe: er hat nicht aufgehört, die Pläne und Complotte seines Meisters gegen Frankreich zu verfolgen, und hier sind seine Ausdauer und Hartnäckigkeit vielleicht seine wahren und einzigen Eigenschaften gewesen; aber Pitt hatte großartige Absichten; bei ihm ging das Wohl seines Landes allem Andern vor; er besaß Genie, er schuf; und von seiner Insel als Stützpunkt beherrschte er die Könige des Continentes und ließ sie nach seinem Willen handeln. C. dagegen, welcher die Intrigue der Schöpfung unterschob, die Substituirt dem Genie, und sich wenig um sein Land bekümmert, hat nicht aufgehört, den Credit und den Einfluß dieser Könige des Continentes zu benutzen, um seine Macht auf seiner Insel zu befestigen und dauernd zu machen. Jedenfalls — und das ist der Gang der irdischen Dinge, ist Pitt mit seinem Genie fortwährend gescheitert, und C. gelingt trotz seiner Unfähigkeit Alles.

C. hat sich ganz als Mann des Continentes gezeigt; als

Gebieter von Europa hat er die ganze Welt befriedigt, und nur sein Vaterland vergessen. Seine Handlungen verletzen so sehr das Nationalinteresse, sie waren den Doktrinen des Landes so sehr widersprechend, sie trugen so sehr den Charakter der Inconsequenz, daß man nicht begreift, wie eine weise Nation sich von einem solchen Narren regieren lassen konnte! — Die Spionerie und die Angeberei verbreitet er bis in das Unendliche; es sind geheime Angeber, eine hölische Schöpfung, mit deren Hülfe man stets sicher ist, strafbare zu finden und die Opfer zu vervielfältigen. — Nein, Lord C. ist nicht der Minister eines großen freien Volkes, beauftragt, fremden Nationen Ehrfurcht einzuflößen; er ist ein Vezir der Könige des Continentes, und bildet nach deren Einflüsterung seine Landsleute zur Sclaverei; er ist der Canal, die Röhrenleitung, durch deren Hülfe alle Schätze Großbritaniens über den Continent ergossen, und in England alle übelthätigen Doktrinen von außen eingeführt werden!

Lord C., der sogenannte Erbe Pitts, hat in seiner Politik den Gipfel aller Arten von Nichtswürdigkeit und Immoralität vereinigt. Chatham rechnete es sich zum Ruhme, ein Kaufmann zu sein; Lord C. hat sich zum großen Nachtheil seiner Nation den Genuß gemacht, den Herrn zu spielen; er hat sein Vaterland geopfert, um mit den Großen des Continentes zu fraterniſiren, und von da ab die Laster des Salons zu der Habgier des Comtoirs hinzugefügt; die Doppelzüngigkeit und Schmiegsamkeit des Höflings zu der Härte und Unverschämtheit des Emporkömmlings.

Duroc, Herzog von Friaul, geblieben am 13. Mai in dem Gefecht bei Wurtschen.

Duroc hatte lebendige, zärtliche, geheime Leidenschaften,

welche wenig mit seiner äußern Kälte übereinstimmten. Ich habe das lange nicht gewußt, so pünktlich und regelmäßig war sein Dienst. Erst wenn mein Tagewerk gänzlich beschlossen und geendigt war, erst wenn ich ruhre, begann das seinige. Der Zufall allein oder irgend ein Ereigniß machte mich damit bekannt. Duroc war rein moralisch, durchaus uneigennützig beim Empfangen, außerordentlich großmüthig beim Geben.

Ferdinand VII., König von Spanien.

Bei den Ereignissen von Aranguez waren der alte König und die Königin ein Gegenstand des Hasses und der Verachtung ihrer Unterthanen. Der Prinz von Asturien verschwur sich gegen sie, ließ sie abdanken, und wurde sogleich die Liebe und die Hoffnung der Nation.

Man hat es mir dummer Weise Schuld gegeben, daß ich an allen diesen Intriguen Theil genommen, aber ich war ihnen um so mehr fremd, da dieser letzte Umstand alle unsere mit dem Vater abgemachten Pläne, in deren Folge meine Truppen schon in dem Herzen von Spanien standen, störte. Beide Parteien fühlten gleich damals, daß ich ihr Schiedsrichter sein könnte und mußte. Der entthronte König wendete sich deshalb an mich, um Rache zu erlangen, und der Sohn, um anerkannt zu werden. Beide beeilten sich, vor mir ihre Sache zu führen, gleich sehr angetrieben durch ihre beiderseitigen Rathgeber, selbst die, welche sie gänzlich beherrschten, und zur Sicherung ihrer Köpfe kein anderes Mittel sahen, als sich mir in die Arme zu werfen.

Als alle diese Personen in Bayonne versammelt waren, beschloß ich diese einzige Gelegenheit zu benutzen, um mich von diesem Zweige der Bourbons zu befreien, in meiner eigenen Dy-

naſtie das Syſtem Ludwigs XIV. fortzuſetzen, und Spanien an das Geſchick Frankreichs zu feſſeln.

Ich hatte nichts überlegt, aber ich benutzte. Ich hatte hier den gordiſchen Knoten vor mir, und zerhieb ihn; ich ſchlug Karl IV. und der Königin vor, mir die Krone von Spanien abzutreten, und friedlich in Frankreich zu leben; ſie willigten ein, ich könnte beinahe ſagen gern, ſo ſehr waren ſie gegen ihren Sohn erbittert, und ſo ſehr ſuchten ſie und ihre Günſtlinge nichts Anderes, als die Ruhe und die Sicherheit. Der Prinz von Aſturien widerſtrebte nicht außerordentlich, aber es wurde weder Gewaltthat, noch Drohungen gegen ihn angewendet, und wenn ihn die Furcht beſtimmte, was ich wohl glaube, ſo iſt das nur ſeine Sache.

Ferdinand VII. war in Valençay, in dem Schloſſe des Fürſten Talleyrand, in einer der reizendſten Lagen Frankreichs, mitten in einem großen Walde; er war hier mit ſeinem Bruder und ſeinem Oheim; er hatte keine Wache; er hatte alle ſeine Officiere und Bedienten bei ſich und empfing, wen er wollte; er ging frei mehrere Stunden weit umher, ſowohl um zu jagen, als um ſpatzieren zu fahren. Außer den 72,000 Fr. jährlich, welche der Schatz von Frankreich als Miethe von Valençay zahlte, erhielt Ferd. jährlich zu ſeinem Unterhalt 500,000 Fr. Er ſchrieb ſehr regelmäßig jeden Monat an Napoleon und empfing von ihm Antwort. Am 15. Auguſt und am Namensfeſte der Kaiſerin hatte er nie verſäumt, das Schloß und den Park von Valençay illiumniren zu laſſen, und Almoſen zu vertheilen. Er hat mehrmals Napoleon um die Erlaubniß gebeten, nach Paris gehen zu dürfen, was beſtändig vertagt wurde; er bat, ihn zu adoptiren und ihn mit einer franzöſiſchen Prinzeß zu vermählen. Er hatte den Genuß einer ſehr ſchönen Bibliothek, empfing häufig die Beſuche der Vornehmen der

Nachbarschaft und der Kaufleute von Paris, welche sich beiferten, ihm Neuigkeiten zu überbringen. Lange Zeit hatte er ein Theater, auf dem er Schauspieler spielen ließ, endlich aber flößten seine Beichtväter ihm Gewissensscrupel ein, und er verabschiedete die Truppe.

Zu allen Zeiten hat Ferdinand den größten Widerwillen gegen die Cortes gezeigt. Die Spanier werden lange die Constitution von Bayonne beweinen. Hätte sie triumphirt, so hätten sie nicht mehr die geistliche Gerichtsbarkeit in weltlichen Dingen, nicht mehr das Zwangsrecht, keine Schlagbäume mehr im Innern. Ihre Nationaldomänen würden nicht unbebaut durch den Staat und durch die Nation liegen bleiben. Sie hätten eine Weltgeistlichkeit, einen Adel ohne Feudalvorrechte, ohne Freiheit von Abgaben und öffentlichen Lasten; sie wären jetzt ein anderes Volk.

Ferd. hat oft gesagt, daß er es vorzöge, in Valençay zu bleiben, statt in Spanien mit den Cortes zu regieren; als ihm indeß im Jahre 1813 Napoleon den Vorschlag machen ließ, zögerte er nicht. Der Graf von Laforest wurde zu dieser Unterhandlung zu ihm gesendet; der Vertrag wurde bald geschlossen: keine Bedingung wurde Ferdinand auferlegt: denn man wird es nicht Bedingung nennen, daß er die Verpflichtung übernahm, den während seiner Abwesenheit statt gefundenen Verkauf seiner Nationalgüter aufrecht zu erhalten, und keine der Personen, die Aemter bekleidet hatten, in Untersuchung zu ziehen. Ferdinand sprach damals laut seinen Entschluß aus, in Spanien die Dinge so zu nehmen, wie er sie fände, und als constitutioneller König zu regieren.

Gegen das Ende von 1813 wurde die Heirath Ferdinands mit der ältesten Tochter Josephs festgesetzt; aber damals wa-

ren die Umstände nicht mehr dieselben, und Ferdinand verlangte, die Vermählung zu verschieben.

Es ist ohne Zweifel, daß Ferdinand, wenn die Angelegenheiten von 1814 einen andern Ausgang nahmen, seine Heirath mit der Tochter Josephs vollzogen hätte. Er reiste, wie es scheint, mit aufrichtigen Absichten fort, denn er ist bis zu den Ereignissen von Fontainebleau den Grundsätzen seiner Abreise treu geblieben.

Der Prinz von Asturien hat keine der Eigenschaften, welche für das Oberhaupt einer Nation erforderlich sind.

Ferdinand mag in seiner Wuth immer seinen Scepter wie rasend festhalten; an irgend einem schönen Morgen wird er ihm doch wie ein Aal aus der Hand schlüpfen.

Fouché, Herzog von Otranto; gest. im Exil zu Triest im Jahre 1820.

Fouché war der Talleyrand der Clubbs und Talleyrand der Fouché der Salons. Die Intrigue war für Fouché so nothwendig, wie die Nahrung: er intriguirte zu allen Zeiten, an allen Orten, auf alle Weise und mit Allen. Man entdeckte nie etwas, ohne daß man gewiß war, ihn auf irgend eine Weise darin verwickelt zu finden; er war nur damit beschäftigt, Allem nachzulaufen: seine Sucht war, bei Allem zu sein! Stets in den Schuhen von aller Welt.

Fouché ist ein Ungläubiger, allerfahren, ein Terrorist, ein Mensch, der mehrmals an den blutigen Gräueln der Revolution Theil genommen hat. Er ist ein Mensch, der uns alle Geheimnisse mit dem Wesen der Ruhe und der Uneigennützigkeit entreißen würde. Er ist sehr reich, aber seine Reichthümer sind schlecht erworben. Es gab in Paris eine Abgabe von den

Spielhäusern; da dies aber eine nichtswürdige Weise war, Geld zu erhalten, wollte ich nicht daraus Nutzen ziehen, und befahl daher, den Betrag der Abgabe für ein Armenhaus zu verwenden. Sie betrug einige Millionen; aber Fouché, der mit der Einziehung beauftragt war, steckte einen guten Theil davon in die Tasche, und es ist mir stets unmöglich gewesen, den wirklichen jährlichen Betrag dieser Abgabe zu erfahren.

Gustav Adolph, König von Schweden, später Oberst Gustavson.

Dieser Prinz verkündigte sich bei seinem Anfange als ein Held, und endigte nur als ein Narr; er fing bei Zeiten an, dies durch sehr bemerkliche Züge anzudeuten. Noch als Kind insultirte er Catharine durch das Ausschlagen ihrer Enkelin in eben dem Augenblicke, wo diese große Kaiserin auf ihrem Throne sitzend, und von ihrem ganzen Hofe umringt, nur noch ihn zu der Ceremonie der Heirath erwartete?

Später hatte er nicht minder Alexander insultirt, indem er nach der Catastrophe Pauls einem von den Offizieren des neuen Kaisers den Eintritt in seinem Staaten versagte, und auf die offiziellen, deshalb an ihn gerichteten, Klagen antwortete: Alexander dürfte es nicht übel nehmen, daß er, Gustav, welcher noch die Ermordung seines Vaters beweinte, den Eintritt in seine Staaten einem von denen versagte, welche die öffentliche Stimme anklagte, den Seinigen (Alexanders) ermordet zu haben.

Bei meiner Thronbesteigung erklärte er sich zu meinem großen Antagonisten; man hätte behaupten mögen, er wollte nichts Geringeres, als den großen Gustav Adolph wiederholen. Er durchzog ganz Deutschland, um es gegen mich aufzureizen. Bei

der Catastrophe des Herzogs von Enghien schwur er, denselben persönlich zu rächen, und später schickte er unverschämt den schwarzen Adlerorden an den König von Preußen zurück, weil dieser meine Ehrenlegion angenommen hatte. Endlich erschien sein verhängnißvoller Augenblick; eine nicht gewöhnliche Verschwörung stürzte ihn vom Throne, und vertrieb ihn aus seinen Staaten. Die Einstimmigkeit gegen ihn beweist, daß sein Unrecht ohne Zweifel war. Ich will zugeben, daß er zu entschuldigen war, selbst verrückt; jedenfalls aber ist es außerordentlich und ohne Beispiel, daß in dieser Krisis nicht ein Degen zu seiner Vertheidigung gezogen wurde, sei es aus Zuneigung, aus Dankbarkeit, aus Tugend, oder selbst aus Kleinlichkeit, wenn man will; und wahrlich, das ist ein Umstand, welcher die Atmosphäre der Könige nicht sehr ehrt.

Nach der Schlacht von Leipzig ließ Gustav mir mittheilen, er hätte mir ohne Zweifel lange gezürnt, aber seit längerer Zeit wäre ich von allen Herrschern der, über den er sich am wenigsten zu beklagen hätte, und seit langer Zeit auch fühlte er für mich nur Bewunderung und Sympathie; die Unglückfälle des Augenblickes erlaubten ihm, dies ohne Verlegenheit auszusprechen; er böte sich mir zum Adjutanten an, und ersuchte mich um ein Asyl in Frankreich. — Ich war gerührt, aber bald zog ich in Erwägung, daß, wenn ich ihn aufnahm, es meiner Würde zukam, Anstrengungen zu seinem Gunsten zu machen. Ich beherrschte aber nicht mehr die Welt; dann hätten auch gemeine Geister nicht ermangelt, in meiner Theilnahme für ihn einen ohnmächtigen Haß gegen Bernadotte zu sehen; endlich war Gustav durch den Willen des Volkes gestürzt worden, und mich hatte der Wille des Volkes erhoben; es wäre daher Ineonsequenz von meiner Seite gewesen, Widerspruch der Principien, seine Sache zu ergreifen. Kurz, ich fürchtete, die

Angelegenheiten noch mehr zu verwickeln, und brachte die Großmuth zum Schweigen. Ich ließ ihm antworten, ich würdigte, was er mir vorschlüge, und wäre dafür sehr empfänglich; aber die Politik Frankreichs erlaubte mir nicht, mich meinen persönlichen Gefühlen zu überlassen, und legte mir selbst den Schmerz auf, ihm für den Augenblick das erbetene Asyl zu versagen. Uebrigens würde er sich täuschen, wenn er andere Gefühle, als das höchste Wohlwollen und die aufrichtigsten Wünsche für sein Glück bei mir voraussetzte.

Kleber (Johann Baptist), geb. in Straßburg 1745, ermordet in Cairo den 14. Juni 1801.

Der General Kleber hatte nie eine Armee kommandirt, er hatte bei der Sambre- und Maasarmee als Divisionsgeneral unter Jourdan gedient. Bei dem Directorium in Ungnade gefallen, lebte er unbekannt in Chaillot, als Napoleon im November 1797 von Rastadt kam, nachdem er Italien erobert, unter den Mauern Wiens den Frieden diktirt, und die Festung Mainz in Besitz genommen hatte. Kleber schloß sich seinem Schicksale an, und folgte ihm nach Aegypten. Er benahm sich hier mit eben so viel Talent, als Tapferkeit; er erwarb sich die Achtung des Obergenerals, der ihn nach Desaix für den besten Offizier seiner Armee hielt; er zeigte sich hier durchaus unterwürfig, was die Officiere seines Generalstabes wunderte, die daran gewöhnt waren, ihn die Operationen der Sambre- und Maasarmee tadeln zu hören. Er zeigte eine große Bewunderung für das schöne Manöver in der Schlacht am Berge Tabor, wo der Obergeneral ihm die Ehre und das Leben rettete. Einige Wochen darauf rückte er an der Spitze seiner Division zum Sturme von St. Jean d'Acre vor. Na-

poleon schickte ihm den Befehl, zu ihm zu kommen, da er ein kostbares Leben bei einer solchen Gelegenheit nicht auf das Spiel setzen wollte, wo sein Brigadegeneral ihn ersetzen konnte.

Als der Obergeneral den Entschluß faßte, nach Europa zu eilen, um der Republik Hülfe zu bringen, dachte er zuerst daran, das Kommando an Desaix zu lassen; dann Desaix und Kleber mit sich nach Frankreich zu nehmen; und endlich beschloß er, den Erstern mitzunehmen, und dem Zweiten das Kommando zu übertragen.

Kleber war das Talent der Natur; das Desaix's war ganz das der Erziehung und Arbeit. Das Genie Klebers erwachte nur für Augenblicke, wenn es durch die Wichtigkeit der Veranlassung erweckt wurde, und schlief sogleich danach am Busen der Trägheit und der Vergnügungen wieder ein. Er lebte und athmete nur edlen Ehrgeiz, wahren Ruhm: er war ein ganz antiker Charakter. Desaix's Tod war der größte Verlust, der den Kaiser treffen konnte. Ein merkwürdiger Umstand in dem Geschick dieser beiden Stellvertreter Napoleons ist, daß an demselben Tage und in derselben Stunde, wo Kleber in Cairo ermordet wurde, Desaix bei Marengo durch eine Kanonenkugel fiel.

Nach der Entfernung der Obergenerals nach Frankreich, verhandelte Kleber, der auf ihn folgte, und von den Ränkeschmieden umgeben war und verführt wurde, wegen der Räumung Aegyptens; als aber die Weigerung der Feinde ihn gezwungen hatte, sich einen neuen Ruhm zu erwerben, und seine Kräfte besser kennen zu lernen, änderte er gänzlich seine Ansicht, und wurde selbst ein Anhänger der Besetzung Aegyptens. Er beschäftigte sich deshalb nur noch damit, sich dort zu halten; er entfernte von sich die, welche seinen ersten Entschluß gelenkt hatten, und umgab sich nur noch mit der ent-

gegengesetzten Meinung. Aegypten wäre nie in Gefahr gekommen, hätte er gelebt: sein Tod allein führte den Verlust herbei.

Kleber war mit dem größtem Talente begabt, aber er war nur der Mann des Augenblickes; er suchte den Ruhm als den einzigen Weg zu den Genüssen; übrigens durchaus nicht national hätte er ohne Anstrengung dem Auslande dienen können; er fing in seiner Jugend unter den Preußen an, von denen er noch sehr eingenommen war.

Kleber war ein stolzer Mensch, aber er hatte rohe Manieren; der Scharfsinn der Aegyptier ließ sie entdecken, daß er nicht Franzose war: in der That brachte er, obgleich Elsasser, seine ersten Jahre in der preussischen Armee zu, und konnte für einen reinen Deutschen gelten.

Kleber war für gewöhnlich schläfrig; aber bei Gelegenheit und stets im Augenblicke des Bedürfnisses, hatte er das Erwachen des Löwen.

Kleber fiel als Opfer des muselmännischen Fanatismus; nichts kann die abgeschmackte Verleumdung unterstützen, welche trachtete, diese Katastrophe der Politik seines Vorgängers oder den Intriguen seines Nachfolgers zur Last zu legen.

Lafayette.

Lafayette war eine der unbedeutenden Größen; er war keineswegs zu der hohen Rolle geschaffen, die er spielen wollte. Seine politische Gutmüthigkeit mußte ihn stets zum Spielwerk der Menschen und der Dinge machen.

Seine Aufregung der Kammern nach der Rückkehr von Waterloo hatte Alles verdorben. Wer konnte ihn denn über-

redet haben, daß ich nur käme, um sie aufzulösen, da ich nur durch sie Heil erwarten durfte.

Ich habe weder die Gesinnungen, noch die Absichten des Herrn von Lafayette angegriffen; ich habe mich nur über die verderblichen Folgen derselben beklagt.

Dieser Mann, der eine so große Rolle in unseren ersten politischen Zwistigkeiten gespielt hat, wurde in Auvergne geboren. In dem amerikanischen Kriege diente er unter Washington, und zeichnete sich aus. Er war ein Mensch ohne Talent, weder bürgerlich, noch militärisch; ein beschränkter Geist, ein versteckter Charakter, beherrscht durch bestimmte Ideen von Freiheit, bei ihm schlecht geleitet und schlecht aufgefaßt; übrigens war Lafayette im Privatleben ein Ehrenmann.

Lannes, Marschall von Frankreich, Herzog von Montebello, gest. am 31. März 1809 an den Folgen einer in der Schlacht von Eßlingen empfangenen Wunde.

Der Herzog von Montebello war aus Lecture gebürtig, als Bataillonschef machte er sich in dem Feldzuge von 1796 in Italien bemerkbar; als General bedeckte er sich mit Ruhm in Aegypten, bei Montebello, bei Marengo, bei Austerlitz, bei Jena, bei Pultusk, bei Friedland, bei Tudela, bei Saragossa, bei Eckmühl, bei Eßlingen, wo er einen glorreichen Tod fand. Er war weise, klug, kühn, vor dem Feinde von unwandelbarer Kaltblütigkeit. Er hatte wenig Erziehung genossen, die Natur hatte für ihn Alles gethan; Napoleon, der die Fortschritte seiner Beurtheilungsfähigkeit sah, äußerte oft sein Staunen darüber. Er war allen Generalen der französischen Armee auf dem Schlachtfelde überlegen, um 25,000 Mann Infanterie manövriren zu lassen. Er war noch jung und würde sich ver-

vollkommnet haben; vielleicht wärt er sogar in der hohen Taktik gewandt geworden, die er noch nicht verstand.

Als ich Lannes zum ersten Male bei der Hand nahm, war er nichts als ein Ignorantaccio. Seine Erziehung war sehr vernachlässigt gewesen; gleichwohl machte er große Fortschritte, und um davon zu urtheilen, genügt es zu sagen, daß er einen General der ersten Klasse abgegeben hätte. Er besaß eine große Erfahrenheit im Kriege; er war bei 50 einzelnen Gefechten gewesen und bei 100 mehr oder minder wichtigen Schlachten. Er war ein Mann von außerordentlicher Tapferkeit, ruhig mitten im Feuer; er besaß einen sichern und durchbohrenden Blick, schnell alle Gelegenheiten zu benutzen, die sich boten. Heftig und ungestüm in seinen Ausdrücken, zuweilen selbst in meiner Gegenwart, war er mir sehr ergeben. In seinen Anfällen des Zornes wollte er Niemand erlauben, ihm Vorstellungen zu machen; und es war selbst nicht immer klug, mit ihm zu sprechen, wenn er sich in diesem Zustande der Heftigkeit befand. Dann hatte er die Gewohnheit, zu mir zu kommen, und mir zu sagen, daß man diesem oder jenem nicht trauen dürfe. Als General stand er weit über Moreau und Soult.

Bei Lannes trug der Muth oft den Sieg über den Verstand davon, aber der Verstand wuchs bei ihm täglich, um sich in das Gleichgewicht zu setzen. Er war sehr überlegen, als er starb. Ich hatte ihn als Pygmäen genommen, ich habe ihn als Riesen verloren.

Lange war er nur ein Haudegen gewesen, aber er war ein Talent erster Größe geworden.

Hätte er in diesen letzten Zeiten gelebt, so glaube ich nicht, daß es möglich gewesen wäre, ihn die Ehre und Pflicht verletzen zu sehen.

Er gehörte zu den Menschen, welche fähig sind, die Gestalt der Dinge durch ihr eigenes Gewicht und ihren eigenen Einfluß zu verändern.

Las Cases, Verfasser des bekannten Memorial von St. Helena.

„Mein lieber Graf von Las Cases, Ihr Benehmen in St. Helena, war, wie Ihr Leben, ehrenvoll und vorwurfsfrei: ich mache mir ein Vergnügen daraus, Ihnen dies zu sagen.

„Ihre Gesellschaft war mir nothwendig.

„Wie viele Nächte haben Sie während meiner Krankheiten bei mir zugebracht!

„In Europa angekommen, sei es nun, daß Sie nach England gehen, oder daß sie nach dem Vaterlande zurückkehren, vergessen Sie die Erinnerung an die Leiden, die man Ihnen verursacht hat; rühmen Sie sich der Treue, die Sie mir zeigten, und der ganzen Anhänglichkeit, die ich für Sie hege.

„Da Alles glauben läßt, daß man Ihnen nicht erlauben wird, mich vor Ihrer Abreise noch zu sehen, empfangen Sie meine Umarmung, und die Versicherung meiner Achtung und meiner Freundschaft. Seien Sie glücklich!

„Ihr ergebener Napoleon."

Ludwig XVI.

Seit den Anfange der Revolution scheint Ludwig XVI. beständig das Leben Karls I. vor Augen gehabt zu haben.

Das Beispiel Karls, welcher, nachdem er mit dem Parlamente die ärgerlichsten Auftritte gehabt hatte, endlich seinen Kopf einbüßte, hinderte Ludwig XVI. bei mehreren Gelegen-

heiten, sich den Anstrengungen der Revolutionären entgegenzusetzen. Als man sie verurtheilte, hätte er ganz einfach sagen sollen, daß er nach den Gesetzen nichts Böses thun könnte, und das seine Person geheiligt sei. Die Königin hätte dies ebenfalls thun sollen; das hätte ihnen das Leben nicht gerettet, aber sie wären mit noch mehr Würde gestorben. Robespierre war der Meinung, den König heimlich hinzurichten. „Wozu nützen diese eiteln Formalitäten," sagte er, „da Ihr im voraus entschlossen seid, ihn zu Tode zu verurtheilen, mag er ihn verdienen oder nicht!" — Die Königin betrat das Schaffot mit einer Art von freudigem Gefühl, und es mußte für sie eine große Erleichterung sein, ein Leben zu verlassen, während dessen sie mit so verabscheuungswerther Barbarei behandelt worden war.

Ludwig XVI. würde der musterhafteste Privatmann gewesen sein, und er war ein sehr armseliger König.

Hudson Lowe, Gouverneur von St. Helena.

„Wollen Sie, daß ich Ihnen sagen soll, was wir von Ihnen denken," sagte der Kaiser zu Sir Hudson Lowe selbst. „Wir halten Sie zu Allem fähig; — aber zu Allem, — so lange Sie bei Ihrem Hasse verharren, bleiben wir bei unsern Gedanken. Ich warte noch einige Zeit, weil ich es liebe, gewiß zu sein; und ich werde mich dann beklagen, daß das Schlechteste Ihrer Minister nicht war, mich nach St. Helena zu senden, wohl aber, Ihnen das Gouvernement zu geben. Sie sind für uns eine größere Geißel, als alle Leiden dieses entsetzlichen Felsens."

Die Fehler des Herrn Lowe rühren von den Gewohnheiten seines Lebens her; er hat nie andere Menschen kommandirt, als

ausländische Deserteure, Piemontesen, Corsen, Sicilianer, und alle Renegaten, die Verräther an ihrem Vaterlande geworden waren, die Hefe und den Abscheu von Europa. Hätte er Menschen kommandirt, Engländer, wäre er es selbst, so würde er Rücksicht auf die genommen haben, die man ehren muß.

Maria Antoinette, Königin von Frankreich, guillottinirt am 16. Octbr. 1793.

Maria Antoinette wäre ohne Zweifel zu allen Zeiten der Schmuck jedes Salons gewesen; aber ihre Leichtfertigkeit, ihre Inconsequenzen, ihr geringes Fassungsvermögen, hatten nicht wenig dazu beigetragen, die Katastrophe herbeizuführen und zu beschleunigen. Sie hatte die Sitten von Versailles gänzlich verwandelt; der antike Ernst, die strenge Etikette wurden in leichte Scherze, in wahres Boudoirgeklätsch umgeändert. Kein verständiger Mann von Gewicht konnte der Mystification der Höflinge entgehen, deren natürliche Neigung zum Spott, durch den Beifall einer jungen und reizenden Herrscherin, noch mehr angespornt wurde.

Marmont, Herzog von Ragusa.

Er war der Neffe eines meiner Kameraden in Brienne und im Regiment la Fère, der ihn mir empfahl, als er emigrirte; dieser Umstand brachte mich in die Lage, ihm als Onkel und Vater zu dienen, was ich wirklich erfüllt habe; ich nahm daran ein wahres Interesse, und hatte bei Zeiten sein Glück gemacht. Sein Vater war Ludwigsritter, Eigenthümer von Eisengießereien in Burgund, und genoß eines beträchtlichen Vermögens.

Nie war ein Abfall eingestandener oder verderblicher; er steht in dem Moniteur, und ist von seiner eigenen Hand; er war die unmittelbare Ursache unserer Unglücksfälle, das Grab unserer Macht, die Wolke unseres Ruhmes. Uns dennoch, ich wiederhole es, weil ich es glaube, waren seine Gesinnungen besser, als seine Aufführung; und scheint er das nicht selbst zu denken? Sagen uns nicht die Papiere, daß er sich vergebens für Lavalette verwendete, auf die Schwierigkeiten, die der Monarch machte, mit Herzensergießung antwortete: „Aber Sire, ich habe Ihnen mehr als das Leben gegeben.“ Andere haben uns auch verrathen, und auf eine viel häßlichere Weise, aber ihre Handlungen wurden wenigstens nicht durch officielle Aktenstücke geheiligt.

Die Eitelkeit hat Marmont in das Verderben gestürzt. Die Nachwelt wird sein Leben beflecken, und doch wird sein Herz mehr werth sein, als sein Andenken.

Massena, Herzog von Rivoli.

General von seltenem Muthe und bemerkenswerther Ausdauer, dessen Talent durch das Uebermaß der Gefahr wuchs; welcher, besiegt, stets bereit war, von vorn anzufangen, als wäre er Sieger gewesen.

In Nizza geboren, war Massena in den französischen Dienst in dem Regimente royal italien eingetreten; er war Officier im Augenblick der Revolution. Er avancirte schnell und wurde Divisions-General. Bei der Armee von Italien diente er bei den Obergeneralen Dugannier, Dumerbion, Kellermann und Scherer. Er hatte eine kräftige Constitution, war unermüdlich, Tag und Nacht zu Pferde zwischen den Felsen und den Gebirgen. Das war die Art des Krieges, die er besonders ver-

stand. Er war entschlossen, brav, unerschrocken, voll Ehrgeiz und Eigenliebe; sein eigenthümlicher Charakter war die Hartnäckigkeit; er war nie entmuthigt. Er vernachlässigte die Disciplin, pflegte die Verwaltung schlecht, und war aus diesem Grunde bei den Soldaten wenig beliebt. Er traf die Dispositionen zu einem Angriffe ziemlich schlecht. Seine Unterhaltung war nicht interessant, aber bei dem ersten Kanonenschusse, mitten unter Kugeln und Gefahren, gewann sein Gedanke Kraft und Klarheit. War er geschlagen, so fing er wieder an, als wäre er Sieger gewesen. Zu Ende des Feldzuges von Italien erhielt er den Auftrag, dem Directorium die Präliminarien von Leoben zu überbringen. Während des Feldzuges in Aegypten hatte er das Oberkommando der Armee von Helvetien, und rettete die Republik durch den Gewinn der Schlacht bei Zürich. Seitdem ist er Marschall, Herzog von Rivoli und Prinz von Eßlingen geworden.

Massena war ein Mann von ausgezeichnetem Talent. Nichts desto weniger machte er schlechte Dispositionen vor einer Schlacht; und erst, wenn die Menschen auf allen Seiten fielen, fing er an, mit dem Urtheil zu handeln, das er früher hätte zeigen sollen. Mitten unter Todten und Sterbenden, und unter dem Kugelhagel, der rings um ihn her erntete, war Massena stets er selbst. Er gab seine Befehle und traf seine Dispositionen mit der größten Kaltblütigkeit und dem richtigsten Urtheil. Das ist die la vera nobilità di sangue. Man sagte mit Wahrheit von Massena, daß er erst dann anfing, verständig zu handeln, wenn die Aussicht einer Schlacht sich gegen ihn erklärte. Er war ein großer Plünderer. Er war stets halbpart mit den Lieferanten und Commissären der Armee. Ich sagte ihm mehrmals, wenn er aufhören wollte, seine Speculationen zu verfolgen, so wollte ich ihm 800,000 Francs oder selbst eine Million

schenken; aber er hatte so sehr die Gewohnheit davon angenommen, daß er sich nicht enthalten konnte, sich in diese schmutzigen Geldintriguen zu mischen. Er wurde deshalb von den Soldaten gehaßt, die sich 3 oder 4 mal gegen ihn empörten. In Erwägung war er indeß ein wichtiger Mensch, und er wäre ein großer Mann gewesen, wenn seine glänzenden Eigenschaften nicht durch das schmachvolle Laster des Geizes verdunkelt worden wären.

Massena war ein sehr ausgezeichneter Mensch, der in Folge eines eigenthümlichen Vorzuges das so viel begehrte Gleichgewicht zwischen Geist und Muth nur mitten im Feuer besaß; es entstand bei ihm in der Mitte der Gefahr.

Massena, Augereau, Brune und viele Andere waren unerschrockene Verunreuer; Massena besaß noch außerdem einen schmutzigen Geiz.

Moreau.

Der General Moreau hat die Feldzüge von 1794 und 1795 unter dem Kommando der General Pichegrü und Jordan, sowie die Generale Souham, Taponier, Michaud ꝛc. gemacht; als Obergeneral kommandirte er zum ersten Male im Monat Mai 1796 bei der Rheinarmee; er überschritt diesen Fluß im Monat Juli. Napoleon war damals Herr von ganz Italien.

Der Feldzug in Deutschland im Jahre 1796 macht weder den militärischen Talenten derer, die ihn entworfen haben, Ehre, noch dem General, der die hauptsächlichste Leitung desselben hatte und die Hauptarmee kommandirte. Erstens: er ging auf das rechte Ufer der Donau und des Lech nach der Schlacht bei Neresheim am 11. August, während er geradeaus, am linken Donauufer auf Altmühl marschirend, sich in

3 Tagemärschen mit der Sambre- und Maasarmee, die an der Retnitz stand, hätte vereinigen und dadurch den Feldzug entscheiden können; — zweitens: Er blieb während des August und September sechs Wochen lang in Baiern unthätig, während der Erzherzog die Sambre- und Maasarmee schlug, und über den Rhein zurückwarf; — drittens: Er ließ Kehl mehrere Monate lang durch eine schwächere Armee im Angesicht der Seinigen belagern und, ließ es nehmen.

In dem Feldzuge 1799 diente er zuerst in Italien unter Scherer als Divisionsgeneral; er zeigte hier eben so viel Tapferkeit als Gewandheit an der Spitze von 1 oder 2 Divisionen; aber Ende April, durch die Rückberufung Scherers zu dem Oberkommando eben dieser Armee befördert, machte er nur Fehler, und zeigte ebenso wenig Kenntniß der großen Kriegskunst, als er in dem Feldzuge von 1796 gezeigt hatte. Erstens: Er ließ sich bei Cassano durch Souwarow schlagen; er verlor hier den größten Theil seiner Artillerie, und ließ die Division Serrürier umzingeln und gefangen nehmen. Zweitens: Er bewirkte seinen Rückzug über den Tezin, während er ihn auf dem rechten Ufer des Po über die Brücke von Piazenza hätte bewirken sollen, um sich mit der Armee von Neapel zu vereinigen, die Macdonald kommandirte, und die auf dem Marsche war, um sich dem Po zu nähern: erfolgte diese Vereinigung, so war er Herr von Italien. Drittens: von dem Tezin zog er sich auf Turin zurück, und ließ es Souwarow so frei, auf Genua zu marschiren, und ihn gänzlich von der Armee von Neapel abzuschneiden. Er bemerkte noch bei Zeiten diesen Fehler, kehrte in aller Hast über das rechte Ufer des Po nach Alexandrien zurück; aber einige Tage darauf beging er denselben Fehler, indem er auf Cony marschirte, und die Anhöhen von Neapel und die Abgänge von Genua gänzlich

preisgab. Viertens: während er gegen Westen marschirte, kam Macdonald mit der Armee von Neapel bei der Spezzia an; statt seine Vereinigung mit diesem General bei den Appeninen zu bewirken, und dann vereint durch Bocheta zu debouchiren, um Mantua zu entsetzen, befahl Moreau an Macdonald, über die Appeninen zu gehen und in das Thal des Po einzudringen, um seine Vereinigung bei Tortona zu bewirken; es geschah, was geschehen mußte: Die Armee von Neapel allein hatte alle Anstrengungen des Feindes auf den Feldern von Trebbia zu ertragen, und Italien war jetzt wahrhaft verloren.

Im Jahre 1799 genoß Moreau keines Vertrauens, weder in der Armee, noch bei der Nation; sein Benehmen im Fructidor 1797 hatte ihn bei allen Parteien herabgesetzt; er hatte für sich die Papiere behalten, die in dem Bagage-Wagen von Klingling gefunden wurden, und den Briefwechsel Pichegrüs mit dem Herzoge von Enghien und den Oestreichern, sowie die Intriguen der Parteien im Innern bewies, während Pichegrü, maskirt durch den Ruf, den er in Holland erworben hatte, einen großen Einfluß auf die Gesetzgebung übte. Moreau verrieth seinen Eid, verletzte seine Pflichten gegen seine Regierung, indem er ihr die Kenntniß von Papieren so hoher Wichtigkeit vorenthielt, daß das Heil der Republik von ihnen abhängig sein konnte; war es seine Freundschaft für Pichegrü, die ihn zu dieser strafbaren Schonung antrieb, so mußte er diese Papiere auch da nicht mehr mittheilen, als ihre Kenntniß dem Staate nichts mehr nützte, weil nach dem Tage des 18. Fructidor die Partei des Tages gestürzt war, und Pichegrü in Fesseln. Die Proklamation Moreau's an die Armee und sein Brief an Barthèlemy war ein Todesstreich, welcher Pichegrü und seine unglücklichen Gefährten des einzigen Trostes beraubte, der den Unglücklichen bleibt: der öffentlichen Theilnahme.

Moreau besaß kein System, weder in der Politik, noch über Kriegsangelegenheiten; er war ein vortrefflicher Soldat, persönlich tapfer, im Stande, auf dem Schlachtfelde eine kleine Armee wohl zu führen, aber den Kenntnissen der großen Taktik durchaus fremd. Hätte er sich in einige Intriguen eingelassen, um einen 18. Brumaire zu machen, würde er gescheitert sein. Er hätte sich und die Partei, die ihm angehangen, in das Verderben gestürzt. Als im November 1799 das Corps legislative Napoleon ein Diner gab, wollten eine große Menge Deputirten demselben nicht beiwohnen, weil Moreau dabei einen ausgezeichneten Rang einnehmen sollte, und sie einen General, der im Fructidor die Republik verrathen hatte, keinen Beweis der Achtung geben wollten. Bei dieser Gelegenheit sahen sich die beiden Generale zum ersten Male. Einige Tage vor dem 18. Brumaire, ahnend, daß irgend eine Veränderung vorbereitet würde, stellte Moreau sich zur Disposition Napoleons und sagte, es genüge, ihn eine Stunde vorher zu benachrichtigen, und er würde dann zu Pferde zu ihm kommen, mit seinen Officieren und seinen Pistolen, ohne andere Bedingung. Er war nicht im Geheimniß des 18. Brumaire. Er begab sich am 18. mit Tagesanbruch zu Napoleon, wie eine große Menge anderer Generale und Officiere, die man während der Nacht benachrichtigt hatte und auf deren Anhänglichkeit man mit Recht zählen durfte.

Am 18. Brumaire Mittags, nachdem Napoleon das Kommando der 17. Militärdivision und der in Paris stehenden Truppen übernommen hatte, gab er das der Tuilerien an Lannes; das von St. Cloud an Murat; das der Chaussee von Paris nach St. Cloud an Serrurier; das von Versailles an Macdonald; und das des Luxembourg an Moreau. 400 Mann der 96. Halbbrigade wurden dazu bestimmt, unter seinen

Befehlen zu marschiren und diesen Palast zu besetzen; sie weigerten sich dessen, indem sie sagten, daß sie nicht unter den Befehlen eines Generals marschiren wollten, der nicht Patriot sei. Napoleon mußte sich selbst hinbegeben und sie anreden, um diese Schwierigkeiten zu heben.

Nach dem Brumaire fuhren die Jacobiner fort, sich zu regen, und in den Armeen von Holland und Helvetien Stützen zu suchen. Massena war besser geeignet, als irgend Jemand, an der Küste von Genua zu kommandiren, wo ihm kein Fußsteig unbekannt war. Brune, der in Holland kommandirte, wurde nach der Vendée geschickt: So riß man alle Intriguen ab, die in diesen beiden Armeen existiren konnten; überdies hatte der erste Consul sich Moreaus nur zu loben bis zur Zeit von dessen Verheirathung, welche während des Waffenstillstandes von Paarsdorf im Juli 1800 Statt fand.

Es hieße sehr falsche Begriffe von dem Zustande des damaligen öffentlichen Geistes haben, wollte man annehmen, er hätte irgend einen Theil an der Autorität gehabt: Die Republik war eins, Napoleon, der erste Beamte, war der Mann Frankreichs; er war Alles: als die Behörden eingeführt waren, übten der Senat, das Tribunat, der gesetzgebende Körper ihren Einfluß: jedes Individuum, welches keinen Einfluß auf diese Körper ausübte, war nichts. Moreau kommandirte keine Armee, sie waren sämmtlich in Händen von Männern einer entgegengesetzten Faktion. Massena, welcher Frankreich bei Zürich gerettet hatte, Brune, der so eben den Herzog von York schlug, und Holland rettete, genossen damals eines großen Rufes. Moreau, der den Flecken des Fructidor, den der Niederlagen bei Cassano und an der Trebbia hinzufügte, denen man den Verlust Italiens beilegte, stand nicht sehr in Gunst; aber eben weil er wenig accreditirt war, und weil die Gefahr, wenn

auf Seiten der Armeen eine existirte, nur von der entgegengesetzten Partei kommen konnten, gewährte die Consular-Regierung diesem General ein großes Vertrauen, und übertrug ihm eine Armee von 140,000 Mann, deren Kommando sich von der Schweiz bis an die Ufer des Main erstreckte.

Ueber den Plan des Feldzuges von 1800 fand keine Discussion zwischen Moreau und dem Kriegsminister Statt. Indem Napoleon die Lage Frankreichs in Erwägung zog, erkannte er, daß von den beiden Grenzen, an denen man sich schlagen sollte, der Deutschlands und der Italiens, die erstere die wichtigste sei; die von Italien war erst die Nebengrenze. In der That, wenn die Armee der Republik am Rhein geschlagen worden und in Italien siegreich gewesen wäre, so hätte die östreichische Armee in den Elsaß, in die Franche-Conté oder in Belgien eindringen, und ihre Siege verfolgen können, so hätte die in Italien siegreiche französische Armee keine Diversion bewirken können, um sie aufzuhalten, denn um sich im Thale des Po festzusetzen, hätte man Alexandrien, Tortona und Mantua nehmen müssen. Dies erforderte einen ganzen Feldzug; jede Diversion gegen die Schweiz wäre erfolglos geblieben. Von der letzten Höhe der Alpen kann man ohne Hinderniß in Italien eindringen; aber von den Ebenen Italiens wäre man bei jedem Schritt auf Positionen gestoßen, hätte man in die Schweiz eindringen wollen. Wäre die französische Armee auf der vorherrschenden Grenze siegreich gewesen, während sie auf der secondären Grenze von Italien geschlagen wurde, so war Alles, was man fürchten konnte, die Einnahme von Genua, eine Invasion in die Provence, oder vielleicht von Toulon; aber eine Abtheilung der Armee von Deutschland, welche aus der Schweiz in das Thal des Po niederstiege, würde die siegreiche Armee in Italien und in der Provence kurz anhalten. Daraus schloß

er, daß man zu der Armee von Italien nicht mehr senden müßte, als nöthig wäre, sie auf 40,000 Mann zu bringen, daß man dagegen alle Streitkräfte der Republik zusammenziehen müßte, um zu der vorherrschenden Grenze aufzubrechen: in der That wurden 140,000 Mann von der Schweiz bis Mainz zusammengezogen, und eine 2. Armee, die der Reserve, zwischen der Saone und dem Jura in der 9. Linie. Die Absicht des ersten Consuls war, sich im Monat Mai mit diesen beiden vereinigten Armeen nach Deutschland zu begeben, und den Krieg mit einem Zuge nach dem Inn zu versetzen; aber die Ereignisse in Genua zu Anfange April bestimmten ihn, die Feindseligkeiten am Rhein zu beginnen, als die Reservearmee sich noch kaum versammelte. Der Erfolg auf dieser Grenze war nicht zweifelhaft; alle Anstrengungen Oestreichs waren auf Italien gerichtet worden. Der Marschall Kray hatte eine Armee, die der französische an Zahl, besonders aber an Qualität weit nachstand, denn sie hatten viele Reichstruppen.

Der Feldzugsplan, den der erste Consul dem Kriegsminister diktirte und den dieser an Moreau sendete, war folgender: 4 Armeecorps, durch maskirte Bewegungen auf dem linken Rheinufer, zwischen Schaffhausen und Stein zusammenziehen; 4 Brücken über den Rhein werfen und zugleich an demselben Tage auf das rechte Ufer zu gehen, so daß der linke Flügel gegen den Rhein der rechte gegen die Donau gelehnt wäre; den General Kray in die Engpässe des Schwarzwaldes und in das Rheinthal drängen; sich aller seiner Magazine bemächtigen; seine Divisionen verhindern, sich zu vereinigen; vor ihm in Ulm einzutreffen, ihm den Rückzug auf dem Inn abzuschneiden und seinen Trümmern auf dem Abzuge nichts als Böhmen zurückzulassen. Es konnte keine günstigeren Umstände geben; denn es gab einen bessern Vorhang, als einen so breiten Fluß, wie

der Rhein, um die Operationen zu maskiren. Der Erfolg war unfehlbar; Moreau sah dies nicht ein: er wollte, daß sein linker Flügel über Mainz debouchiren sollte; darin wollte der erste Consul nicht willigen; da aber die Verhältnisse der Republik ihm nicht erlaubt hatten, sich zur Armee zu begeben, sagte er dem Kriegsminister, es wäre unmöglich, einen kommandirenden General zu zwingen, einen Plan zu vollziehen, den er nicht begriffe; man müßte ihn daher seine Colonne nach seinem Willen dirigiren lassen, vorausgesetzt, daß er nur eine einzige Operationslinie hätte, und nur auf dem rechten Ufer der Donau manövrirte.

Moreau eröffnete den Feldzug dadurch, daß sein linker Flügel unter Sainte-Suzanne über die Brücke von Kehl ging. Saint-Cyr ging über die Brücke von Neu-Braisach, die Reserve setzte bei Basel, und Lecourbe 5 Tage darauf bei Stein über den Rhein. Kaum war St. Suzanne über den Fluß, als Moreau bemerkte, daß dieses Corps gefährdet sei; er ließ es bei Neu-Braisach wieder zurückgehen. Diese Eröffnung des Feldzuges ist den ersten Begriffen des Krieges widersprechend. Er ließ seine Armee in dem Sacke des Rheines in den Engpässen des Schwarzwaldes vor einer in Position aufgestellten Armee manövriren. Moreau manövrirte, als ob die Schweiz vom Feinde besetzt oder neutral gewesen wäre; er fühlte nicht, welchen Vortheil man aus dieser wichtigen Stellung ziehen konnte, indem man über den Constanzer See debouchirte. So gewarnt zog der General Kray seine Truppen bei Stockach und Engen vor der französischen Armee zusammen; er erlitt keinen Schaden; er wäre ohne Hülfe verloren gewesen, hätte Moreau begreifen können, daß seine ganze Armee da debouchiren mußte, wo Lecourbe debouchirte. Das Detail so schlecht geleiteter Operationen machte, daß der erste Consul häufig

sagte: „Was wollen sie; sie verstehens nicht besser; sie kennen weder die Geheimnisse der Kunst, noch die Hülfsquellen der großen Taktik.“

Wir haben nicht nöthig, die Behauptung zu widerlegen, daß der erste Consul die Absicht hatte, von den Bergen der Schweiz nach Italien zu debouchiren, ohne am Rhein die Offensive zu ergreifen. Das ist zu abgeschmackt. Weit davon entfernt, glaubte er nicht, daß die Diversion über den St. Gotthard möglich sei, wenn man nicht vorher die östreichische Armee geschlagen und über den Lech zurückgeworfen hätte; denn die Operation der Reservearmee wäre eine große Narrheit gewesen, wenn in dem Augenblicke, wo sie an dem Po anlangte, die östreichische Armee in Deutschland die Offensive ergriffen und die französische Armee geschlagen hätte. Hätte er mit aller Gewalt und durch die Leidenschaft geleitet, zuerst Italien nehmen wollen, was hätte ihn dann gehindert, die Armee von Helvetien in der Lage zu lassen, in welcher sie sich im Januar 1800 befand, und die 40,000 Mann, mit der er sie verstärkte, nach Genua zu schicken, was Massena erlaubt hätte, gegen den Po vorzurücken? Napoleon wußte wohl, daß Italien nicht die Folge eines Sieges in Deutschland war; daß es der Folgesatz des an der vorherrschenden Grenze errungenen Vortheiles sei.

Rewbell, welcher Gelegenheit hatte, den ersten Consul 1800 zu unterhalten, sagte ihm: „Sie ziehen eine schöne Armee am Rhein zusammen; Sie haben da alle Truppen Frankreichs; fürchten Sie keine Uebelstände, so viele Truppen in eine einzige Hand zu geben? Diese politische Rücksicht hat mich stets die beiden Armeen des Rheines und der Mosel, und der Sambre und Maas aufrecht halten lassen; vielleicht ist dieser Uebelstand geringer Ihnen gegenüber, den der Soldat als den ersten Feldherrn

betrachtet? Glauben Sie indeß mir; gehen Sie selbst zu dieser Armee; sonst werden Sie große Uebelstände erfahren. Ich weiß, daß Moreau nicht gefährlich ist, aber die Faktionsmänner, die Intriguenmacher jenes Landes, ergänzen das Fehlende, wenn sie sich an einen Menschen heften."

Während des Waffenstillstandes von Paasdorf machte Moreau eine Reise nach Paris, und kam in die Tuilerien, er war nicht erwartet. Während er bei dem ersten Consul war, kam der Kriegsminister Carnot mit einem Paar Pistolen aus Versailles, besetzt mit Diamanten von hohem Werthe; sie waren für den ersten Consul bestimmt, der sie nahm und Moreau übergab, indem er sagte: „Sie kommen zu sehr gelegener Zeit." Dieser Auftritt war nicht vorbereitet; diese Freigebigkeit fiel dem Minister auf.

Die Kaiserin Josephine verheirathete Moreau mit Mlle. Hulot, einer Creolin von der Ile de France. Diese Dame hatte eine ehrgeizige Mutter; sie beherrschte ihre Tochter und bald auch ihren Schwiegersohn. Sie verwandelte seinen Charakter; er war nicht mehr derselbe Mensch; er mischte sich in die Intriguen; sein Haus war der Sammelplatz aller Uebelwollenden. Nicht nur widersetzte er sich 1801 der Wiedereinführung des Cultus und Concordates, sondern er conspirirte dagegen. Er machte die Ehrenlegion lächerlich. Mehrmals wollte der erste Consul diese Unziemlichkeiten ignoriren; endlich aber sagte er: „Ich wasche meine Hände; er mag sich die Nase an den Pfeilern des Palastes der Tuilerien zerstoßen." — Dieses Benehmen Moreau's war seinem Charakter zuwider. Er war ein Bretagner; verabscheute die Engländer; hatte die Chuans zum Gräuel; einen großen Widerwillen vor dem Adel; er war ein Mensch, der keiner großen Anstrengung des Kopfes fähig war; er war von Natur redlich und ein Lebe-

mann. Die Natur hatte ihn nicht zu den ersten Rollen geschaffen. Hätte er eine andere Heirath geschlossen, so würde er Marschall, Herzog geworden sein; er hätte die Feldzüge der großen Armee mitgemacht; hätte einen neuen Ruhm erworben, und wenn seine Bestimmung gewesen wäre, auf dem Schlachtfelde zu fallen, so würde er durch eine russische, preußische oder östreichische Kugel getroffen worden sein; er hätte nicht durch eine französische Kugel fallen sollen.

Bei der Untersuchung retteten die Festigkeit der Mitschuldigen, das Ehrgefühl, durch welches sie ihre Sache adelten, die gänzliche Verneinung, zu der der Advocat gerathen hatte, Moreau. Aufgefordert, zu sagen, ob die Conferenzen, die Zusammenkünfte, die man ihm zum Vorwurf machte, wahr wären, antwortete er nein; aber der Sieger von Hohenlinden war nicht an die Lüge gewöhnt; eine plötzliche Röthe überzog sein ganzes Gesicht: Keiner der Zuschauer wurde getäuscht. Jedenfalls aber wurde er freigesprochen.

Im Monat October 1813, als mehre Corps der französischen Armee Wittenberg gegenüber nach Dresden herabzogen und über die Elbe gingen, wurde ein Courrier aus dem Hauptquartier der Armee, von Böhmen nach England bestimmt, aufgefangen, und alle Papiere Moreau's wurden genommen. Der General Rapatel, sein Adjutant und Landsmann, schickte an Madame Moreau einige Papiere zurück; sie war sehr bourbonistisch: sie machte ihm in allen ihren Briefen seine Entfernung von den Bourbon's zum Vorwurf, sein sich Gehenlassen, seine revolutionären Vorurtheile, seinen Mangel an Intriguen, und gab ihm Rathschläge über die Mittel, durch die er sich an den Höfen von Rußland und Oestreich geltend machen sollte. Moreau antwortete auf alle: „Du bist verrückt mit Deinen Bourbon's. — Uebrigens kennst Du meine Gesinnungen; was mich

betrifft, so verlange ich nichts lieber, als ihnen beizustehen; aber aus dem Grunde meines Herzens gebe ich Dir die Versicherung, daß ich diese Ordnung der Dinge für immer verschwunden glaube ꝛc."

Die erste Idee des Kaisers war, diesen Briefwechsel drucken zu lassen; aber er machte es sich zum Vorwurf, daß er einige Stellen in einem Bulletin über den Tod dieses Generals hatte stehen lassen: es schien ihm, als hätten Worte des Bedauerns, die er aussprach, als er den Tod erfuhr, vorzugsweise aufgenommen werden sollen; er fand es unpassend, seine Asche zu stören, indem er geheime Gesinnungen bekannt machte, die in einem vertrauten Briefwechsel und in der Hingebung gegen seine Frau ausgesprochen worden waren.

Moreau hatte Dienste geleistet und hatte schöne Blätter in der Kriegsgeschichte der Revolution: seine politischen Meinungen waren stets sehr verständig gewesen, und zuweilen äußerte Napoleon Bedauern über sein beklagenswerthes Ende. — Die Frauen haben ihn in das Verderben gestürzt!

Moreau war ein vortrefflicher Divisionsgeneral, aber unfähig, eine große Armee zu dirigiren. Mit 100,000 Mann hätte Moreau seine Armee in verschiedene mit Landstraßen bedeckte Positionen vertheilt, und nicht mehr gethan, als wenn er nur 30,000 Mann gehabt hätte. Er wußte weder die Zahl seiner Truppen, noch ihre Stellung zu benutzen. Sehr ruhig und sehr kalt im Gefecht war er besser im Stande in der Hitze eines Treffens zu kommandiren, als vorbereitende Dispositionen zu treffen. Man sah ihn oft auf dem Schlachtfelde seine Pfeife rauchen. Moreau hatte von Natur kein schlechtes Herz; er war ein Lebemann, aber er hatte wenig Charakter.

Er that in seinem Hauptquartiere nichts Anderes, als daß er sich auf dem Sopha streckte oder spazieren ging, die Pfeife

im Munde; er las wenig. Ich war es, der Moreau aufforderte, sich zu verheirathen, auf die Bitte Josephinens, welche seine Frau liebte, weil sie eine Creolin war.

Moreau machte sich über die Ehrenlegion lustig. Jemand sagte ihm, man hätte die Absicht, das Kreuz nicht nur denen zu geben, die sich durch den Ruhm der Waffen auszeichnen würden, sondern auch denen, die sich durch ihr Verdienst und ihre Wissenschaft bemerkbar machten. „Nun," rief er, „so will ich das Commandeurkreuz für meinen Koch verlangen, denn er besitzt ein ausgezeichnetes Verdienst in der Kochkunst."

Murat, König von Neapel.

Nach dem Waffenstillstande von Cherasco wurde der General Murat, erster Adjutant des Obergenerals der Armee von Italien, mit 21 Fahnen und der Abschrift des Waffenstillstandes nach Paris geschickt. Napoleon hatte diesen Officier am 13. Vendémiaire zu sich genommen; er war damals Eskadron-Chef im 21. Chasseur-Regiment. Später wurde er mit der Schwester des Kaisers verheirathet, Marschall des Reiches, Großadmiral, Großherzog von Berg und König von Neapel. Er hat einen großen Theil an allen militärischen Operationen seiner Zeit genommen; er hat stets viel Muth gezeigt, und besonders eine eigenthümliche Kühnheit in den Bewegungen der Cavallerie.

Es gab nicht zwei Officiere in der Welt, die Murat bei der Cavallerie und Druot bei der Artillerie zu vergleichen wären. Murat hatte einen sehr sonderbaren Charakter. Es ist ungefähr 24 Jahr her, daß er Capitain war, als ich ihn zu meinem Adjutanten nahm; ich habe ihn zu alle dem gemacht, was er seitdem geworden ist. Er liebte mich; ich kann selbst

sagen, daß er mich anbetete. Er war in meiner Gegenwart wie von Ehrfurcht ergriffen und bereit mir zu Füßen zu fallen. Ich habe Unrecht gehabt, ihn von meiner Person zu entfernen; denn ohne mich war er nichts, und an meiner Seite war er mein rechter Arm. Befahl ich Murat, 4—5000 Mann in einer bestimmten Richtung anzugreifen und über den Haufen zu werfen, so war das die Sache eines Augenblickes; überließ ich ihn aber sich selbst, so war er ein Dummkopf ohne Urtheilsfähigkeit. Ich begreife nicht, wie ein so tapferer Mensch so feig sein konnte. Er war nur vor dem Feinde tapfer, da aber vielleicht der tapferste Mensch der Welt. Sein ungestümer Muth trug ihn in die Mitte der Gefahr, bedeckt mit Federn, die sich auf seinem Kopfe wie ein Kirchthurm erhoben, und mit Gold überladen. Es war ein Wunder, daß er entkam, so leicht war es, ihn an seiner Kleidung zu erkennen. Stets eine Zielscheibe für das Feuer aller Feinde haben selbst die Kosaken wegen seiner staunenden Tapferkeit ihn bewundert. Täglich hatte er einen Einzelkampf mit ihnen und nie kehrte er zurück, ohne seinen Säbel mit ihrem Blute getränkt zu haben. Im Felde war er ein wahrer Paladin, dabei ein Don Quixote; nahm man ihn aber in das Kabinet, so war er ein Poltron ohne Urtheil und Entschlossenheit. Murat und Ney waren die beiden tapfersten Menschen, die ich je gekannt habe. Der Charakter Murat's war aber edler, denn er war großmüthig und offen. Sonderbar! Murat hat mir ungeachtet seiner Freundschaft für mich mehr Böses zugefügt, als sonst irgend Jemand auf der Welt. Als ich die Insel Elba verließ, schickte ich ihm einen Courrier, um ihn von meiner Abreise zu benachrichtigen; er behauptete, daß er die Oestreicher angreifen müßte. Der Courrier warf sich ihm zu Füßen, um ihn daran zu verhindern; er hielt mich schon für den Herrn von Frankreich,

Belgien und Holland, und mußte, wie er sagte, seinen Frieden mit mir machen, und keine halben Maßregeln ergreifen! Er griff die Oestreicher wie ein Verrückter mit seiner Kanaille an, und richtete meine Angelegenheiten zu Grunde, denn während eben der Zeit unterhandelte ich mit Oestreich, daß es neutral bleiben sollte. Der Vertrag stand auf dem Punkte des Abschlusses, und dann hätte ich friedlich regiert. Aber sobald Murat die Oestreicher angriff, glaubte der Kaiser Franz, er handle nur nach meinen Instruktionen. Und in der That würde es schwer sein, die Nachwelt das Gegentheil glauben zu machen. Metternich sagte: „O, der Kaiser ist derselbe; er ist ein Mensch von Eisen. Sein Aufenthalt auf der Insel Elba hat ihn nicht verändert. Nichts ist im Stande, ihn zu heilen. Alles oder nichts, das ist sein Wahlspruch!“ — Oestreich schloß sich der Coalition an, und mein Untergang war vollendet.

Murat wußte nicht, daß mein Benehmen sich nach den Umständen richtete und ihnen angepaßt war. Er war wie ein Mensch, der die Verwandlungen der Theaterdecorationen ansieht, ohne je an die Maschine zu denken, die sie in Bewegung setzt. Er glaubte nicht mehr, großen Schaden zu thun, indem er sich das erste Mal von mir trennte, denn er hätte sich den Alliirten nicht angeschlossen. Er berechnete, daß ich gezwungen sein würde, Italien und einige andere Länder abzutreten; aber er hat nie meinen gänzlichen Untergang in das Auge gefaßt.

Man wird ihn nicht beklagen; er war einmal ein Verräther. Er hat mir nie gesagt, daß er entschlossen war, seinen Thron zu vertheidigen, und nie habe ich ihm die Absicht kund gegeben, die Königreiche Neapel und Italien zu vereinigen, noch in einem Wohnung zu nehmen und ihn zum Connetable des Reiches zu machen; ganz gewiß habe ich mich seines als eines Werkzeuges bedient, um große Absichten in Ita-

ken durchzuführen, und meine Absicht war, Murat von dem Throne Neapels zu entsetzen; aber die Zeit war noch nicht gekommen und überdies hätte ich ihm eine passende Schadloshaltung gegeben. Sein Brief an Macirone ist von der größten Lächerlichkeit, und seine Unternehmung die eines Narren. Welchen Grund hatte er, sich über den Kaiser von Oestreich zu beklagen, der sich großmüthig gegen ihn benahm, und ihn in seinen Staaten ein selbstgewähltes Asyl antrug, ohne ihm eine andere Bedingung aufzulegen, als daß er es nicht ohne seine Erlaubniß verlassen sollte? Das ist sehr wesentlich. Was konnte er bei dem Zustande, in welchem sich die Dinge befanden, mehr verlangen? Ich selbst hatte von England nie mehr gefordert. Das war eine Handlung der Großmuth von Seiten des Kaisers von Oestreich: er vergalt Böses mit Gutem; denn Murat hatte Alles aufgeboten, um ihm Italien zu entreißen.

Es lag in dem Geschicke Murats, uns zu schaden. Er hatte uns in das Verderben gestürzt, indem er uns verließ, und that dies wieder, indem er zu eifrig unsere Sache ergriff.

Indem die Calabresen Murat erschossen, waren sie menschlicher und großmüthiger, als die, welche mich hierher sendeten.

Es war Murat und Ney unmöglich, nicht tapfer zu sein; aber man konnte nicht weniger Kopf haben als sie, besonders der Erstere.

Ney, Herzog von Elchingen, erschossen am 6. December 1815.

Ney hat sich in meiner Gegenwart nie eine hochmüthige Sprache erlaubt; im Gegentheil war er stets sehr unterwürfig, obgleich er sich in meiner Abwesenheit wie ein Mensch ohne Erziehung den größten Ausdrücken der Heftigkeit überließ. Hätte

er in Fontainebleau sich eine unpassende Sprache erlaubt, so würden die Truppen ihn in Stücken gerissen haben.

Was die Proklamation betrifft, die Ney 1815 von mir erhalten zu haben behauptete, so ist das eine Unwahrheit. Ich hätte diese Proklamation unterdrückt, hätte es in meiner Macht gelegen; denn sie war meiner unwürdig. Es mangelte Ney an Erziehung; er hätte sie nicht publiciren oder wenigstens anders handeln sollen, als er that; denn wenn er dem Könige versprach, mich in einem eisernen Käfig gefangen zu bringen, so redete er in der Aufrichtigkeit seines Herzens, und seine Absichten waren übereinstimmend mit seiner Sprache; er beharrte dabei zwei Tage, und schloß sich dann mir an. Er hätte es so machen sollen wie Oudinot, der seine Truppen fragte, ob er auf ihre Treue rechnen dürfte: sie antworteten ihm einstimmig: „Nein, wir wollen uns nicht gegen Napoleon schlagen."

Bei Waterloo war Ney ganz außer sich; man konnte auf seiner Stirn in buntem Gemisch die Reue über Fontainebleau und Lonslesauniers lesen.

Die politische Vertheidigung Ney's schien ganz vorgezeichnet zu sein; er war durch eine allgemeine Regung verlockt worden, die ihm als der Wille und als das Wohl des Vaterlandes erschien; er hatte ihr ohne Vorbedacht, ohne Verrath gehorcht. Niederlagen folgten; er wurde vor ein Tribunal gestellt; es blieb ihm nichts mehr über dieses große Ereigniß zu antworten. Was die Vertheidigung seines Lebens betrifft, so hatte er auch nichts zu antworten, als etwa, daß er geschützt durch einen heiligen Vertrag war, der Jedem Schweigen und Vergessenheit über alle politischen Handlungen und Meinungen zusicherte. Wenn er in diesem Systeme erlag, so geschah es wenigstens im Angesichte der Völker mit Verletzung der heiligsten Gesetze und indem er das Andenken eines großen Charakters

hinterließ, die Theilnahme der großmüthigen Seelen mit sich nahm und seine Henker mit Schmach und Nichtswürdigkeit bedeckte. Aber dieser Eifer ging vielleicht über seine moralischen Kräfte. Ney war der tapferste der Männer; darauf beschränkten sich alle seine Fähigkeiten.

Es ist gewiß, daß Ney ganz für den König war, als er Paris verließ. Er schlug erst um, als er Alles verloren sah. Wenn er sich dann in dem entgegengesetzten Sinne glühend zeigte, so geschah es, weil er fühlte, daß er viel gut zu machen hätte.

Die Lage Ney's war mit der Turenne's zu vergleichen. Ney konnte vertheidigt werden; Turenne war nicht zu rechtfertigen, und dennoch erhielt Turenne Begnadigung und wurde geehrt, und Ney mußte untergehen. Im Jahre 1649 kommandirte Turenne die Armee des Königs. Obgleich er den Eid der Treue geleistet hatte, verlockte er seine Armee, erklärte sich gegen die Fronde und marschirte gegen Paris. Sobald er aber des Hochverrathes schuldig erkannt wurde, erklärte seine bereuende Armee sich gegen ihn, und verfolgt flüchtete er sich zu dem Prinzen von Hessen, um der Gerechtigkeit zu entgehen.

Ney dagegen wurde durch den Wunsch, durch den einstimmigen Ruf seiner Armee fortgerissen. Wenn sein Betragen am 20. März nicht ehrenvoll ist, so ist es wenigstens erklärlich und in gewisser Beziehung zu entschuldigen.

Pichegrü.

Pichegrü war aus der Franche-Conté, und aus einer Familie von Landleuten.

Die Minimen der Champagne waren mit der Militärschule

von Brienne beauftragt worden; ihre Armuth und ihr Mangel an Hülfsquellen zogen nur wenig Leute zu ihnen, und machten, daß sie nicht genügen konnten; sie nahmen ihre Zuflucht zu den Minimen der Franche-Conté; der Pater Patrault war einer von diesen. Eine Tante Pichegrü's, eine barmherzige Schwester folgte ihm, um für die Krankenanstalt zu sorgen, und brachte ihren Neffen mit sich, einen Knaben, der unentgeldlich denselben Unterricht mit den Zöglingen genoß. Pichegrü, der viel Fähigkeiten besaß, wurde, sobald sein Alter es erlaubte, Quartiermeister und Repetitor des Pater Patrault, der ihn in der Mathematik unterrichtet hatte. Er dachte daran, Minime zu werden: das war sein ganzer Ehrgeiz, so wie der Wunsch seiner Tante; aber der Pater Patrault redete ihnen davon ab, indem er sagte, sein Stand gehöre dem Militär an, und Pichegrü müßte an etwas Besseres denken. Er bewog ihn, in die Artillerie einzutreten, wo die Revolution ihn als Unteroffizier traf. Man kennt seine militärische Laufbahn; er ist der Eroberer Hollands. So hat also der Pater Patrault den Ruhm, unter seine Zöglinge die beiden ausgezeichnetsten Generale des neuern Frankreich zu zählen.

Pichegrü war in Brienne mein Lehrer in der Mathematik, als ich erst 10 Jahr alt war. Als General war Pichegrü von einem nicht gewöhnlichen Talente, und Moreau bei weitem überlegen, obgleich er eigentlich nichts wahrhaft Ausgezeichnetes gethan hat; der Erfolg des Feldzuges in Holland war zum großen Theil die Wirkung von der Schlacht bei Fleurus.

Pichegrü, dem man eine Bildsäule errichten will, war gleichwohl der größten Verbrechen, die man kennt, strafbar: ein General, der sich absichtlich schlagen und seine Soldaten nach Verabredung mit dem Feinde tödten läßt.

1803 zur Zeit der berüchtigten Verschwörung, fiel Pichegrü

als ein Opfer des nichtswürdigsten Verrathes: das ist wirklich die Entartung des Menschengeschlechtes. Er wurde durch seinen vertrauten Freund verrathen, der sich erbot, ihn für 100,000 Thaler auszuliefern. Als die Nacht gekommen war, führte der treulose Freund die Polizeibeamten zu der Thüre Pichegrü's, beschrieb ihnen das Zimmer und gab ihnen die Vertheidigungsmittel an. Pichegrü hatte Pistolen auf seinem Nachttische liegen; es brannte ein Licht; er schlief. Man öffnete leise die Thür mit Nachschlüsseln, die der Freund hatte machen lassen. Man warf den Nachttisch um, das Licht erlosch und man rang mit Pichegrü, der plötzlich aus dem Schlafe auffuhr. Er war sehr stark; man mußte ihn binden und nackt fortschleppen; er brüllte wie ein Stier.

Was die Beschuldigung wegen Pichegrü's Tod betrifft, so wäre es schmachvoll, wenn ich mich deshalb vertheidigen wollte. Was konnte ich dadurch gewinnen? Ein Mensch meines Charakters handelt nicht ohne wichtige Beweggründe. Sah man mich das Blut je aus Laune vergießen? Die, welche mich kennen, wissen, daß meine Organisation dem Verbrechen fremd ist. — Pichegrü sah sich in einer verzweifelten Lage; seine kräftige Seele konnte den Gedanken an die Schmach der Hinrichtung nicht ertragen; er verzweifelte an meiner Begnadigung oder verschmähte sie, und gab sich selbst den Tod.

Papst Pius VII.

Einige Zeit vor meiner Krönung wollte der Pabst mich sehen, und hielt darauf, sich selbst zu mir zu begeben. Er hatte einige Zugeständnisse gemacht. Er kam nach Paris, um mich zu krönen; er willigte ein, mir die Krone nicht aufzu-

setzen; er dispensirte mich von der öffentlichen Communion vor der Cernemonie, er hatte daher seiner Meinung nach auf manche Vergütung zu rechnen; er hatte deshalb auch die Romagna und die Legationen geträumt, und fing nun an zu argwöhnen, daß er auf das Alles verzichten müsse. Er beschränkte sich jetzt auf die sehr kleine Gnade, nämlich darauf, einen alten Titel unterzeichnet zu sehen, einen alten abgenutzten Fetzen, den er von Ludwig XIV. hatte. — „Machen Sie mir dies Vergnügen," sagte er, „im Grunde bedeutet das nichts!" „Gern, heiliger Vater, und die Sache ist gethan, wenn sie thunlich ist." — Dies war eine Erklärung; durch welche Ludwig XIV. gegen das Ende seiner Tage, verführt durch Frau von Maintenon, oder gewonnen durch seine Beichtväter, die berühmten Artikel von 1682, die Grundlage von der Freiheit der anglikanischen Kirche verwarf. Der Kaiser antwortete boshaft, er hätte durchaus keinen persönlichen Einwurf zu machen, aber er müsse doch der Ordnung wegen darüber mit seinen Bischöffen sprechen, worauf sich der Pabst abmühte, zu wiederholen, das sei durchaus nicht nothwendig und das Ganze verdiene nicht so viel Lärmen.. — „Ich werde die Unterschrift nie zeigen," sagte er, „eben so wenig, als man die Ludwigs XIV. gezeigt hat." — „Aber wenn das nichts bedeutet," sagte ich „wozu nützt dann meine Unterschrift? Und hat es etwas zu bedeuten, dann muß ich doch meine Geistlichen zu Rathe ziehen."

Um indessen mich nicht fortwährend zu weigern, schien ich zum Zugeständnisse bereit zu sein. Da eilten der Bischof von Nantes und die wahren französische Bischöfe sogleich herbei. Sie waren wüthend und bewachten mich, wie sie Ludwig XIV. auf seinem Sterbebette bewacht haben würden, um ihn zu verhindern, Protestant zu werden. Die Sulpicier wurden berufen;

das waren Jesuiten auf kleinem Fuß. Sie suchten meine Gedanken zu erforschen, und verlangten nichts, als zu thun, was ich gethan wissen wollte.

In seiner christlichen Barmherzigkeit — denn er ist wirklich ein guter, sanfter und braver Mensch — hat der Papst nie daran verzweifelt, mich seinem Gerichte reuig zu unterwerfen; oft ließ er den Gedanken und die Hoffnung darauf blicken. Wir plauderten zuweilen heiter und freundschaftlich davon. „Sie werden früher oder später dahin gelangen," sagte er mit unschuldiger Sanftmuth zu mir, „ich werde Sie dabei festhalten, oder Andere werden es thun, wenn ich es nicht mehr bin, und sie werden dann sehen, welche Selbstzufriedenheit es Ihnen gewährt" ꝛc. Inzwischen war mein Einfluß auf ihn so groß, daß ich ihm durch die bloße Gewalt meiner Privatunterredung das berühmte Concordat von Fontainebleau entriß, durch welches er auf die weltliche Oberherrschaft verzichtete, ein Aktenstück, für welches er später das Urtheil der Welt oder vielmehr die Vorwürfe seiner Nachfolger fürchtete. Kaum hatte er unterzeichnet, als er es bereuete. Er sollte am nächsten Tage öffentlich mit mir speisen, aber, in derselben Nacht wurde er krank oder stellte sich so, das kam daher, weil er unmittelbar, nachdem ich ihn verlassen, wieder in die Hände seiner gewöhnlichen Rathgeber fiel, welche ihm das, was er abgeschlossen hatte, als Schreckbild aufstellten. Wären wir allein gelassen worden, so hätte ich aus ihm gemacht, was ich wollte; ich hätte dann die religiöse Welt mit derselben Leichtigkeit beherrscht, mit der ich die politische Welt beherrschte. Er war ein wahres Lamm, durchaus ein guter, redlicher Mensch, den ich achte, den ich sehr liebe, und der mir dies seinerseits wie ich gewiß glaube, ein wenig vergilt. Man wird nicht sehen, daß er sich sehr über mich beklagt, noch daß er irgend eine unmit-

telbare und persönliche Entschuldigung gegen mich vorbringt, eben so wenig wie die andern Herrscher. Vielleicht unbestimmte und alltägliche Beschuldigungen des Ehrgeizes und der Treulosigkeit, aber nichts Positives und Directes; denn die Staatsmänner wissen wohl, daß man sich, nachdem die Zeit der Schmähschriften vorübergegangen ist, keine öffentliche Anklage erlauben wird, ohne sie auf Beweise zu stützen, und man wird keine der Art haben. So wird die Geschichte sein. Dagegen werden höchstens nur die schlechten Chronikenschreiber sich aussprechen, die bornirt genug sind, um Cotteriegeschwätz, oder Intriguen für authentische Thatsachen zu halten, oder die Memoirenschreiber, welche durch die Irrthümer des Augenblickes getäuscht, gestorben sind, ehe sie dieselben verbessern konnten.

Wenn man das Wahre von meinen Zwistigkeiten mit dem Pabste kennen lernt, wird man sich wundern, welche Marter er meiner Geduld auferlegte, denn man weiß, daß ich eben nicht allzugeduldig war. Als er mich nach meiner Krönung verließ, schied er mit dem geheimen Unwillen, von mir nicht die Belohnungen erhalten zu haben, die er verdient zu haben glaubte. Aber wie dankbar ich ihm auch sein mochte, konnte ich doch nicht das Wohl des Reiches verhandeln, um meine persönlichen Gefühle und Verpflichtungen zu befriedigen, und dann war ich auch zu stolz, um mich dem Scheine auszusetzen, als hätte ich seine Gefälligkeiten erkauft. Kaum hatte er den Fuß wieder auf italienischen Boden gesetzt, als die Intriguenmacher und die Unruhestifter, die Feinde Frankreichs, diese Stimmung benutzten, um sich seiner zu bemächtigen, und von diesem Augenblicke an war Alles von seiner Seite feindlicher, er war nicht mehr der sanfte, friedliebende Chiaramonti, der würdige Bischof von Imola, welcher sich so früh schon der Aufklärung seines Jahrhunderts würdig zeigte. Seine Unterschrift

wurde nur noch Aktenstücken gegeben, welche weit mehr den Gregor's und den Bonifaz's angehörten, als ihm. Rom wurde der Heerd aller gegen uns angesponnenen Complotte. Ich versuchte vergebens, ihn durch die Vernunft zurückzuführen: es war mir nicht mehr möglich, bis zu seinem Gefühle durchzudringen. Das Unrecht wurde so ernst, die Beleidigungen so augenscheinlich, daß ich wohl meinerseits auch handeln mußte. Ich nahm daher seine Festungen, ich bemächtigte mich einiger Provinzen, ich besetzte endlich sogar Rom selbst, indem ich dabei erklärte, daß er in seinen geistlichen Functionen für mich stets geheiligt bleiben würde, und dies auch genau beobachtete, was freilich keineswegs mit seiner Rechnung übereinstimmte. Indeß zeigte sich eine Krisis; man glaubte, das Glück verließe mich bei Eßlingen, und sogleich war man in Rom bereit, die Bevölkerung dieser großen Hauptstadt gegen mich aufzuregen. Der Officier, welcher dort kommandirte, glaubte der Gefahr nur dadurch entgehen zu können, daß er sich des Pabstes entledigte, den er auf den Weg nach Frankreich schickte. Ein solches Ereigniß war ohne Befehl erfolgt, und mir sogar sehr unangenehm. Ich expedirte daher auf der Stelle den Befehl, den Pabst da Halt machen zu lassen, wo man ihm begegnen würde, und man richtete ihn in Savona ein, wo man ihn mit Sorgfalt und Aufmerksamkeiten umgab; ich wollte wohl mich gefürchtet machen, doch nicht ihn mißhandeln; ihn unterwerfen, nicht ihn herabsetzen: ich hatte ganz andere Absichten! Diese Ortsveränderung steigerte nur noch den Unwillen und die Intriguen. Bis dahin war die Zwistigkeit nur weltlicher Art gewesen; in der Hoffnung, ihre Angelegenheiten dadurch zu verbessern, suchten die Rathgeber des Papstes ihn mit allem Geistlichen zu versehen. Ich mußte jetzt auch auf diesem Punkte kämpfen; ich hatte meinen Gewissensrath, meine Concilien und investirte meine

kaiserlichen Gerichtshöfe mit der Apellation wegen Mißbrauches; denn meine Soldaten konnten dabei nichts mehr ausrichten: ich mußte wohl den Pabst mit seinen eigenen Waffen bekämpfen. Seinen Gelehrten, seinen Legisten, seinen Schreibern mußte ich die meinigen entgegen stellen

Es fand eine englische Intrigue Statt, ihn von Savona zu entführen. Sie diente mir; ich ließ ihn nach Fontainebleau bringen; aber hier mußte das Ziel seines Elends und die Wiedergeburt seines Glanzes sein. Alle meine großen Absichten hatten sich unter Verkleidung und Geheimniß entwickelt; ich hatte die Sachen auf einen solchen Punkt geführt, daß die Entwickelung unfehlbar war, daß sie ohne Mühe und ganz natürlich erfolgen mußte. Man sah daher auch den Pabst das berühmte Concordat von Fontainebleau selbst ungeachtet meines Mißgeschickes in Moskau eingehen. Was wäre es also gewesen, wäre ich siegreich und triumphirend zurückgekehrt. Ich hatte also die Trennung des Weltlichen und Geistlichen erlangt, die Sr. Heiligkeit so nachtheilig ist, und deren Gemisch im Namen und durch die Hände eben dessen, welcher der Mittelpunkt der Harmonie sein sollte, in Verwirrung setzte; und nun wollte ich den Past übermäßig erheben, ihn mit Pomp und Huldigungen umgeben; ich hätte ihn dahin gebracht, seine weltliche Macht nicht zu beklagen, und hätte ein Idol aus ihm gemacht; er wäre bei mir geblieben; Paris wäre die Hauptstadt der christlichen Welt geworden, und ich hätte die religiöse wie die politische Welt geleitet: das war ein Mittel mehr, alle Bestandtheile des Kaiserreiches enger zu verbinden, und die äußern in Frieden zu erhalten. Ich hätte meine religiösen Sitzungen wie meine legislativen gehabt; meine Concilien wären die Repräsentation der Christenheit gewesen, und die Päbste nur die Präsidenten derselben; ich hätte diese Versammlungen eröffnet

und geschlossen, ihre Beschlüsse genehmigt und publicirt, wie dies Constantin und Karl der Große gethan hatten; wenn diese Obergewalt den Kaisern entschlüpft ist, so kam es daher, daß sie den Fehler begingen, die geistlichen Oberhäupter fern von sich wohnen zu lassen, wodurch sie die Schwäche der Fürsten oder die Krisis der Ereignisse benutzen konnten, um sich frei zu machen, und die Fürsten ihrerseits zu unterwerfen.

Aber um dahin zu gelangen, mußte ich mit vieler Gewandheit manövriren, besonders meine wahre Absicht verbergen und die öffentliche Meinung gänzlich irre leiten, indem ich ihr gemeine Kleinlichkeiten als Nahrung vorwarf, um ihr dadurch desto besser die Wichtigkeit und Tiefe des geheimen Zweckes zu entziehen. Ich sah mich daher mit einer Art von Zufriedenheit der Barbarei gegen den Papst, der Tyrannei gegen die religiösen Angelegenheiten beschuldigt. Die Ausländer besonders dienten meiner Absicht, indem sie ihre schlechten Flugschriften mit meinem kleinlichen Ehrgeize anfüllten, welcher nach ihrer Meinung das elende Erbtheil St. Peters verschlingen mußte. Aber ich wußte wohl, daß man bei dem Resultate sich im Innern mir anschließen würde, und daß man es außerhalb nicht mehr ändern könnte. Was hätte man nicht gethan, um es zu verhindern, hätte man es bei Zeiten errathen; denn welche Herrschaft übte ich dann auf alle katholischen Länder aus, und welchen Einfluß selbst auf die, die es nicht sind, mit Hülfe der in denselben vertheilten Mitglieder dieser Religion.

Pitt.

Er war der Herr der ganzen europäischen Politik; er hielt das moralische Geschick sämmtlicher Völker in seinen Händen;

er machte einen schlechten Gebrauch damit. Er hat den Weltall in Brand gesteckt, und schrieb sich in das Buch der Geschichte nach Art des Herostrat unter Flammen, Klagen und Thränen! — Zunächst die ersten Funken unserer Revolution; dann aller Widerstand gegen die Nationalwünsche, endlich alle die fürchterlichen Verbrechen, welche die Folgen davon waren, sind sein Werk. Dieser allgemeine 25jährige Brand, die zahlreichen Verbindungen, die ihn unterhielten, der Umsturz, die Verheerung Europas, die Ströme von Völkerblut, die deshalb vergossen wurden, die entsetzliche Nationalschuld Englands, welche alle diese Dinge bezahlt, das pestgleiche System der Anleihen, unter dem die Völker erliegen, das allgemeine Mißbehagen der gegenwärtigen Zeit, das ist sein Werk. Die Nachwelt wird ihn würdigen lernen; sie wird ihn als eine wahre Geißel bezeichnen. Dieser Mensch, der seiner Zeit so viel gerühmt wurde, wird einst nur noch der Geist des Bösen sein. Nicht etwa, daß ich ihn für grausam hielte, selbst nicht, daß ich daran zweifle, er sei überzeugt gewesen, das Gute zu thun: Die Bartholomäus-Nacht hat ebenfalls die von ihrem Heil Ueberzeugten gehabt: Die Kardinäle und der Papst haben darüber ein Te Deum gesungen; und unter allen diesen guten Menschen befanden sich ohne Zweifel einige, die es aufrichtig meinten. So sind die Menschen, ihr Verstand, ihr Urtheil! Aber was die Nachwelt Pitt zum Vorwurf machen wird, das wird die abscheuliche Schule sein, die er zurückließ, der unverschämte Machiavellismus derselben, ihre tiefe Immoralität, ihr kalter Egoismus, ihre Verachtung für das Geschick der Menschen oder die Gerechtigkeit der Dinge. Wie dem aber auch sei, so ist Pitt entweder aus wirklicher Bewunderung, oder aus reiner Dankbarkeit, oder auch nur aus einfachem Instinkt und lediglich aus Sympathie der Mann der europäischen Ari-

stokratie gewesen und geblieben; das kömmt daher, weil in der That etwas von einem Sylla in ihm lag; sein System hat die Volkssache der Knechtschaft zugeführt, und die Patricier dem Triumphe.

Bei Fox erwärmte das Herz das Genie, bei Pitt hingegen trocknete das Genie das Herz aus.

Robespierre.

Obgleich Robespierre ein blutdürstiges Ungeheuer war, ist er doch keineswegs so boshaft gewesen, wie Collot-d'Herbois, Billaud-de-Varennes, Hébert, Fouquier-Tainville und viele Andere. Gegen das Ende hätte Robespierre gemäßigter sein wollen, und einige Zeit vor seinem Tode hat er wirklich gesagt, daß er der Hinrichtungen müde sei, und daß er riethe, zu einem andern Systeme überzugehen. Als der verabscheuungswerthe Hébert die Königin beschuldigte, der Natur zuwider zu handeln, stellte Robespierre den Antrag, ihn anzuklagen, weil er eine eben so verleumderische als unbegründete Beschuldigung vorgebracht hätte, und diese nichts Anderes bezwecken könnte, als einen allgemeinen Aufstand des Volkes zu Gunsten dieser Fürstin, durch Erweckung der Theilnahme für dieselbe.

Weit entfernt, Atheist zu sein, wie man gesagt hat, behauptete Robespierre öffentlich gegen die Meinung mehrerer seiner Collegen, die Existenz eines höchsten Wesens. Er glaubte auch nicht, daß es nöthig sei, alle Priester und Edelleute zu vertilgen, um die Freiheit in Frankreich zu befestigen, wie dies so viele Revolutionsmänner behaupteten, Marat z. B., der nicht weniger als 600,000 Köpfe forderte. Robespierre wollte, daß man den König außer dem Gesetz erklärte,

nicht aber, daß man zu dem lächerlichen Spotte schritte, ihn zu verurtheilen. Er war ein Fanatiker, ein Ungeheuer, aber er war unbestechlich und unfähig, für den Tod irgend eines Menschen aus persönlicher Feindschaft zu stimmen, oder in der Absicht, sich zu bereichern. Er war ein Enthusiast, aber er glaubte, gerecht zu handeln, und ließ bei seinem Tode keinen Sous zurück; in gewisser Beziehung kann man sagen, daß Robespierre ein Ehrenmann war. Man legte ihm alle die Verbrechen zur Last, welche von Hébert, Chaumette, Collot-d'Herbois und Andern begangen wurden. Marat, Billaud von Varennes, Fouchet, Hébert und viele Andere waren ungleich grausamer als er.

Soult.

Soult hatte seine Fehler, wie seine guten Eigenschaften. Sein ganzer Feldzug in dem Süden von Frankreich war sehr schön. Kaum wird man glauben können, daß dieser Mann, dessen Haltung und ganzes Wesen einen kräftigen Charakter andeuten, in seinem Hause ein Sclave war. Als ich in Dresden die Niederlage von Vittoria erfuhr, suchte ich Jemand, der fähig wäre, so vieles Mißgeschick wieder zu vergüten. Ich warf die Augen auf Soult, der bei mir war; er sei ganz bereit, sagte er mir, aber er flehte mich an, mit seiner Frau zu sprechen, von der er viel zu leiden haben würde.

Soult ist ein vortrefflicher Kriegsminister, oder ein sehr schätzenswerther Chef des Generalstabes; er kennt besser die Disposition für eine Armee, als die Art, sie zu kommandiren.

Frau von Staël.

Die Familie der Frau von Staël ist ganz gewiß eine sonderbare Familie! Ihr Vater, ihre Mutter und sie, lagen beständig vor einander auf den Knieen, sich gegenseitig anbetend, und sich mit Weihrauch anqualmend, zur besten Erbauung und Mystification des Publikums. Frau von Staël kann sich aber rühmen, ihre edlen Aeltern übertroffen zu haben.

Frau von Staël war glühend in ihren Leidenschaften; sie war wüthend, rasend in ihren Ausdrücken: sie war Corinna selbst. Sie hatte in ihrer Zeit alle Bemühungen, alle ihre Hülfsquellen gegen den General der Armee von Italien aufgeboten; sie hatte ihm aus der Ferne geschrieben, ohne ihn zu kennen; gegenwärtig bestürmte sie ihn. Der General antwortete nur durch eine Gleichgültigkeit, welche von den Frauen nie verziehen wird. Bei seiner Ankunft in Paris fand er sich mit demselben Eifer verfolgt; er seinerseits zeigte aber dieselbe Zurückhaltung, dasselbe Schweigen. Frau von Staël war indeß entschlossen, ihm einige Worte zu entlocken und mit dem Sieger von Italien zu kämpfen; sie redete ihn daher mitten in einer großen Gesellschaft an, indem sie ihn fragte, welche aller lebenden oder verstorbenen Frauen in seinen Augen die größte wäre. — „Die, welche die meisten Kinder gehabt hat," antwortete Napoleon mit vieler Unbefangenheit. Frau von Staël, welche dadurch etwas verwirrt wurde, suchte sich zu fassen und sagte ihm, er stände in dem Rufe, die Frauen nicht sehr zu lieben. — „Verzeihen Sie" antwortete Napoleon eben so, „ich liebe meine Frau sehr."

Der General der Armee von Italien hätte ohne Zweifel den Enthusiasmus der Genfer Corinna auf den höchsten Gipfel treiben können, aber er fürchtete ihre politische Treulosigkeit und

ihre Unmäßigkeit der Berühmtheit; vielleicht hatte er Unrecht. Jedenfalls hatte die Heroine zu viele Verfolgungen angestellt, und war zu hart zurückgewiesen worden, um nicht eine eifrige Feindin zu werden.

Bei dem Concordate, gegen welches Frau von Staël wüthend war, vereinigte sie plötzlich gegen Napoleon die Aristokraten und die Republikaner. Frau von Staël, welche endlich die Geduld gänzlich erschöpft hatte, wurde in das Exil geschickt. Als sie in Ungnade war, kämpfte sie mit der einen Hand und bittstellte mit der andern. Der erste Consul ließ ihr sagen, sie möge den Weltall ausbeuten; er gebe ihr die ganze übrige Erde preis, und behielte sich nur Paris vor, indem er ihr verbbte, sich demselben zu nähern; aber Paris war gerade der Gegenstand von allen Wünschen der Frau von Staël. Der erste Consul blieb unbeugsam. Frau von Staël erneuerte ihre Versuche von Zeit zu Zeit. Unter dem Kaiserreiche wollte sie Palastdame werden; man konnte ohne Zweifel Ja oder Nein sagen; aber wie hätte man in einem Palaste Frau von Staël ruhig halten können.

Frau von Staël war eine Frau von viel Talent und großem Ehrgeize, aber so intriguant und so unruhig, daß sie dazu Veranlassung gab, von ihr zu sagen, sie würde ihre Freunde in das Meer werfen, um in dem Augenblicke, wo sie im Begriff ständen, zu ertrinken, sie wieder herauszuziehen zu können. Ich war gezwungen, sie von dem Hofe zu entfernen. In Genf schloß sie eine Verbindung mit meinem Bruder Joseph, den sie durch ihre Unterhaltung, wie durch ihre Schriften gewann. Als ich von der Insel Elba zurückkehrte, wollte sie mir ihren Sohn vorstellen lassen, um mich wegen Bezahlung der 2 Millionen zu bitten, die Herr Necker, ihr Vater, an Ludwig den XVI. geborgt hatte, und mir zugleich

ihre Dienste anzubieten, wenn ich einwilligte, ihr den Gegenstand ihrer ersten Forderung zu gewähren. Da ich sehr wohl wußte, und nicht glaubte, es ihr gewähren zu können, ohne gegen Andere, die sich in dem gleichen Falle befanden, ungerecht zu sein, weigerte ich mich, ihn zu sehen, und gab Befehl, ihn mir nicht vorzustellen. Aber Joseph wollte sich nicht abweisen lassen, und brachte ihn trotz dieses Befehles mit. Die Thürhüter wagten es nicht, meinem Bruder den Eintritt zu verweigern, besonders, als dieser sagte, daß er für alle Folgen stände. Ich empfing ihn sehr artig, hörte die Auseinandersetzung seiner Angelegenheit an, und antwortete ihm, es thäte mir Leid, daß es nicht in meiner Macht stände, seine Forderung zu bewilligen; sie liefe den Gesetzen zuwider und ich würde dadurch eine Ungerechtigkeit gegen Andere begehen. Frau von Staël begnügte sich jedoch nicht mit dieser Entscheidung. Sie schrieb an Fouchet einen langen Brief, worin sie von ihren Rechten sprach, und sagte, daß sie Geld brauchte, um ihre Tochter auszustatten, welche sie mit dem Herzoge von Broglio vermählte. Zugleich versprach sie, wenn ich ihre Bitte erfüllte, für mich schwarz oder weiß zu sein. Fouchet theilte mir ihren Vorschlag mit, und rieth mir stark, ihre Bitte zu bewilligen, indem er hinzufügte, sie könnte in einem so kritischen Augenblicke wichtige Dienste leisten. Ich antwortete, ich wollte keinen Handel abschließen.

Man konnte indeß Frau von Staël keine böshafte Frau nennen; aber sie war unruhig, übte viel Einfluß und besaß viel Talent.

Talleyrand.

Talleyrand befand sich beständig im Zustande des Verra-

thes; aber in Uebereinstimmung mit dem Glücke. Seine Umsicht war außerordentlich; er betrug sich gegen seine Freunde, als ob sie seine Feinde werden sollten; gegen seine Feinde, als ob sie seine Freunde werden könnten. In meinem Geiste war Talleyrand dem Feaubourg St. Germain stets entgegen gewesen. In der Scheidungsangelegenheit zeigte er sich für die Kaiserin Josephine; er war es, der zu dem Kriege gegen Spanien antrieb, obgleich er die Kunst besaß, sich demselben öffentlich entgegen zu zeigen. Er war es endlich, der das hauptsächlichste Werkzeug und die Ursache vom Tode des Herzog von Enghien gewesen war.

Eine berühmte Schauspielerin (Mlle. Rancourt) hat ihn auf eine sehr wahre Weise geschildert: „Befragt man ihn," sagte sie, „so ist er ein eiserner Kasten, dem man kein einziges Wort entlockt; fragt man ihn nichts, so wird man bald nicht wissen, wie man ihn aufhalten soll, denn er wird dann eine wahre Klatschgevatterin."

Das Gesicht des Herrn von Talleyrand ist so theilnahmlos, daß man nie etwas darin lesen kann. Lannes und Murat sagten daher scherzend von ihm: Wenn er, während er mit einem Menschen spräche, einen Tritt in den Allerwertheften bekäme, so würde sein Gesicht davon nichts verrathen.

Herr von Talleyrand hatte in seinem Häuslichen ein sehr sanftes, selbst sehr gewinnendes Benehmen; seine Vertrauten und seine Agenten liebten ihn und waren ihm sehr ergeben.

Der Kaiser wollte bei dem Concordate Herrn von Talleyrand zum Kardinal machen, und ihn an die Spitze der kirchlichen Angelegenheiten stellen; das sei sein Loos, sagte er ihm, er sühne dadurch sein Andenken und schließe der Verleumdung den Mund. Herr von Talleyrand wollte dies nie; sein Widerwille gegen den geistlichen Stand war unbesieglich.

Napoleon war auf dem Punkte gewesen, ihm die Gesandtschaft in Warschau zu übertragen, welche seitdem dem Abbé de Pratt anvertraut wurde; aber Wuchergeschäfte, Schmutzigkeiten, in denen Herr von Talleyrand unverbesserlich war, zwangen ihn, darauf zu verzichten.

Aus demselben Grunde und auf die Reclamation mehrerer deutschen Fürsten sah er sich gezwungen, ihm das Portefeuille der auswärtigen Angelegenheiten zu nehmen.

Fouchet war der Talleyrand der Klubbs und Talleyrand der Fouchet der Salons.

Wellington.

Wellington besitzt nur ein specielles Talent: auch Berthier hat das seinige. Darin excellirt er vielleicht, aber das Glück hat mehr für ihn gethan, als er für das Glück. Welcher Unterschied gegen Marlborough, der als Parallele gegen ihn aufgestellt wird. Indem Wellington Schlachten gewann, lenkte er die Cabinette und unterwarf die Menschen. Wellington hat nichts vermocht, als den Ansichten Cannings zu folgen; Frau von Staël hat daher von ihm gesagt, außer seinen Schlachten hätte er nicht zwei Ideen gehabt. — Seine Siege, das Resultat und der Einfluß derselben werden in der Geschichte noch steigen, aber sein Name wird sinken, selbst noch bei seinen Lebzeiten.

Man versichert mich, durch ihn sei ich hier (in St. Helena), und ich glaube es. Das ist dessen würdig, welcher mit Verachtung einer feierlichen Capitulation Ney untergehen ließ, mit dem er sich oft auf dem Schlachtfelde gesehen hatte. Es ist wahr, daß ich ihn eine böse Viertelstunde verleben ließ. Das ist für große Seelen etwas Wichtiges, die seinige hat es

nicht gefühlt. Mein Sturz, und das Loos, welches man mir vorbehielt, sicherten ihm einen Ruhm, dem aller seiner Siege weit überlegen, und er ahnete dies nicht. Er muß dem alten Blücher eine schöne Kerze weihen. Wo wären ohne den Sr. Herrlichkeit, wie man ihn nennt? Aber so viel ist gewiß, daß ich nicht hier wäre. Seine Truppen sind bewundernswerth gewesen, seine Dispositionen erbärmlich, oder richtiger gesagt, er hat gar keine getroffen. Er hat sich in die Unmöglichkeit gestellt, welche zu machen, und sonderbar genug ist es eben das, was ihn rettete. Hätte er seinen Rückzug beginnen können, so war er verloren. — Er blieb Herr des Schlachtfeldes, das ist gewiß; aber verdankte er dies seinen Anordnungen? Er erndtete die Früchte eines wunderbaren Sieges, aber hatte sein Genie ihn vorbereitet? — Sein Ruhm ist ganz negativ, seine Fehler sind ungeheuer. Er, der europäische Generalissimus, mit so großen Interessen beauftragt, einen Feind gegen sich habend, der so schnell und kühn war, wie ich, seine Truppen verstreut zu lassen, in einer Hauptstadt zu schlafen, sich überfallen zu lassen! Und was das Verhängniß kann, wenn es sich hineinmischt! In drei Tagen sah ich das Geschick Frankreichs, das der Welt, meinen Berechnungen entschlüpfen.

Ohne den Verrath eines Generals, der aus unsern Reihen trat, um den Feind zu benachrichtigen, versprengte und vernichtete ich alle diese Banden, ohne daß sie Zeit hatten, sich zu einem Armeecorps zusammenzuziehen.

Dann hätte ich auf meinem linken Flügel ohne das ungewohnte Zögern Ney's die ganze englische Armee bei Quatrebras vernichtet.

Endlich haben auf meinem rechten Flügel die unerhörten Mannöver Grouchin's, statt mir einen gewissen Sieg zu sichern,

mein Verderben vollendet, und Frankreich in einen Abgrund geschleudert.

Wenn Lord Wellington sich verschanzt hätte, so würde ich ihn nicht angegriffen haben. Als General verrieth sein Plan kein Talent. Er entwickelte ohne Zweifel viel Muth und Ausdauer, aber dies verliert sein Verdienst ein wenig, wenn man in Erwägung zieht, daß er kein Mittel zum Rückzuge hatte, und daß er, wenn er diesen zu bewirken versucht hätte, nicht einen einzigen Mann von seiner Armee gerettet haben würde. Er verdankte den Gewinn der Schlacht zunächst der Festigkeit und Tapferkeit seiner Truppen, denn die Engländer haben sich mit der größten Erbitterung und dem ausgezeichnetsten Muthe geschlagen; dann der Armee Blücher's, dem man den Sieg weit eher zuschreiben sollte, als dem Herzoge, weil er als General mehr Talent zeigte. Am Tage zuvor geschlagen, hatte er seine Truppen wieder gesammelt und führte sie den Abend in den Kampf. Ich glaube indeß, daß Wellington ein Mann von großer Festigkeit ist. Der Ruhm eines Sieges ist eine große Sache, aber sein militärischer Ruf wird dadurch in den Augen der Geschichte nichts gewinnen.

Anhang.

Das von dem Bearbeiter gelieferte Manuscript reichte nicht zu der angekündigten Stärke dieses Werkes, daher dieser Anhang, für den, aus früher nicht gleich zur Hand gewesenen Quellen sich, wie die Leser gewiß finden werden, noch genug des Interessanten schöpfen ließ.

Vorrede

zu der Geschichte Corsicas.*)

Die Araber Afrikas herrschten lange Zeit über Corsica. Das Wappen des Landes ist jetzt noch ein Todtenkopf mit einer Binde über den Augen auf weißem Felde. Die Corsen zeichneten sich in der Schlacht von Ostia aus, wo die Sarazenen geschlagen wurden, und gezwungen, auf ihre Pläne gegen Rom zu verzichten. Es giebt Personen, welche glauben, dieses Wappen sei ihnen damals von dem Papst Leo II. als Lohn für ihre Tapferkeit gegeben worden.

Corsica soll einen Theil der Besitzungen Constantins und Karls des Großen gebildet haben; gewisser aber ist es, daß es einen Theil von dem Erbe der Gräfin Mathilde ausmachte. Die Colonnas Roms behaupten, daß im neunten Jahrhundert einer ihrer Vorfahren Corsica von den Sarazenen erobert habe, und dessen König gewesen sei. Die Colonnas von Istria und von Cinerka sind von den Colonnas von Rom und von den Genealogisten Versailles anerkannt worden; aber die historische Thatsache von der Souverainität eines Zweiges der Familie Colonna in Corsica bleibt dennoch ein Problem. Ge-

*) Man verdankt dieses Bruchstück des größern Werkes über das Vaterland des Helden, dessen zu Anfang dieser Schrift Erwähnung geschah, das aber verloren gegangen ist, einer Mittheilung des General Montholon.

wiß aber iſt es, daß Corſica das zwölfte Königreich bildete, welches in Europa anerkannt wurde, ein Titel, auf den dieſe Inſulaner ſtolz waren, und auf den ſie nie verzichten wollten. Wegen dieſes Titels trug der Doge von Genua die Königskrone. In den Augenblicken, als ſie für die Freiheit am exaltirteſten waren, ſöhnten ſie dieſe widerſprechenden Begriffe dadurch mit einander aus, daß ſie die heilige Jungfrau für ihre Königin erklärten. Spuren davon findet man in den Berathungen verſchiedener Verſammlungen, unter andern der, welche in dem Kloſter von Vinſolasca gehalten wurde.

Wie ganz Italien wurde auch Corſica dem Feudal-Syſtem unterworfen: Jedes Dorf hatte einen Herrn, aber die Befreiung der Gemeinden eilte daſelbſt um fünfzig Jahre der allgemeinen Bewegung voraus, welche in Italien während des elften Jahrhunderts Statt fand. Man bemerkt noch jetzt auf ſteilen Felſen die Trümmer von Schlöſſern, welche die Tradition als die Zufluchtsörter der Herren während der Kriege der Gemeinden bezeichnet, die in das zwölfte, dreizehnte, vierzehnte und fünfzehnte Jahrhundert fielen. Der Theil, welcher Liamona genannt wird, und beſonders die Provinz von la Pocca übten auf die Angelegenheiten der Inſel den größten Einfluß aus. Aber im ſechszehnten, ſiebzehnten und achtzehnten Jahrhundert waren die Pieven der Gemeinden, oder der Caſtagnichia, ihrerſeits überwiegend in den Berathungen oder Verſammlungen der Nation.

Piſa war auf dem Continente die, Corſica zunächſt gelegene Stadt; ſie trieb zuerſt dort den Handel, errichtete Comptoirs, dehnte unmerklich ihren Einfluß aus, und unterwarf endlich die ganze Inſel ihrer Herrſchaft. Piſas Verwaltung war milde, übereinſtimmend mit den Wünſchen und Meinungen der Inſulaner, welche ihm in ſeinen Kriegen gegen Florenz mit

Eifer dienten. Die ungeheure Macht Pisas endigte durch die Schlacht an der Maloria. Auf deren Trümmern erhob sich die Macht Genuas, welche Pisas Handel erbte. Die Genuesen setzten sich in Corsica fest. Das war die Zeit von dem Unglück dieser Insel, welches stets wachsend zunahm. Der Senat von Genua hatte es nicht verstanden, die Zuneigung der Einwohner zu gewinnen, und legte sich darauf, dieselben zu schwächen, uneinig zu machen, in Armuth und Unwissenheit zu erhalten. Es giebt daher auch wenig Beispiele einer Feindschaft und eines Widerwillens, wie die, welche diese Insulaner gegen die Genuesen beseelten.

Frankreich, welches Corsica so nahe liegt, richtete seine Ansprüche nie auf dasselbe. Man hat behauptet, Karl Martell hätte einen seiner Statthalter dahin geschickt, die Sarazenen zu bekämpfen; das ist sehr apocryphisch. Heinrich II. war es, der zuerst eine Armee dahin sandte, und zwar unter den Befehlen des Marschall von Thermes, des berühmten San-Pietro Ornano und eines Ursinus; aber diese blieben nur wenige Jahre hier. Der alte Andreas Doria, obgleich 85 Jahr alt, eroberte die Insel seinem Vaterlande zurück.

Spanien, in mehrere Königreiche getheilt, und ganz mit seinem Kriege gegen die Mauren beschäftigt, bekam erst sehr spät Absichten auf Corsica; aber es wurde davon durch seine Kriege in Sicilien abgezogen.

Die Pieven der Gemeindegüter, Postino, Ampugnani, Orezza und la Ponta, standen zuerst gegen die Regierung des Senates von Genua auf; die andern Pieven der Castagneichia, und allmählig alle andern Provinzen der Insel folgten ihrem Beispiele. Dieser Krieg, der 1729 begann, endete 1769 durch die Einverleibung Corsicas in die französische Monarchie; der Kampf währte 40 Jahre. Die Genuesen haben Schweizer-

armeen angeworben und mehrmals ihre Zuflucht zu den großen Mächten genommen, indem sie Hülfsheere besoldeten. So schickte der deutsche Kaiser nach Corsica zuerst den Baron Wachtendorf und später den Prinzen von Würtemberg; so Ludwig XV. den Grafen von Boissieux, und dann den Marschall von Maillebois. Die Genueser und Schweizer-Armeen erlitten Niederlagen; Wachtendorf und Boissieux wurden geschlagen; der Prinz von Würtemberg und Maillebois erfochten Vortheile, und unterwarfen Beide das Land; aber sie ließen das Feuer unter der Asche, und sogleich nach ihrer Entfernung erneuerte sich der Krieg mit größerer Wuth. Der alte Chiafferi, der Canonicus Orticone, ein gewandter und beredter Mann, Hyacinth Paoli, Cianoldi, Gasorio, standen nach einander an der Spitze der Angelegenheiten, die sie mit mehr oder weniger Erfolg leiteten, aber stets treu, stets beseelt von den edelsten Gefühlen. Die Souveränetät des Landes beruhete auf einer Versammlung, welche aus den Abgeordneten der Pieven bestand. Sie entschied über Krieg und Frieden, decretirte Auflagen und die Aushebung der Milizen. Es gab keine besoldeten Truppen, aber alle waffenfähigen Einwohner waren in die drei Listen jeder Gemeinde eingeschrieben; sie marschirten bei dem Aufrufe des Führers gegen den Feind: Waffen, Munition, Lebensmittel gingen auf Rechnung jedes Einzelnen.

In allen Versammlungen, und es gab Jahre, in denen mehrere gehalten wurden, erließen die Corsen Manifeste, durch welche sie ihre alten und neuen Beschwerden gegen ihre Bedrücker aussprachen. Ihr Zweck war, die Theilnahme Europas für ihre Sache zu gewinnen und den Nationalpatriotismus anzufeuern. Mehrere dieser Manifeste, von Orticone entworfen, sind voll Kraft, Logik und edler Gefühle.

Man hat falsche Ansichten über den König Theodor. Der

Baron Neuhof war ein Westphale; er landete bei der Marine von Aleria mit vier Transportschiffen, befrachtet mit Gewehren, Pulver, Schuhen ꝛc. Die Kosten dieser Rüstungen waren durch Privatleute und holländische Speculanten bestritten worden. Diese unerwartete Hülfe, in eben dem Augenblicke, wo die Gemüther entmuthigt waren, schien vom Himmel zu kommen. Die Führer riefen den deutschen Baron zum Könige aus, und stellten ihn dem Volke als einen großen Prinzen Europas vor, der ihnen ein Bürge der mächtigen Unterstützungen sei, die sie empfangen würden. Diese Maschine that die Wirkung, die sie sich davon versprachen; sie übte auf die Menge achtzehn Monate lang ihren Einfluß aus; sie nutzte sich ab, und der Baron von Neuhof kehrte nach dem Continente zurück. Er erschien auf den Küsten der Insel noch mehrmals mit mächtigen Unterstützungen, die er dem sardinischen Hofe und dem Bey von Tunis verdankte. Das ist eine merkwürdige Episode dieses denkwürdigen Krieges, welcher die Hülfsquellen aller Art zeigt, die den Lenkern des Landes zu Gebote standen.

1755 wurde Pascal Paoli zum ersten Beamten und General von Corsica ernannt. Sohn des Hyacinth Paoli, und in Neapel erzogen, war er Capitain im Dienste des Königs Don Carlos. Die Pieve von Postino ernannte ihn zu ihrem Abgeordneten bei der Versammlung von Alesani. Seine Familie war sehr beliebt. Er war groß, jung, wohlgebildet, sehr unterrichtet, beredsam. Die Versammlung sonderte sich in zwei Theile: der eine davon ernannte ihn zum Oberhaupt und General; es war der der glühendsten Patrioten und von jeder Ausgleichung weit entfernt. Die Gemäßigten stellten ihm Matras, den Deputirten von Fiumorbo entgegen. Die beiden Parteien wurden handgemein; Paoli wurde geschlagen, und ge-

zwungen, sich in dem Kloster von Alesani selbst einzuschließen. Seine Sache schien verloren; sein Nebenbuhler umzingelte ihn. Aber sobald die Nachricht davon sich in den Pieven der Gemeinden verbreitete, bedeckten sich alle Gipfel der Berge mit Feuern; die Höhlen und die Wälder ertönten von den dumpfen Klängen des Hornes: das war das Signal zum Kriege. Matras wollte den furchtbaren Milizen zuvorkommen; er stürmte das Kloster. Von ungestümem Charakter war er unter den Vordersten, und fiel, auf den Tod getroffen. Da erkannten alle Parteien Paoli an: wenige Monate darauf war die Anrathung von Alesani von allen Pieven anerkannt. Paoli entwickelte Talent; er söhnte die Gemüther miteinander aus; er regierte nach bestimmten Principien; errichtete Schulen, eine Universität; gewann die Freundschaft Algiers und der Barbaresken; schuf eine Marine von leichten Fahrzeugen, hatte Einverständnisse in den Seestädten und wußte die Meinung der Bürger zu fesseln. Er unternahm eine Seeexpedition, bemächtigte sich Capraras und vertrieb die Genueser von dort, die nicht ohne Besorgniß waren, daß die Corsen in dem Canale landen möchten. Er that Alles, was unter den Umständen des Augenblickes zu thun war, so wie bei dem Volke, über welches er gebot. Er wollte sich der fünf Häfen der Insel bemächtigen, als der Senat von Genua, beunruhigt, zum dritten Male zu Frankreich seine Zuflucht nahm. 1764 wurde sechs Bataillonen Franzosen die Bewachung der Seestädte übertragen, und unter ihrer Obhut fuhren diese Plätze fort, die Autorität des Senates anzuerkennen.

Diese französischen Garnisonen blieben neutral und nahmen keinen Theil an dem Kriege, welcher zwischen den Corsen und den Genuesern fortdauerte. Die franz. Officiere sprachen laut die günstigsten Gesinnungen für die Insulaner und die un-

günstigsten für die Oligarchen aus, was diesen vollends alle Einwohner der Städte entfremdete. 1768 sollten die Truppen nach Frankreich zurückkehren. Dieser Augenblick wurde mit Ungeduld erwartet; es würde keine Spur von der Herrschaft der Genueser auf der Insel zurückgeblieben sein, als der Herzog von Choiseul den Gedanken erfaßte, Corsica mit Frankreich zu vereinigen. Diese Erwerbung schien wichtig, als ein natürliches Anhängsel der Provence, als geeignet, den Handel der Levante zu schützen, und die künftigen Unternehmungen gegen Italien zu begünstigen. Nach langen Zögerungen willigte der Senat ein und Spinola, dessen Gesandter in Paris, unterzeichnete einen Vertrag, durch welchen die beiden Mächte übereinkamen, daß der König von Frankreich die Corsen unterwerfen und entwaffnen, und sie so lange beherrschen sollte, bis die Republik im Stande sein würde, ihm die Vorschüsse zurückzuerstatten, welche diese Eroberung gekostet hätte. Es waren aber mehr als 30,000 Mann erforderlich, um die Insel zu unterwerfen und zu entwaffnen; und während mehrerer Jahre mußten zahlreiche Garnisonen daselbst unterhalten werden; dies wuchs nothwendiger Weise zu Summen an, welche die Republik Genua weder zurückerstatten konnte, noch wollte. Die beiden contrahirenden Parteien verstanden dies so, aber die Oligarchen glaubten durch diese Bestimmung ihre Ehre zu sichern, und das Gehässige zu decken, welches in den Augen von ganz Italien auf sie fiel, wenn man sah, wie sie heitern Herzens an eine fremde Macht einen Theil des Gebietes abtraten. Choiseul sah in dieser Wendung ein Mittel, England zu zwingen, und, wenn es sein mußte, wieder umzukehren, ohne die Ehre Frankreichs zu gefährden. Ludwig XV. wollte keinen Krieg mit England.

Der französische Minister ließ eine Unterhandlung mit Paoli

eröffnen: er verlangte von diesem, sein Land dahin zu bringen, sich als Unterthanen des Königs zu erkennen, und nach den Wünschen, welche mehrere frühere Versammlungen ausgesprochen hatten, sich aus freiem Antriebe als Provinz des Königreiches anzuerkennen. Zur Belohnung dieser Nachgiebigkeit trug man Paoli Reichthum, Ehrenbezeigungen, an; und der hohe großmüthige Charakter des Ministers, mit dem er unterhandelte, konnte ihm keine Besorgniß in dieser Beziehung lassen. Er verwarf alle die Anerbietungen mit Verachtung; er berief die Versammlung, und setzte ihr den kritischen Zustand der Dinge auseinander; er verhehlte ihr nicht, daß es unmöglich sei, den Kräften Frankreichs zu widerstehen, und daß er wegen der Intervention Englands nur eine unbestimmte Hoffnung, aber keine Gewißheit habe. Es ertönte nur ein Schrei: „Freiheit oder Tod!“ — Er bestand darauf, daß man sich in Nichts leichtsinnig einlassen sollte, daß man nicht ohne Ueberlegung und nur aus Enthusiasmus einen solchen Kampf beginnen dürfe. Aber Alle schienen besonders darüber aufgebracht, daß Frankreich, welches in den Zwistigkeiten mit Genua oft Vermittler gewesen war, und stets seine Uneigennützigkeit betheuert hatte, sich jetzt als Partei zeigte, und sich stellte, als glaube es, daß die Genueser die Corsen wie eine Heerde Ochsen verkaufen könnten, und gegen den Inhalt der pacta conventa.

Maillebois hat 1738 das Regiment Royal - Corse von zwei Bataillonen errichtet, welches ganz aus Eingebornen bestand. Durch Vermittelung der Officiere knüpfte man Einverständnisse mit den vorzüglichsten Häuptern an. Viele zeigten sich über die Bestechung erhaben; Einige aber gaben nach, und machten sich ein Verdienst daraus, einer Herrschaft entgegenzugehen, die von jetzt an unvermeidlich war.

Die Masse der Bevölkerung und besonders die Bergbewohner, hatten keinen Begriff von der Macht Frankreichs. Gewöhnt, sich zu schlagen, und oft die schwachen Corps von Boissieux und von Maillebois zurückzuwerfen, erschreckte sie nichts von dem, was sie gesehen hatten. Sie glaubten, diese schwachen Detachements wären die französischen Armeen. Die Versammlung war fast einstimmig für den Krieg. Die Bevölkerung theilte dieselben Gesinnungen.

Der Vertrag, durch welchen Genua Corsica an den König abtrat, fand in Frankreich allgemeine Mißbilligung. Als man aus den Beschlüssen der Versammlung erfuhr, daß man Krieg führen, und gegen dieses kleine Volk einen Theil der französischen Macht in Bewegung setzen müßte, regten die Ungerechtigkeit und die Ungroßmüthigkeit dieses Krieges alle Gemüther auf. Das Blut, welches fließen sollte, fiel ganz auf Choiseul zurück.

Der Generallieutnant Chauvelin landete in Bastia; er hatte unter seinen Befehlen 12,000 Mann. Er erließ Proclamationen, ertheilte den Gemeinden Befehle, und begann die Feindseligkeiten; aber seine Truppen, in dem Gefecht von Borgo geschlagen, in allen ihren Angriffen zurückgeworfen, waren zu Ende des Feldzuges von 1768 gezwungen, sich in die festen Plätze einzuschließen, und standen nur noch mit Hülfe einiger Kreuzerfregatten untereinander in Verbindung. Die Corsen glaubten sich gerettet. Sie zweifelten nicht, daß England interveniren würde; Paoli theilte diese Illusion; aber das englische Ministerium, besorgt über die Gährung, die sich in seinen amerikanischen Colonien zeigte, wollte keinen Krieg. Es ließ in Versailles eine schwache Note übergeben, und begnügte sich mit den noch schwächern Erklärungen, die ihm gemacht wurden; Londoner Clubbs sendeten Waffen und Geld; der für-

binische Hof und einige Gesellschaften Italiens gewährten in's Geheim Unterstützungen: aber das waren nur schwache Hülfsquellen gegen die furchtbaren Rüstungen, die an den Küsten der Provence vorgenommen wurden. Die Niederlagen Chauvelins waren ein Grund der Genugthuung für ganz Europa, und besonders für Frankreich. Man hatte den gesunden Sinn, einzusehen, daß der Nationalruhm in nichts durch den Kampf gegen eine Hand voll Bergbewohner gefährdet war. Selbst Ludwig XV. zeigte den Corsen günstige Gesinnungen; er war vielleicht begierig, diese neue Krone auf sein Haupt zu setzen, und um ihn zu bestimmen, die Vorbereitungen zu einem letzten Feldzuge zu befehlen, mußte man ihm von der Freude vorsprechen, welche die Philosophen darüber empfinden würden, den großen König durch ein freies Volk geschlagen zu sehen, und gezwungen, vor demselben zurückzuweichen. Der Einfluß davon auf die königliche Autorität müßte groß sein. Die Freiheit hätte Fanatiker, welche in dem Erfolge eines so ungleichen Kampfes Wunder sehen würden. Es war nicht mehr zu zaudern. Der Marschall von Vaux brach nach Corsica auf; er hatte 30,000 Mann unter seinen Befehlen; die Häfen dieser Insel wurden mit Truppen überschwemmt. Die Einwohner vertheidigten sich zwar während eines Theiles von dem Feldzuge von 1769; aber ohne Hoffnung auf Erfolg. Die Bevölkerung Corsicas betrug damals höchstens 150,000 Einwohner; 30,000 wurden durch die Forts und die französischen Garnisonen in Zaum gehalten; es blieben 20,000 Mann, fähig, die Waffen zu tragen, und davon mußten noch alle die abgezogen werden, welche den Häuptlingen angehörten, die mit den Agenten des französischen Ministers Verträge geschlossen hatten. Die Corsen schlugen sich hartnäckig in dem Durchgange des Cholo. Da sie nicht die Zeit gehabt hatten, die Brücke, die

von Stein war, abzubrechen, bedienten sie sich der Leichen ihrer Todten, daraus eine Verschanzung aufzuwerfen. Paoli, nach dem Süden der Insel zurückgedrängt, schiffte sich auf einem englischen Fahrzeuge in Porto-Vecchio ein, landete in Livorno, ging über den Continent, und begab sich nach London. Er wurde überall von den Herrschern wie von dem Volke, mit den größten Beweisen der Bewunderung aufgenommen. 4—500 Patrioten folgten Paoli, und emigrirten; eine große Menge von Andern verließen ihre Dörfer und ihre Häuser, und setzten noch mehrere Jahre den kleinen Krieg fort, alle Zusendungen und alle einzelnen Soldaten abschneidend. Von den Einwohnern wurden sie Patrioten, von den Franzosen Banditen genannt. Sie verdienten diesen letztern Titel durch die Grausamkeiten, die sie begingen, obgleich nie gegen die Eingebornen.

Die Absichten des Cabinettes von Versailles waren wohlthätig; es gewährte den Corsen Provinzialstände, bestehend aus drei Ständen, der Geistlichkeit, dem Adel und dem dritten Stande; es setzte die Behörde der zwölf Edlen wieder ein, welche die Corsen stets zurückgerufen hatten; dem Ackerbau wurden Ermuthigungen zu Theil; die afrikanische Gesellschaft von Marseille wurde gezwungen, alte Gebräuche anzuerkennen, welche den corsischen Korallenschiffen günstig waren. Große Landstraßen wurden errichtet, Sümpfe ausgetrocknet. Man versuchte selbst Colonien von Lothringern und Elsassern zu bilden, um den Insulanern die Muster der Cultur vor Augen zu stellen. Die Abgaben waren nicht drückend; die Schulen wurden begünstigt; die Kinder der ersten Familien nach Frankreich berufen, um dort erzogen zu werden. In Corsica versuchten die Oekonomisten die Naturalabgaben. Während der 20 Jahre, die von 1769—1789 verflossen, gewann die Insel viel. Aber

so viele Wohlthaten rührten das Herz der Einwohner nicht, die im Augenblick der Revolution nichts weniger als Franzosen waren. Sie sind es 1790 geworden, denn die Revolution hatte den Geist dieser Insulaner verwandelt. Paoli verließ England, wo er in einer Pension lebte, die ihm das Parlament ausgesetzt hatte, und die er aufgab. Er wurde von der gesetzgebenden Versammlung, von der Nationalgarde von Paris, und selbst von Ludwig XVI. empfangen. Seine Ankunft auf der Insel bewirkte eine allgemeine Freude. Die ganze Bevölkerung eilte nach Bastia, um ihn zu sehen. In wenigen Tagen gewann er einen großen Einfluß auf das Volk. Der vollziehende Rath ernannte ihn zum Divisionsgeneral und zum Commandanten der Linientruppen auf der Insel. Die Nationalgarden übertrugen ihm ihr Commando. Die Wahlversammlung ernannte ihm zum Präsidenten. So vereinigte er in sich alle Gewalten. Dieses Benehmen des vollziehenden Rathes war nicht politisch, aber man muß sich an den Geist halten, der damals herrschte. Wie dem auch sei, diente Paoli der Revolution treu bis zum 10. August. Der Tod Ludwigs XVI. machte ihm dieselbe vollends zuwider. Angeklagt durch die Volksgesellschaften der Provence, berief ihn der Convent, der sich durch keine Rücksicht halten ließ, vor seine Schranken. Er war nahe an 80 Jahr alt. Das hieß ihn auffordern, seinen Kopf selbst auf das Blutgerüst zu legen. Er hatte keine andern Hülfsquellen, als sich auf seine Landsleute zu berufen; er insurgirte die ganze Insel gegen den Convent. Die Volksrepräsentanten, beauftragt das obige Decret zu vollstrecken, langten unter diesen Umständen an; sie vermochten nichts als mit Hülfe einiger Bataillone Bastia und Calvi zu erhalten. Wenn die Bestimmung des Entschlusses, den Corsica fassen sollte, von einer Versammlung der ersten Familien abgehangen

hätte, so würde Paoli nicht reuissirt haben. Man tadelte allgemein die Excesse, die in Frankreich begangen wurden; aber man glaubte, daß sie vorübergehend wären, daß man sich auf der Insel leicht dagegen schützen könne, und daß man nicht, um dem Uebelstande des Augenblickes zu entgehen, sich von einem Vaterlande trennen dürfe, welches allein das Glück und die Ruhe des Landes sichern könne. Paoli staunte über den geringen Beifall, den er in Privatversammlungen erhielt. Selbst Mehrere von denen, welche ihn nach England begleitet, und Frankreich 20 Jahre lang verwünscht hatten, waren die Widerspenstigsten, unter Andern der General Gentili; indeß ertönte in der ganzen Masse der Bevölkerung bei dem Aufrufe ihres ehemaligen Oberhauptes nur ein Schrei. In einem Augenblicke wurde der Todtenkopf auf allen Kirchthürmen aufgepflanzt, und Corsica hörte auf, französisch zu sein. Wenige Monate darauf bemächtigten sich die Engländer Toulons. Als sie von dort vertrieben wurden, ging der Admiral Hood bei Saint-Floran vor Anker; er landete 12,000 Mann, die er unter die Befehle Nelsons stellte. Paoli vereinigte damit 6000 Mann. Sie schlossen Bastia ein. La Comba, Saint-Michel und Gentili vertheidigten die Stadt mit der größten Unerschrockenheit; sie capitulirte erst nach viermonatlicher Belagerung. Calvi widerstand 40 Tage nach Eröffnung der Laufgräben. Der General Dundas, welcher ein englisches Corps von 4000 Mann kommandirte, und bei Saint-Floran stand, weigerte sich, Theil an der Belagerung von Bastia zu nehmen, da er seine Truppen nicht ohne ausdrücklichen Befehl seiner Regierung blosstellen wollte.

Man sah jetzt ein sonderbares Schauspiel: der König von England setzte auf sein Haupt die Krone des Königreiches Corsica, die sehr verwundert war, sich neben der Krone Fingals

zu erblicken. Im Juni 1794 erklärte die Versammlung von Corsica, unter Paoli's Präsidium, daß seine politischen Bande mit Frankreich für immer zerrissen wären, und daß die Krone Corsicas dem König von England angetragen werden sollte. Eine Deputation, bestehend aus Galeozzi, Präsidenten, Filippi von Vescovato, Negroni von Bastia, Cesari-Rocca von la Rocca, begab sich nach London, und der König nahm die Krone an. Er ernannte Lord Gilbert Elliot zum Vice-König. Die Versammlung hatte zu gleicher Zeit eine Constitution decretirt, welche die Freiheiten und Privilegien des Landes garantirte. Sie war der von England nachgebildet. Lord Elliot war ein Mann von Verdienst. Er war Vice-König von Indien gewesen; aber er entzweiete sich bald mit Paoli. Dieser Greis hatte sich mitten in die Gebirge zurückgezogen, und mißbilligte von hier aus das Benehmen des Vice-Königs, auf den zwei junge Leute Einfluß übten. Pozzo di Borgo und Colonna, deren Einer bei ihm als Secretair, der Andere als Adjutant diente. Man machte Paoli den Vorwurf, von unruhigem Charakter zu sein, sich nicht darein fügen zu können, als Privatmann zu leben, stets den Herrn des Landes spielen zu wollen. Der Einfluß indeß, den er auf der Insel besaß, und der nicht bestritten wurde, die Dienste, die er bei dieser Gelegenheit England geleistet hatte, Alles, was seine Laufbahn und sein Charakter Ehrwürdiges hatten, bewogen das englische Ministerium zu großer Schonung. Er hatte mehrere Conferenzen mit dem Vice-Könige und dem Staatssecretär. In einer derselben sagte er, gereizt durch einige Bemerkungen: „Ich bin hier in meinem Königreiche; ich habe zwei Jahr gegen den König von Frankreich Krieg geführt; ich habe die Republikaner verjagt. Verletzen Sie die Privilegien und die Rechte des Landes; so kann ich ihre Blicke noch leichter ertragen. — Einige

Monate darauf schrieb der König von England ihm einen Brief, worin er ihm den Umständen angemessen, zur Theilnahme für seine Ruhe und sein Glück rieth, sein Leben in einem Lande zu beschließen, wo er geachtet werde, und glücklich gewesen sei. Paoli fühlte, daß dies ein Befehl sei: er zögerte; aber nichts verrieth, daß die Schreckensherrschaft in Frankreich enden sollte. Er unterwarf sich dem Geschick, und begab sich nach London, wo er 1807 starb.

Die Corsen waren außerordentlich unzufrieden mit den englischen Behörden; sie begriffen nichts von ihrer Sprache, ihrer gewöhnlichen Traurigkeit, ihrer Lebensweise. Menschen, die beständig bei Tische saßen, fast immer von Wein betrunken und sehr wenig mittheilend waren, contrastirten mit ihren Sitten. Der Unterschied der Religion war auch ein Gegenstand des Widerwillens. Die Engländer verbreiteten das Gold mit vollen Händen. Die Einwohner empfingen es, ohne daß es ihnen ein Gefühl des Dankes einflößte. In dieser Zeit zog Napoleon in Mailand ein, bemächtigte sich Liworno's, und vereinigte hier unter Gentili's Befehlen alle corsischen Flüchtlinge. Die Exaltation wurde in allen Bergen außerordentlich. Auf einem großen Feste in Ajaccio beschuldigte man den jungen Colonna, den Adjutanten des Vice-Königs, eine Büste Paoli's beschimpft zu haben. Der junge Mann war dessen unfähig. Die Insurrektion brach aus. Die Bewohner von Borgognano schnitten die Verbindung zwischen Bastia und Ajaccio ab, und umzingelten den Vicekönig, der mit einem Truppencorps gegen sie marschirt war: er war gezwungen, seine beiden Günstlinge aufzugeben und sie aus seinem Lager zu verjagen. Elliot sah, daß es unmöglich sei, sich in Corsica zu halten; er suchte einen Zufluchtsort und bemächtigte sich Porto-Ferrajos. Gentili und alle Flüchtlinge landeten im October 1796 ungeachtet

der englischen Kreuzer. Sie veranlaßten einen allgemeinen Volksaufstand. Sämmtliche Gipfel der Berge bedeckten sich während der Nacht mit Feuern; der rauhe Ton des Hornes, das Signal des Aufstandes, ließ sich in allen Thälern vernehmen; sie bemächtigten sich Bastias und aller Plätze. Die Engländer schifften sich hastig ein, und ließen viele Gefangene im Stich. Der König von England trug nur zwei Jahre die Krone von Corsica, die nur dazu diente, den Ehrgeiz seines Cabinettes zu enthüllen und ihn lächerlich zu machen. Diese Laune kostete das Schatzmeisteramt von London fünf Millionen Pfund Sterling.

Corsica bildete die 23. Militärdivision der Republik; der General Vaubois erhielt das Commando derselben. Zu Anfang 1798 insurgirten Mißvergnügte unter einem religiösen Vorwande einen Theil von Fiumorbo; da sie sich durch einen großen Namen Gewicht verschaffen wollten, stellten sie den General Chiafferi an ihre Spitze. Der General Vaubois marschirte gegen sie, schlug sie, und nahm ihren General gefangen. Er war neunzig Jahr alt, und wurde durch einen Beichtvater beherrscht. Er war in Neapel erzogen worden, wo er gedient, und den Rang eines Generalmajor erworben hatte; er stand seit achtzehn Jahren in Pension, und lebte ruhig in seiner Pieve. Vaubois ließ ihn vor ein Kriegsgericht stellen, das ihn zum Tode verurtheilte; er wurde erschossen. Diese Catastrophe erpreßte allen Corsen Thränen; es war der Sohn des berühmten Chiafferi, der sie in dem Unabhängigkeitskriege dreißig Jahre lang commandirt hatte. Sein Name war außerordentlich national. Man hätte den Greis für kindisch erklären, und sich damit begnügen sollen, die Rache der Nation auf den heuchlerischen Mönch fallen zu lassen, der ihn leitete.

Geographische Beschreibung der Alpen*).

Die Alpen sind die höchsten Berge Europas; sie trennen Italien von dem Continente. Viele Schluchten durchziehen sie; indeß nur eine kleine Anzahl derselben sind gangbar für Armeen, Reisende und den Handel. In der Höhe von 1400 Klaftern athmen und leben die Menschen nur schwer; über 1600 Klafter sind die Gletscher und die mit ewigem Schnee bedeckten Berge, von denen sich nach allen Richtungen die Flüsse ergießen, die sich in den Po, die Rhone, den Rhein, die Donau und das adriatische Meer münden. Der Theil der Alpen, der seine Gewässer in den Po und das adriatische Meer ergießt, gehört zu Italien; der, welcher sie in die Rhone ergießt, gehört zu Frankreich; der, welcher sie in den Rhein und die Donau ergießt, gehört zu Deutschland. Die Rhone nimmt die Gewässer aller Abhänge auf der Seite Frankreichs und der Schweiz auf, vom St. Gothardt, bis zum Col d'Argentière, und führt sie dem mittelländischen Meere zu. Die Cagna und der Arco, welche sich bei Hières in dieselbe münden entspringen nicht auf den Alpen, sondern auf den Hügeln der Provence. Alle die Gewässer der Alpen werden durch die Dûrance und deren Nebenflüsse aufgefangen, die sich in die Rhone ergießen.

Die Schweiz liegt ganz in den Alpen, zwischen dem Rhein, der Rhone und dem Jura; sie hat eine Oberfläche von 2600 Stunden, bedeckt mit hohen Bergen, erfüllt mit Seen und Thälern, deren beide vorzüglichste die der Aar und der Limmat sind. Die Gewässer der Schweiz fließen in den Rhein oder

*) Von dem Kaiser in St. Helena dictirt.

zu den cottischen Alpen; der des kleinen St. Bernhard's zu den grajischen; die Gipfel des großen St. Bernhard, des Simplon, des St. Gothard zu den penninischen; der Splügen und der Brenner zu den rhätischen; der Tarvis zu den julischen.

Der Mont-blanc ist der höchste Punkt; er beherrscht ganz Europa. Von diesem Centralpunkte nehmen die Alpen beständig an Höhe ab, sowohl nach der Seite des adriatischen, als nach der des mittelländischen Meeres. In dem Bergsystem, welches den Berg Viso beherrscht, haben ihre Quelle: der Var, der sich in das mittelländische Meer ergießt; die Dürance, welche sich in die Rhone mündet, und der Po, welcher alle Ebenen von Italien durchströmt und dabei sämmtliche Gewässer dieses Abhanges der Alpen und eines Theiles der Apenninen aufnimmt. In dem Bergsystem, welches den St. Gothard beherrscht, entspringen: der Rhein, die Rhone, der Inn, einer der größten Nebenflüsse der Donau, und der Tezin, einer der größten Nebenflüsse des Po. In dem Bergsystem, welches den Brenner beherrscht, haben ihre Quellen: die Adda, die sich in den Po ergießt, und der Adigo, der in das adriatische Meer fließt. Auf den cadorischen Alpen endlich entspringen die Piave, der Tagliamento und der Isonzo; die Brenta und die Livensa haben ihre Quellen am Fuße dieser Berge. Der Po, die Rhone und der Rhein haben einen Lauf von 100 Stunden; sie sind durch die Breite, die Tiefe und die Schnelligkeit ihrer Gewässer sehr große Ströme; aber die Donau, welche einen Lauf von 550 Stunden hat, und 120 schiffbare Flüsse aufnimmt, ist der erste Strom von Europa. Der Nil in Afrika ist noch beträchtlicher; er hat einen Lauf von 800 Stunden.

Die Apenninen sind ein Gebirge zweiter Ordnung und stehen den Alpen weit nach; sie durchziehen Italien und trennen

die Gewässer, die sich in das adriatische Meer ergießen, von denen, welche sich in das mittelländische Meer münden. Sie fangen da an, wo die Alpen enden, bei den Hügeln von St. Jacob, in der Nähe des Berges Ariol, des letzten der Alpen. St. Jacob und der Col von Cadibone bei Savona sind noch niedriger, so daß dieser Punkt zugleich der niedrigste der Alpen und der niedrigste der Apenninen ist. Von dem ersten Gipfel, dem von Cadibone, erheben sich die Apenminen entgegengesetzt zu den Alpen, bis zum Mittelpunkte von Italien stets mehr. Sie werden eingetheilt in die ligurischen Alpen, die etruskischen, die römischen und die neapolitanischen.

Die ligurischen Apenninen beginnen mit dem St. Jacobsberge, an der Quelle der Bormida bei Savona; sie enden mit dem Mont Saint-Pelegrino auf der Grenze von Toscana. Sie nehmen eine Strecke von 50 Stunden ein. Sie scheiden die Staaten von Genua von dem Montferrat und dem Herzogthum Parma. Der obere Saum ist von dem Meere 3—12 Stunden, und von dem Po 12—20 entfernt. Der Berg St. Pelegrino erhebt sich 800 Klaftern über das Meer. Die Gewässer der ligurischen Apenninen ergießen sich auf der einen Seite in sehr schnellen Sturzbächen, die eine Menge kleiner Thäler bilden, in das mittelländische Meer, und auf der andern Seite in Strömungen von minderer Schnelligkeit in das Thal des Po. Von denen, welche sich in das mittelländische Meer ergießen, ist die Magra am beträchtlichsten; sie mündet bei Spezzia nach zwölfstündigem Laufe.

Bei dem Feldzuge von 1796 gab es, um dem Meeresufer zu folgen, keinen für die Artillerie gangbaren Weg; um sich von Nizza nach Genua zu begeben, war man gezwungen, die Geschütze auf Berglafetten zu transportiren, und bei der Eröffnung des Feldzuges mußten die Equipagen zur See nach Sa-

vona geschickt werden, von wo sie über den Col von Cadibone, den man für Fuhrwerk leicht gangbar machte, in Italien eindrangen. Es gab damals nur eine einzige Chaussee, auf der man sich vom Meere in das Innere Italiens begeben konnte. Es war die von Genua, die der Bocchotta genannt. 1812 aber war der Weg von Nizza nach Genua 30 Stunden weit eröffnet; er gestattet den Wagen eine leichte Verbindung zwischen diesen beiden Städten. Die Chaussee von Savona nach Alexandrien über Cadibone und die von la Spezzia nach Parma haben zwei andere Mündungen für die Häfen von Savona und la Spezzia nach dem Po eröffnet; Savona liegt 20 Stunden vom Po, Genua 15 und la Spezzia 24.

Die etruskischen Apenninen beginnen bei dem St. Pelegrino und enden bei dem Monte Cornaro. Sie haben 30 Stunden Ausdehnung, erheben sich allmählig und nähern sich dem adriatischen Meere.

Der Monte Cornaro ist 10 Stunden von Ribini entfernt, einem Hafen des adriatischen Meeres, und 40 Stunden von Orbitello, einem Hafen des mittelländischen Meeres. Diese Berge trennen Toscana von den Herzogthümern Parma und Modena, und den Legationen Bologna und Romagna.

Der Arno und der Ombröne sind die Hauptflüsse, welche sich von dem Gipfel dieser Berge in das mittelländische Meer ergießen. Sie fließen nicht perpendiculär in das Meer, sondern schlängeln sich, und sind beträchtlich; auf der andern Seite ergießen sich die Gewässer in schnellen Strömungen und mit wenig Lauf in das adriatische Meer. Bei dem Feldzuge in Italien im Jahr 1796 gab es zwei Chausseen, welche über die Apenninen gingen, und das mittelländische Meer mit dem adriatischen verbanden: die von Modena, die Grafignana genannt, debouchirte über Lucca und ging über den Monte Ci-

mone, der sich tausend Klafter über das Meer erhebt. 1812 hatte man eine Chaussee von Florenz nach Rimini abgesteckt, und die Arbeiten begonnen.

Die römischen Apenninen beginnen bei dem Berge Cornaro und enden in dem Vellino; ihre Ausdehnung beträgt 60 Stunden; sie theilen die Halbinsel in die Mitte zwischen den beiden Meeren. Sie sind davon nie über 12—15 Stunden entfernt, und die Breite der Halbinsel beträgt hier 30 Stunden. Der Vellino ist der höchste Punkt der Apenninen; er erhebt sich 1300 Klafter über das Meer.

Zu diesem Punkte gelangt, senken sich die Apenninen bis zu dem äußersten Ende des Königreiches Neapel; dieser Berg ist den ganzen Sommer hindurch mit Schnee bedeckt. So haben sich also die Apenninen auf einer Strecke von 130 Stunden von dem Col von Cadibone allmählig bis zu 1300 Klaftern erhoben. Der Vellino ist der Culminations- und Centralpunkt der Halbinsel von Italien. Er liegt 18 Stunden von Rom und 18 Stunden von Pescara, dem entgegengesetzten Punkte am adriatischen Meere. Der St. Genèvre bei Rom hat eine Höhe von 675 Klaftern; der Berg Reticosa ist 455 Klaftern hoch. Von den Gewässern der römischen Apenninen, welche sich in das mittelländische Meer ergießen, ist das beträchtlichste die Tiber, welche 42 Bäche aufnimmt, und deren Lauf 50 Stunden beträgt. Sie schlängelt sich den Apenninen parallel und hat ihre Quelle auf dem Gipfel der etruskischen Apenninen.

Die römischen Apenninen ergießen ihre Gewässer durch kleine, perpendikulär in das Meer gehende Thäler, in das adriatische Meer. Drei Chausseen führen über die römischen Apenninen und verbinden das mittelländische Meer mit dem adriatischen: 1) Die von Fano und Perugia nach Rom; 2) die von Ancona

nach Foligno, Spoleto und Rom; 3) die von Pescara nach Terni und Rom.

Die neapolitanischen Apenninen oder die des Vesuv ziehen sich 30 Stunden zwischen dem adriatischen und dem mittelländischen Meere hin, und theilen die Halbinsel von dem Monte Vellino bis zum Monte Caruso in zwei beinahe gleiche Hälften. Der Vesuv hat 584 Klafter. Diese Berge werden stets niedriger. Die höchste Kante der neapolitanischen Apenninen zieht sich 15 Stunden von Neapel und 18 St. vom adriatischen Meere vorüber. Die Thäler schlängeln sich; die vorzüglichsten Flüsse sind der Socco und der Volturno.

Von dem Caruso ab theilen sich die Apenninen in zwei Aeste; der eine geht nach Calabrien, und die Gewässer seiner Gipfel ergießen sich auf der einen Seite in das adriatische Meer, und auf der andern in den Golf von Tarent.

Der höchste Gipfel dieser Kette nähert sich dem mittelländischen Meere, und sie verschwindet bei Reggio, nachdem sie einen Raum von 50 Stunden durchlaufen hat. Der andere Ast zieht sich in die Länder von Bari und Otranto; er trennt die Gewässer, welche sich in das adriatische Meer ergießen, von denen, welche sich in den Golf von Tarent münden, und durchläuft 30 Stunden. Alle diese Berge folgen dem steten Gesetze und werden immer niedriger; so kann man auf einer Strecke von 280 Stunden den obern Kamm der Apenninen von Cadibone bis zum sicilischen Meere zurücklegen. Dies ist die Richtung der obern Kette der Apenninen, oder der Abhänge, welche ihre Gewässer auf der einen Seite in das mittelländische, auf der andern in das adriatische Meer ergießen. Verschiedene Nebenzweige ziehen sich zu beiden Meeren herab, aber sie sind sämmtlich der Hauptkette untergeordnet.

Bericht über die Zusammenkunft Bonaparte's, Mitglieds des National-Institutes, Obergeneral der Armee des Orient, mit mehreren Mufti's und Iman's in dem Innern der großen Pyramide, die Pyramide des Ceops genannt.

Am 25. Thermidor des Jahres VI der einen und untheilbaren französischen Republik, welcher dem 28. des Monats Mucharem im Jahr 1213 der Hedschira entspricht, begab sich der Obergeneral, begleitet von mehreren Officieren des Generalstabes und mehreren Mitgliedern des National-Instituts nach der großen Pyramide des Ceops, in deren Innern er von mehrern Mufti's und Iman's erwartet wurde, die beauftragt waren, ihm den innern Bau zu zeigen. Um 9 Uhr Morgens langte er mit seinem Gefolge auf dem Kamm der Berge von Gizeh nordwestlich von Memphis an. Nachdem er die 5 kleinern Pyramiden besichtigt hatte, blieb er mit besonderer Aufmerksamkeit vor der Pyramide des Ceops stehen, deren perpendiculäre Höhe die Mitglieder des Institutes sogleich durch trigonometrische Figuren berechneten.

Diese Höhe betrug ungefähr 155 Metres (nahe an 465 Fuß), was beinahe das Doppelte von den höchsten Monumenten Europas ist *).

Als der General und sein Gefolge in das Innere der Pyramide eingedrungen waren, fanden sie zuerst einen Gang von 100 Fuß Länge und 3 Fuß Breite, der sie in schnellem Abfall zu den Höhlen führte, welche als Grab für den Pharao dienen, der dieses Denkmal errichtete. Ein zweiter Gang, der

*) Diese Angabe ist nicht richtig. Der Straßburger Münster, das höchste Monument Europas, ist mit dem Kreuze 428 Fuß, 4 Zoll hoch, und beinahe 138 Metres.

sehr verfallen war, und der sich zu dem Gipfel der Pyramide zieht, führte sie nach einander auf zwei Plattformen, und von da in eine gewölbte Gallerie, von der Länge von 118 Fuß, die auf die Vorhalle des Grabes ausläuft. Dieses ist ein Gewölbe von ungefähr 17 Fuß Länge und 15 Fuß Breite, in der einen Wand bemerkt man die Stelle einer Mumie, von der man glaubt, daß sie die Gemahlin des Pharao gewesen sei.

Man sieht in dieser Höhle die Spuren von Nachgrabungen, die gewaltsam angestellt worden sind, auf Befehl eines arabischen Khalifen, welcher die Pyramide öffnen ließ, indem er glaubte, daß sie einen Schatz enthielte. Die Wirkung derselben Versuche bemerkt man auch in einem zweiten Gewölbe, welches perpendikulär über dem ersten und 100 Fuß höher liegt, und wo sich, wie man glaubt, der Körper des Pharao befand.

Dieses letztere Gewölbe, zu welchem der Obergeneral endlich gelangte, hat ein flaches und langes Gewölbe, und ist 32 Fuß lang, 16 breit und 19 hoch. Man weiß nicht, was die räuberischen Araber in diesem Heiligthume der Pyramide entdeckten; der General fand hier nichts, als einen Kasten von Granit, ungefähr 8 Fuß lang und 4 Fuß breit, der ohne Zweifel die Mumie des Pharao enthielt. Er setzte sich auf den Granitblock, ließ an seiner Seite die Mufti's und Iman's, Suleimann, Ibrahim und Muhamed Platz nehmen, und hatte mit ihnen in Gegenwart seiner Begleiter das folgende Gespräch:

Bonaparte. — Gott ist groß und seine Werke sind wunderbar. Das ist hier ein großes Werk von Menschenhänden. Was war der Zweck dessen, der diese Pyramide erbauen ließ? —

Suleimann. — Es war ein mächtiger König von Aegypten, dessen Name, wie man glaubt, Cheops war. Er wollte verhindern, daß Gotteslästerer die Ruhe seiner Asche störten.

B. — Der große Cyrus ließ sich in freier Luft beerdigen, damit sein Körper zu den Elementen zurückkehre. Glaubst Du nicht, daß er besser that? Glaubst Du es?

S. — (sich verbeugend). Ruhm sei Gott, dem aller Ruhm gebührt.

B. — Ehre sei Allah! Wer ist der Khalif, der diese Pyramide eröffnen ließ und die Asche der Todten störte?

Muhamed. — Man glaubt, es sei der Führer der Gläubigen gewesen, Mahmud, der vor mehreren Jahrhunderten in Bagdad herrschte; Andere nennen den berühmten Harun al Raschid (Gott verleihe ihm Frieden), der hier Schätze zu finden glaubte; als man aber auf seinen Befehl in diesen Saal eingedrungen war, fand man der Sage nach nichts als Mumien, und auf der Wand in goldenen Buchstaben die Inschrift: „Der Gottlose wird die Unredlichkeit ohne Früchte begehen, doch nicht ohne Reue.

B. — Das Brod, welches der Boshafte raubt, erfüllt seinen Mund mit Kies.

M. — (sich verbeugend). Das ist die Rede der Weisheit.

B. — Ruhm sei Allah! Es giebt keinen andern Gott als Gott; Mohamed ist sein Prophet und ich bin sein Freund.

S. — Der Gruß des Friedens für den Gesandten Gottes! Heil auch Dir, unbesiegbarer General, Günstling Mahomeds!

B. — Mufti, ich danke Dir. Der göttliche Koran macht das Entzücken meines Geistes und fesselt die Aufmerksamkeit meiner Augen. Ich liebe den Propheten, und ich denke, ehe viel Zeit verrinnt, sein Grab in der heiligen Stadt zu sehen und zu ehren; aber meine Sendung ist, zuvor die Mameluken zu vernichten.

Ibrahim. — Die Engel des Sieges mögen den Staub

auf Deinem Wege hinwegfegen und Dich mit ihren Flügeln bedecken! Der Mameluke hat den Tod verdient.

B. — Er ist getroffen worden und überliefert den schwarzen Engeln Mukir und Quarkir. Gott, von dem Alles abhängt, hat befohlen, daß seine Herrschaft vernichtet werde.

S. — Er streckte die Hand des Raubes über die Ländereien, die Erndten, die Pferde Aegyptens aus.

B. — Und über die schönsten Sclavinnen, heiliger Mufti. Allah hat seine Hand verdörrt. Wenn Aegypten sein Pacht ist, so zeige er den Vertrag, den Gott ihm gab; aber Gott ist gerecht und barmherzig gegen das Volk.

Ib. — O Du Tapferster unter den Dienern Ishars *), Allah ließ Dich dem Vernichtungsengel folgen, um sein Land Aegypten zu befreien.

B. — Dieses Land war überliefert 24 Bedrückern, welche sich empörten gegen den großen Sultan, unseren Verbündeten (den Gott mit Ruhm umgebe) und 10,000 Sclaven, welche vom Kaukasus und aus Georgien kamen. Abriel, der Engel des Todes hat sie angehaucht; wir sind gekommen, und sie sind verschwunden.

M. — Edler Nachfolger Skanders **), Ehre sei Deinen unbesiegbaren Waffen, und dem unerwarteten Blitze, welcher aus der Mitte Deiner berittenen Krieger hervorzuckt ***).

B. — Glaubst Du, daß dieser Blitz ein Werk der Kinder der Menschen sei? Glaubst Du es? Allah ließ ihn durch den Geist des Krieges in meine Hände legen.

Ib. — An Deinen Werken erkennen wir Allah, der Dich sendet. Wärest Du Sieger, wenn Allah es nicht erlaubt hätte?

---

*) Jesus Christus.
**) Alexander.
***) Die leichte Artillerie, welche die Mameluken sehr überraschte.

Das Delta und alle benachbarten Länder ertönen von Deinen Wundern.

B. — Ein himmlischer Wagen wird auf meinen Befehl bis zu dem Aufenthalte der Wolken auffahren *), und der Blitz an einem ehernen Faden auf die Erde herabsinken **), sobald ich es gebiete.

S. — Und die große Schlange, welche am Tage Deines Triumphzuges in Skanderich ***) aus dem Fuß der Säule des Pompejus heraus kam, und die verdorrt am Fußgestell liegen blieb, ist sie nicht auch ein Wunder, bewirkt durch Deine Hand?

B. — Lichter der Gläubigen, Ihr seid dazu bestimmt, noch größere Wunder zu sehen, denn die Tage der Wiedergeburt sind gekommen.

Ib. — Die göttliche Einheit betrachtet Dich mit einem Auge der Vorliebe, Anbeter Ishars, und macht Dich zu einer Stütze für die Kinder des Propheten.

B. — Hatte Mohamed nicht gesagt: „Jeder Mensch, der Gott anbetet und gute Werke thut, welches auch seine Religion sei, wird selig werden?“

Suleimann, Muhamed, Ibrahim (zugleich, indem sie sich verneigen): Er hat es gesagt.

B. — Und wenn ich auf Befehl von Oben den Stolz von dem Statthalter Ishars †) bändigte, indem ich seine irdischen Besitzungen verringerte, um ihm die himmlischen Schätze anzuhäufen, sprecht, geschah das nicht, um den Ruhm Gott zu geben, dessen Barmherzigkeit unendlich ist?

---

*) Die Aeroſkaten, unbekannt in Aegypten.
**) Die Blitzableiter.
***) Alexandrien.
†) Der Pabſt.

Das Urtheil, welches die Scheidung ausspräche, wäre entehrend, wenn es sich auf bewiesene Thatsachen stützte. Ein rechtschaffener Mann macht seiner Gefährtin das Leben nicht unerträglich; aber die Unverträglichkeit des Gemüthes zwischen zwei Individuen, die nicht gleich organisirt sind, tastet die Moralität nicht an. Vielleicht wäre die öffentliche Procedur nützlich, wenn die Scheidung wegen einer ernsten Ursache verlangt würde, weil die Furcht vor der Schande die Gatten bei der Pflicht festhalten könnte.

Das System von Portalis beschränkt sich darauf, das Princip der Freiheit des Cultus verlangt, daß man die Scheidung zulasse; das Wohl der Sitten verlangt, daß man sie schwer mache. So wird also bei diesem Systeme die Scheidung nicht aus politischen Gründen nachgegeben; sie wäre nicht gestattet, wenn sie in den Principien keines Cultus läge; auf der andern Seite würde sie so schwierig und so entehrend, daß sie auf gewisse Weise ausgeschlossen wäre.

Es ist erlaubt, sich mit 15—18 Jahren zu verheirathen, d. h. vor dem Alter, mit welchem es erlaubt ist, über sein Vermögen zu verfügen. Glaubt man, daß diese Ausnahme zu Gunsten der Ehe von den allgemeinen Grundsätzen der Majorennität den Satz aufstellen darf, obgleich eines der Gatten den Irrthum erkennt, in welchen es in einem so zarten Alter fiel, dürfe es denselben nicht wieder gut machen, ohne es zu beschimpfen? Das könnte man höchstens festsetzen, wenn die Ehe erst mit 20 und 21 Jahren erlaubt wäre. Man hat gesagt, daß die Scheidung wegen Unverträglichkeit dem Interesse der Frauen und der Kinder und dem Familiengeiste widerspricht. Aber nichts ist dem Interesse der Gatten entgegengesetzter, als in dem Falle der Unverträglichkeit des Gemüthes sie zu der Alternative zu zwingen, entweder dennoch beisammen zu leben, oder sich mit

Aufsehen zu trennen. Nichts ist dem Familiengeiste widersprechender, als eine getrennte Familie. Die körperliche Trennung hatte früher in Beziehung auf die Frau, den Mann, die Kinder, die Familie, ungefähr dieselben Wirkungen, wie die Scheidung; dennoch war diese Trennungsart eben so häufig, wie jetzt die Scheidung; aber sie hatte den Uebelstand, daß eine schamlose Frau fortfuhr, den Namen ihres Gatten zu entehren, weil sie ihn beibehielt. Die Achtung vor dem Cultus wird dazu nöthigen, die körperliche Trennung zuzugestehen; aber es wird nicht zweckmäßig sein, die Schwierigkeiten, welche einer Scheidung entgegenstehen, so sehr zu steigern, daß die Gatten alle darauf beschränkt sind, sich nur der Trennung zu bedienen. Der Art. II. des Gesetzentwurfes giebt die Gründe an, wegen welcher er die Scheidung zugesteht; aber welch ein Unglück wär' es nicht, wenn man sich gezwungen sähe, sie auseinander zu setzen, und bis in die kleinsten und geheimsten Details das Innere seines Häuslichen aufzudecken. Das mildernde System der Unverträglichkeit kömmt allerdings diesen Uebelständen zuvor; da es aber ebenfalls Thatsachen und Beweise verlangt, ist es eben so beschimpfend, wie das System der entscheidenden Gründe. Wenn diese Ursachen übrigens wirklich sind, werden sie deshalb immer die Scheidung bewirken? Die Ursache des Ehebruches z. B. kann nur nach Beweisen erfolgreich sein, die immer sehr schwer, oft unmöglich sind. Der Mann aber, der keine hinlänglichen Beweise beibringen könnte, wäre gezwungen, mit einer Frau zu leben, die er verabscheut, die er verachtet und die fremde Kinder in die Familie bringt. Seine Hülfsquelle wäre, zu der körperlichen Trennung seine Zuflucht zu nehmen; aber diese könnte nicht hindern, daß sein Name fortwährend entehrt werde.

Nicht immer ist die Ehe, wie man es annimmt, die Folge

der Liebe. Eine junge Person willigt ein, sich zu verheirathen, um sich der Mode zu fügen, unabhängig zu werden, ihre eigene Wirthschaft zu bekommen; sie nimmt einen Mann von unverhältnißmäßigem Alter an, dessen Einbildungskraft, Geschmack und Gewohnheiten nicht mit den ihrigen übereinstimmen. Das Gesetz muß ihr also eine Hülfsquelle für den Augenblick sichern, wo die Illusion weicht, und sie anerkennt, daß sie sich in unpassenden Banden befindet, und daß ihr Wille irre geleitet wurde.

Die Ehe nimmt ihre Form von den Sitten, den Gebräuchen, der Religion jedes Volkes an. Aus diesem Grunde ist sie nicht überall dieselbe. Es giebt Gegenden, wo die Frauen und die Beischläferinnen unter einem Dache leben, wo die Sclaven wie die Kinder behandelt werden. Die Organisation der Familien entspringt also nicht aus dem natürlichen Rechte: der Haushalt der Römer war nicht so organisirt, wie der der Franzosen.

Die Vorsichtsmaßregeln, welche das Gesetz eingeführt hat, um zu verhindern, daß man mit 15 oder 18 Jahren leichtsinnig eine Verpflichtung eingeht, welche sich über das ganze Leben erstreckt, sind gewiß weise; sind sie aber auch befriedigend? Daß nach zehnjähriger Ehe die Scheidung nur noch wegen sehr ernster Ursachen gestattet werde, begreift man; aber da die Ehen, welche in der ersten Jugend geschlossen werden, so selten das Werk der Gatten sind, da die Familien sie nach gewissen Begriffen des Schicklichen abschließen, müssen die ersten Jahre eine Zeit der Prüfung sein, und wenn die Gatten erkennen, daß sie nicht für einander geschaffen sind, müssen sie eine Verbindung zerreißen können, über die ihnen nicht verstattet wurde, nachzudenken. Diese Leichtigkeit muß aber weder den Leichtsinn, noch die Leidenschaft begünstigen. Man umgebe sie daher mit allen Vorsichtsmaßregeln, mit allen Formen, geeignet, den Mißbrauch

besser zu verhindern; man bestimme z. B., daß die Gatten in einer geheimen Familienberathung gehört werden, die unter dem Vorsitz des Magistrates gebildet wird; man füge, wenn man will, noch hinzu, daß eine Frau sich nur einmal der Scheidung bedienen kann; man erlaube ihr erst nach 5 Jahren, sich wieder zu verheirathen, damit nicht die Absicht zu einer zweiten Ehe sie bewege, die erste zu lösen; nach zehnjähriger Ehe werde die Auflösung derselben sehr schwer gemacht. Man hat also Mittel, die Wirkungen von der zu unbestimmten Ursache der Unverträglichkeit des Gemüthes zu beschränken.

Wenn die Ehe unter der Autorisation der Familien geschlossen wurde, so könnte man dieselbe Autorisation fordern, um sie unter gegenseitiger Zustimmung wieder aufzulösen, damit man sie auf dieselbe Weise bräche, auf die man sie schloß. Diese Bedingung der Zustimmung der Familie wäre eine Garantie, daß die Ehe nur aus wichtigen und wirklichen Gründen aufgelöst würde; und demnach gäbe es dadurch ein Mittel, die Ursachen der Scheidung zu verbergen, welche das Wohl der Sitten zu enthüllen nicht erlaubt.

Es ist kein Familien-Tribunal, welches erfordert wird, sondern die Zustimmung der Familie, oder vielmehr der beiden Familien. Das öffentliche Tribunal wäre das Einzige, welches die Scheidung ausspräche, doch ohne Verfahren und ohne Prüfung, wenn die Gatten diese beiderseitige Zustimmung beibrächten. Die Väter, die Mütter, mit einem Worte, alle von beiden Seiten berufenen Verwandte müßten einstimmig gewesen sein. Ihr Geständniß wäre ein hinlänglicher Beweiß, daß wirkliche Ursachen zur Scheidung vorhanden sind; denn sie haben ein Interesse daran, eine Ehe zu erhalten, die sie schlossen, und theilen die Verirrungen und die Leidenschaften nicht, welche die Gatten bewegen können, welche stets als minorenn betrachtet werden müs-

sen, weil die Leidenschaften ihnen nicht erlauben, die Reife ihres Verstandes zu benutzen.

Die Scheidung auf gegenseitige Zustimmung dürfte nach zehnjähriger Ehe und ohne Zustimmung des Ascendenten nicht gestattet werden; in Ermangelung der Ascendenten könnte man jedoch nach Ruf und Alter gesetzte Männer berufen, welche die moralische Verantwortlichkeit der Scheidung trügen, und die Verirrung der öffentlichen Meinung hemmten, wenn diese die Ursachen, die zur Scheidung bestimmten, übel auslegte.

Von allen Ursachen, welche die Gesetzgebung bei der Scheidung zugestanden hat, ist der Ehebruch die einzige, welcher die Verpflichtung der Ehe hebt; dieser muß daher auch die einzige bestimmte Ursache der Scheidung sein, die einzige, wegen welcher sie nach Prüfung und richterlichem Verfahren ausgesprochen werden kann. Man müßte jedoch dem beleidigten Gatten die Befugniß lassen, die Schande seiner Frau dadurch zu verdecken, daß er zur Scheidung aus gegenseitiger Zustimmung seine Zuflucht nähme, begleitet von den nöthigen Formen und Vorsichtsmaßregeln. Diese letztere Art, welche keine richterliche Prüfung nach sich zieht, sei die einzige zugestandene, wenn die Scheidung aus andern Gründen, als wegen Ehebruches, verlangt wird: sie hätte nicht die Uebelstände der Scheidung aus Unverträglichkeit des Gemüthes, welche das Wesen der Ehe verletzt.

Im Allgemeinen sind Mißhandlungen des Mannes gegen die Frau Ursachen zur Trennung, und nicht zur Scheidung. Es ist überdies schwer zu beweisen, daß die Mißhandlungen, welche sich der eine Gatte erlaubt, dem andern das Leben unerträglich machen.

Kann die Ehe wegen Unverträglichkeit aufgelöst werden?

Man hat geantwortet, daß die Ehe keine Stabilität mehr hätte, wenn sie nur bis zu dem Augenblicke dauern sollte, wo die Gatten Neigung und Laune änderten; daß ein Contract, der in Uebereinstimmung von zwei Willen geschlossen wurde, nicht auf den Willen eines Einzigen der Contrahirenden aufgehoben werden könnte. Dies ist begründet. Aber ist es auch ebenfalls wahr, daß die Unauflösbarkeit der Ehe absolut sei? Die Ehe ist in diesem Sinne nur dann unauflöslich, wenn in dem Augenblicke, wo sie eingegangen wird, jeder der beiden Gatten in der festen Absicht lebt, sie nie zu brechen, und dann die zufälligen und zuweilen strafbaren Ursachen nicht voraussieht, welche in der Folge die Auflösung nothwendig machen können. Daß aber die Unauflöslichkeit der Ehe in keinem Falle Modificationen erhalten könne, ist ein System, welches die Maximen und Beispiele aller Jahrhunderte Lügen strafen. Es liegt nicht in der Natur der Dinge, daß zwei Wesen, die besonders organisirt sind, je ganz identificirt werden; der Gesetzgeber aber muß die Resultate voraussehen, welche die Natur der Dinge herbeiführen kann. Die Fiction von der Identität der Gatten ist daher auch stets modificirt worden; sie wurde es durch die katholische Religion im Fall des Unvermögens, sie wurde es überall durch die Scheidung.

Wo Unvermögen ist, mangelt die Materie der Ehe; durch den Ehebruch wird das Gelöbniß der Ehe verletzt; diese beiden Ursachen sind positiv.

Es ist wichtig, der That nach die Einmischung der Tribunale auf die einzige Wirkung zu beschränken, die Scheidung ohne Untersuchung auszusprechen, und dennoch zu verhindern, daß die gegenseitige Zustimmung ohne Gründe der Ehe eine solche Mangelhaftigkeit der Dauer giebt, daß sie nur noch bestreht, so lange es den Gatten gefällt, darin zu bleiben. Die Moti-

ven dürfen aber nicht vor den Richtern entwickelt werden. Um dieses Resultat zu erhalten, könnte man erklären, daß die Scheidung wegen Mißhandlung und wegen mehrerer der andern minder ernsten Ursachen statthaft sei, welche in dem Art. II. des Gesetzentwurfs angegeben sind, daß aber diese Ursachen als constatirt betrachtet werden, wenn die Verwandten die Scheidung gut heißen. Dadurch würde man die Nothwendigkeit vermeiden, öffentlich vor dem Tribunale den Beweis zu führen, und man sicherte sich ein Mittel, die ärgerlichen Ursachen zur Scheidung, wie z. B. die des Unvermögens, zu verhehlen.

Gestattet man die Scheidung nur aus Ursach öffentlich bewiesenen Ehebruches, so verwürfe man sie ganz; denn auf der einen Seite können nur wenige Ehebrüche bewiesen werden, und auf der andern giebt es wenige Männer, welche schamlos genug sind, die Verworfenheit ihrer Gattin öffentlich zu proklamiren. Es wäre überdies ärgerlich und gegen die Ehre der Nation, öffentlich zu enthüllen, was in einer gewissen Anzahl von Ehen vorgeht: man würde daraus, ob zwar mit Unrecht, schließen, daß das die Sitten der Franzosen sind.

Wenn das Interesse der Sitten und der Gesellschaft verlangt, daß die Ehe Stabilität habe, verlangt es vielleicht auch, daß man Gatten trenne, welche nicht mit einander leben können, und deren Verein, wenn er verlängert würde, oft das gemeinschaftliche Vermögen verschlänge, die Familie auflöste und das Verlassensein der Kinder herbeiführte. Solche Fesseln bestehen laßen, heißt die Heiligkeit der Ehe beleidigen.

Ein Ehrenmann entschließt sich zur Scheidung nur wegen Ehebruches und in der Voraussetzung, daß die Scheidung ohne Aufsehen erfolgen kann. Diese Begriffe liegen in den französischen Sitten und das Gesetz muß sich ihnen fügen. Es wäre

aber hart, einen Ehemann, der nicht durch religiöse Meinungen bestimmt wird, zu zwingen, eine Frau zu behalten, die ihn entehrt; man muß ihm daher ein Mittel bieten, die Oeffentlichkeit gerichtlicher Handlungen zu vermeiden.

Der Ehebruch des Mannes genügte nicht zur Scheidung, es müßte denn der Umstand hinzukommen, daß er seine Concubine in dem gemeinsamen Hause hält.

Die Ehe ist für das Leben geschlossen: wenn ein Ehemann sich mit der Zustimmung seiner Frau entfernt, und diese sich dann wieder verheirathen könnte, so würde daraus hervorgehen, daß der Mann bei seiner Rückkehr alle seine Güter wiederfände, und dennoch seine Frau verloren hätte. Es ist daher zweckmäßig, zwischen Abwesenheit und Verlassen einen Unterschied zu machen.

Die Frau des Abwesenden hat gewöhnlich die Aufsicht über die Leitung seiner Geschäfte; hat er Kinder, so würde er sich bei seiner Rückkehr betrübt fühlen, wenn seine Frau sich erlaubt hätte, zu vergessen, daß ihre Kinder einen Vater haben. Indessen könnte man die Gerichte befugen, die Scheidung nach zehnjähriger Abwesenheit auszusprechen, wenn sie nach angestellten Nachforschungen den Tod des Abwesenden vermuthen könnten.

Die Art. V. und VI. verletzen die Würde der Ehe, indem sie unter dem Titel von Mißhandlungen die wahre Ursache der Unverträglichkeit zugeben. In der That mißhandelt ein Mann, der zur Scheidung kommen will, seine Frau, um sie zu zwingen, die Trennung zu verlangen, und drei Jahr darauf verlangt er selbst die Scheidung. In diesem Falle würde also die Ehe durch den Willen eines Einzigen eben so getrennt, wie bei der Scheidung aus Unverträglichkeit.

Ich möchte die Ursach der Unverträglichkeit des Gemüthes nicht, unter welcher Form man sie auch verbergen möchte; ich wünschte, daß die gegenseitige Einstimmung das Geständniß und der Beweis der Mißhandlungen sei, welche der einzige augenscheinliche Grund der Scheidung wären, und ernstere Ursachen verbärgen; wenn gegenseitige Uebereinstimmung wäre, müßte das Gericht die Scheidung ohne Prüfung aussprechen.

Um sich nicht herabzusetzen, würden die Gatten nur die Ursach der Mißhandlungen anführen, und sich über die Scheidung einverstanden erklären; das Publikum bemerkte dann nichts, als diese Ursach. Wenn später einige Personen den wirklichen Grund argwöhnen oder verrathen, so ist das nur eines der Gerüchte, welche vorübergehen und der Beschimpfung nicht zu vergleichen sind, welche aus gerichtlichen Beweisen hervorgeht.

Das System der körperlichen Trennung bietet kein Mittel, die ehebrecherische Frau zu hemmen und zu bestrafen, welche fortfährt, einen unordentlichen Lebenswandel zu führen und ihren Mann zu beschimpfen.

Wenn die Scheidung in Folge des Ehebruches ausgesprochen worden ist, so wurde der Ehre des Mannes Genugthuung, und der schuldigen Frau Strafe. Die Frau verliert den Namen ihres Gatten. Es ist nicht eben so im Falle der Trennung.

Die Trennung kann auf Grund des Ehebruches nicht ausgesprochen werden, ohne daß dieser ausgeschwatzt wird. Man vermag ihn im Gegentheil zu verbergen, wenn er als Ursach der Scheidung benutzt wird.

Die Scheidung und die körperliche Trennung sind Parallelen, und diese können nie einander berühren; es ist zweckmä-

sig, über beide Fälle besonders zu urtheilen. Uebrigens muß die Trennung gestattet werden, denn es wäre ungerecht, den Mann, welchen sein Gewissen hindert, von der Scheidung Gebrauch zu machen, dem Unglück, das seiner wartet, Preis zu geben.

Man kann auf den Strafcodex die Anordnungen über die Bestrafung des Ehebruches verweisen, aber man darf nicht von dem allgemeinen Gebrauche abweichen, indem man dieses Verbrechen unbestraft läßt; außerdem wäre die Gesetzgebung unmoralisch, weil sie eine Trennung autorisirte, welche der ehebrecherischen Frau gestattete, mit ihrem Verführer zu leben.

Die körperliche Trennung muß wegen Mißhandlungen, oder als Stufe, um zur Scheidung zu gelangen, gestattet werden; aber es wäre gefährlich, sich auf dieses Mittel zu beschränken, wo Ehebruch Statt fand, und es würde zweckmäßig sein, in dieser Beziehung die alte Gesetzgebung wieder einzuführen.

Wenn das Verbrechen des Ehebruches bei einer Ehescheidungsklage angegeben und bewiesen wird, dann wäre es der öffentlichen Meinung unmöglich, die strafbare Frau nicht zu verfolgen; die Gerechtigkeit besonders könnte nicht schweigen, wenn der Grund der Scheidungsklage ein Vergiftungs- oder Mordversuch ist.

Wenn der Civilcodex ausspricht, daß Scheidung erfolgen soll, wo ein Attentat Statt fand, so sagt er alles, was er sagen soll, und er hat sich nicht mit dem zu beschäftigen, was das Criminalgesetz in Bezug auf die strafbare Gattin verordnen wird; denn die Ehe ist zerrissen.

Aber es ist nicht eben so, wenn es sich um die Trennung handelt. Die Ehe, welche zu dem Gebiete des Civilgesetzes gehört, besteht fort; und das Civilgesetz muß auch fortfahren,

die Folgen und Wirkungen davon zu regeln. Es muß daher die Lage beider Gatten feststellen, und erklären, was aus der Frau, was aus den Kindern werden soll.

Ueber den Selbstmord.

Hat ein Mensch das Recht, sich zu tödten? Ja, wenn sein Tod Niemandem Schaden bringt und sein Leben für ihn ein Uebel ist.

Wann ist das Leben ein Uebel für den Menschen? Wenn es ihm nichts als Leiden und Mühen bietet; aber da Leiden und Mühen in jedem Augenblicke wechseln, giebt es keinen Moment des Lebens, in welchem der Mensch das Recht hätte, sich zu tödten: der Moment wäre erst in der Stunde seines Todes selbst gekommen, weil es ihm nur dann erst erwiesen wäre, daß sein Leben nichts war, als ein Gewebe von Uebeln und Leiden.

Es giebt keinen Menschen, der nicht mehrmals in seinem Leben Lust gehabt hätte, sich umzubringen, indem er den moralischen Eindrücken seiner Seele erlag, und der nicht wenige Tage darauf darüber durch die Veränderungen ärgerlich gewesen wäre, die in seiner Stimmung und in den Verhältnissen vorgegangen waren.

Der Mensch, der sich am Montag getödtet hätte, würde am Sonnabend wieder haben leben wollen, und dennoch tödtet man sich nur ein Mal. Das Leben des Menschen besteht aus der Vergangenheit, der Gegenwart und der Zukunft. Aber wenn es nur für die Gegenwart ein Uebel ist, so opfert er die Zukunft. Die Uebel eines Tages berechtigen ihn nicht, sein kommendes Leben zu opfern. Der Mensch, dessen Leben ein Uebel

ist, und der, was unmöglich ist, die Ueberzeugung hätte, daß es dies immer wäre, und daß seine Lage oder sein Wille sich nicht ändern würden, sei es, durch Modificationen der Umstände und Verhältnisse, sei es durch die Gewohnheit und den Gang der Zeit, was wieder unmöglich ist, der Mensch allein hätte das Recht, sich zu tödten.

Der Mensch, welcher unter dem Gewichte gegenwärtiger Leiden erliegend, sich den Tod giebt, begeht eine Ungerechtigkeit gegen sich selbst, gehorcht aus Verzweiflung und Schwäche einer Laune des Augenblickes, der er die ganze künftige Existenz opfert.

Der Vergleich eines vom Krebse ergriffenen Armes, den man abschneidet, um den Körper zu retten, ist nicht gut: wenn der Wundarzt den Arm abschneidet, ist er überzeugt, daß er dem Körper den Tod geben würde; das ist kein Gefühl, sondern eine Wirklichkeit; wenn dagegen die Leiden des Lebens einen Menschen dahin bringen, sich zu tödten, so setzt er nicht nur seinen Leiden ein Ziel, sondern er vernichtet auch die Zukunft. Ein Mensch würde nie bereuen, daß er sich seinen Arm abnehmen ließ, er kann bereuen und würde fast immer bereuen, sich getödtet zu haben.

Plan einer tragbaren Bibliothek.

Bayonne, den 17. Juli, 1808.

Der Kaiser wünscht sich eine kleine portative Bibliothek von tausend Bänden zu bilden, in klein Duodez und mit schönen Lettern gedruckt. Die Absicht Sr. Majestät ist, sich diese Werke zu Ihrem eigenen Gebrauche drucken zu lassen, ohne

Rand, um keinen Platz zu verlieren. Die Bände sollten 500 bis 600 Seiten stark sein, und mit dem möglichst dünnsten Einbande. — Die Bibliothek würde ungefähr bestehen aus

40 Bänden Religion,
40 = epische Werke,
40 = Theater,
40 = Poesie,
100 = Romane,
60 = Geschichte.

Die Uebrigen, um die Zahl tausend zu erreichen, würden durch historische Memoiren aller Zeiten ausgefüllt.

Die Religionswerke wären das alte und das neue Testament nach den besten Uebersetzungen; einige Episteln und andere der wichtigsten Werke aus den Kirchenvätern; der Coran; Mythologie; einige gewählte Abhandlungen über die verschiedenen Secten, welche auf die Geschichte den meisten Einfluß geübt haben, wie der Arianer, der Calvinisten, der Reformirten ꝛc.; eine Kirchengeschichte, wenn sie in der vorbeschriebenen Bändezahl inbegriffen sein kann.

Die epischen Werke wären Homer, Lucanus, Tasso, Telemach, die Henriade ꝛc.

Die Tragödien: von Corneille nur das, was geblieben ist; von Racine die feindlichen Brüder, Alexander und die Bittsteller weglassen; von Crebillion nichts nehmen, als Rhadamiste, Atreus und Thieste; von Voltaire, was sich erhalten hat.

Geschichte: einige der guten chronologischen Werke, die besten alten Originale; was die Geschichte Frankreichs im Detail kennen lehren kann.

Man kann als Geschichte nehmen: die Reden Machiavells

über Titus Livius, der Geist der Gesetze, die Größe der Römer, was von der Geschichte Voltaires zu behalten passend ist.

Romane: Die neue Heloise, und die Bekenntnisse von Rousseau; man spricht nicht von den Meisterwerken von Fielding, Richardson, Lesages ꝛc., welche natürlich ihren Platz finden; die Erzählungen von Voltaire.

Anmerkung. Von Rousseau dürfen weder der Emil genommen werden, noch eine Menge von unnützen Briefen, Memoiren, Reden und Abhandlungen. Dieselbe Bemerkung gilt für Voltaire.

Der Kaiser wünscht einen raisonnirenden Katalog zu erhalten, mit Anmerkungen, welche die vorzüglichsten Werke namhaft machen, und eine Uebersicht dessen, was diese tausend Bände an Druck und Einband kosten würden; was jeder Band von den Werken jedes Verfassers enthalten könnte; was jeder Band wiegen würde; wie viele Kisten erforderlich wären; von welchem Maße, und welchen Raum sie einnähmen.

Der Kaiser wünscht auch, daß Herr Barbier sich mit einem unserer beßten Geographen mit der folgenden Arbeit beschäftige:

Memoiren über die Feldzüge, die am Euphrat und gegen die Parther Statt gefunden haben, von denen des Crassus bis zum achten Jahrhundert, die des Antonius, Trajan, Julian ꝛc. inbegriffen; auf Karten von passender Dimension den Weg zu verzeichnen, den jede Armee verfolgt hat, mit dem alten und neuen Namen der Länder und der vorzüglichsten Städte; geographische Bemerkungen über das Gebiet und historische Berichte von jeder Expedition im Auszuge aus den Original-Schriftstellern.

Schönbrunn, den 12. Juni 1809.

Der Kaiser fühlt täglich das Bedürfniß, eine Reisebibliothek von geschichtlichen Werken zu haben. S. M. wünschen, daß die Bändezahl dieser Bibliothek 3000 sei, alle in dem Format von 18., wie die Werke in der Sammlung des Dauphin zu 400 — 500 Seiten, mit schönen didotschen Lettern, auf dünnem Velinpapier gedruckt. Das Format in 12 nimmt zu viel Platz weg, und überdies sind die in diesem Format gedruckten Werke fast sämmtlich schlechte Ausgaben.

Die 3000 Bände würden in 30 Kisten geordnet, zu 8 Reihen, jede Reihe zu 33 Bänden.

Diese Sammlung hätte einen Haupttitel und eine Hauptnummer, abgesehen von dem Titel des Werkes und der Nummer des Bandes in jedem Werke. Sie könnte in 5 bis 6 Abtheilungen gebracht werden.

1) Chronologie und Universalgeschichte;

2) Alte Geschichte in den Originalen und alte Geschichte durch die Neuern.

3) Geschichte des abendländischen Reiches in den Originalien, und Geschichte desselben durch die Neuern.

4) Allgemeine und besondere Geschichte, wie der Versuch Voltaires ꝛc.

5) Neue Geschichte der Staaten von Europa, Frankreich, und Italien ꝛc.

6) Strabo, die alten Karten von Danville, die Bibel, einige Kirchengeschichten müssen mit aufgenommen werden.

Das ist das Netz der fünf oder sechs Abtheilungen, die mit Sorgfalt geprüft und erfüllt werden müssen. Eine gewisse Anzahl von Gelehrten, Leute von Geschmack, müssen beauftragt werden, diese Ausgaben durchzusehen, sie zu corrigiren, alles

Nutzlose zu unterdrücken, wie z. B. Anmerkungen der Herausgeber ꝛc., allen griechischen oder lateinischen Text, und nur die französische Uebersetzung beibehalten. Einige Werke in italienischer Sprache, von denen es keine französische Uebersetzung giebt, können italienisch aufgenommen werden.

Der Kaiser bittet Herrn Barbier, den Plan zu dieser Bibliothek zu entwerfen, und ihm das vortheilhafteste und ökonomischeste Mittel bekannt zu machen, diese 3000 Bände herzustellen. Wenn diese 3000 Bände der Geschichte vollendet wären, müßte man ihnen 3000 andere Bände von Naturgeschichte, gelehrten Reisen ꝛc. folgen lassen. Der größte Theil derselben wäre leicht zu bekommen, denn man findet viele Werke in 18.

Herr Barbier wird auch gebeten, eine Liste dieser Werke einzureichen, mit deutlichen und ausführlichen Anmerkungen über das Alles, über die Gelehrten, die man damit beauftragen könnte, eine Uebersicht der Zeit, der Kosten ꝛc.

Antworten an die englischen Zeitungen.

Paris, den 20. Vendémiaire Jahr XII. (23. Octbr. 1803).

Ihr hattet in Europa den Ruf einer verständigen Nation, aber Ihr seid gegen Eure Väter sehr aus der Art geschlagen. Alle Eure Reden flößen auf dem Continente nur die Geringschätzung des Mitleids ein. Voltaire sagt irgendwo: Wenn August trank, war Polen berauscht. Der Zustand der Krankheit Eures Königs hat sich Eurer Nation mitgetheilt; nie wurde ein Volk so schnell durch einen Geist des Schwindels fortgerissen, der sich bei den Völkern offenbart, wenn Gott es gestattet.

Ihr führt den Krieg, um Malta zu bewahren, und über Eure

Lage gleich in den ersten sechs Monaten beunruhigt, hattet Ihr eine Erhebung in Masse zu Eurer Sicherheit für nöthig!!! Die Mühen, die Sorgen, die Gefahren, welche mit tumultuarischen Volksbewegungen verbunden sind, werden bereits die fürchterliche und gerechte Strafe Euerer Unredlichkeit.

Derselbe Geist des Schwindels ließ Euch mit Unverschämtheit dem Könige von Preußen antworten, als er Euch den Vorschlag machte, Hannover zu garantiren, wenn ihr die Unabhängigkeit seiner Flagge anerkennen wolltet, und führte Euch in Hannover zu einem Aufstand in Masse. Als man Euch seitdem die Convention von Solingen antrug, diktirte derselbe Geist Eure Weigerung, und dadurch verletzte der König von England seine heiligsten Pflichten, verdiente den Haß seiner Völker an der Elbe, und gab der französischen Regierung Veranlassung, 20000 Mann zu entwaffnen, und die Provinzen von Hannover zu besetzen, die ihm noch geblieben waren.

Als Ihr das Resultat dieses unüberlegten, unpolitischen, unmoralischen Benehmens sahet, nahmet Ihr Eure Zuflucht zu einem noch minder überlegten Mittel. Ihr erklärtet die Elbe und die Weser in Blokadezustand. Dadurch beleidigtet und verletztet Ihr Dänemark, Preußen, Hamburg, Bremen, welche Uferbewohner dieses Flusses gleichwohl mit der Besitznahme von Hannover nichts gemein hatten.

Dieses Benehmen war nicht sehr weise, aber was es unbegreiflich macht, ist, daß Ihr durch die Blokade der Elbe und Weser gerade das vollzoget, was die Franzosen wünschten. Es giebt keinen Krämer, keinen Buchhalter in London, der nicht den Schaden berechnet hätte, welchen ihr Euch selbst zufügtet.

Wären die Weser und die Elbe frei geblieben, so hättet Ihr Eure Waaren mit Hülfe von preußischen, bremischen, dä-

nischen Schiffen einführen können, und Eure Manufacturen und Euer Handel hätten die Besitznahme von Hannover nicht gefühlt. Indem Ihr also die Blokade der Elbe und der Weser erklärtet, beginget Ihr nicht nur die ungerechteste Sache seit den Zeiten der Carthaginienser, welche nach ihrem Willen den Handel der verschiedenen Gegenden verboten, sondern auch die widersprechendste für Eure Interessen.

Wahrlich, diese Aufführung ist nicht durch den Geist der Berechnung und Klugheit eingegeben worden, der Euch bisher allein leitete, sondern durch den Geist des Schwindels, der über Euch schwebt, und in Euren Berathungen herrscht.

Um endlich Frankreich zu beweisen, daß Ihr Malta behalten müßt, bedroht Ihr es mit einer Erhebung in Masse, dem verderblichsten von den äußersten Schritten, zu denen eine Nation gezwungen werden kann, nachdem sie große Unglücksfälle erlitten hat. Wien schrieb eine Erhebung in Masse erst aus, als die französischen Armeen schon vor seinen Thoren standen. Ihr droht uns mit Herrn Pitt, mit Lord Widhwort, die Ihr zu Obersten macht, und Euer König exercirt zu Pferde seine Truppen, um ihnen den kriegerischen Eifer und die Erfahrung mitzutheilen, die er in so vielen Kämpfen erworben hat!!! Diese erbärmlichen Carrikaturen erwecken das mitleidige Lächeln Europa's, und man sucht vergebens den Geist jenes alten England, welches so sicher in seinen Berathungen war, so verständig und ausdauernd in seinen Unternehmungen. Die Politik Eurer vorigen Minister hat Euch von allen Euern Verbündeten getrennt; war das die Zeit, Euch ungerecht, bedrückerisch, als Verletzer der Verträge zu zeigen? War das die Zeit mit Gewalt, mit dem ausschließlichen Handel auf dem Ocean auch noch den des mittelländischen Meeres vereinigen zu wollen, auf den Eure Vorfahren, weiser als Ihr, zu verzichten so viel ge-

funden Verstand hatten? Und wenn ihr eben so ehrgeizige, als übel berechnete Pläne habt, entfremdet Ihr Euch die schönste und die beträchtlichste Eurer Provinzen. Ihr habt Irland's Parlament mit Eurem Parlamente vereinigt, und Ihr verweigert Irland die Ausübung seiner Religion! Ihr wißt gleichwohl, daß das Heiligste unter den Menschen das Gewissen ist, und daß der Mensch eine geheime Stimme in sich hat, welche ihm zuruft, daß nichts auf Erden ihn zwingen kann, zu glauben, was er nicht glaubt. Die fürchterlichste von allen Tyranneien ist die, welche $\frac{1}{20}$ einer Nation zwingt, eine Religion anzunehmen, die ihrem Glauben widerspricht, und zwar unter der Strafe, weder die Rechte eines Bürgers ausüben, noch irgend ein Gut besitzen zu können, was dasselbe ist, wie kein Vaterland auf Erden zu haben.

Ihr wollt also Irland mit Euch vereinigen, und wollt nicht, daß die Irländer ein Vaterland haben! Unbegreiflicher Widerspruch, den Europa nur dadurch erklären kann, daß es ihn dem Geiste der Abwesenheit und Unvorsichtigkeit beimißt, der Eure Berathungen charakterisirt. Ihr seid jetzt vielleicht die einzige aufgeklärte Nation, bei der die Toleranz nicht eingeführt ist. Ihr wollt, und Ihr wollt nicht, und wenn es wahr ist, daß die Pitt und die Grenville aus dem Ministerium traten, weil der König sein Wort in Bezug auf die Irländer brach, nachdem er ihnen die Freiheit ihrer Religion versprochen hatte, so müßte das gesagt werden: die Menschen waren jeder Scham entblößt, welche die Schmach, ihnen zu folgen, unter den Bedingungen hinnahmen, welche ein kranker, wortloser Fürst aufstellte, der in unserm Jahrhundert die Gesetze des Nero und des Domitian wieder einführte, und so, wie sie die katholische Kirche verfolgte. Sie haben dies Beispiel in

Eurer Geschichte nicht gefunden; Eure Väter hatten mehr Tugenden, mehr Nationalachtung.

Was für ein Loos ist es denn, welches das Geschick Euch bereitet hat? Es entgeht den Berechnungen jedes menschlichen Verstandes.

Wäre es indessen anmaßend, zu sagen, daß der Prinz, dessen Starrköpfigkeit und Wahnsinn Euch Amerika entrissen, Euch auch Irland verlieren machen wird, wenn Gott ihn zu Eurer Strafe noch einige Zeit auf seinem Throne erhielte. Der Himmel verleiht den Nationen lasterhafte oder wahnsinnige Fürsten nur, um ihren Stolz zu züchtigen und zu beugen.

Paris, den 27. Thermidor Jahr XIII (15. Aug. 1805).

Und weshalb kömmt der Feind nicht?*) Wir würden sehen, wessen Verwegenheit das Ereigniß züchtigte. Wir können Euren Generalissimus; wir haben ihn in Hondscoot und in Holland gesehen; der dritte Theil von den Armeen von Holland würde hinreichen, seine kühnen Unternehmungen in eine gewisse Vernichtung zu verwandeln; aber was Ihr auch davon sagen möget, wisset Ihr doch so gut, wie wir, was Ihr von einem Kampfe mit uns auf dem festen Lande erwarten könnt. Was den Krieg zur See betrifft, so habet Ihr ohne Zweifel eine Ueberlegenheit erworben, und bewahret sie bis zu diesem Tage, aber Ihr verdanktet und verdanket sie nur dem Verrathe. Es ist der Verrath, der Euch in Toulon dreißig französische Schiffe überlieferte; der Verrath des Prinzen von

*) Antwort auf die folgende Stelle einer englischen Zeitung:
„Der Feind (die Franzosen) komme, wann er will, und er wird uns vorbereitet finden, seine Verwegenheit zu züchtigen."

Oranien trug Euch zwölf holländische Schiffe ein; der Verrath endlich vernichtete bei Quiberne Alles, was von den Officieren unserer alten Marine übrig war. Ungeachtet dieser, auf so abscheuliche Weise erlangten Vortheile, die wir Euch nicht streitig machen, greifen unsere Eskadern Euch an Euren eignen Küsten an; Schamnen ist blokirt, nicht durch kleine Fahrzeuge, wie Ihr sagt, sondern durch eine gute und schöne Eskader. Eure Colonien hatten schon ihre Capitulation aufgesetzt, und an Villeneuve Agenten gesendet, um zu unterhandeln, aber das war nicht der Zweck seiner Sendung, und ungeachtet des Mißgeschickes, mit dem er auf seiner Rückkehr nach Europa zu kämpfen hatte, obgleich seine Fahrt über fünfzig Tage währte, obgleich widrige Winde ihn zwanzig verlieren ließen, hat er die Masse Euerer Eskadern angegriffen und seine Vereinigung bewirkt. Sein Zweck war nicht, Euern Handel anzugreifen, und er hat Euch für zwanzig Millionen Schaden zugefügt. In Indien hat eine einzige französische Division Euch Pkisen von noch viel höherem Werthe abgenommen. Eine einzige Brigg hat bei den Orcoden einen ganzen Convoi weggenommen, der von Terra-Nova kam. Unsere Fregatten durchstreifen alle Meere; keinen Tag, daß nicht eine oder die andere in unsere Häfen einliefe, und Ihr habt noch nicht eine einzige genommen. Ihr rühmt Euch endlich, die Vereinigung unserer Flottillen zu hindern: Sie sind sämmtlich vereinigt, und als Ihr Euch der Fahrt derselben widersetztet, seid Ihr geschlagen worden; Ihr rühmtet Euch, unsere Demarkationslinie anzugreifen, und sie ist es, die mehrmals Eure Kreuzer angegriffen hat, weit von den Batterien, bis in die Mitte des Canales, so, daß Eure Schiffe, Eure Fregatten, Eure Corvetten ihre Sicherheit nur in der Schnelligkeit gesucht haben. Aber seit zwei Jahren schon bereitet man die Landung vor, und sie erfolgt

noch nicht? Sie wird erfolgen, wenn Ihr nicht Frieden schließt. Sie wird vielleicht in einem Jahr erfolgen, vielleicht in zweien, vielleicht in dreien; aber welches Ereigniß sich auch zutragen möge, werden wir vor dem Ablauf dieser fünf Jahre für Euren Stolz und die Ueberlegenheit, welche der Verrath Euch verliehen hat, Genugthuung nehmen. Was den Continent betrifft, so glaubet nicht, daß Ihr auf demselben Verbündete habet. Ihr seid die Feinde aller Völker, und alle Völker freuen sich Euerer Demüthigung. Aber sollte es Euch auch gelingen, einige Frauen, einige Minister zu bestechen, so würden die Resultate dennoch nicht für Euch sein; wir würden gewiß neue Küsten, neue Häfen, neue Gegenden erworben haben, und wir würden Eure Alliirten so demüthigen, daß wir uns dann ganz dem Seekriege hingeben könnten. Es ist ein sonderbarer Stolz, der Euch glauben läßt, wir dächten in einem Tage, in einem Monat, in einem Jahre mit Eurer colossalen Macht zu Ende kommen zu wollen. Die Zeit ist eines der Mittel, eines der Elemente unserer Berechnungen. Nehmet in solcher Lage zu Complotten, zu Meuchelmorden Eure Zuflucht; immerhin. Diese Art des Krieges ist Euch nicht fremd. Man sagt schon, Drake dächte daran, nach München zurückzukehren, Spencer — Smith nach Stuttgart und Taybord nach Cassel. Frankreich wird nicht dulden, daß sie einen Fuß auf den Continent setzen, oder auch nur an Orte, wohin seine Armeen in fünf bis sechs Tagemärschen gelangen können. Die meuchelmörderischen Diplomaten sind außer dem Völkerrechte.

Wir waren auf Unglücksfälle gefaßt, als Ihr den Krieg erklärtet. Wir konnten Martinique, Guadeloupe, die iles de France und die Einigkeitsinseln verlieren; was habt Ihr gethan? Ihr habt Euch auf ein trauriges System der Blokade beschränkt, welches unsere Eskadern nicht hindert, die Meere zu

durchstreifen; beharret dabei unsere Häfen zu blokiren, aber haltet die Augen auf die Signale von Euern Küsten gerichtet, und lebet in beständigen Besorgnissen.

Wenn Eure Nation fortfährt, durch einige Männer betrogen zu werden, die sich in die Regierung von England getheilt haben, hintergangen zu werden, und nicht endlich, erbittert darüber, Eure Oligarchie zwingt, Frieden zu schließen, und sie zwingt anzuerkennen, daß wir nicht mehr jene Franzosen sind, die so lange durch schwache Minister, nichtsthuende Könige oder habsüchtige Maitressen verrathen oder verkauft wurden, dann geht Ihr einem unvermeidlichen und verderblichen Geschicke entgegen.

Wir wünschen den Frieden des Continentes, weil er in einem Zustande ist, wie wir wollen, daß er sei. Wir hätten unsere Macht vergrößern und die unserer Nebenbuhler steigern können, wenn wir es zweckmäßig gefunden hätten. Wenn es irgend einen Staat giebt, der jetzt noch die Ruhe des Continentes trüben will, so wird er selbst das erste Opfer davon sein, und seine Niederlage auf Euch selbst zurückfallend, würde Eure Gefahren größer, Euren Sturz zuverlässiger machen.

Wir wiederholen es: Ein gerechter und vernünftiger Friede allein kann Euch retten. Eine unserer Maximen ist schon erwiesen, und da Ihr nur durch die Mitwirkung einer Continentalmacht Heil erwartet, könnt Ihr also allein gegen Frankreich nichts ausrichten, und Frankreich wird nicht dulden, daß Ihr allein Schiffe auf dem Meere habet: die Meere sind das Gebiet aller Völker.

Bemerkungen über Aegypten.

I. Aegypten ist eigentlich nichts, als das Thal des Nil bis zum Meere.

II. Bewohnbar und cultivirt ist davon nichts, als das Land, wohin die Ueberschwemmung kömmt, und wo sie einen Thon zurückläßt, den der Nil von den Bergen Abyssiniens abspült; die Analyse dieses Thones hat Kohlenstoff gegeben.

III. Die Wüste bringt nichts hervor, als einige Kräuter, welche zum Unterhalt der Cameele dienen. Kein Mensch kann von den Producten der Wüste leben.

IV. Nichts gleicht dem Meere so sehr, wie die Wüste, und einer Küste, wie die Grenze des Nilthales. Die Bewohner der hier liegenden Städte sind häufigen Einfällen der Araber ausgesetzt.

V. Die Mameluken besaßen als Lehn die Dörfer. Wohl bewaffnet und wohl beritten, trieben sie die Araber zurück, deren Schrecken sie waren. Indeß waren sie nicht zahlreich genug, um diese ungeheure Strecke zu bewachen.

VI. Deshalb ist jede Grenze, jeder Weg, durch Araberstämme der Provinz geschützt, die, bewaffnet und beritten, verpflichtet sind, die Angriffe der fremden Araber zurückzuweisen; dem zu Folge haben sie Dörfer, Länder und Rechte.

VII. Wenn daher die Regierung fest ist, fürchten die eingebornen Araber sie, bleiben friedlich, und Aegypten ist dann beinahe gegen jeden fremden Einfall gesichert.

VIII. Wenn aber die Regierung schwach ist, lehnen sich die Araber auf; dann verlassen sie ihre Ländereien, um in der Wüste umher zu irren, und sich mit den fremden Arabern zu

vereinigen, um das Land auszuplündern, indem sie Einfälle in die benachbarten Provinzen machen.

IX. Die fremden Araber leben nicht in der Wüste, weil die Wüste keinen Menschen ernährt; sie wohnen in Africa, in Asien oder in Arabien. Sie erfahren, daß hier Anarchie herrscht; sie verlassen ihr Land, durchziehen in 12 bis 15 Tagen die Wüste, lassen sich auf den Punkten nieder, die an den Grenzen der Wüste liegen, und brechen von hier auf, um das Innere von Aegypten zu verheeren.

X. Die Wüste ist sandig. Die Brunnen sind selten, nicht reichhaltig und meistens salzig, brackig oder schweflich. Indeß giebt es wenige Straßen, auf denen man nicht aller 30 Stunden einen Brunnen trifft.

XI. Man bedient sich der Cameele und der Schläuche, um das Wasser, dessen man bedarf, zu tragen. Ein Cameel kann für 30 Franzosen das Wasser auf einen Tag tragen.

XII. Wir haben erwähnt, daß Aegypten nur das Thal des Nils ist. Der Boden dieses Thales war ursprünglich derselbe, wie der angränzende, aber die Ueberschwemmung des Nil, und der Dünger, den er zurückläßt, hat das Thal, welches er durchströmt, zu einem der fruchtbarsten und bewohnbarsten Theile der Erde gemacht.

XIII. Der Nil wächst im Messidor, und die Ueberschwemmung beginnt im Fructidor. Dann ist das ganze Land überschwemmt, und die Communication ist schwierig. Die Dörfer liegen 16 — 18 Fuß hoch. Ein kleiner Weg dient zuweilen als Verbindungsmittel, noch öfter aber giebt es nur einen Fußsteig.

XIV. Der Nil ist größer oder kleiner, je nach dem es in Abyssinien mehr oder weniger geregnet hat; aber die Ueberschwemmung hängt auch noch von den Bewässerungscanälen ab.

XV. Der Nil hat jetzt nur 2 Arme; den von Rosette und den von Damiette. Wenn man diese beiden Arme schlösse, so daß so wenig als möglich Wasser sich in das Meer ergösse, so würde die Ueberschwemmung größer und ausgedehnter sein, und das bewohnbare Land beträchtiger.

XVI. Wenn die Canäle wohl gereinigt und wohl untersucht würden, auch zahlreicher wären, so könnte man dahin gelangen, das Wasser den größten Theil des Jahres hindurch im Lande zu behalten, und dadurch das Thal und das bebaubare Land um so viel zu vermehren. So waren die Oisen der Scharkyeh und ein Theil der Wüste von Pelusaan bewässert. Ganz Bohahyreh, Maryutt und die Provinzen von Alexandrien waren bebaut und bewohnt.

XVII. Bei einem verständigen System, welches die Frucht einer guten Regierung sein kann, ließe sich für Aegypten eine Vergrößerung von 8 — 900 Quadratstunden gewinnen.

XVIII. Wenn es möglich ist, daß der Nil durch den Fluß ohne Wasser gegangen ist, der von Phajum mitten durch die Natrum-Seen geht, und sich jenseits des Thurmes der Araber in das Meer ergießt, so scheint es, daß Möris diesen Zweig des Nils verstopft hat, und dadurch Veranlassung zu diesem berühmten See, dessen Wirkung Herodot selbst nicht kennt, gegeben hat.

XIX. Die Regierung hat mehr Einfluß auf das öffentliche Wohl, als überall anderwärts. Denn Anarchie und Tyrannei wirken nicht auf den Gang der Jahreszeiten und auf den Regen. Das Land kann in Aegypten gleich fruchtbar sein. Ein Damm, der nicht durchschnitten, ein Canal, der nicht gereinigt wird, verdirbt eine ganze Provinz; denn die Saaten und alle Producte der Erde regeln sich in Aegypten nach der Zeit und der Größe der Ueberschwemmung.

XX. Da die Regierung von Aegypten seit 50 Jahren in sorglosere Hände gefallen war, verödete das Land alljährlich an vielen Orten. Die Wüste hat dem Thale Vieles abgewonnen, und selbst an Ufern des Niles Sandhügel angehäuft. Noch 20 Jahre derselben Regierung, wie die Ibrahims und Murat-Bei's, und Aegypten verlöre den dritten Theil seiner bebaubaren Ländereien. Es ließe sich leicht beweisen, daß 50 Jahre einer Regierung, ähnlich der in Frankreich, England, Deutschland und Italien den bebaubaren Umfang und die Bevölkerung von Aegypten verdreifachen würden. Menschen mangeln dem Boden nie, denn sie sind auf allen Seiten Afrikas und Arabiens im Ueberfluß.

XXI. Der Nil fließt von Assuan bis drei Stunden nördlich von Cairo in einem einzigen Arme. Von diesem Punkte, den man Bauch der Kuh nennt, bildet er die Arme von Rosette und Damiette.

XXII. Die Gewässer des Armes von Damiette haben eine offenbare Neigung, in den von Rosette zu fließen. Es muß ein Princip unserer Verwaltung in Aegypten sein, diese Neigung zu begünstigen, welche für Alexandrien und alle directen Verbindungen mit Europa vortheilhaft ist.

XXIII. Wenn man den Damm von Fara oder Nyeh durchschnitte, so würde die Provinz Bohahyreh 200 Dörfer gewinnen, und dies mit dem Canale, der von Facum ausgeht, die Ueberschwemmung und die Cultur den Mauern Alexandriens nähern. Diese Operation würde den Provinzen der Scharkieh, Damiette und Mansura den größten Nachtheil bringen, was die Ausführung bis auf einen günstigeren Augenblick verschieben muß. Aber erfolgen wird sie einst.

XXIV. Der Canal, welcher von Ramahanyeh die Gewässer des Nil bis Alexandrien führt, muß tiefer gemacht werden,

so daß er das ganze Jahr schiffbar ist. Dann könnten die Schiffe von 100 Tonnen, während 6 Monaten des Jahres nach Cairo und Assuan gehen, ohne einen einzigen Boghaz zu passiren.

XXV. Eine Arbeit, die man einst unternehmen wird, ist, Dämme aufzuwerfen, welche die Arme von Damiette und Rosette bei dem Bauch der Kuh sperren. Dies wäre mit Hülfe von Wehren ein Mittel, nach und nach alle Gewässer des Nil nach Osten und Westen fließen zu lassen, und folglich die Ueberschwemmung zu verdoppeln.

XXVI. Bei der Ueberschwemmung des Nil kommen die Gewässer bis auf 16 Stunden von Sung; die Spuren des Canals sind vollkommen erhalten, und es giebt keine Art von Zweifel, daß die Fahrzeuge einst die Waaren von Sung nach Alexandrien werden transportiren können.

XXVII. Wir haben gesagt, daß Aegypten eigentlich nur das Thal des Niles ist. Indeß gehört ein großer Theil der Wüsten, die es begrenzen, auch noch zu Aegypten, und in diesen Wüsten giebt es Oisen, wie in dem Meere Inseln.

Gegen Westen dehnen sich die Wüsten, welche einen Theil Aegyptens bilden, auf 10 — 12 Tagereisen von den Gewässern des Nil aus. Die Hauptpunkte sind die drei Oisen Syahs und die Natrum-Seee. Die erste Oise ist drei Tagereisen von Syuth entfernt. Man findet während des Weges kein Wasser. Es giebt auf dieser Oise Palmenbäume, mehrere Brunnen mit salzigem Wasser, etwas cultivirbares Land und fast immer boshafte Fieber.

XXVIII. Um sich von Cairo nach Tebigat zu begeben, welches das erste cultivirte Land ist, hat man 30 Tagereisen durch die Wüste. Man findet bis zu 5 Tagen kein Wasser.

XXIX. Die Natrum-Seee liegen 12 Marschstunden weit

in der Wüste von Tarranneh. Man findet hier vortreffliches Wasser, mehre Natrum-Seen und vier Kopten-Klöster. Die Klöster sind Festungen; wir haben griechische Garnisonen und mehre Kanonen hineingelegt.

XXX. Auf der östlichen Seite dehnen sich die Küsten, welche zu Aegypten gehören, bis auf eine Tagereise von El Arich und jenseit des Tor und des Berges Sinai aus. Quattyeh ist eine Art von Oise; es giebt hier 500 — 600 Palmenbäume, und Wasser für 6,000 Menschen und 1000 Pferde; es ist 5 Stunden von Saleh-Hyyeh entfernt. Man findet auf dem Wege zweimal ein wenig Wasser. Wir haben auf dieser wichtigen Oise ein Palmenfort errichtet.

XXXI. Von Quattyeh nach El Arich sind 20 Stunden. El Arich ist eine Oise. Es gab hier ein sehr schönes Dorf, das wir verheert, und 5 — 6000 Palmenbäume, die wir niedergeschlagen haben. Die Menge des Wassers, die Menge des Materials, die Wichtigkeit der Lage, ließen uns hier eine Festung errichten, die schon in einem ehrfurchtsgebietenden Stande der Vertheidigung ist. Von El Arich bis Gaza sind 16 Stunden; man findet dort auf dem Wege mehrmals Wasser. Man kömmt durch das Dorf Can-Yu-Nesse (ein syrisches Dorf.

XXXII. Tor und der Berg Sinai sind von Cairo 10 Tagemärsche entfernt. Die Araber von Tor bauen Früchte und machen Kohle. Sie holen von Cairo Korn. Auf dieser ganzen Oise giebt es ein sehr gutes Wasser, und im Ueberfluß.

XXXIII. Die Bevölkerung aller Fellahs oder Araber, welche die Oisen bewohnen, sowohl die der östlichen, als die der westlichen Küste, und die der 14 Provinzen nicht mit inbegriffen, beläuft sich noch nicht auf 30,000 Seelen.

XXXIV. Das Thal des Nil wird eingetheilt in Ober-Ae-

gypten, Mittel-Aegypten und Nieder-Aegypten. Ober-Aegypten enthält die Provinzen Dgirgeh, Manfelut und Mynieh. Mittel-Aegypten Fayum, Beni-Yucef und Cairo; Nieder-Aegypten Bohayreh Alexandrien, Rosette, Garbiyyeh, Menufiyyeh, Manssurah, Damiette, Kalyubieh und Scharkyyeh.

XXXV. Die Küste erstreckt sich von dem Cap Durazzo bis auf eine Tagereise von El Arich. Der erste Posten, wo wir eine Niederlassung errichtet haben, ist Marabut, 2 Stunden westlich von Alexandrien gelegen. Die Häfen von Alexandrien werden durch eine große Menge von Batterien und Forts vertheidigt, die es sowohl auf der See als auf der Landseite gegen jeden Angriff sichern; das Fort Cretin ist ein Muster der Befestigungskunst. Abukir, 5 Stunden östlich von Alexandrien gelegen, hat eine gute Rhede. Der See Maadyeh, wo ehedem der canopische Nilarm sich mündete, kömmt bis auf eine Stunde von Alexandrien, 2 Stunden von Rosette, und gegen Süden bis auf 1 Stunde von Birket. Die Mündung von Rosette hat einen Boghaz, der sehr schwer zu passiren ist. Von Rosette nach Burlos sind 5 Stunden. Der See von Burlos hat 100 Djerne, und hängt mit Mehel-el-Kebir durch einen Canal zusammen. Die Mündung des Sees bildet einen sehr guten Hafen, der 10 — 12 Fuß Tiefe hat. Die Mündung von Damiette wird durch das Fort Lesbe vertheidigt. Der See Menzahleh, welcher sich bis zu dem alten Pelusium erstreckt, d. h. bis 25 Stunden weit, beginnt $\frac{1}{2}$ Stunde von Damiette. Er hat hier zwei Mündungen, die von Dybeh und die Omm-Pharege. Auf dem See giebt es eine große Menge Boote. Der Canal von Moez ergießt sich eine Stunde unterhalb San in diesen See. Tineh oder das alte Pelusium liegt 4 Stunden von Quattyyeh. Wir haben schon bei El Arich von Quattyyeh gesprochen. Die Küste zwischen

diesen Orten ist überall niedrig und schlecht; wenigstens eine Stunde weit, oft sogar 2—3 Stunden weit giebt es überall Sandhügel.

XXXVI. Die Bevölkerung Aegyptens beträgt 2,500,000 Einwohner. Die domicilirten Araber, welche in den verschiedenen Provinzen unter dem Schutze der Regierung stehen, bilden eine Totalsumme von 12,000 Reitern, und 40,000 Mann Infanterie. Es giebt ungefähr 80,000 Kopten, 15,000 Christen und 6000 Juden.

XXXVII. Die Pforte hatte die Regierung Aegyptens an 24 Beis überlassen, deren jeder einen mehr oder minder zahlreichen Militärhaushalt hatte. Dieser Militärhaushalt bestand aus georgischen und cirkassischen Sclaven, die sie für 3000 bis 4500 Franks kauften, und zu Kriegern erzogen. Gegen unsere Armeen konnte es ungefähr 8000 Mann Mameluken zu Pferde geben, die wohlberitten, gut exercirt, gut bewaffnet, sehr tapfer, und Eigenthum der herrschenden Beis waren. Man konnte das Doppelte an Abkommen der andern Mameluken rechnen, welche in den Dörfern oder in Cairo lebten.

XXXVIII. Der Pascha hatte keine Autorität. Er wechselte jedes Jahr, ebenso wie der Cadi Askier, den die Pforte sendete. Selbst in dem übrigen Theile des Reiches gab es sieben Hülfscorps. Die Häupter derselben nannten sich die Sieben Odgiag-Lys; diese Corps sind durch den Krieg zusammengeschmolzen, daß davon jetzt nur noch 1000 alte und gebrechliche übrig bleiben, ohne Herrn, und selbst den Franzosen zugethan.

XXXIX. Die Sherifs sind die Abkömmlinge von dem Stamme und Nachfolger Mahomeds, oder richtiger, die Abkömmlinge der ersten Eroberer. Sie tragen den grünen Turban.

Die Ulemas sind Männer des Gesetzes und der Kirche, welche aber auf keine Weise unseren Richtern oder unseren Priestern gleichen.

Das Oberhaupt der Ulemas von Cairo nennt sich Groß-Sheik. Er steht bei dem Volke in derselben Verehrung, wie die Cardinäle von Ehemals in Europa. Jeder spricht in einer Moschee das Gebet, welches ihnen etwas Einkommen und viel Einfluß verschafft.

Die große Moschee in Cairo, El-Azhar genannt, ist groß und schön, und hat eine große Menge von Doktoren und Anderen, die ihrem Dienste zugetheilt sind. Es giebt 24 Vorzüglichste.

(Hier hören die Bemerkungen Bonaparte's auf, nummerirt zu sein.)

Es giebt in Cairo viele Kaffeehäuser, in denen das Volk den größten Theil des Tages rauchend zubringt.

Die Armeen und die Reisenden wohnen während der Nacht und bei der Hitze in den Moscheen.

Es giebt hier eine große Menge öffentlicher Bäder, in denen sich die Frauen baden und Stadtneuigkeiten erzählen.

Die Moscheen sind dotirt, wie unsere Kirchen es waren.

Die Dörfer Aegyptens sind Lehen, welche dem Fürsten gehören, der sie verleiht. Dem zufolge muß der Bauer dem Herrn einen Zins zahlen.

Die Bauern sind wirkliche Eigenthümer, weil sie geachtet werden und man sie mitten unter allen Revolutionen und Umwälzungen nie verletzt.

Dies macht, daß es zwei Arten von Menschen in Aegypten giebt: Die Grundeigenthümer oder Bauern und die Lehnseigenthümer oder Herren.

Zwei Drittel der Dörfer gehören für die Kosten der Ver-

waltung den Mameluken. Der Miri, eine ziemlich unbedeutende Auflage, war für die Pforte bestimmt.

Die Einkünfte der Republik bestehen in 5 Artikeln:

1) Duanen;

2) verschiedene bestätigte Abgaben;

3) Miri, Abgabe der Kaschefs und Anderer;

4) der Zins oder Herrenrecht über zwei Drittel von Aegypten, von denen ihr die Oberherrschaft gehört; die Duanen von Suez, Guosseyr, Bulack, Alexandrien, Damiette und Rosette trugen 4 — 5 Millionen ein.

Der Miri, die Abgaben der Kaschefs und der Herrenzins stiegen auf 15 Millionen.

5) Die Gelderpressungen von den Christen auf 2 Millionen. Eine der größten Einkünfte der Mameluken waren die Gelderpressungen.

Aegypten kann also, Alles veranschlagt, der Republik 24 Millionen eintragen. In Friedenszeiten kann es bis auf 30 geben. Binnen hier und 25 Jahren kann Aegypten 50 Millionen eintragen. In dieser Schätzung veranschlage ich in der Hoffnung auf das, was der Handel mit Indien abwerfen kann, nicht mit. Aber während des Krieges macht die Unterbrechung des Handels das Land arm, und Alles fühlt dies.

Seit unserer Ankunft im Messidor bis wieder zum Messidor, d. h. während 12 Monaten, hat man von Aegypten gezogen:

500,000 Fr. aus den Contributionen von Alexandrien;
150,000 = von Rosette;
150,000 = von Damiette;
500,000 = von den Kopten von Cairo;
500,000 = von den Damascenern;
1,000,000 = von den türkischen Caffeehändlern;

500,00 Fr. von verſchiedenen Kaufleuten;
500,000 = von den Frauen der Mameluken;
300,000 = von der Münze;
8,500,000 = Territorial-Abgaben, entweder von den Handwerkern oder von den Duanen.

In Summa 12,100,000 Fr.

Die Dörfer waren noch ziemlich beträchtliche Summen ſchuldig, deren Einziehung die Kriegsangelegenheiten hinderten.

Reden.

I. An den gesetzgebenden Körper.

Uebersicht von der Lage der Republik.

Den 1. Brumaire, Jahr X (22 Nov. 1801).

Mit befriedigender Genugthuung bietet die Regierung der Nation das Bild von der Lage Frankreichs während des so eben verflossenen Jahres. Alles im Innern, wie nach Außen, hat ein neues Ansehen gewonnen, und nach welcher Seite sich auch die Blicke richten mögen, eröffnet sich eine lange Perspektive der Hoffnung und des Glückes.

Im Westen und im Süden machten Ueberreste von Räuberbanden die Straßen unsicher, und verheerten das Land; unsichtbar für die bewaffnete Macht, die sie verfolgte, oder geschützt gegen dieselbe durch den Schrecken, den sie ihren Opfern bis in den Schooß der Tribunale einflößten, wenn sie zuweilen vor dieselben geführt wurden, machte ihre Verwegenheit die Ankläger, wie die Zeugen, die Geschwornen wie die Richter vor Entsetzen starr. Aus den Händen der Gerechtigkeit eilten diese unbestraften Ungeheuer neuen Missethaten entgegen.

Es waren gegen diese vernichtende Geißel jeder Gesellschaft andere Waffen erforderlich, als die langsamen und stufenweisen Formen, unter welchen die öffentliche Rache einzelne Strafba-

ze verfolgt, die sich in dem Stillschweigen und dem Schatten verbergen.

Es sind besondere Gerichte geschaffen worden, deren schnellere und sichere Wirksamkeit sie erreichen und treffen konnte. Große Strafbare sind ergriffen worden; die Zungen haben aufgehört, stumm zu sein; die Richter haben ihrem Gewissen gehorcht, und die Gesellschaft ist gerächt worden. Die, welche der Gerechtigkeit entgingen, flohen jetzt von Versteck zu Versteck, und täglich spie die Republick aus ihrem Schooße diesen letzten Schaum der Wogen aus, durch die sie so lange beunruhigt worden war.

Indeß hat die Unschuld nichts zu fürchten gehabt; die Sicherheit der Bürger ist nicht durch die Maaßregeln beunruhigt worden, die bestimmt waren, ihre Bedrücker zu bestrafen, und die bösen Prophezeihungen, mit denen man die Freiheit hatte in Schrecken setzen lassen wollen, sind nur gegen das Verbrechen verwirklicht worden.

Von dem Monat Floréal Jahr IX bis zum 1. Vendémiaire Jahr X sind von den Specialgerichtshöfen 724 Urtheile gefällt worden; nur 19 wurden von dem Cassationshofe wegen Incompetenz verworfen. Man kann ihm daher weder ein Uebermaß der Gewalt, noch einen Uebergriff der gewöhnlichen Justiz zum Vorwurf machen.

Seit den ersten Tagen ihrer Einsetzung proklamirte die Regierung die Freiheit des Gewissens. Diese feierliche Handlung führte die Ruhe in die Seelen zurück, welche unbesonnene Strenge aufgeregt hatte. Sie hat seitdem das Ende der religiösen Zwistigkeiten verkündet, und in der That sind mit dem obersten Hohenpriester der katholischen Kirche Maaßregeln verabredet worden, um alle Die, welche einen gemeinsamen Glauben bekennen, in denselben Gesinnungen zu vereinigen. Zu gleicher Zeit hat sich ein Beamter, beauftragt mit alle Dem, was den Cul-

tus betrifft, mit den Rechten eines jeden beschäftigt. Er hat in Berathungen mit lutherischen und calvinistischen Geistlichen die nöthigen Aufklärungen gesammelt, um die Verordnungen vorzubereiten, welche Allen die Freiheit sichern werden, die ihnen angehört, und die Oeffentlichkeit, welche das Wohl der gesellschaftlichen Ordnung ihnen zu gewähren berechtigt.

Gleiche Maßregeln werden für die Erhaltung eines jeden Cultus sorgen; nichts wird der willkührlichen Verfügung ihrer Geistlichen überlassen, und der öffentliche Schatz wird dadurch keine Ueberlast fühlen.

Wenn einige Bürger durch eitle Gerüchte beunruhigt worden sind, so mögen sie sich beruhigen; die Regierung hat Alles gethan, um die Gemüther einander zu nähern, aber sie hat nichts gethan, was die Grundsätze und die Unabhängigkeit der Meinungen verletzen könnte.

Der Continental-Friede beseitigte, was von Besorgniß und unbestimmter Furcht in den Gemüthern noch zurückblieb; schon glücklich durch all das Glück, was sie noch erwarteten, ruhten die Bürger im Schooße der Constitution aus, und fesselten an diese ihr ganzes Geschick.

Aufgeklärte und neue Beamte haben diese Stimmung der Gemüther wohl unterstützt; fast überall haben die Handlungen der Autorität, durch sie vollzogen, nichts getroffen, als Eifer, Liebe und Dankbarkeit.

Daher in der Regierung jene Sicherheit, welche ihre Kraft ausgemacht hat. Sie hat an der öffentlichen Meinung eben so wenig gezweifelt, wie an ihren eigenen Gesinnungen, und sie wagt dieselbe zu befragen, ohne ihre Antwort zu fürchten. So hat ein Prinz, entsprungen aus einem Blute, welches über

Frankreich herrschte *), unsere Departements durchzogen, sich in der Hauptstadt aufgehalten, von der Regierung Ehrenbezeigungen empfangen, die seiner Krone gebührten, von den Bürgern alle Rücksichten genossen, welche ein Volk dem andern in der Person dessen schuldig ist, der berufen wurde, es zu regieren, und keinen Verdacht hat, die Ruhe der obersten Gewalt getrübt, kein Gerücht, die Ruhe der Gemüther gestört; überall hat man die Haltung eines freien und die Zuneigung eines gastlichen Volkes gesehen: die Fremden, die Feinde des Vaterlandes, hatten erkannt, daß die Republik in den Herzen der Franzosen lag, und darum schon die ganze Reife der Jahrhunderte erlangt hat.

Die Rückkehr unserer Krieger auf das Gebiet Frankreichs ist eine Reihenfolge von Triumphen und Festen gewesen. Diese Sieger, so gefürchtet in den Kämpfen, sind unter uns Freunde und Brüder gewesen; glücklich über das allgemeine Glück, ohne Stolz der Dankbarkeit genießend, die sie verdient hatten, und sich durch die strengste Disciplin der errungenen Siege würdig zeigend.

In dem Kriege, der uns noch zu führen blieb, sind die Ereignisse von Erfolgen und Niederlagen gemischt gewesen. Gezwungen gegen die Marine von England mit ungleichen Kräften zu kämpfen, hat unsere Marine sich mit Muth auf dem mittelländischen Meere gezeigt, das von feindlichen Flotten bedeckt war; sie hat auf dem Ocean einige Erinnerungen ihres alten Glanzes zurückgerufen; sie hat durch einen glorreichen Widerstand England in Verwunderung gesetzt, das an seine Küsten geeilt war, um Zeuge ihrer Niederlage zu sein; und

*) Der König von Etrurien, dem Zweige der spanischen Bourbons entsprossen.

ohne die Rückkehr des Friedens war es ihr erlaubt, zu hoffen, daß sie ihre vergangenen Unglücksfälle, sowie die Fehler, welche dieselben herbeiführten, rächen würde.

In Aegypten sind die Soldaten der Armee des Orient gewichen, doch mehr den Umständen, als den Streitkräften der Türkei und Englands, und gewiß hätten sie gesiegt, hätten sie vereint gekämpft. Sie kehren endlich in ihr Vaterland zurück; sie kehren dahin zurück mit dem Ruhme, welcher 4 Jahren des Muthes und der Anstrengung gebührt; sie lassen Aegypten unsterbliche Erinnerungen zurück, welche vielleicht einst dort die Künste und die geselligen Eindrücke wieder erwecken. Die Geschichte wenigstens wird nicht verschweigen, was die Franzosen thaten, um die Civilisation und die Kenntnisse Europas dahin zu bringen; sie wird es aussprechen, durch welche Disciplin sie es so lange bewahrten, und vielleicht den Verlust Aegyptens als ein neues Mißgeschick für das Menschengeschlecht beweinen.

28,000 Franzosen zogen in Aegypten ein, um es zu erobern; Andere sind seitdem zu verschiedenen Zeiten dahin geschickt worden, aber wieder Andere, deren Zahl ungefähr gleich ist, kehrten von dort zurück. 23,000 zogen nach der Räumung in Frankreich ein, ungerechnet die Fremden, welche ihrem Geschicke folgten. So haben also vier Feldzüge, zahlreiche Gefechte, und die Krankheiten noch nicht den fünften Theil der Armee des Orient hinweggerafft.

Alles, was nach dem Continental-Kriege die Umstände in dem Militairwesen umzuändern gestatteten, hat die Regierung gethan.

Gänzliche Verabschiedung ist gewährt worden; sie wurde es ohne Bevorzugung, ohne Begünstigung, und in einer unwiderruflich festgestellten Ordnung. Die, welche zuerst die Waffen

ergriffen, um dem Gesetze zu gehorchen, erhalten auch zuerst den Abschied.

Um die Lücken zu ergänzen, welche diese Verabschiedungen in der Armee lassen werden, wird es nöthig, die Conscribirten der Jahre IX und X einzuberufen, und in dieser Sitzung wird dem gesetzgebenden Körper ein Gesetzentwurf vorgelegt werden, sie zur Verfügung der Regierung zu stellen; aber die Regierung wird nur die Zahl einberufen, welche streng erforderlich ist, um die Armee auf dem vollständigen Friedensetat zu erhalten.

Wir werden des Friedens genießen, aber der Krieg läßt eine Last zurück, die noch lange auf unseren Finanzen ruht; Ausgaben decken, welche weder vorhergesehen, noch berechnet werden konnten, die Dienste unserer Vertheidigung belohnen, die Arbeiten in unseren Arsenalen und in unseren Häfen neu beleben, Frankreich wieder eine Marine geben, Alles neu bilden, was der Krieg vernichtet oder die Zeit aufgerieben hat, endlich alle unsere Einrichtungen auf den Punkt bringen, den die Größe und die Sicherheit der Republik verlangen — das Alles kann nur durch eine Vergrößerung der Einnahmen möglich gemacht werden. Die Einnahmen werden von selbst mit dem Frieden steigen; die Regierung wird sie mit der strengsten Sparsamkeit schonen: aber wenn das natürliche Wachsen der Einkünfte und die strengste Sparsamkeit nicht genügen können, dann wird die Nation die Bedürfnisse prüfen, und die Regierung wird die Hülfsmittel vorschlagen, welche die Umstände nöthig machen.

Im Laufe des Jahres IX haben kaum einige seltene Verbindungen zwischen dem Mutterlande und seinen Colonien stattgefunden.

Guadeloupe hat einen Ueberrest von Cultur und Wohlstand

bewahrt; aber die Souverainität der Republik hat dort mehr als eine Beleidigung empfangen. Im Jahre VIII gebot dort ein Agent; er wurde durch eine Faktion deportirt. Drei Agenten folgten ihm; und zwei deportirten den Dritten und ersetzten ihn durch einen Mann ihrer Wahl. Ein Anderer starb, und die beiden Uebrigbleibenden bekleideten sich allein mit der Gewalt, welche durch drei ausgeübt werden sollte. Unter dieser militärischen und ungesetzlichen Agentschaft herrschten wechselsweise die Anarchie und der Despotismus. Die Colonisten und die Alliirten klagten sie an, und legten ihr Irrthümer und Verbrechen zur Last. Die Regierung hat versucht, eine neue Verwaltung zu organisiren; ein General, Capitain, ein Präfekt, ein Commissair der Gerechtigkeit, unter sich subordinirt, aber auf einander folgend, wenn die Umstände es erforderten, boten eine Art von einiger Gewalt, die eine Art von Controlle führte, aber keine Eifersucht gestattete, welche die Thätigkeit stören und die Kraft lähmen konnte. Diese Verwaltung besteht, und bald wird man wissen, ob sie die Hoffnungen rechtfertigte, die man von ihr hegte.

Gleich bei seiner Ankunft hat der General-Capitain den Faktionsgeist zu bekämpfen gehabt; er glaubte, nach Frankreich dreizehn Individuen schicken zu müssen, welche Unruhen angestiftet und Deportationen bewirkt hatten.

Die Regierung glaubt, daß solche Menschen in Frankreich gefährlich sein würden, und hat befohlen, sie nach den Colonien zu senden, die sie selbst wählen würden, Guadeluppe ausgenommen.

In St. Domingo haben unregelmäßige Handlungen die Unterwerfung begleitet. Bei verdächtigem äußern Scheine hat die Regierung nichts sehen wollen, als die Unwissenheit, welche Namen und Dinge verwechselt, welche usurpirt, wenn sie nur zu

gehorchen glaubt. Aber eine Flotte und eine Armee, welche Anstalt treffen, aus den Häfen von Europa auszulaufen, werden bald alle Wolken zerstreut haben, und St. Domingo wird ganz unter die Gesetze der Republik zurückkehren.

In St. Domingo und Guadeluppe giebt es keine Sclaven mehr: Alles ist dort frei, Alles wird dort frei bleiben. Die Weisheit und die Zeit werden dort die Ordnung und das Glück zurückbringen, und Cultur und Arbeit wieder einführen.

In Martinique werden es andere Grundsätze sein. Martinique hat die Sclaverei beibehalten, und die Sclaverei wird dort beibehalten werden. Es hat die Menschheit schon zu viel gekostet, um in diesem Theile noch eine neue Revolution zu versuchen.

Guiana ist unter einem thätigen und kräftigen Beamten gediehen; unter der Herrschaft des Friedens, und vergrößert durch ein neues Gebiet, welches Anbauung fordert und Reichthum verspricht, wird es noch mehr gedeihen.

Isle de France und Revignon sind mitten unter Faktionen und unter einer schwachen, unsichern Verwaltung, wie der Zufall sie schuf, und welche von der Regierung weder Impuls, noch Unterstützung empfing, dem Mutterlande treu geblieben. Diese so wichtigen Colonien sind beruhigt; sie fürchten nichts mehr, als daß das Mutterland, indem es den Schwarzen die Freiheit gäbe, die Sclaverei der Weißen begründe.

Die Ordnung, welche im letzten Jahre bei der Einziehung der Einkünfte und der Vertheilung der Ausgaben eingeführt ist, hatte in diesem Theile nur wenige Verbesserungen zu treffen gelassen. Eine thätige Aufsicht hat Licht auf frühere Veruntreuungen und gegenwärtige Mißbräuche geworfen; Strafbare sind der öffentlichen Meinung und den Gerichtshöfen überwiesen worden.

Die Wirkung der Regien wurde concentrirt; daher mehr

Kraft und Einheit in der Verwaltung, mehr Schnelligkeit in den Nachrichten und Resultaten.

Maßregeln sind getroffen worden, um die Einzahlungen in die öffentlichen Cassen noch mehr zu beschleunigen und mehr Regelmäßigkeit in die Zahlungen zu bringen, um die Zahlbarkeit einfacher und thätiger zu machen.

Die Kunst der Verfälscher hat Fortschritte gemacht, welche für die Gesellschaft beunruhigend sind. Mit falschen Papieren bewies man Lieferungen, die nie gemacht worden, man stützte sich auf Aktenstücke, die in Paris gekauft worden waren, und durch diese Ansprüche betrog man die Zahlmeister und beanspruchte die öffentlichen Gelder. Um in Zukunft diese Mißbräuche und diese Verbrechen zu hindern, hat die Regierung bestimmt, daß die Liquidationen, welche in den Bureaus der Minister gemacht worden sind, einer neuen Prüfung unterworfen werden, und die Republik erst dann zur Zahlung verpflichten, wenn sie durch einen Verwaltungsrath verificirt worden sind.

Der Finanzminister ist ganz den Arbeiten zurückgegeben, welche die Einziehung unserer Einkünfte und das System unserer Contributionen erfordern.

Ein Anderer wacht unmittelbar über das Depôt des öffentlichen Vermögens, und seine persönliche Verantwortlichkeit verbirgt die Unverletzlichkeit desselben.

Die Amortisationscasse hat eine vollständigere Organisation erhalten. Ein einziger Mann leitet die Bewegungen derselben; aber vier Beamte überwachen die Details; sie sind die Rathgeber, und wenn es sein müßte, die Aufseher des Agenten, den sie unterstützen müssen.

Das werthvollste Eigenthum der Republik, die Nationalwälder, sind einer Verwaltung anvertraut worden, welche ganz mit diesem einen Gegenstande beschäftigt, demselben erfahrenere

Augen, positivere Kenntnisse und eine strengere Aufsicht zuwenden wird.

Der öffentliche Unterricht hat in Paris und in einer kleinen Anzahl von Departements einige Fortschritte gemacht; in fast allen andern ist er langsam und nichtig gewesen. Wenn wir die betretene Bahn nicht verlassen, so wird es bald nur noch auf einigen Punkten Aufklärung geben, und anderwärts nur Unwissenheit und Barbarei.

Ein concentrirteres System des öffentlichen Unterrichts hat die Gedanken der Regierung beschäftigt. Primair-Schulen für eine oder mehrere Gemeinden, wenn die Localverhältnisse diese Vereinigung gestatten, werden überall den Kindern der Bürger jene Elementarkenntnisse bieten, ohne welche der Mensch nichts ist, als ein blindes Werkzeug, abhängig von dem, was ihn umgiebt.

Die Lehrer werden hier einen festen Gehalt haben, den die Gemeinden zahlen, und einen Unterhalt, gebildet aus den Beiträgen, nach Uebereinkommen mit den Aeltern, welche im Stande sind, solche zu liefern.

Einige nützliche Beschäftigungen können diesen Lehrern angewiesen werden, wenn sie sich mit ihrer ersten und nothwendigsten Beschäftigung aussöhnen lassen.

In Secondair-Schulen werden die Elemente der alten Sprachen, der Geographie, der Geschichte und des Rechnens gelehrt werden.

Diese Schulen werden entweder durch Privatunternehmungen, unter Zustimmung der öffentlichen Verwaltung, oder durch Mitwirken der Gemeinde gebildet.

Sie sollen durch Ueberweisung von öffentlichen Gebäuden ermuthigt werden, durch Freistellen in den obern Schulen, den Schülern bewilligt, die sich am meisten ausgezeichnet haben; und

endlich durch Gratificationen für eine bestimmte Anzahl von Lehrern, welche die meisten Schüler in die obern Schulen befördert haben.

Dreißig Schulen, unter dem Namen von Lyceen, sollen in den vorzüglichsten Städten, welche durch ihre Lage und die Sitten ihrer Einwohner dem Studium der Wissenschaften am günstigsten sind, auf Kosten der Republick begründet und unterhalten werden.

Hier sollen die gelehrten Sprachen, Geographie, Geschichte, Logik, Physik, Geometrie, Mathematik gelehrt werden; in einigen die neuern Sprachen, deren Gebrauch durch ihre Lage bedingt wird.

6000 Zöglinge des Vaterlandes sollen in diese 30 Schulen vertheilt, und auf Kosten der Republik erhalten und unterrichtet werden.

3000 sollen Kinder von Militärs oder Beamten sein, welche dem Staate treu gedient haben.

3000 andere werden nach vorgenommenen Prüfungen aus den Secondair-Schulen genommen, und in einer Anzahl, welche mit der Bevölkerung der Departements, die sie liefern, im Verhältniß stehen.

Die Zöglinge der Departements werden in die Lyceen des Innern berufen, bilden sich hier zu unseren Gewohnheiten und Sitten aus, werden von unseren Maximen durchdrungen, und bringen in den Schooß ihrer Familien die unserer Einrichtungen und unserer Gesetze zurück.

Andere Zöglinge werden hier auf Kosten ihrer Aeltern aufgenommen, erhalten und unterrichtet.

Sechs Millionen werden jährlich zu der Begründung und Unterhaltung dieser Anstalten, zum Unterhalt und Unterricht der

Vaterlandszöglinge, zur Besoldung der Lehrer, und zum Gehalt der Directoren und Rechnungsbeamten bestimmt.

Special-Schulen werden den letzten Grad des öffentlichen Unterrichts bilden; es giebt deren, die schon bestehen und die ihre Organisation beibehalten werden; andere sollen an Orten errichtet werden, welche die Umstände dazu bezeichnen, und für Unterrichtsgegenstände, für welche sie nöthig sind.

Das ist in der Kürze das System, welches der Regierung die meisten Vortheile und die größte Wahrscheinlichkeit des Erfolges zu bieten scheint, und welches sie in dieser Sitzung dem gesetzgebenden Körper als Gesetzentwurf vorlegen wird. Ihre Aufsicht kann für 30 Anstalten genügen; eine größere Anzahl würde ihrer Sorge und ihren Blicken entgehen; aber besonders würde eine größere Menge jetzt weder die ausgezeichneten Lehrer finden, welche den Ruf der Schulen begründen, noch Directoren, welche fähig sind, eine strenge Disciplin aufrecht zu erhalten, noch Räthe, aufgeklärt genug, die Verwaltung zu leiten.

30 Lyceen auf dem Gebiete der Republik geschickt vertheilt, werden die ganze Ausdehnung derselben durch ihren Zusammenhang umfassen, auf alle Theile derselben den Glanz ihrer Aufklärung und ihrer Erfolge ergießen, selbst die Blicke des Auslandes fesseln, und für dieses sein, was bisher für uns einige Schulen Deutschlands und Englands, sowie einst einige berühmte Universitäten waren, die aus der Ferne sehen, die Bewunderung und Achtung Europas geboten.

Der Civilcode wurde im vergangenen Jahre den Berathungen des gesetzgebenden Körpers angezeigt; aber die Arbeit wuchs unter der Hand der Redactoren an; die Gerichtshöfe wurden berufen, ihn zu verfolgen, und, bereichert durch Bemerkungen, ist er in dem Staatsrath einer strengen Berathung unterworfen worden.

Alle Theile, welche ihn bilden, sollen nacheinander der Genehmigung der Gesetzgeber vorgelegt werden; so wird dieses wichtige Werk alle Prüfungen erfahren haben, und das Resultat aller Kenntnisse sein.

Die Werkstätten vervielfältigen sich in den Haft- und Detentionshäusern, und die Arbeit verbannt daraus den Müssiggang, welcher die noch mehr verderbte, die schon verderbt waren. In vielen Departements giebt es keine Bettler mehr.

Die Hospitäler erheben sich allmälig aus dem Zustande des Elends, welcher die Schmach der Nation und der Kummer der Nation war; schon bereichert Privatwohlthätigkeit sie mit ihren Gaben, und beweist die Rückkehr jener brüderlichen Gefühle, welche unkluge Gesetze und langes Unglück für immer verbannt zu haben schienen.

Auf allen großen Verbindungsstraßen sind die Wege ausgebessert worden, oder werden es bald. Der wichtigste von allen Canälen ist auf Kosten des öffentlichen Schatzes gegraben, und andere werden bald durch Privatindustrie geschaffen werden.

Wissenschaften und Künste haben so viel Ermuthigung und Unterstützung empfangen, als die Umstände ihnen gestatteten.

Es sind Pläne zur Verschönerung von Paris entworfen worden, und schon werden einige davon ausgeführt. Ein Privatverein, der mehr durch den Eifer, als durch das Interesse, begründet wurde, erbaut Brücken, welche nützliche und nothwendige Verbindungsstraßen eröffnen werden. Ein anderer Verein wird ihm einen Canal und gesundes Wasser geben, welches der Hauptstadt noch fehlt.

Die Departements werden nicht vernachlässigt werden. Auf allen Seiten forscht man, welche Arbeiten nöthig sind, um sie zu schmücken und einträglicher zu machen. Gemäldesammlungen

sind dazu bestimmt, in den vorzüglichsten Städten Museen zu bilden: ihr Anblick wird den jungen Bürgern Geschmack an der Kunst einflößen, und die Neugier der Reisenden fesseln. In dem Augenblicke, wo der allgemeine Friede den Künsten und dem Handel ihre ganze Thätigkeit zurückgeben wird, ist es die theuerste Pflicht der Regierung, ihre Bahn zu ebnen, ihre Arbeiten anzuspornen, Alles zu beseitigen, was ihren Aufschwung hindern könnte. Sie wird zu diesen großen Interessen alle Weisheit berufen; sie wird alle Rathschläge der Erfahrung in Anspruch nehmen; sie wird an sich, um sie um Rath zu fragen, die Männer fesseln, welche durch bestimmte Kenntnisse, durch strenge Rechtschaffenheit, durch uneigennützige Absichten ihres Vertrauens und der öffentlichen Achtung würdig sind.

Glücklich, wenn der Nationalgeist ihren Eifer und ihr Bestreben unterstützt, wenn durch ihre Sorge das Wohl der Republik einst dem Triumphe und dem Ruhme derselben gleichkommt.

Bei unseren äußern Verbindungen wird die Regierung sich nicht scheuen, ihre Principien und Maximen zu enthüllen: Treue gegen unsere Verbündeten, Achtung für ihre Unabhängigkeit, Freimüthigkeit und Redlichkeit gegen unsere Feinde; das ist ihre Politik gewesen.

Die batavische Republik machte ihrer Organisation den Vorwurf, daß dieselbe nicht für sie entworfen sei.

Aber seit mehreren Jahren leitete diese Organisation Batavia. Der Grundsatz der Regierung ist, nichts sei für das Glück der Völker nachtheiliger, als Mangel an Dauer in den Institutionen, und wenn das batavische Directorium wegen Aenderung in sie drang, hat sie stets durch Verweisung auf diesen Grundsatz geantwortet.

Aber das batavische Volk wollte eine Veränderung, und hat eine neue Constitution angenommen. Die Regierung hat

diese Constitution anerkannt, und mußte sie anerkennen, da sie in dem Willen eines unabhängigen Volkes lag.

25,000 Franzosen mußten nach dem Vertrage vom Haag bis zum allgemeinen Frieden in Batavia bleiben. Die Batavier wünschten, daß diese Truppen beschränkt werden möchten, und in Folge eines kürzlichen Vertrages sind sie auf 10,000 Mann herabgesetzt worden.

Helvetien hat während des Jahres IX das Schauspiel eines durch Parteien zerrissenen Volkes gegeben, und jede dieser Parteien rief die Macht und Einige die Waffen Frankreichs an.

Unsere Truppen haben den Befehl erhalten, auf unser Gebiet zurückzukehren; nur 4000 Mann sind noch in Helvetien geblieben, und zwar auf den Wunsch aller Localbehörden, welche deren Gegenwart forderten.

Oft hat Helvetien dem ersten Consul Organisationspläne vorgelegt; oft hat es seine Rathschläge erbeten: immer hat er es auf seine Unabhängigkeit verwiesen.

„Erinnert Euch nur," hat er gesagt, „zuweilen an den Muth und die Tugenden Eurer Väter; habt eine Organisation, einfach wie ihre Sitten. Denkt an die verschiedenen Religionen und Sprachen, welche ihre bezeichneten Grenzen haben, an die Thäler, an die Berge, welche Euch trennen, an die vielen Erinnerungen, die mit diesen natürlichen Grenzen verknüpft sind, und es bleibe von alle dem eine Spur in Eurer Organisation. Zum Beispiel für Europa war besonders die Freiheit und Gleichheit für die Nation, welche dasselbe zuerst gelehrt hat, unabhängig und frei zu sein."

Das waren nichts als Rathschläge, und sie sind kalt aufgenommen worden. Helvetien blieb in der Mitte der Stürme ohne Steuermann. Der Minister der Republik hat den gespaltenen Parteien nur ein Versöhnungsmittel geboten, und der

General unserer Truppen verweigerte den Faktionen den Beistand seiner Streitkräfte.

Die cisalpinische und die ligurische Republik haben endlich ihre Organisation festgestellt. Die eine wie die andere fürchten, durch die ersten Ernennungen Eifersucht und Haß neu zu erwecken. Sie schienen zu wünschen, daß der erste Consul diese Ernennungen übernehmen möchte.

Er wird trachten, diesen Wunsch von zwei Republiken, welche Frankreich theuer sind, mit den noch geheiligteren Funktionen auszusöhnen, welche sein Posten ihm gebietet.

Lucca hat in den Qualen einer provisorischen Regierung die Irrthümer gebüßt, welche ihm den Unwillen des französischen Volkes zuzogen. Es beschäftigt sich jetzt damit, sich eine definitive Organisation zu geben.

Der König von Toscana, ruhig auf seinem Throne, ist durch große Mächte anerkannt worden, und wird es bald durch alle sein.

4000 Franzosen halten Livorno für ihn besetzt und erwarten, um es zu räumen, nur, daß er eine Nationalarmee organisirt habe.

Piemont bildet unsere 27. Militairdivision und vergißt unter einer sanftern Regierung die Leiden einer langen Anarchie.

Der heilige Vater, Herrscher in Rom, besitzt seine Staaten in ihrer Integrität. Die Festungen Pasaro, Fano, Castell san Mano, welche durch die cisalpinischen Truppen besetzt waren, sind ihm zurückgegeben worden.

1500 Franzosen sind noch in der Citadelle von Ancona, um die Verbindungen mit der Armee des Süden zu sichern.

Nach dem Frieden von Lüneville konnte Frankreich mit seiner ganzen Macht über das Königreich Neapel herfallen, dessen Herrscher bisher straflos, daß er zuerst die Verträge brach und

ihn die Beschimpfung bereuen machen, welche die Franzosen in dem Hafen von Neapel selbst empfangen hatten; aber die Regierung hielt sich für gerächt, sobald sie Herrin war, es zu sein; sie fühlte nur noch das Verlangen und die Nothwendigkeit des Friedens. Um diesen zu geben, fordert sie nichts, als die Häfen von Otranto, welche für ihre Absichten auf den Orient nothwendig sind, seitdem Malta von den Engländern besetzt ist.

Paul I. hatte Frankreich geliebt, er wollte den Frieden Europas; er wollte besonders Freiheit des Meeres. Seine große Seele wurde gerührt durch die friedlichen Gesinnungen, welche der erste Consul ausgesprochen hatte; sie wurde es seitdem durch unsere Erfolge und unsere Siege: daher die ersten Bande, welche ihn an die Republik fesselten.

8000 Russen waren gefangen genommen worden, indem sie mit den Alliirten kämpften; aber das Ministerium, welches damals England leitete, hatte sich geweigert, sie gegen französische Gefangene auszuwechseln. Die Regierung wurde durch diese Weigerung empört; sie beschloß, brave Krieger, die von ihren Verbündeten verlassen wurden, ihrem Vaterlande zurückzugeben: sie that dies auf eine Weise, würdig der Republik, würdig ihrer und ihres Herrschers. Daher engere Bande und eine innigere Annäherung.

Plötzlich vereinigen sich Rußland, Dänemark, Schweden, Preußen; eine Coalition wird gebildet, um die Freiheit des Meeres zu garantiren; Hannover wird durch die preußischen Truppen besetzt; große umfassende Operationen bereiten sich vor, aber Paul I. stirbt plötzlich.

Baiern hat sich beeilt, die Bande neu zu knüpfen, die es mit Frankreich vereinigen. Dieser für uns wichtige Verbündete hat auf dem linken Rheinufer große Verluste gemacht. Das

Interesse und der Wunsch Frankreichs sind, daß Baiern auf dem rechten Ufer eine gerechte und völlige Schadloshaltung bekomme.

Große Streitigkeiten haben sich in Regensburg über die Vollziehung des Vertrages von Lüneville, erhoben, aber diese Streitigkeiten betreffen die Republik nicht unmittelbar. Der Frieden von Lüneville, mit Europa geschlossen und durch den Reichstag ratificirt, hat von dieser Seite unwiderruflich alle Interessen Frankreichs festgestellt. Wenn die Republik an den Berathungen von Regensburg noch Theil nimmt, so geschieht es nur als Bürge von den Bestimmungen des Artikels VII. von Lüneville, um in Deutschland ein richtiges Gleichgewicht zu erhalten.

Der Frieden mit Rußland ist unterzeichnet worden, und nichts wird in Zukunft die Verbindungen zwei großer Völker stören, welche bei so vielen Gründen, sich zu lieben, keinen haben, sich zu fürchten, und welche die Natur an die beiden äußersten Enden Europas stellte, um im Norden und Süden das Gegengewicht desselben zu bilden.

Die Pforte, ihren wahren Interessen und ihrer Neigung für Frankreich zurückgegeben, hat ihren ältesten und treuesten Verbündeten wiedergefunden.

Mit den vereinigten Staaten Amerikas sind alle Schwierigkeiten ausgeglichen worden.

Endlich sind Friedenspräliminarien mit England ratificirt worden.

Der Frieden mit England muß die Wirkung langer Verhandlungen sein, unterstützt durch ein System des Krieges, der langsam in seinen Vorbereitungen, unfehlbar in seinen Resultaten war.

Schon hatten die meisten seiner Verbündeten es verlassen. Hannover, die einzige Besitzung seines Herrschers auf dem Con-

tinente, war noch immer in der Gewalt Preußens. Die Pforte, bedroht durch unsere wichtigen Besitzungen am adriatischen Meere, hatte eine besondere Unterhandlung angeknüpft.

Portugal blieb ihm: seit so langer Zeit dem ausschließlichen Einfluß und Handel der Engländer unterworfen, war Portugal in der That nichts mehr, als eine Provinz Großbritanniens. Hier mußte Spanien einen Ersatz für die Rückgabe der Insel Trinidad finden. Seine Armee rückte vor; eine Division von den Truppen der Republik lagerte an den Grenzen Portugals, um die Operationen Spaniens zu unterstützen; aber nach den ersten Feindseligkeiten und einigen Scharmützeln ratificirte das spanische Ministerium, abgesondert für sich, den Vertrag von Badajoz. Damals gleich mußte man für Spanien den Verlust von Trinidad ahnen; damals in der That, betrachtete England es als eine Besitzung, die es erworben hatte, und entfernte aus den Unterhandlungen Alles, was eine Rückgabe nur als möglich annehmen ließ.

Ehe die Regierung den Vertrag Frankreichs mit Portugal ratificirte, machte sie das Cabinet von Madrid mit diesem Beschlusse Englands bekannt.

England hat mit derselben Unbiegsamkeit die Rückgabe der Insel Ceylon verweigert; aber die batavische Republik wird in den zahlreichen Besitzungen, die ihr zurückgegeben sind, die Wiederherstellung ihres Handels und ihrer Macht finden.

Frankreich hat die Interessen seiner Verbündeten mit eben so viel Kraft aufrecht erhalten, als seine eigenen; es ist so weit gegangen, noch größere Vortheile zu opfern, die es für sich selbst hätte erhalten können, aber es war gezwungen, da stehen zu bleiben, wo jede Unterhandlung unmöglich wurde. Seine erschöpften Verbündeten boten ihm keine Hülfsquellen mehr für die Fortsetzung des Krieges, und die Gegenstände, deren Rück-

gabe ihnen England verweigerte, wogen für sie die Möglichkeiten eines neuen Feldzuges und alle Leiden, die ihnen daraus erwachsen konnten, nicht auf.

So hat also die Republik in allen Theilen der Welt nur noch Freunde oder Verbündete, und überall kehren ihr Handel und ihre Industrie in die gewohnten Canäle zurück.

Bei dem ganzen Verlaufe der Verhandlung hat das gegenwärtige Ministerium Englands einen aufrichtigen Willen gezeigt, den Leiden des Krieges ein Ende zu machen. Das englische Volk hat den Frieden mit Enthusiasmus erfaßt; Haß und Eifersucht sind erloschen; es wird nur noch die Nachahmung grosser Handlungen und nützlicher Unternehmungen bleiben.

Die Regierung hatte ihren Ehrgeiz darein gesetzt, Frankreich wieder in seine natürlichen Verbindungen mit allen Nationen zu bringen; es wird seinen Ruhm darin setzen, sein Werk aufrecht zu erhalten, und einen Frieden dauernd zu machen, der ihr Glück, wie das der Menschheit begründen wird.

Der erste Consul Bonaparte.

(1801)

Den 2. Ventôse Jahr XI. (21. Febr. 1803).

Die Ereignisse haben die Wünsche und Erwartungen der Regierung nicht getäuscht. In dem Augenblick, wo der gesetzgebende Körper seine Arbeiten wieder aufnimmt, findet er die Republik stärker durch die Einigkeit seiner Bürger, thätiger in ihrer Industrie, vertrauensvoller auf ihr Glück.

Die Vollziehung des Concordates, auf welche die Feinde der öffentlichen Ordnung noch ihre strafbaren Hoffnungen gesetzt hatten, gab fast überall die glücklichsten Resultate. Die Grundsätze einer aufgeklärten Religion, die Stimme des Papstes, die

Ausdauer der Regierung haben über alle Hindernisse triumphirt. Gegenseitige Opfer haben die Geistlichen des Cultus vereinigt. Die gallicanische Kirche ersteht neu durch die Aufklärung und Einigkeit und schon wird eine glückliche Veränderung in den öffentlichen Sitten fühlbar. Die Meinungen und die Herzen nähern sich; das Kind wird lenksamer durch die Stimme seiner Aeltern, die Jugend der Stimme der Behörden unterwürfiger; die Conscription wird selbst da vollzogen, wo das bloße Wort Conscription die Gemüther aufregte, und dem Vaterlande dienen, ist ein Theil der Religion.

In den Departements, welche der erste Consul besucht hat, fand er überall das Zeugniß dieser Rückkehr zu den Grundsätzen, welche die Kraft und das Glück der Gesellschaft bilden.

In den Departements der Eure, der untern Seine, der Oise, ist man stolz auf den Nationalruhm; man fühlt in ihrer ganzen Ausdehnung die Vortheile der Gleichheit; man segnet die Rückkehr des Friedens und die Wiedereinsetzung des öffentlichen Gottesdienstes; durch alle diese Bande sind die Herzen wieder an den Staat und die Constitution gefesselt worden.

Die Pflicht der Regierung ist es, diese glücklichen Neigungen zu nähren und sie aufzuklären.

Die andern Culten organisiren sich und Consistorien werden aus aufgeklärten Bürgern zusammengesetzt, welche bekannte Vertheidiger der öffentlichen Ordnung, so wie der bürgerlichen und religiösen Freiheit sind.

Der öffentliche Unterricht, diese nothwendige Stütze der Gesellschaft, wird überall mit Eifer verlangt. Schon eröffnen sich mehrere Lyceen; schon erheben sich, wie die Regierung es vorausgesehen hatte, eine Menge von Privatschulen zu dem Range von Secondair-Schulen. Alle Bürger fühlen, daß es kein Glück

ohne Aufklärung giebt; daß ohne Talente und Kenntnisse keine andere Gleichheit besteht, als die des Elends und der Knechtschaft.

Eine Militairschule wird die jungen Vertheidiger des Vaterlandes aufnehmen; als Soldaten werden sie lernen, das Leben der Lager und Mühseligkeiten des Krieges zu ertragen. Durch einen langen Gehorsam werden sie sich dazu bilden, zu kommandiren und der Armee die Gewalt der Disciplin zubringen, vereint mit den Kenntnissen und den Talenten.

In den Lyceen, wie in den Militairschulen wird die Jugend der neu mit der Republik vereinigten Departements, vermischt mit der Jugend des alten Frankreichs, leben. Aus der Vermischung der Geister und der Sitten, aus der Mittheilung der Gewohnheiten und der Charaktere, aus dem Gemisch der Interessen, des Ehrgeizes und der Hoffnungen, wird jene Brüderschaft erwachsen, die aus mehreren Völkern nur eines macht, dazu bestimmt, durch seine Lage, seinen Muth und seine Tugenden ein Band und ein Beispiel für Europa zu sein.

Das National-Institut hat zu seinem Einflusse auf den öffentlichen Unterricht eine nützliche Richtung erhalten, und von jetzt an wird es auf den Charakter der Nation, auf die Sprache, auf die Wissenschaften, auf die Künste, auf die Litteratur eine thätigere Wirksamkeit äußern.

Um die Dauer unserer entstehenden Einrichtungen zu sichern, um vor dem Blicke der Bürger das Gespenst der Zwietracht zu entfernen, welches ihnen noch durch die periodische Rückkehr der Wahlen zu den höchsten Beamtenstellen erschien, haben die Freunde des Vaterlandes das lebenslängliche Consulat für den ersten Beamten ausgesprochen, das Volk hat, zu Rathe gezogen, auf ihren Ruf geantwortet, und der Senat hat den Willen des Volkes verkündet.

Das System der Wählbarkeit konnte der Erfahrung und der Gewalt der öffentlichen Meinung nicht widerstehen.

Die Organisation des Senates war unvollständig.

Die Nationalgerechtigkeit war unter Gerichtsstellen ohne Harmonie, ohne gegenseitige Abhängigkeit vertheilt; es gab keine Autorität, welche sie schützte und sie verbessern konnte; keine Bande, welche sie einer gemeinsamen Disciplin unterwarfen.

Es mangelte Frankreich eine Macht, welche die Gerechtigkeit selbst fordert, die, zu begnadigen. Wie oft war sie seit zwölf Jahren angerufen worden. Wie viele Unglückliche erlagen als Opfer einer Unbeugsamkeit, welche die Weisen unsern Gesetzen zum Vorwurf machten! Wie viele Strafbare wurden durch eine verderbliche Nachsicht freigesprochen, weil die Strafen zu strenge waren.

Ein Senatusconsult hat dem Volke die Ausübung der Rechte zurückgegeben, welche die gesetzgebende Versammlung anerkannt hatte, aber er hat sie ihm zurückgegeben, umgeben mit Vorsichtsmaßregeln, welche es vor dem Irrthum oder der Uebereilung seiner Wahl bewahrten und die Achtung des Eigenthums, wie das Uebergewicht der Aufklärung, sichern.

Mögen die ersten Behörden wanken, so sind doch die Pflichten und der Gang des Senates vorgeschrieben; bestimmte Formen verbürgen die Weisheit und die Freiheit seiner Wahl, und die Souverainetät dieser Wahl läßt weder dem Ehrgeize das Mittel, sich zu verschwören, noch der Anarchie das Mittel, zu zerstören.

Der Mörtel der Zeit wird täglich diese heilsame Institution befestigen. Sie wird der Endpunkt aller Besorgnisse und das Ziel aller Hoffnungen sein, wie sie die schönste Belohnung ist, den öffentlichen Diensten und Tugenden verheißen.

Die Gerechtigkeit umfaßt mit gemeinsamer Kette alle Gerichtsstätten; sie haben ihre Subordination und ihre Aufsicht;

stets frei in der Ausübung ihrer Functionen, stets unabhängig von der Gewalt, und nie unabhängig von den Gesetzen.

Das Recht, zu begnadigen, wenn der Vortheil der Republik es heischt, und wenn die Umstände Nachsicht gebieten, ist in die Hände des ersten Beamten zurückgegeben; aber es ist ihm nur unter der Aufsicht der Gerechtigkeit selbst zurückgegeben; er übt es nur unter den Augen eines Rathskörpers, und nachdem er die strengsten Organe des Rechtes befragt hat.

Wenn die Einrichtungen nach ihren Wirkungen beurtheilt werden müßten, so hat nie eine ein wichtigeres Resultat geliefert, als dieser organische Senatusconsult. Von diesem Augenblicke an gerechnet hat das französische Volk seinem Geschicke vertraut, hat das Eigenthum seinen frühern Werth wieder gewonnen, haben sich weit aussehende Speculationen vervielfältigt. Bis dahin schien noch alles zu schwimmen: man liebte die Gegenwart, man zweifelte an dem nächsten Tage, und die Feinde des Vaterlandes nährten stets Hoffnungen. Seit jener Zeit bleibt ihnen nichts, als Ohnmacht und Haß.

Die Insel Elba war an Frankreich abgetreten worden; sie gab ihm ein sanftes, industriöses Volk, zwei prächtige Häfen, eine frucht- und kostbare Mine; aber getrennt von Frankreich durch seine Lage, konnte es mit keinem seiner Departements innig verbunden, noch den Regeln einer gemeinsamen Verwaltung unterworfen werden. Man hat die Grundsätze unter die Nothwendigkeit der Umstände gebeugt, man hat für die Insel Elba Ausnahmen gestattet, welche ihre Lage und das öffentliche Wohl forderten.

Die Abdankung des Herrschers, der Wunsch des Volkes, die Nothwendigkeit der Dinge, hatten Piemont in die Gewalt Frankreichs gegeben. In der Mitte der Nationen, welche es umgeben, bei den Elementen, welche seine Bevölkerung zusam-

mensetzten, konnte Piemont weder das Gewicht seiner eigenen Unabhängigkeit, noch die Auszahlen einer Monarchie ertragen. Vereint mit Frankreich wird es seiner Sicherheit und seiner Größe genießen. Die arbeitsamen und aufgeklärten Bürger werden ihre Industrie und ihre Talente in dem Schoße der Künste und des Friedens entwickeln.

In dem Innern Frankreichs herrschen Ruhe und Sicherheit. Die Wachsamkeit der Beamten, eine strenge Gerechtigkeit, eine Gensdarmerie, kräftig organisirt, und geleitet durch einen Chef, der auf der Bahn der Ehre ergraute, haben den Räubern überall Schrecken eingeflößt.

Das Privat-Interesse hat sich bis zu dem Gefühl des öffentlichen Wohles erhoben. Die Bürger haben es gewagt, die anzugreifen, welche sie ehedem fürchteten, selbst wenn sie gefesselt vor den Gerichtsstellen standen. Ganze Gemeinden haben sich bewaffnet und sie vernichtet. Das Ausland beneidet die Sicherheit unserer Landstraßen, und jene öffentliche Gewalt, welche zuweilen unsichtbar, aber stets gegenwärtig ist, wacht über das Land, beschützt es, ohne daß dieses es fordert.

Im Laufe eines schwierigen Jahres, mitten unter allgemeiner Hungersnoth, hat der Arme der Sorgfalt der Regierung nicht mißtraut. Er hat mit Muth die nothwendigen Entbehrungen ertragen, und die Unterstützung, die er zu erwarten berechtigt war, hat er mit Dankbarkeit empfangen.

Das Verbrechen der Verfälschung wird nicht mehr durch die Hoffnung der Straflosigkeit ermuthigt. Der Eifer der Gerichtsstellen, die beauftragt sind, es zu strafen, und die gerechte Strenge der Gesetze, haben endlich die Fortschritte dieser Geißel gehemmt, welche das öffentliche, wie das Privatvermögen bedrohte. Unsere Kultur vervollkommnet sich, und fordert die ge-

rühmtesten von Europa heraus. In den Departements giebt es aufgeklärte Landleute, welche Lehren und Beispiele geben.

Die Pferdezucht ist durch Preise ermuthigt worden; die Verbesserung der Wolle durch die Einführung von Heerden fremder Racen. Ueberall suchen die französischen Beamten die Hülfsquellen unseres Bodens auf, enthüllen sie und verkünden die nützlichen Methoden, so wie die glücklichen Resultate der Erfahrung.

Unsere Fabriken vervielfältigen sich, beleben sich, klären sich auf; wetteifernd unter einander, werden sie bald die Nebenbuhler der berühmtesten Fabriken des Auslandes sein. Es mangelt jetzt zu ihrem Gedeihen nichts mehr, als minder theuer erkaufte Kapitale. Aber schon verlassen die Kapitale die gefährlichen Speculationen der Agiotage, und kehren zu dem Ackerbau und den nützlichen Unternehmungen zurück. Mehr als 20,000 französische Handwerker, welche in ganz Europa zerstreut waren, sind durch die Fabrikanten zurückberufen worden, und werden unsern Fabriken wieder gegeben.

Unter unseren Fabriken ist eine, die Frankreich besonders angehört, und die Colbert durch sein Genie hervorrief; sie war unter den Trümmern von Lyon begraben; die Regierung hat alle Sorgfalt angewendet, sie darunter hervorzuziehen. Lyon kehrt zu Glanz und Reichthum zurück; schon legen seine Fabrikanten aus dem Schooße ihrer Ateliers hervor, den vorzüglichsten Staaten Europas Tribut auf. Aber der Grundsatz ihrer Aller, das Prinzip ihres Erfolges liegt in dem Luxus Frankreichs; selbst in dem Wechsel unseres Geschmackes, in der Unbeständigkeit unserer Moden muß der ausländische Luxus seine Nahrung finden. Das ist es, was einer ungeheuren Bevölkerung Bewegung und Leben geben muß, die außerdem in Verderbtheit und Elend unterginge.

In Compiegne und auf den Grenzen der Vendée werden sich bald Pritanéen erheben, in denen die Jugend sich für die Industrie und die mechanischen Künste bilden kann. Von dort werden unsere Werke und Manufacturen einst die Vorsteher ihrer Werkstätten, ihre Arbeit nehmen.

Vierzehn Millionen, der Ertrag von den Abgaben der Barrièren, und zehn Millionen außerordentlicher Einnahmen, sind während des Jahres zu den öffentlichen Straßen verwendet worden. Die alten Verbindungsstraßen sind ausgebessert und unterhalten worden. Neue Verbindungsstraßen sind eröffnet. Der Simplon, der Senis, der Mont-Genévre werden uns bald einen dreifachen und leichten Eingang in Italien bieten. Eine große Landstraße wird von Genua nach Marseille führen. Eine Straße ist von Saint-Esprit nach Gap entworfen; eine andere von Rennes über Pontivy nach Brest. In Pontivy erheben sich große Etablissements, welche einen wesentlichen Einfluß auf den öffentlichen Geist der Departements haben werden, aus denen die ehemalige Bretagne besteht, ein Kanal wird dahin den Handel und einen neuen Wohlstand leiten.

An den Ufern des Rheines, von Bingen nach Coblenz, ist eine nothwendige Straße durch unzugängliche Felsen gehauen. Die benachbarten Gemeinden vereinigten ihre Arbeiten mit den Anstrengungen des öffentlichen Schatzes, und die Völker des andern Ufers, welche über die Thorheit der Unternehmung lachten, sind starr vor Staunen über die Schnelligkeit der Ausführung.

Zahlreiche Ateliers sind an dem Canal von St. Quentin vertheilt.

Der Canal der Ourcq ist eröffnet worden, und bald wird Paris sich der Gewässer desselben erfreuen, der Reinlichkeit und Verschönerung, welche sie versprechen.

Der Kanal, welcher dazu bestimmt ist, die Schifffahrt der Saône, des Doubs und des Rheines zu verbinden, ist bis Dôle

beinahe gänzlich vollendet, und der öffentliche Schatz empfängt schon durch die Preiserhöhung des Holzes, für welche dieser Canal als Mündung dient, eine Summe, welche der gleichkommt, die er geliefert hat, um die Arbeiten fortzusetzen.

Die Kanäle von Aigues-Mortes und der Garonne, die Austrocknung der Sümpfe der Charante, sind begonnen, und werden dem Handel neue Absatzwege, dem Ackerbau neue Ländereien eröffnen. Man arbeitet daran, die Dämme der Insel Cadsan, die von Ostende, die der Nordküsten, so wie die Schifffahrt unserer Flüsse wiederherzustellen. Diese Schifffahrt wird schon nicht mehr der bloßen Sorge der Regierung überlassen. Die Eigenthümer der Fahrzeuge, welche dieselben führen, haben endlich gefühlt, daß das ihr Gebiet sei, und übernehmen selbst die Abgaben, welche die Unterhaltung sichern müssen.

Am Ocean erheben sich Forts, um die Rhede der Insel Aix zu decken und die Schiffe der Republik zu vertheidigen. Ueberall sind die Fonds für die Ausbesserung und Reinigung unserer Häfen angewiesen; ein neues Bassin und Yacht-Schleusen werden den Hafen von Hâvre schließen, und ihn zu einem der schönsten Handelshäfen des Canals machen. Es bildet sich eine Gesellschaft von Piloten, um die Schifffahrt der Schelde zu sichern, und sie von der Wissenschaft und Gefahr der fremden Piloten zu befreien.

In Antwerpen sollen die Arbeiten begonnen werden, die dessen Handel seine ehemalige Berühmtheit wiedergeben werden, und in der Absicht der Regierung liegen die Canäle, welche die Schifffahrt der Schelde, der Maas und des Rheines verbinden, unsern Werften und unserm Bedürfnissen das Holz geben sollen, das auf unserm Boden wächst, und unsern Fabriken neue Consumtion, welche fremde Manufacturen ihnen auf ihrem eigenen Gebiete streitig machen.

Die Inseln Martinique, Tabago, Saint-Lucia sind uns mit allen Elementen ihres Gedeihens zurückgegeben worden. Guadeloupe, wieder erobert und zurückgebracht, kehrt zur Cultur zurück. Guinea erwacht aus seiner langen Kindheit und gewinnt sichtlich an Wachsthum.

Sanct-Domingo ist unterworfen, und der Urheber seiner Unruhen war in der Gewalt Frankreichs. Alles verrieth die Rückkehr zum Gedeihen, aber eine Krankheit hat die Insel neuen Unglücksfällen unterworfen. Endlich hat die Geißel, welche unsere Armee vernichtete, ihre Verheerungen beendet, und die Streitkräfte, die uns in der Colonie bleiben, so wie die, welche aus allen unsern Häfen dort anlangen, bürgen uns dafür, daß sie bald dem Frieden und dem Handel zurückgegeben werden wird.

Schiffe gehen nach Isle de France, nach Réunion, nach Indien. Unser Seehandel sucht die Spuren unserer alten Seehäfen wieder auf, bildet neue und wird durch seine Versuche kühner. Schon hat eine glückliche Erfahrung und Ermunterung die Ausführung für den Fischfang wieder belebt, welcher lange Zeit das Erbtheil der Franzosen war. Wichtigere Handelsunternehmungen sind nach den westlichen Colonien, nach Isle de France, nach Indien, unternommen oder beschlossen.

Marseille gewinnt mit dem mittelländischen Meere sein altes Gericht wieder.

Den Städten, welche ehedem Handelskammern besaßen, sind dergleichen zurückgegeben worden; eben so wurden sie in denen eingeführt, welche dies durch die Ausdehnung ihrer Unternehmungen und die Wichtigkeit ihrer Manufacturen zu verdienen schienen.

In diesen Vereinen, die durch ehrenwerthe Wahl gebildet worden sind, werden der Geist und die Wissenschaft des Handels wieder erstehen. Hier werden sich die Interessen entwickeln, die von denen des Staates stets unzertrennlich sind. Der Kauf-

mann wird es hier lernen, den Genüssen die Rücksicht voran zuſetzen, die ſie ehrt und den Reichthümern eines eitlen Luxus jene weiſe Sparſamkeit, welche die Achtung der Bürger, das Vertrauen des Auslandes ſichert.

Deputirte, aus dieſen verſchiedenen Kammern erwählt, werden unter den Augen der Regierung die Intereſſen des Handels und der Manufacturen und die Geſetze und Verordnungen, welche die Umſtände heiſchen, berathen.

In unſern Land- und Seearmeen verbreiten ſich Kenntniſſe und Liebe zur Disciplin. Die Verwaltung läutert ſich in den Militaircorps; eine häusliche Verwaltung folgt auf das verſchwenderiſche Syſtem der Unternehmungen und Lieferungen. Der beſſer genährte und gekleidete Soldat kennt die Sparſamkeit, und die Erſparniſſe, die er in die Kleider-Kaſſe einzahlt, feſſeln ihn an ſeine Fahne wie an ſeine Familie.

Alle Quellen unſerer Finanzen werden ergiebiger. Die Einziehung der indirecten Steuern iſt minder ſtreng für den Steuernden. Im Jahre VI zählte man 500 Millionen Rückſtände und die Steuern waren 3—4 Jahre rückſtändig. Jetzt zählt man nur 3 Millionen, und die Steuern gehen regelmäßig ein.

Alle Anſtalten, alle Verwaltungen geben ſtets wachſenden Ertrag. Die Eintrogeſteuer iſt von einer Fruchtbarkeit, welche die ſchnelle Bewegung der Kapitale und die Mannigfaltigkeit der Uebertragungen beweiſt.

Unter ſo vielen Zeichen des Wohlergehens klagt man noch über zu hohen Betrag der directen Steuern.

Die Regierung hat mit allen im Verwaltungsweſen aufgeklärten Männern erkannt, daß die Ueberlaſt beſonders in der Ungleichheit der Vertheilung lag. Es ſind Maßregeln getroffen worden, und werden ſchon vollzogen, um die wirklichen Ungleichheiten zu erforſchen, welche zwiſchen den verſchiedenen Departe-

ments bestehen. Spätestens im Laufe des Jahres XII werden regelmäßige und gleichzeitige Operationen uns gelehrt haben, welcher Zusammenhang zwischen den Abgaben eines Departements und denen eines andern besteht, und welches in jedem Departement die mittlere Abgabe für die Grundsteuer ist. Hat die Regierung sich eines bestimmten Resultates versichert, so wird sie dann die Berichtigungen vorschlagen, welche die Gerechtigkeit fordert. Aber schon in dieser Sitzung, und ohne die Resultate abzuwarten, wird sie eine beträchtliche Verminderung der Grundsteuer in Antrag stellen.

Es sind auch noch andere Neuerungen in unserm Finanzsysteme vorgeschlagen; aber jede Veränderung ist ein Uebel, wenn es nicht bis zur Evidenz erwiesen ist, daß gewisse Vortheile daraus hervorgehen. Die Regierung wird von der Zeit und den gründlichsten Berathungen die Reife der Pläne erwarten, welche man auf das Beispiel einer Vergangenheit stützt, deren Spuren meistens schon verwischt sind, auf die Stimmung und die Finanzlehre einer Nation, welche durch übertriebene Anstengungen jedes Maaß öffentlicher Abgaben und Ausgaben überschritten hat.

Mit einer unbesonnenen Steigerung der Einkünfte haben außerordentliche Umstände Bedürfnisse herbeigeführt, die man unmöglich vorhersehen konnte. Zwei unserer Colonien mußten wieder erobert und in beiden die Macht und die Regierung des Mutterlandes wieder hergestellt werden, und dieß mußte durch plötzliche und zu ausgedehnte Mittel geschehen, als daß sie mit der ganzen Voraussicht einer strengen Sparsamkeit geleitet werden konnten; der Hauptstadt und einer großen Menge Departements mußten Subsistenzmittel gesichert werden, aber wenigstens hat der Erfolg den Anstrengungen der Regierung entsprochen, und aus diesen umfassenden Operationen bleiben ihr Hülfsmittel

um künftig die Hauptstadt vor der Rückkehr derselben Hungersnoth zu sichern und um den Berechnungen des Monopols zu spotten.

In der Berichterstattung des Finanzministers findet man das Ganze der jährlichen Abgaben und der verschiedenen Zweige des öffentlichen Einkommens, und das, was jeder derselben im verflossenen Jahre eingetragen hat; welche Verbesserungen man erwarten darf, sei es von den Maßregeln der Verwaltung, sei es von den Fortschritten des öffentlichen Wohlstandes; welches in den verschiedenen Departements des Ministerium die Ausgaben des Jahres X. waren; welche Summen von diesem Jahre und den übrigen noch zu bezahlen sind; welche Mittel zu ihrer Deckung bleiben, entweder in den außerordentlichen Fonds, oder in den für dieses Jahr zur Ausgabe angewiesenen, die noch nicht verbraucht sind, welches der gegenwärtige Stand der Nationalschuld ist; welche Vergrößerungen dieselbe gefunden; welches davon die natürlichen Tilgungen sind; welche endlich die Amortisationskasse vorgenommen hat.

In dem Berichte des Schatzmeisters wird man in ihrer Wirklichkeit die Einnahmen und Zahlungen des Jahres X. sehen, was den verschiedenen Zweigen des Einkommens angehört; was jedem Jahr und jedem Theile der Verwaltung zugeschrieben werden muß.

Aus den Berichten dieser beiden Minister wird das vollständigste Bild unserer Finanzlage hervorgehen. Die Regierung legt sie mit gleichem Vertrauen ihren Freunden, ihren Verkleinerern, den Bürgern und dem Auslande vor.

Nachdem der gesetzgebende Körper die voraussichtlichen Ausgaben des Jahres XII. gebilligt, und zu diesen Ausgaben die nöthigen Einkünfte angewiesen haben wird, werden ihn in dieser Sitzung Gegenstände von der höchsten Wichtigkeit beschäftigen. Es muß in unser Münzsystem wieder Ordnung gebracht

werden, dem Systeme unserer Duanen muß eine neue Kraft und Entschlossenheit verliehen werden, um die Contrebande zu unterdrücken.

Endlich noch muß Frankreich der neue Civilcodex verliehen werden, der seit so langer Zeit versprochen ist und seit zu lange erwartet wird.

Ueber alle diese Gegenstände sind unter den Augen der Regierung Gesetzentwürfe ausgearbeitet und gereift in Conferenzen, zu denen einzelne Commissionen des Staatsrathes und des Tribunates nichts, als die Liebe der Wahrheit und das Gefühl des öffentlichen Wohles mitbrachten. Dasselbe Gefühl, dieselben Grundsätze, werden die Berathungen der Gesetzgeber leiten und verbürgen der Republik die Weisheit und Unparteilichkeit der Gesetze, welche dieselben annehmen.

Auf dem Continente bietet uns Alles sichere Pfänder der Ruhe und des Friedens.

Seit den Comitien zu Lyon befestigt sich die italienische Republik durch die täglich innigere Vereinigung der beiden Völker, welche dieselbe bilden. Die glückliche Einigkeit derer, welche sie regieren, ihre innere Verwaltung, ihre Militärmacht, geben ihr schon den Charakter und die Haltung eines seit langer Zeit gebildeten Staates, und wenn die Weisheit sie erhält, so sichern sie ihr ein stets wachsendes Gedeihen.

Die ligurische Republik, die unter einer gemischten Constitution steht, sieht an ihrer Spitze und im Schooße ihrer Behörden diejenigen ihrer Bürger, welche durch ihre Wünsche, ihre Aufklärung und ihr Vermögen am empfehlenswerthesten sind.

Neue Stöße haben die helvetische Republik erschüttert. Die Regierung war ihre Unterstützung Nachbarn schuldig, bei deren Ruhe die ihrige betheiligt ist, und sie wird Alles thun, um den Erfolg der Vermittlung und das Glück eines Volkes zu si-

chern, deſſen Lage, Gewohnheiten und Intereſſen es zu einem nothwendigen Verbündeten Frankreichs machen.

Batavien kehrt allmälig in die Colonien zurück, die der Friede ihm erhalten hat.

Es wird ſich ſtets erinnern, daß Frankreich ihm nur der nützlichſte Freund oder der gefährlichſte Feind ſein kann.

In Deutſchland werden die letzten Verträge des Friedens von Lüneville vollzogen.

Preußen, Baiern, alle weltlichen Fürſten, welche Beſitzungen auf dem linken Rheinufer hatten, erhalten auf dem rechten billige Entſchädigungen.

Das Haus Oeſterreich findet in den Bisthümern Salzburg, Eichſtädt, Trente und Brixen und in dem größten Theile des Bisthums Paſſau mehr, als es in Toscana verloren hat.

Durch die glückliche Mitwirkung Frankreichs und Rußlands ſind ſo permanente Intereſſen ausgeſöhnt, und aus dem Sturme, welcher es zu vernichten drohte, geht das deutſche Reich, welches für das Gleichgewicht und die Ruhe Europas ſo nothwendig iſt kräftiger hervor, zuſammengeſetzt aus übereinſtimmenderen Elementen, beſſer verbunden, den gegenwärtigen Umſtänden und den Begriffen unſeres Jahrhunderts beſſer angepaßt.

Ein franzöſiſcher Geſandter iſt in Conſtantinopel, beauftragt die Bande feſter zu ziehen, welche uns an eine Macht feſſeln die zu wanken ſcheint, die wir aber unſerem Intereſſe zu Folge ſtützen und auf ihrer Grundlage neu befeſtigen müſſen.

In Alexandrien und Malta ſtehen noch immer engliſche Truppen. Die Regierung hatte das Recht, ſich darüber zu beklagen, aber ſie erfährt, daß die Schiffe, welche ſie nach Europa zurückfahren müſſen, ſchon in dem mittelländiſchen Meere ſind.

Die Regierung verbürgt der Nation den Continentalfrieden und es iſt ihr erlaubt, auch die Fortſetzung des Seefriedens zu

hoffen. Dieser Friede ist das Bedürfniß und der Wille aller Völker; um ihn zu erhalten, wird die Regierung Alles thun, was mit der Nationalehre verträglich ist, die wesentlich mit der strengen Erfüllung der Verträge zusammenhängt.

Aber in England machen zwei Parteien sich die Macht streitig. Die eine hat den Frieden geschlossen und scheint ihn aufrecht halten zu wollen; die andere hat Frankreich einen unversöhnlichen Haß geschworen. Daher entsteht das Schwanken der Meinungen in seinen Berathungen und die zugleich friedliche und drohende Haltung.

So lange dieser Parteienkampf währen wird, giebt es Maßregeln, welche die Klugheit der Regierung der Republik gebietet. 500,000 Mann müssen bereit sein und werden es sein, sie zu vertheidigen und zu rächen. Sonderbare Nothwendigkeit, welche elende Leidenschaften zwei Nationen auferlegt, die ein gemeinsames Interesse und ein gleicher Wille an den Frieden fesseln.

Welches aber auch in London der Gegenstand der Intrigue sein möge, wird sie doch keine andern Völker zum Bündnisse verlocken und die Regierung sagt es mit einem gerechten Stolze: Allein kann England jetzt nicht gegen Frankreich kämpfen.

Doch hegen wir bessere Hoffnungen und glauben wir vielmehr, daß man in dem Brittischen Cabinette nur auf die Rathschläge der Weisheit und d· Stimme der Menschlichkeit hören wird.

Ja ohne Zweif der Friede wird sich täglich mehr befestigen. Die Verbindungen der beiden Regierungen werden jenen Charakter des Wohlwollens annehmen, der ihrem gegenseitigen Interesse ziemt. Eine glückliche Ruhe wird die langen Leiden eines verheerenden Krieges vergessen machen. Indem Frankreich und England gegenseitig ihr Glück begründen, werden sie die Dankbarkeit der ganzen Welt verdienen.

Der erste Consul Bonaparte.

Giulio.

Improvisirte Novelle von Napoleon.

Man sah in Rom einen geheimnißvollen Menschen erscheinen, der behauptete, die Geheimnisse der Zukunft erforschen zu können, und der sich in so dichte Heimlichkeit hüllte, daß selbst sein Geschlecht ein Gegenstand des Zweifels und des Streites war. Indem die Einen die wunderbaren Prophezeihungen anführten, die sie aus seinem Munde gehört hatten, beschrieben sie Formen und Züge eines Weibes, während die Andern ihren Schrecken dadurch rechtfertigten, daß sie ihm das Aussehen eines abscheulichen Ungeheuers beilegten.

Dieses Orakel hatte sich in einer der Vorstädte Roms niedergelassen, in einem verödeten Palaste, den der Aberglaube und seine Wunder hinlänglich gegen die Neugier des Pöbels sicherten. Niemand konnte die Zeit der Ankunft dieses sonderbaren Wesens angeben; mit einem Worte, Alles, was sich auf seine Existenz bezog, war mit einem undurchdringlichen Geheimnisse umgeben. Man sprach in Rom nur von der Sibylle, das war der Name, den man ihr nach allgemeinem Uebereinkommen gab. Jedermann brannte vor Verlangen, sie zu Rathe zu ziehen, aber nur Wenige fanden den Muth, die Schwelle ihrer Wohnung zu überschreiten. Die Meisten der Neugierigen wurden, sobald sie sich dieser furchtbaren Höhle näherten, von

einem Schrecken ergriffen, welches sie nur einer verhängnißvollen Ahnung zuzuschreiben vermochten, und ergriffen die Flucht, als ob eine unsichtbare Hand sie mit Gewalt davon triebe.

Camillo, ein junger Römer, aus einer edlen Familie, beschloß die Höhle der Sibylle zu besuchen, und forderte Giulio, seinen vertrauten Freund, auf, ihn bei diesem Abenteuer zu begleiten. Dieser, von schüchternem und ängstlichem Charakter, lehnte anfangs die Parthie ab; es war nicht die Furcht vor einer unbekannten Gefahr, die ihn zögern ließ, aber Giulio bebte bei dem Gedanken, den heilsamen Schleier sich lüften zu sehen, welcher ihm seine Zukunft verbarg. Endlich gab er indeß den Bitten Camillo's nach. An dem verabredeten Tage gingen sie mit einander nach dem verhängnißvollen Palaste; die Thür öffnete sich wie von selbst, die beiden Freunde traten ein, ohne zu zögern; sie irrten lange in längst verödeten Gemächern umher, ohne auf irgend einen Menschen zu treffen, und befanden sich endlich in einem Gange, der durch einen schwarzen Vorhang geschlossen wurde, auf dem die Inschrift stand: „Wollt Ihr Euer Geschick kennen lernen, so tretet durch diesen Vorhang, aber bereitet Euch erst durch das Gebet dazu vor."

Giulio empfand eine heftige Erschütterung; er sank wie willenlos auf die Kniee. Stand er schon unter dem Einfluß der geheimnißvollen Macht? Nach einigen Augenblicken schwangen die beiden jungen Männer den Vorhang zurück und drangen mit gezogenem Schwert in das Heiligthum ein. Ein Weib trat ihnen entgegen; es war jung, vielleicht sogar schön, aber sein Anblick spottete jeder Prüfung: die kalte Regungslosigkeit des Todes, in fremdartigem Verein mit der Bewegung des Lebens bildete den Ausdruck ihres Gesichtes. Wo sollte man Worte finden, die übernatürlichen Wesen zu schildern, oder zu beschrei-

ben, welche ohne Zweifel in Regionen wohnen, in denen die menſchliche Sprache unbekannt iſt? Giulio fühlte ſich beben und wendete die Augen ab. Camillo ſenkte die ſeinigen, und Sibylla fragte nach der Urſache ihres Beſuches; Camillo nahm das Wort, um ihr zu antworten. Aber ſie hörte nicht auf ihn; ihre ganze Aufmerkſamkeit ſchien durch Giulio in Anſpruch genommen zu werden; ſie war aufgeregt, ſie bebte, ſie ſtreckte eine Hand gegen ihn aus, wie um ihn zu erfaſſen, und trat dann plötzlich einige Schritte zurück. Camillo wiederholte ſeine Bitte, ihm ſein Geſchick zu enthüllen; ſie willigte ein und Giulio zog ſich zurück. Nach einer kurzen Unterredung kam Camillo wieder zu ſeinem Freunde, den er in eine tiefe Träumerei verſunken fand.

„Nun," ſagte er lächelnd, „faſſe Muth; was mich betrifft, ſo habe ich nichts ſehr Fürchterliches erfahren: die Sibylla hat mir verſprochen, daß ich Deine Schweſter Giuliana heirathen würde (dieſe Heirath war in der That ſchon beſchloſſen) und hat nur hinzugefügt, ein unbedeutendes Ereigniß würde unſere Verbindung etwas verzögern."

Giulio ſchritt jetzt ſeinerſeits hinter den verhängnißvollen Vorhang, und Camillo blieb in dem Gange. Bald darauf hörte er einen fürchterlichen Schrei, erkannte die Stimme ſeines Freundes, und ſtürzte ihm zur Hülfe. Giulio lag auf den Knieen vor der Sibylle, welche über ſeinem Haupt ein Stäbchen ſchwang und dazu die fürchterlichen Worte ausſprach: „Grenzenloſe Liebe! Gotteslästerung! Mord!"

Von Entſetzen ergriffen, näherte ſich Camillo Giulio, der bleich und regungslos war, und außer Stande, ſich aufrecht zu erhalten; vergebens befragte er ihn, er konnte keine Antwort von ſeinem Freunde erhalten, der beſtändig, wie in Geiſteszer-

rüttung, die verhängnißvollen Worte wiederholte: „Mord, Gotteslästerung!“

Es gelang Camillo endlich, Giulio nach Haus zu führen, und sobald er einen Vorwand finden konnte, ihn zu verlassen, eilte er nach der Höhle der Sibylle. Er hatte beschlossen, mit ihr zu sprechen, sie zu einer Erklärung zu zwingen; aber der Palast war leer; der Vorhang, die Inschrift, Alles war verschwunden, es blieb keine Spur mehr von der Zauberin, die man nie wieder sah.

Einige Wochen verflossen, der Tag zur Vermählung Camillo's wurde festgesetzt, und Giulio schien seine Ruhe wieder gefunden zu haben. Camillo vermied es, ihn zu befragen, weil er hoffte, daß so der verhängnißvolle Auftritt allmälig aus seinem Gedächtnisse verschwinden würde. Am Tage vor der Hochzeit stürzte der Marquis von Cosmo, Giulio's Vater, mit dem Pferde, und obgleich er sich nicht ernsthaft verletzte, mußte dennoch die Feier der Hochzeit verschoben werden. Giulio, Giuliana und Camillo umstanden das Bette des Marquis, und die Verlobten beklagten die Verzögerung ihres Glückes. Plötzlich rief Camillo, von einer Erinnerung ergriffen, mit lauter Stimme: „Die Prophezeihung der Sibylle ist erfüllt!“

Alle konnten bemerken, daß dieser Aufruf Giulio in die größte Bestürzung versetzte; von diesem Augenblik an schloß er sich in sein Gemach ein, und vermied jede Gesellschaft. Er sah Niemand, als einen ehrwürdigen Mönch, der ihn erzogen hatte, und mit dem er sich lange und geheimnißvoll unterhielt. Camillo versuchte nicht mehr, bis zu seinem Freunde zu dringen; er fühlte, daß er es besonders sei, den Giulio fliehen wollte.

Der so sehnlich erwünschte Tag erschien endlich; Camillo und Giulian wurden vermählt. Aber Giulio kam nicht; er

hatte das väterliche Dach verlassen, und Alles, was man that, um ihn zu entdecken, war ohne Erfolg. Sein Vater war in Verzweiflung; nach Verlaufe eines Monats ungefähr empfing er den folgenden Brief:

„Mein Vater!

„Sparen Sie sich nutzlose Nachforschungen, denn mein Entschluß ist unwiderruflich, und nichts kann ihn ändern. Verfügen Sie über Ihre Reichthümer. Giulio ist todt für die Welt. Es ist meinem Herzen schwer geworden, Sie zu verlassen, aber ich muß einem furchtbaren Geschick entfliehen.

„Leben Sie wohl! Vergessen Sie den unglücklichen Giulio."

Dieser Brief war nicht datirt; der Bote war unbekannt, und sogleich verschwunden, nachdem er ihn abgegeben hatte; der Marquis befragte den Mönch, welcher ihm allein einige Möglichkeit bieten konnte, seinen entflohenen Sohn wieder zu finden, aber Bitten und Drohungen blieben gleich fruchtlos: der Mönch ließ sich weder überreden, noch einschüchtern. Er antwortete, die Pläne Giulio's wären ihm nicht unbekannt: er hätte sich ihnen lange widersetzt, aber Giulio wäre so fest entschlossen gewesen, daß er es zuletzt für seine Pflicht gehalten hätte, in dessen Absichten einzugehen; er kenne den Ort seines Aufenthaltes, aber keine Macht der Erde würde ihn bewegen, Geheimnisse zu verrathen, die ihm unter dem Siegel der Beichte anvertraut worden wären.

Giulio war nach Neapel gegangen, und hatte sich hier nach Messina eingeschifft, wo er in ein Dominicaner-Kloster treten wollte, das sein Beichtvater ihm empfohlen hatte. Der Pater Ambrosio, der Superior dieses Klosters, besaß eine zu ächte Frömmigkeit und zu viel Aufklärung, um aus gestörter Einbildungskraft eines jungen Mannes Vortheil zu ziehen, und vergebens bat ihn Giulio, ihn von dem Noviziat zu dispensiren, er

wollte nicht darein willigen. Giulio war gezwungen, sich dieser Prüfung zu unterwerfen; aber sein Entschluß blieb unerschütterlich; er wurde durch einen sonderbaren Aberglauben beherrscht, und glaubte, seinem Geschicke nur dadurch entgehen zu können, daß er sich dem klösterlichen Leben in die Arme werfe. Die Erinnerung an die Sibylle verfolgte ihn, und die Worte, die sie an ihn gerichtet hatte, tönten ohne Unterlaß in seinen Ohren: „Grenzenlose Liebe! Gotteslästerung! Mord!" Das Kloster schien ihm der einzige Zufluchtsort, wo er Schutz gegen die Liebe und das Verbrechen finden konnte. Der Unglückliche! Als ob die Mauern, die Gelübde und die Regeln eines Klosters einen Menschen seinem Geschicke entreißen könnten!

Das Jahr des Noviziates verfloß. Giulio legte seine Gelübde ab; er hielt sich für glücklich oder fühlte sich wenigstens erleichtert von den Qualen, die er erduldet hatte. Der Gedanke des Opfers, das er soeben vollbracht, stellte sich ihm nicht einen Augenblick dar, um ihn zu beunruhigen oder zu betrüben. Aber am Abend eben dieses feierlichen Tages, als er sich in seine Zelle zurückziehen wollte, kam einer der Mönche auf ihn zu, ergriff seine Hand, drückte sie herzlich und sagte: „Bruder, es ist für ewig!"

Die Worte „für ewig" ergriffen Giulio. Wie wunderbar ist doch die Gewalt eines einzigen Wortes über ein schwaches Gemüth! Diese schienen Giulio zum ersten Male die Größe seines Opfers zu enthüllen; er betrachtete sich als gestorben; für ihn existirte die Zeit nicht mehr. Er versank in finstern Trübsinn und schien die Last des Lebens nur mühsam zu tragen.

Der Pater Ambrosio sah voll Mitleid den Zustand des jungen Mannes; ihm genügte es, ihn unglücklich zu wissen, um eine zärtliche Theilnahme für ihn zu empfinden, und er glaubte, Beschäftigung könnte ihn seinem Trübsinne entreißen.

Giulio besaß eine große Rednergabe und Ambrosio ernannte ihn zum Prediger des Klosters. Sein Ruf verbreitete sich schnell, und die Menge strömte von allen Seiten herbei, um ihn zu hören. Er war jung und schön, und das Geheimniß, welches ihn umhüllte, verlieh ohne Zweifel seinen Worten noch einen neuen Zauber.

Es nahete die Zeit, wo man ein großes Fest feiern wollte, dem der König von Neapel und sein ganzer Hof beiwohnen sollten; Giulio wurde gewählt, um eine Lobrede auf den heiligen Thomas, den Schutzpatron des Klosters, zu halten, und man traf große Vorbereitungen zu der Feier. Der Tag erschien; eine zahllose Menschenmenge erfüllte die Kirche; Giulio drängte sich mit Mühe hindurch, um zu der Kanzel zu kommen; durch die Anstrengungen, die er dabei machte, fiel ihm die Capuze herunter, so daß man sein Gesicht sehen konnte. In diesem Augenblicke hörte er dicht neben sich eine Stimme rufen: „Großer Gott, wie schön er ist!"

Ueberrascht, ergriffen, wendete er sich unwillkührlich zur Seite, und sah eine Frau, welche die Augen mit einem durchbohrenden Blicke auf ihn gerichtet hatte. Dieser einzige Augenblick genügte, um die Existenz dieser beiden Wesen über den Haufen zu werfen. Giulio hielt seine Rede, und sobald er sich frei sah, eilte er, sich in seine Zelle einzuschließen; aber er vermochte es nicht mehr, sich seinen gewöhnlichen Betrachtungen hinzugeben. Verfolgt durch das Bild der Unbekannten, ergriffen von Gefühlen, die für ihn ganz neu waren, ängstlich, verwirrt, konnte er keine Ruhe mehr finden, und dennoch schien es ihm, als hätte er erst mit dem Augenblicke zu leben angefangen, als er die Stimme vernahm, deren Ton ihm in das Herz drang. Er wagte es nicht, einen Gedanken über die Zu-

kunft zu hegen. Ach, wozu konnte das nützen? Sein Geschick war unwiderruflich!

Alle Morgen las er die Messe, und alle Morgen bemerkte er an derselben Stelle eine verschleierte Frauengestalt; er erkannte sie, und wagte dennoch nicht einmal den Wunsch, ihre Züge zu sehen, weil er sie sonst hätte vermeiden müssen; aber er erlaubte es sich, seine neugierigen Blicke auf den Schleier zu heften; er folgte allen Bewegungen derjenigen, die ihn trug; er fühlte, so zu sagen, jeden Schlag ihres Herzens, und das seine antwortete darauf. Zu schwach, um sich der Gefahr zu entreißen, zitterte er davor, sich selbst zu prüfen und bebte vor der Wahrheit zurück. Sein ganzes Leben ist in einige flüchtige Augenblicke zusammengedrängt; während dieser Augenblicke lebt er, der Rest seiner Tage ist ein völliges Nichts. Er möchte fliehen, und endlich sagt er zu sich selbst: „Kömmt sie morgen wieder in die Kirche, so kehre ich nicht dahin zurück."

Gerüstet durch diesen Entschluß, glaubte er sich in Sicherheit, und es kömmt ihm vor, als sei er ruhiger. Am nächsten Tage begab er sich etwas früher, als gewöhnlich, in die Kirche; sie war nicht da; als alle Anwesenden sich entfernt hatten, näherte er sich dem Sitze der Unbekannten, erblickte darauf ihr Gebetbuch, nahm es und las auf der ersten Seite den Namen Theresa. Jetzt konnte er sie doch wenigstens bei ihrem Namen nennen, konnte tausendmal den theuren Namen wiederholen. „Theresa, Theresa," flüsterte er mit leiser Stimme, als ob er fürchtete, gehört zu werden, obgleich er ganz allein war. Da sie nicht wieder erschienen war, machte er sich kein Gewissen daraus, in die Kirche zurückzukehren; aber Tage und Wochen verflossen, und Therese war noch immer abwesend.

Therese, die Gemahlin eines Greises, den sie wie einen Vater liebte, fühlte sich glücklich in Erfüllung ihrer Pflichten,

und ahnete kein anderes Glück, als das, welches ihr zu Theil geworden war. Sie sah Giulio, und der Friede ihres Herzens war verloren. Theresa's Seele war so glühend, daß ihr erstes wahres Gefühl über das Geschick ihres Lebens entscheiden mußte: sie betete Giulio an. Bis zu diesem kritischen Augenblicke war ihr Gatte der Vertraute aller ihrer Gedanken gewesen, aber von Giulio sprach sie nie mit ihm. Dieses Geheimniß war ihr peinlich und schien sie in ihren eigenen Augen anzuklagen. Sie fühlte, daß eine Gefahr zu vermeiden sei, und sie hatte den Muth, sich des Besuches der Messe zu enthalten. In der Hoffnung, die Unruhe ihres Herzens zu beschwichtigen, wollte sie zu der Beichte ihre Zuflucht nehmen, und beschloß, zu diesem Zwecke in die Kirche der Dominicaner zurückzukehren. Sie wählte eine Stunde, in welcher Giulio, wie sie wußte, beschäftigt war, sie näherte sich dem Beichtstuhle, kniete nieder, und beichtete Alles, was sie seit dem Tage des Festes in dem Kloster empfunden hatte; ihre Freude, Giulio täglich zu sehen, die Reue, die auf dieses Glück folgte, und den Muth, den sie gehabt hatte, es zu vermeiden —, aber sie fürchtete, daß die Kraft bald mangeln würde. „Was soll ich thun!" rief sie aus; „habt Mitleid, mein Vater, mit einer armen Sünderin!"

Ihre Thränen flossen in Strömen, ihre Unruhe war außerordentlich. Kaum hatte sie aufgehört zu sprechen, als eine drohende Stimme die Worte aussprach: „Unglückliche! Wie! Eine Gotteslästerung!" Giulio, denn er war es, dem das Geschick dazu bestimmt hatte, dieses Geständniß zu empfangen, stürzte bei diesen Worten aus dem Beichtstuhle. Theresa, die noch immer knieete, hielt Giulio zurück, indem sie sein Gewand ergriff, und flehete ihn an, seinen Fluch zu widerrufen; sie beschwur ihn, im Namen ihres Heiles, sie beschwur ihn im Namen ihrer Liebe. Giulio stieß sie zurück, aber sehr schwach.

„Thereſa, Thereſa," rief er endlich aus, „verlaſſen Sie dieſen Ort, bald würde ſonſt meine Entſchloſſenheit ſchwinden!"

Bei dieſen Worten ſprang Thereſa auf, umſchlang ihn, preßte ihn an ſich. „Sage mir," rief ſie aus, „ſage mir, daß Du mich liebſt, ehe ich Dich verlaſſe!"

Erſchreckt, außer ſich, zitternd vor einer Ueberraſchung, erwiederte Giulio einen Augenblick dieſe Liebkoſungen und drückte ſie an ſein Herz; plötzlich aber wurde er von der Erinnerung an die Prophezeihung ergriffen, ſchwur, ſie ewig zu fliehen, und forderte ohne weitere Erklärung von ihr denſelben Eid. Thereſa, ganz ihrer Leidenſchaft hingegeben, verſtand kaum ſeine Worte und verſprach Alles, was er verlangte. Was kümmerten ſie in der That ſeine Worte; ihr war es genug, daß er ſie liebte, und ſie war gewiß, ihn wiederzuſehen.

Allein, ſeinen eigenen Betrachtungen zurückgegeben, zitterte Giulio, indem er an ſeine Unbeſonnenheit dachte, aber es war zu ſpät, um die Gefahr zu vermeiden: er hatte ſeinem Geſchicke nicht entgehen können. Er war eine Beute der grenzenloſen Liebe; die Gotteslästerung war ſchon begangen. Hatte er nicht ſeine Leidenſchaft in eben der Kirche geſtanden, in welcher er ſein Gelübde ablegte? Und dennoch hatte er geſchworen, Thereſa für immer zu fliehen. Sonderbare Inconſequenz des menſchlichen Herzens! Was ſeine Strafe ſein ſollte, war ſein Troſt: aber in dieſem peinlichen Kampfe blieb dem unglücklichen Giulio nur eine Alternative des Elends. Thereſa war weniger erſchrocken; ſie war ein Weib, Giulio liebte ſie, er hatte es geſtanden, und ſie trotzte allen Schlägen des Schickſals. Mit welchem Entzücken rief ſie ſich alle die flüchtigen Augenblicke zurück, die ſie durchgegangen war; eine ſolche Stunde hinterläßt mehr Erinnerungen, als ein ganzes Leben ohne Liebe. Sie erinnerte ſich nicht einmal mehr an

ihr Versprechen, Giulio zu vermeiden; sie kehrte in diese Kirche zurück, sie sah Giulio und dieser schien seinen Eid ebenfalls vergessen zu haben. Sein ganzes Sein wurde durch seine Leidenschaft in Anspruch genommen, und wenn er Theresa betrachtete, verschwand das ganze Weltall vor seinen Augen. Er versagte sich aber, wieder eine Unterredung mit ihr zu haben. Während Theresa's Abwesenheit wurde Giulio von bitterer Reue gequält; aber ein einziger ihrer Blicke rief den verhängnißvollen Zauber in seine Seele zurück; endlich beschloß er, mit ihr zu sprechen, und ihr ein ewiges Lebewohl zu sagen.

An der Thür des Klosters hielt sich eine arme Frau mit ihrem Kinde auf, die von den Almosen Theresa's lebten; der kleine Carlo folgte ihr oft, trug ihr das Gebetbuch zur Kirche nach und betete an ihrer Seite. Giulio, der Theresen nicht zu nahen wagte, beauftragte Carlo, ihr zu sagen, der Pater Giulio erwartete sie um 7 Uhr Abends im Beichtstuhl. Welch ein Tag für Giulio! Er bebte bei dem Gedanken, allein mit Theresa zu sein. Er fürchtete, daß es ihm an Muth fehlen würde, ihr Lebewohl zu sagen, daß er sich nie dazu entschließen könnte; er nahm sich endlich vor, sie nicht zu sehen, sondern ihr zu schreiben, und Carlo wurde beauftragt, ihr den Brief zu übergeben, sobald sie die Kirche betreten würde. Als Theresa seine erste Botschaft erhielt, fühlte sie sich beunruhigt. „Was will er von mir?" sagte sie; „wir waren so glücklich!"

Indeß verfehlte sie nicht, sich zu der bezeichneten Stunde in die Kirche zu begeben. Carlo gab ihr den Brief, sie öffnete ihn mit der gespanntesten Erwartung, doch wie groß war ihre Verzweiflung, als sie las, was Giulio ihr schrieb:

„Flieh, unbesonnenes Weib, und besudle nicht mehr die Heiligkeit dieses Ortes! Verbanne eine Erinnerung, welche

die Qual meines Lebens ausmacht! Ich habe Dich nie geliebt, ich will Dich nicht wiedersehen!"

Diese Worte durchbohrten Theresa das Herz; sie hätte gegen ihre Gewissensbisse zu kämpfen vermocht, aber er liebte sie nicht mehr, er hatte sie nie geliebt — diese Worte waren bitterer, als ihre Reue. Ein heftiges Fieber war die Folge ihres Schmerzes, und ihr Leben gerieth in Gefahr; der Name Giulio's trat oft auf ihre Lippen, aber die Liebe beschützte sie auch noch in ihrem Fieberwahnsinn. Der Name wurde nicht verrathen, nur flüsterte sie von Zeit zu Zeit mit leiser Stimme: „Er hat mich nie geliebt."

Und hatte Giulio seine Ruhe wiedergefunden? Hatte er seine Gewissensbisse erstickt? Nein, sein Leben war elend; nachdem er Theresa erklärt hatte, daß er sie nicht mehr liebe, überließ er sich ohne Rückhalt seiner verderblichen Leidenschaft. Das Opfer schien ihm hinreichend, eine so furchtbare Anstrengung hatte ihn der Brief gekostet! „Ach, Theresa, könntest Du wissen, wie schwer er dem unglücklichen Giulio wurde, so würde Dein eigner Schmerz durch den Gedanken an seine Leiden gemildert werden." Giulio ward eine Beute der herzzerreißendsten Besorgniß: Drei Monate waren verflossen, und er hatte keine Nachricht von Theresa; die Zeit schien seine Liebe noch zu steigern, und mehr als je vermied er die Gesellschaft der Menschen. Unter dem Vorwand seines traurigen Gesundheitszustandes ließ er sich von dem Pater Ambrosio von jeder äußerlichen Verpflichtung entbinden. Er sperrte sich beständig in seine Zelle ein, oder er irrte die ganze Nacht unter den Gräbern umher; er berauschte sich an der Verwirrung seiner Gefühle, und hatte weder den Muth, seine Liebe zu unterdrücken, noch den, ihr nachzugeben; besonders wurde er durch

die Qualen der grausamen Ungewißheit zerrissen, welche ohne Rückerinnerung und Hoffnung das Leben aufreibt.

Auf die lange Krankheit Theresa's folgte ein nicht minder beunruhigender Zustand der Schwäche; sie fühlte sich sterben und wollte die letzten Pflichten der Religion erfüllen. Ihr Gatte, der sie zärtlich liebte, sah wohl, daß irgend ein geheimer Kummer sie dem Grabe zuführte, aber er ehrte ihr Schweigen, und erlaubte sich nicht einzige Frage, er bat den Pater Ambrosio, der einer großen Verehrung genoß, Theresa zu besuchen. Ambrosio versprach es, aber ein unvorhergesehener Umstand hinderte ihn, sein Versprechen zu erfüllen; er beauftragte Giulio, seine Stelle zu vertreten, und zu dem Signor Vivaldi, dem Gatten Theresa's, zu gehen, und einigen Balsam in die Schmerzen einer Sterbenden zu träufeln. Ach, Giulio, der selbst eine Beute der finsterſten Verzweiflung war, hatte nichts als Thränen und Schluchzen und kein Wort des Trostes zu bieten. Er entschuldigte sich, aber vergebens! der Pater Ambrosio beharrte dabei, ihm die Erfüllung dieser Pflicht aufzuerlegen. Giulio gehorchte endlich, und begab sich zu dem Signor Vivaldi. Man führte ihn in ein schwach erhelltes Gemach, in welchem zahlreiche Freunde weinend das Bett einer Frau umstanden; bei seinem Eintritt zogen sich Alle aus Achtung für sein Amt zurück, und Giulio blieb allein bei der Kranken.

Von unbeschreiblicher Unruhe ergriffen, stand er regungslos und unentschlossen da. „Mein Vater," sagte die Sterbende endlich, „darf eine Sünderin auf die Gnade des Himmels hoffen?"

Kaum waren diese Worte gesprochen, als Giulio neben dem Sterbebette auf die Kniee niederstürzte. „Theresa, Theresa!" rief er aus.

Wer vermöchte es zu beschreiben, was Beide empfanden?

Jede Erklärung war unnütz. Sie liebten sich. Giulio sagte ihr Alles, was er für sie gelitten hatte, und klagte sich zugleich auch dessen an, was sie selbst ausgestanden. „Verzeihung, o Verzeihung, Theresa!“ flehete er; „Giulio ist für ewig Dein!“

Diese zärtlichen Worte verliehen Theresa neues Leben; sie vermochte nicht zu sprechen, aber sie sah Giulio, sie hörte ihn, sie drückte seine Hand; so zu sterben schien ihr süßer als das Leben. Giulio schloß sie in seine Arme, gern hätte er ihre Tage auf Kosten der seinigen verlängert. „Du wirst leben, nicht wahr? Dein Freund ist ja bei Dir! Meine Theresa, sprich zu mir. Soll ich Dich nicht mehr hören?“

Der Ton dieser Stimme schien die Kräfte Theresa's zurückzurufen. „Ich liebe Dich, Giulio, ich liebe Dich,“ flüsterte sie. Diese Worte enthielten ihr ganzes Leben; wozu brauchte sie noch mehr zu sagen?

Die Augenblicke einer solchen Unterredung verflossen schnell, die Gewißheit, sich wiederzusehen, allein konnte ihnen den Muth geben, sich zu trennen. Theresa kehrte zur Gesundheit zurück; Giulio sah sie täglich; eine süße Vertraulichkeit herrschte zwischen ihnen, und Giulio schien seine Gewissensbisse und seine Reue zu vergessen. Ganz mit Theresa beschäftigt, folgte er mit der zärtlichsten Theilnahme den Fortschritten ihrer Genesung; er wagte es nicht, sie zu betrüben; er fühlte, daß ihr Leben von ihm abhing, und diesen Vorwand legte er als Pflicht aus.

So waren zwei Jahre verflossen, seitdem er Rom verlassen hatte; am Jahrestage der verhängnißvollen Prophezeihung versank er in finstere Träumerei. Theresa wollte wissen, woher seine Traurigkeit rühre; sie hatte ihn nie befragt, jetzt aber entschlossen, seinen Kummer zu theilen, fühlte sie das Bedürf-

niß, die Ursache davon zu kennen. Giulio erzählte ihr seine Zusammenkunft mit der Sibylle, und seine Flucht aus dem väterlichen Hause. Im Laufe seiner Erzählung erwachten alle seine fürchterlichen Erinnerungen, und er rief mit dem Ausdrucke des Schreckens: „Grenzenlose Liebe! Gotteslästerung! Mord!“

Theresa's Aufregung war groß, aber die Worte „grenzenlose Liebe“ erfüllten ihr Herz und ihre Einbildungskraft mit einem verderblichen Zauber, und wenn Giulio wiederholte: „Gotteslästerung, Mord!“ antwortete sie mit sanfter Stimme: „Grenzenlose Liebe!“ indem sie so die Unruhe seines Gemüthes zu beschwichtigen glaubte; denn für sie war die Liebe Alles. Hingerissen durch die Hastigkeit der Leidenschaft, heftete Giulio zuweilen auf sie einen so glühenden Blick, daß sie ihn nicht auszuhalten vermochte; sie fühlte ihr Herz klopfen, ihren ganzen Körper beben, und ein gefährliches Schweigen folgte auf diese stürmischen Anstrengungen. Indeß waren sie glücklich, denn noch waren sie nicht strafbar.

Giulio wurde gezwungen, sich zu entfernen, um eine wichtige Sendung zu vollziehen, mit welcher der Pater Ambrosio ihn beauftragt hatte. Er fühlte nicht den Muth, Theresa ein mündliches Lebewohl zu sagen, und er schrieb ihr, um ihr eine baldige Rückkehr zu versprechen. Aber durch tausend Hindernisse gefesselt, währte es über einen langen Monat, ehe er von Messina zurückkehren konnte. Bei seiner Ankunft eilte er sogleich zu Theresa, die er allein auf einer Terrasse am Ufer des Meeres fand, versunken in Gedanken an ihre Liebe. Nie war sie ihm so schön, so verführerisch vorgekommen; er betrachtete sie einen Augenblick mit Entzücken, aber er vermochte es nicht lange, dem Glücke zu widerstehen, mit ihr zu sprechen, ihre Stimme zu hören; er rief sie, sie bebte, bemerkte ihn und flog in seine Arme. Berauscht durch ihre Zärtlichkeit erwiederte

Giulio sie heftig; aber plötzlich stieß er sie voll Abscheu weit von sich, sank auf die Kniee und blieb so liegen, die Hände gefaltet, das Auge starr, am ganzen Körper bebend. Seine Todesblässe und der irre Ausdruck seiner Blicke machten diesen Auftritt für Theresa fürchterlich. Sie wagte es nicht, ihm zu nahen, und war zum ersten Male unfähig, seine Aufregung zu theilen.

„Theresa," sagte er endlich mit finsterer Stimme, „wir müssen uns trennen; Du weißt noch nicht Alles, was Du zu fürchten hast!"

Theresa hörte ihn kaum, aber sie sah seine Aufregung und suchte ihn zu beruhigen; wieder stieß er sie zurück, indem er ausrief: „Im Namen des Himmels, nahe mir nicht!"

Sie blieb zitternd und regungslos stehen; sie kannte die Liebe nur aus ihrer Zärtlichkeit, und konnte die Wuth derselben nicht begreifen. Ungeduldig über ihr Schweigen, sprang Giulio heftig auf. „Morgen," sagte er, „wird mein Geschick entschieden sein!" Und er ging, ohne Theresa die Zeit zur Antwort zu lassen.

Am nächsten Tage empfing Theresa das folgende Billet.

„Theresa, ich kann Sie nicht mehr sehen; ich bin unglücklich bei Ihnen; ich weiß, daß Sie nicht verstehen können, was ich fühle. Theresa Du mußt Dich mir hingeben, aber es muß aus Deinem eigenen, freien Willen geschehen. Nie würde ich den Muth haben, Deine Schwäche zu mißbrauchen. Gestern hast Du dies gesehen; ich riß mich aus Deinen Armen, denn Du sagtest nicht: Ich will Dein sein. Indeß überlege es wohl. Wir verderben uns für ewig. O Theresa, ewige Verdammniß, wie fürchterlich sind diese Worte! Selbst in Deinen Armen werden sie mein Glück stören. Für uns giebt es keinen Frieden mehr; der Tod, die einzige Zuflucht, ist keine mehr für

uns! Wenn Du mich wiedersehen willst — und Du weißt, um welchen Preis — so schicke morgen Carlo in die Kirche. Bringt er Dein Gebetbuch, Theresa, so verzichtest Du auf Giulio; kommt er aber ohne dieses Buch, dann bist Du mein für immer! Für immer! Das ist das Wort der Ewigkeit, doch wie, darf ich wagen, es auszusprechen? Lebe wohl!"

Theresa, die sanft und schüchtern war, wurde bei Durchlesung dieses Briefes von Entsetzen ergriffen; die Worte „ewige Verdammniß" schienen ihr ein fürchterlicher Fluch zu sein; „Giulio" rief sie aus, „wir waren so glücklich! Weshalb konnte unser Glück Dir nicht genügen?"

Sie wußte nicht, wozu sie sich entschließen sollte; ihn nicht mehr zu sehen, war unmöglich, und dennoch, sagte sie, wird die Reue ihn ohne Unterlaß verfolgen. „Giulio, Du vertrautest mir Dein Geschick an, und ich muß mich opfern, um Dich zu retten!"

Carlo wurde beauftragt, das Buch nach der Kirche zu bringen; er legte es auf den Stuhl, den Theresa gewöhnlich einnahm.

Giulio war eine Steigerung der Liebe, eine Steigerung der Gewissensbisse nothwendig geworden; ungeachtet der Gewalt seiner Leidenschaft aber konnte er sich nicht entschließen, Theresa zu besitzen, ohne daß sie sich ihm freiwillig hingab. Grausam aus Schwäche, wollte er so auf sie die ganze Verantwortlichkeit des Verbrechens werfen.

Die Kirche war seit langer Zeit leer, und Giulio erwartete Carlo; er sah ihn sich dem Sitze Theresa's nähern, und das Buch darauf niederlegen. Er war nicht mehr Herr seiner selbst; er stürzte vor, ergriff das Buch, gab es Carlo und befahl ihm, es seiner Gebieterin zurückzutragen. Lange blieb er regungslos an eben der Stelle stehen, wo er die Entscheidung

von seinem und Theresa's Loose erwartet hatte. Endlich raffte er sich aus der Verwirrung seiner Gedanken auf, und flüsterte: „Ich werde sie sehen!"

Carlo kehrte zu Theresa zurück und gab ihr das Buch, indem er sagte: Der Pater Giulio schicke es ihr. Wie groß war Theresa's Unruhe! Sie wußte, daß Giulio zurückkehren würde, und sie ging, ihn auf eben der Terrasse zu erwarten, wo sie sich das letzte Mal gesehen hatten. Endlich erschien er, aber niedergeschlagen, finster und mit schwankenden Schritten. Theresa las in seiner Seele; sie hatte bei dem Gedanken an diese Zusammenkunft gebebt; sie hatte die Kraft gehabt sie zu verweigern, aber als sie den Geliebten ihres Herzens so elend sah, da fand sie nur noch den Muth, ihn zu trösten; sie war nicht mehr zitternd und schüchtern, sie trat auf ihn zu und sagte:

„Giulio ich bin Dein!"

— — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — —

Von Neue verzehrt, wurde Giulio finster und mürrisch, selbst bei Theresa. Die zärtlichsten Liebkosungen waren nicht mehr im Stande, ihn zu besänftigen. Theresa's Liebe war indeß durch ihr Opfer selbst gewachsen; sie seufzte insgeheim über die Veränderung, die sie an Giulio bemerkte, aber sie wagte es nicht, sich zu beklagen, denn sie fürchtete, ihn zu betrüben; sie schmeichelte sich noch immer mit der Hoffnung, ihn so glücklich zu machen, daß er Alles außer ihr vergessen würde. Weit entfernt, ihre Anhänglichkeit zu erwiedern, klagte Giulio sie seines Unglücks an. „Du hast mich verführt, du hast mich in das Verderben gestürzt," sagte er, „ohne Dich wäre meine Seele noch rein!"

Seine Besuche wurden minder häufig, und hörten endlich

ganz auf. Thereſa ließ ihn zu ſich rufen, ging beſtändig in die Kirche, ſchrieb ihm täglich. Ihre Briefe wurden ihr uneröffnet zurückgeſchickt, und Giulio verließ ſeine Zelle nicht mehr. Aber es war nöthig, daß Thereſa ihn ſprach, um ihm ein neues Geheimniß anzuvertrauen, ach, das Geheimniß einer Mutter! Was ſollte aus ihr werden, wenn er dabei beharrte, ſie zu verlaſſen?

Sie erfuhr, daß Giulio am nächſten Sonntag das Hochamt halten ſollte, und ſie fühlte, daß ſie dieſe Gelegenheit nicht verſäumen dürfe: mehr als ihr Leben hing davon ab; dieſer Gedanke waffnete ſie mit Kraft und Muth. Ein wichtiger Plan beſchäftigte ſie und nahm ſie ganz in Anſpruch; die beiden Tage, welche dem vorangingen, an dem ſie Giulio ſehen ſollte, wurden ganz dazu verwendet, die Flucht vorzubereiten, auf die ſie ſann. Die Lage des Kloſters, am Ufer des Meeres, mußte ihre Unternehmung erleichtern. An den Ort, wohin ſie ihre Flucht wenden wollte, hatte ſie nicht einen Augenblick gedacht: Giulio ſollte darüber nach ſeinem Willen entſcheiden, denn, Giulio ausgenommen, war für Thereſa Alles gleichgültig geworden.

Sie hatte eine kleine Barke gemiethet, und Alles mit ſo viel Heimlichkeit und Klugheit angeordnet, daß man von ihrer Abſicht nichts argwöhnte; ihre Unruhe ſelbſt erſparte ihr die Qual, an die Hinderniſſe zu denken, auf die ſie ſtoßen ſollte. Der ſo ungeduldig erwartete Tag erſchien endlich, und in einem langen, ſchwarzen Schleier gehüllt, ſtellte ſich Thereſa in die Nähe des Altares. Giulio konnte ſie nicht erkennen, während ſie jede ſeiner Bewegungen erſpähete, und als die Verſammlung auseinander ging, ſchlüpfte ſie hinter eine Säule, an der er nothwendig vorüber mußte, um in das Kloſter zurückzukehren. Als ſie ihn kommen ſah, bemerkte ſie, daß er mehr als je eine

Beute des Kummers sei; seine Aerme waren über die Brust gekreuzt, sein Kopf herabgesunken; er ging mit dem schweren, schleppenden Schritte eines Verbrechers. Theresa sah seine Verzweiflung mit tiefer Erschütterung; sie hätte ihr ganzes Leben seiner Ruhe geopfert, aber sie war nicht mehr Herrin, zu zögern; das unschuldige Wesen, dem sie bald das Leben geben sollte, forderte einen Vater von ihr. Sie trat vor Giulio. „Giulio," rief sie ihm zu, „ich muß Euch sprechen, Ihr müßt mich hören. Ich verlasse Euch nicht, bis Ihr mir den Schlüssel zu dem Garten Eures Klosters gegeben habt. — Ich muß ihn haben. O Giulio, es ist nicht mehr mein Leben allein, welches von Euch abhängt!"

Bei diesen Worten glaubte Giulio aus einem fürchterlichen Traume zu erwachen. „Unglückliche," rief er aus, „was sagst Du? Geh! Fliehe von diesem Orte!"

Aber Theresa warf sich ihm zu Füßen und schwur, daß sie ihn nicht von sich lassen würde, bis er ihre Bitte gewährt hätte. Alle Anstrengungen Giulio's, ihr zu entgehen, waren vergeblich; eine übernatürliche Kraft schien Theresa zu beleben. „Schwöre mir," sagte sie, „daß wir um Mitternacht uns wieder sehen."

Während sie mit Bitten in ihn drang, hörte Giulio ein Geräusch; schnell gab er ihr den Schlüssel, sagte „um Mitternacht!" und sie trennten sich.

Um Mitternacht begab sich Theresa in den Klostergarten; sie wagte es nicht, zu rufen, aus Furcht, entdeckt zu werden, aber bald hörte sie die Schritte eines sich Nahenden: es war Giulio. „Was willst Du von mir?" sagte er; sprich! Die Augenblicke sind kurz! Höre auf, ich beschwöre Dich, einen Elenden zu verfolgen, der Dich nie glücklich machen kann. Theresa, ich liebe Dich! Ohne Dich ist mir das Leben eine unerträgliche

Last, und bei Dir sind meine Gewissensbisse eine Marter, die über meine Kräfte geht; sie vergiften meine süßesten Augenblicke. Du hast meine Verzweiflung gesehen. Wie oft klagte ich Dich an! Verzeihung, Verzeihung, meine Geliebte! Es ist gerecht, daß ich mich selbst bestrafe. Ich habe auf Dich verzichtet; dieses Opfer sühnt mein Verbrechen."

Er hörte auf zu sprechen, erstickt durch seinen Schmerz. Theresa versuchte ihn zu trösten, ihm eine glücklichere Zukunft zu zeigen. „Giulio," sagte sie, „wäre es nur für mich gewesen, so würde ich es nicht gewagt haben, Dich hier aufzusuchen. Eben so wie Du hätte ich den Tod nicht gefürchtet; aber das Pfand unserer Liebe verlangt, daß wir leben. Komm also, Giulio, Alles ist zu unserer Flucht bereit!"

In einer fürchterlichen Aufregung ließ Giulio sich von ihr fortziehen, nur noch wenige Minuten und sie waren für immer vereinigt. Aber plötzlich riß er sich aus Theresa's Armen los. „Nein," schrie er, „nein!" Und stieß ihr einen Dolch in die Brust.

Sie sank, und Giulio wurde mit ihrem Blute bespritzt. Regungslos blieb er stehen und betrachtete sie mit verwirrtem Blicke. Der Tag brach an, die Glocke rief zum Morgengebet. Giulio erhob den leblosen Körper derjenigen, die er so zärtlich geliebt hatte, und warf ihn in das Meer. Außer sich, eilte er mit hastigen Schritten in die Kirche; sein blutgefärbtes Gewand, den Dolch, den er noch in der Hand hielt, klagten ihn an. Man ergriff ihn, ohne daß er den geringsten Widerstand leistete.

Giulio verschwand für immer.

Ende.

Die

Ueberholung der Leiche Napoleons, und die Beisetzung derselben im Dome der Invaliden zu Paris.

Die Ueberholung der Leiche Napoleons, und die Beisetzung derselben im Dome der Invaliden zu Paris.

Napoleons Asche ruhte seit zwanzig Jahren, vergessen von dem undankbaren Volke, das er mit unvergänglichem Ruhme umkränzt hatte, seit 20 Jahren in dem Boden, auf welchem er, ein mißhandelter Gefangener, die letzten Jahre seines Lebens unter der grausamen Behandlung eines rohen Kerkermeisters verseufzt hatte, einer Behandlung, wie sie oft kaum dem gefährlichsten Verbrecher zu Theil wird. Wer hätte da wohl glauben können, daß man die sterblichen Reste des scheinbar Vergessenen noch zu dem Schaugepränge eines politischen Charlatanismus herbeiholen würde? Und dennoch geschah es so! In die, zum Theil höchst verwerflichen Motive, weshalb die Leiche Napoleons *eben jetzt* ihrer bisherigen Ruhestätte entrissen werden mußte, wollen wir hier aus Mangel an Raum, und weil die Ereignisse noch zu sehr der Gegenwart angehören, um darüber ein unbefangenes Urtheil fällen zu können, nicht näher eingehen, sondern nur eine gedrängte, aber treue Uebersicht der Thatsachen geben.

Nachdem es beschlossen worden war, Napoleons Leiche nach Frankreich überzuholen, wurde der Deputirtenkammer am 12. Mai 1840 durch den Minister des Innern ein Beschluß mitgetheilt, der sie davon in Kenntniß setzte, und worin es unter Anderm hieß:

Auf dem Zwischendeck enthielt ein erleuchtetes, mit schwarzem, silberbordirtem Sammet ausgeschlagenes, Trauergerüst das kaiserliche Cenotaphium, das in Grau gemalt war und auf seinen beiden Vorderseiten 2 allegorische Figuren in bas-relief, die Geschichte und die Gerechtigkeit, auf seinen beiden andern Seiten das Kreuz der Ehrenlegion und die Religion, in seinen Ecken 4 Adler und oben die kaiserliche Krone zeigte.

Am 7. Juli, Abends 7½ Uhr, ging die Fregatte la Belle-Poule von Toulon aus unter Segel, von der Korvette la Favorite unter Kommando des Herrn Guyet begleitet.

Die Belle-Poule bestiegen außer dem Prinzen von Joinville, der Schiffscapitain Hernoux; dessen Adjutant; der Cadet Touchard, Ordonnanzoffizier des Prinzen; der Graf von Chabot *), königlicher Kommissair; der Baron von Las-Cases, Mitglied der Deputirtenkammer; der General Gourgaud, Adjutant des Königs; der General Graf Bertrand; der Abbé Coquernau, Schiffsprediger für diese Expedition; und 4 alte Diener Napoleons: Sanct-Denis und Roverraz, Kammerdiener; Pierron, Mundkoch; und Archambauld, Unterkoch. Marchand befand sich auf der Favorite.

Ueber die Fahrt berichtete der Prinz von Joinville an den Marineminister: „Wie ich Ihnen zu melden die Ehre gehabt habe, verließ ich am 14. Septbr. die Allerheiligen-Bai, fuhr an der Küste Brasiliens mit Ostwinden hin, und erreichte bald den Meridian von St. Helena. Hier verursachten Windstillen einige Verzögerung. Am 8. Octbr. ankerte ich auf der Rhede von James-Town.

„Die Brigg-Orest, welche der Admiral Mackau abge-

*) Welcher sich unberechtigt den Namen Rohan-Chabot beilegt. Anmerk. d. Uebers.

schickt hatte, um der Belle-Poule einen Lotsen zu überbringen, war den Tag vorher angekommen. Das Fahrzeug brachte mir keine neuen Instructionen und ich beschäftigte mich sogleich mit den Befehlen, die ich vorher erhalten hatte.

„Meine erste Sorge ging dahin, den königlichen Commissair mit dem Gouverneur der Insel, dem General Middlemore, in Verkehr zu bringen. Diese Herren hatten nach ihren Instructionen die Art und Weise zu ordnen, wie bei der Ausgrabung der Ueberreste des Kaisers und der Fortschaffung derselben an den Bord der Belle-Poule zu verfahren sein werde. Die Ausführung der Arbeit wurde auf den 15. Octbr. festgesetzt.

„Der Gouverneur wollte die Ausgrabung und Alles, was auf englischem Gebiete geschehen mußte, übernehmen. Ich für meinen Theil bestimmte die Ehrenbezeugungen, welche am 15. und 16. durch die Division unter meinem Befehle zu erweisen wären. Die französischen Handelsschiffe „La Bonne Aimée," Capitain Gallet, und „L' Indien," Capitain Truquetil, schlossen sich uns an.

„Am 15. um Mitternacht begann die Operation im Beisein der französischen und englischen Commissaire, des Herrn von Chabot und des Capitain Alexander. Der letztere leitete die Arbeiten. Da der Herr von Chabot der Regierung einen ausführlichen Bericht darüber abstatten wird, glaube ich nicht in diese Details eingehen zu müssen. Halb vier Uhr verkündeten die Kanonen des Forts, daß der Zug mit dem Sarge sich nach James-Town in Bewegung setze. Die Truppen der Miliz und der Garnison zogen vor dem Wagen her, welcher mit dem Leichentuche bedeckt war, dessen Zipfel von den Generalen Bertrand und Gourgaud, von Las Cases und Marchand gehalten wurden; die Behörden und die Einwohner folgten in Menge. Auf der Rhede hatten die Kanonen der Fregatte de-

nen des Forts geantwortet und man schoß von Minute zu Minute; seit dem Morgen hatten alle französischen Schiffe Trauerzeichen angelegt. Als der Zug auf dem Kai erschien, bildeten die englischen Truppen die Linie und der Wagen bewegte sich langsam nach der Küste zu.

„Am Meeresufer, da, wo die englischen Linien aufhörten, hatte ich die Offiziere der französischen Division um mich versammelt. Wir alle erwarteten hier in großer Trauer und mit entblößtem Haupte die Ankunft des Sarges; zwanzig Schritte von uns hielt er an, und der Generalgouverneur, der auf mich zutrat, übergab mir im Namen seiner Regierung die Ueberreste des Kaisers Napoleon.

„Alsbald wurde der Sarg in die Schaluppe der Fregatte gebracht, die zu seiner Aufnahme eingerichtet war, und die Erschütterung war tief und allgemein; der Wunsch des sterbenden Kaisers begann in Erfüllung zu gehen; seine Asche ruhte unter der Nationalflagge. Jedes Zeichen der Trauer verschwand nun; dieselben Ehren, welche der Kaiser bei seinen Lebzeiten empfangen haben würde, wurden seiner Leiche erwiesen, und unter dem Donner der flaggenden Schiffe, auf deren Raen die Mannschaften aufgestellt waren, setzte sich die Schaluppe, begleitet von den Böten aller Schiffe, langsam nach der Fregatte in Bewegung.

„An Bord wurde der Sarg zwischen zwei Reihen Offiziere unter den Waffen empfangen und auf das Hintertheil gebracht, das zu einer chapelle ardente eingerichtet war. Eine Wache von 60 Mann, unter dem ältesten Lieutnant des Schiffes, erwiesen ihm die Honneurs, wie Sie mir vorgeschrieben hatten. Ob es gleich schon spät war, wurde doch die Absolution gesprochen und die Leiche blieb so die ganze Nacht ausgestellt; der Geistliche und ein Offizier wachten bei ihr.

„Am 16. früh um 10 Uhr waren die Offiziere und die gesammte Mannschaft der Kriegs- und Handelsschiffe am Bord der Fregatte versammelt, und es wurde ein feierliches Amt gehalten; dann ließ man den Sarg in das Zwischendeck hinunter in die chapelle ardente.

„Mittags war alles bereit und die Fregatte zur Abfahrt fertig; die Redaction der Protokolle nahm jedoch zwei Tage in Anspruch, und die Fregatte Belle-Poule und die Corvette Favorite konnten erst am 18. früh aufbrechen.

„Nach einer glücklichen und leichten Ueberfahrt bin ich heute früh um 5 Uhr auf der Rhede von Cherbourg angekommen.

„Auf der Rhede von Cherbourg, am 30. Novbr. 1840.

Der Capitain der Belle-Poule,

F. v. Orleans."

Ueber die Ausgrabung und die Uebergabe der Asche Napoleons wurde ein ausführliches Protokoll aufgenommen, welches den Zustand der Gruft, der Särge, der Leiche selbst, constatirt, das wir aber hier, als etwas trocken, nicht seiner ganzen Ausdehnung nach wiedergeben.

Nachdem wir vorher unsere gegenseitigen Vollmachten uns mitgetheilt und dieselben in gehöriger Form gefunden, haben wir uns heute, als am 15. October des Jahres 1840, an den Beerdigungsplatz des Kaisers Napoleon begeben, um persönlich alle Arbeiten der Ausgrabung und der Einschiffung zu überwachen und zu leiten. Bei unserer Ankunft im gedachten Thale Napoleons haben wir das Grab nach den Befehlen Sr. Excellenz des Herrn Gouverneurs, von einer Abtheilung des 91. Regiments der englischen Infanterie, kommandirt vom Lieutnant Barney, besetzt vorgefunden, beauftragt, Jeden, der nicht von uns als ein nothwendiger Theilnehmer an der Feierlichkeit, oder als ein Mitarbeiter bezeichnet sein würde, abzuhalten. — Da-

rauf hat sich gezeigt, daß das Grabmal völlig unverletzt sei. Zwischen Mitternacht und der ersten Morgenstunde haben in der größten Stille die Arbeiten begonnen. Zuförderst haben wir das eiserne Gitter, mit welchem das Grab umgeben war, sammt der starken Grundlage von eingeklammerten Steinen wegnehmen lassen. Hierauf konnte die äußere Bedekkung des Grabes, die eine Fläche von 11 Fuß 6 Zoll englisch in der Länge, von 8 Fuß 1 Zoll englisch in der Breite einnahm, und aus 3, mit einer zweiten Mauerumfassung umrahmten, Steinplatten von 6 Zoll englisch Dicke bestand, abgenommen werden. Um 1½ Uhr war diese erste Grundlage völlig gehoben. Darauf zeigte sich zuerst eine rechtwinklige Mauer, wie wir uns nachher überzeugen konnten, die 4 Seitenwände einer Grube von 11 Fuß Tiefe, 4 Fuß 8 Zoll Breite und 8 Fuß Länge. Die Grube war völlig mit Erde angefüllt, ungefähr bis zu einer Entfernung von 6 Zoll von den schon aufgehobenen Steinplatten. Nachdem wir die Grube näher untersucht und die Erde hatten wegnehmen lassen, stießen wir in einer Tiefe von 6 Fuß 10 Zoll auf eine horizontale Grundlage von römischem Ciment, welche den ganzen Raum zwischen der Grubenmauer, mit der sie hermetisch verbunden war, einnahm. Nach der völligen Abhebung dieser Cimentgrundlage sind die unterzeichneten Commissaire in die Grube hinabgestiegen, haben sie völlig unberührt und unverletzt gefunden, und sich versichert, daß unter dem ersten Cimentgrunde noch ein zweiter von 10 Zoll Dicke befindlich sei, welcher aus Bruchsteinen, die durch eiserne Zapfen zusammengehalten wurden, bestand. Nach 4½ stündiger Arbeit gelang es auch diesen zu durchbrechen. — Unmittelbar unter der so zerstörten Decke haben wir eine starke Steinplatte von 6 Fuß 7½ Zoll Länge, 3 Fuß Breite und 5 Zoll Dicke entdeckt, welche, wovon wir später die Gewißheit erhiel-

ten, das Innere des Sarkophags und den Sarg bedeckte. Die völlig unverletzte Platte war von einer mit den Wänden der Grube verbundenen Einfassung von Steinen und römischen Ciment umgeben. Und da letztere mit 2 Ringen zum Aufheben versehen war, wurde es möglich, sie loszumachen. Um 9½ Uhr war Alles zur Oeffnung des Sarkophags bereit. Der Doctor Guillard reinigte das Grab mit Chlor, und auf Geheiß des unterzeichneten englischen Commissairs wurde die Platte mit Hülfe eines Hebebaumes auf den Rand des Grabes gelegt. Sobald der Sarg sichtbar geworden, entblößten alle Anwesenden ihre Häupter, der Abbé Coquereau sprengte das Weihwasser aus und las das de profundis vor. — Der Sarg wurde auf einen Leichenwagen gestellt, nachdem er mit dem kaiserlichen Mantel bedeckt war. Der Leichenzug setzte sich um 3½ Uhr Nachmittags unter Anführung des Herrn Gouverneurs, den eine Unpäßlichkeit verhindert hatte, den Nachtarbeiten beizuwohnen, in folgender Ordnung in Bewegung: Das Milizenregiment von St. Helena, unter Befehl des Obristlieutnants Leale; das Detachement des 91. Infanterieregiments, unter Befehl des Capitains Blackwell, die Musik der Miliz, der Herr Abbé Coquereau mit 2 Chorknaben; — der Wagen, geführt von einem Detachement der königl. Artillerie; die Zipfel des Leichentuches gehalten von den Herren Generallieutnant Grafen Bertrand, Generallieutnant Baron Gourgaud, Baron von Las Cases und Marchand; — die Herren Saint-Denis, Noverraz, Archambauld, Pierron; — der unterzeichnete französische Commissair, ihm zur Seite resp. die Herren Capitaine Guyet und Charner; — Herr Arthur Bertrand, Herr Coursot, ehemaliger Diener des Kaisers, Herr Capitain Doret und Herr Doctor Guillard; — die Civil-, Marine- und Militairbehörden der Insel nach ihrer Rangordnung; — Sr. Excellenz der Herr Gouverneur

mit Sr. Herrlichkeit dem Herrn Oberrichter und dem Obersten Hobson, Mitglied des Raths; — eine Compagnie der königl. Artillerie; — die angesehensten Bewohner der Insel in großer Trauer. Während des ganzen Weges donnerten die Kanonenschüsse der Forts von Minute zu Minute. Bei seiner Ankunft zu James-Town fuhr der Wagen langsam durch 2 Reihen Soldaten der Garnison, welche sich zum Zeichen der Trauer auf ihre umgekehrten Gewehre stützten und sich vom Eintritt in die Stadt an bis zum Einschiffungsort ausdehnten.

Doppelt ausgefertigt zu St. Helena am 15. Oktober im Jahre des Heils 1840."

L. P. (Rohan) Chabot. L. S. Alexander.

Zur Beglaubigung Middlemore.

Ueber die Ausgrabung erstattete ferner auch noch der Doctor Guillard, Schiffsarzt der Belle-Poule, einen Bericht, aus welchem hier das Wichtigste folgen möge.

„Nachdem die Grube geöffnet worden, bin ich in dieselbe hineingestiegen. Vorn stand der kaiserliche Sarg, der auf einer breiten Steinplatte ruhte, welche selbst wieder durch steinerne Pfeiler gestützt war. Seine Wände von Mahagoniholz hatten noch ihre Farbe und Festigkeit, mit Ausnahme der vordern, welche unwesentlich gelitten hatten. Der äußere Kasten war vermittelst langer Schrauben geschlossen, die abgeschlagen werden mußten, um den Deckel öffnen zu können. Unter diesem befand sich ein von allen Seiten geschlossener bleierner Kasten, der einen andern vollkommen unversehrten Kasten von Mahagoni umschloß; dann folgte ein vierter Kasten von Eisenblech, dessen Deckel an den, sich nach Innen biegenden Wänden festgelöthet war. Die Löthe wurde nach und nach durchschnitten und der Deckel vorsichtig abgenommen. Ein weißliches Gewebe verbarg das Innere des Sarges und verhinderte, den

Körper zu sehen. Es war von wattirtem Atlas und bildete eine Art von Einfassung im Innern des Kastens. Als ich nun das Tuch an dem einen Ende aufgehoben und ganz zusammengerollt hatte, lag der wohlerhaltene Körper Napoleons offen zur Schau.

„Etwas Weißliches, das sich von dem Besatz losgemacht zu haben schien, hatte Alles, was sich im Sarge befand, wie mit feiner Gaze überzogen. Der Schädel und die Stirn, die am Atlas festgeklebt hätten, waren besonders überzogen, minder der untere Theil des Körpers, die Hände und die Finger. Die Leiche des Kaisers hatte dieselbe Lage, wie bei der Hineinlegung in den Sarg. Der Schädel und die hohe und breite Stirn waren mit einer gelblichen, harten und sehr fest zusammenhängenden Kruste überzogen; ebenso auch der Kreis um die Augenhöhlen, über deren äußersten Rand sich die Augenbrauen zeigten. Unter den Augenlidern zogen sich die Augenkreise hin, die wenig von ihrem Umfange und ihrer Form verloren hatten. Die Augenlider waren völlig geschlossen und hafteten an den unteren Theilen, fühlten sich auch hart an; selbst einige Wimpern hatten sich an dem freien Rande erhalten. Die Nasenknochen und die Nasendecken hatten sich gut conservirt, die Nasenröhren und die Nasenflügel aber gelitten. Die Backen waren aufgeblasen; die Haut an diesem Gesichtstheile ließ sich sanft und geschmeidig anfühlen und hatte eine weiße Farbe; die Kinnhaut spielte in's Bläuliche. Das Kinn selbst war unverändert und bewahrte noch den dem Gesichte Napoleons eigenthümlichen Ausdruck. Die zusammengeschrumpften Lippen hatten sich von einander gelöst; unter der Oberlippe, die etwas nach links hing, sah man noch 3 ausgezeichnet weiße Schneidezähne. Die Hände waren gänzlich unverändert. Die Haut schien, während die Glieder ihre Beweglichkeit

verloren hatten, den beim Herannahen des Todes eigenthümlichen Schmerz des Sterbenden bewahrt zu haben. An den Fingern saßen lange und sehr weiße Nägel. Die Beine steckten in den Stiefeln, aber durch die aufgegangenen Nähte kamen die 4 letzten Zehen auf jeder Seite zum Vorschein. Die obere Brust war ziemlich eingedrückt, die Magenwände waren hart und hatten sich gesenkt. Die Glieder schienen ihre Formen unter den Kleidern beibehalten zu haben; ich drückte den linken Arm und er war hart. Die Farbe der Kleidungsstücke war nicht angegriffen; man erkannte vollständig die Uniform der Chasseurs zu Pferde der alten Garde an dem grünen Rocke mit hellrothen Aufschlägen; das große Band der Ehrenlegion war noch auf der Weste, und die weißen Beinkleider waren zum Theil durch den kleinen Hut, der auf den Schenkeln ruhte, verdeckt. Die Epaulettes, das Gefäß des Degens und die beiden Orden auf der Brust waren schwarz angelaufen; nur die goldene Krone des Offizierkreuzes der Ehrenlegion glänzte noch hell. Silberne Vasen standen zwischen den Beinen; eine derselben, die zwischen den Knieen stand und mit einem Adler geschmückt war, fand ich unversehrt und geschlossen. Wegen des festen Zusammenhanges der Vasen mit den benachbarten, sie etwas bedeckenden Körpertheilen glaubte der königl. Commissair die Stellung derselben nicht verändern zu dürfen, um sie noch näher zu untersuchen.

„Ich legte den wattirten Atlas, nachdem ich ihn leise mit Kreosot bestrichen, an seinen alten Platz, ließ die hölzernen Kasten hermetisch verschließen und die metallenen sorgfältig wieder zulöthen.

„Die Ueberreste Napoleons sind jetzt in 6 Särgen eingeschlossen: 1) in einem Sarge von Eisenblech, 2) in einem Sarge von Mahagoniholz; 3) in einem bleiernen Sarge, 4) in einem bleiernen Sarge, der von dem erstgenannten durch Sägespäne und Holz-

ecken getrennt ist, 5) in einem Sarge von Ebenholz, 6) in einem Sarge von Eichenholz, zur Schonung des ebenhölzernen.

Sonntag, den 18. Oktober, 8 Uhr Morgens, setzte sich hierauf die Expedition nach Frankreich unter Segel.

Napoleon hat genau 25 Jahre auf seinem Verbannungsorte St. Helena zugebracht, denn am 15. Oktober 1815 hat er ihn betreten.

Wenige Tage nach der Abfahrt von St. Helena begegnete die Expedition auf dem Meere einem von Europa kommenden Schiffe, welches sie von den Kriegsgerüchten, die damals umliefen, und von einer möglichen Collision mit der englischen Marine in Kenntniß setzte. Der Prinz von Joinville versammelte sogleich alle Offiziere auf der Belle-Poule, um sich mit ihnen über das eben so wichtige als unvorhergesehene Ereigniß zu berathen. Da der Kriegsrath den Entschluß gefaßt hatte, sich jedenfalls kräftigst zu vertheidigen, so mußte man vor Allem daran denken, alle Geschütze der Fregatte gegen den etwaigen Feind aufzustellen. Die provisorisch in der Batterie eingerichteten Zimmer wurden zerstört, und die Wände und alle eleganten Möbel über Bord geworfen. Der Prinz von Joinville ging mit seinem Beispiele voran, und bald hatte die Fregatte 6 oder 8 Feuerschlünde mehr aufgepflanzt.

Der Theil des Schiffes, wo die Zimmer eingerichtet gewesen waren, erhielt den Namen Lacedemon: aller Luxus wurde verbannt, um dem Nützlichen Platz zu machen.

Alle Personen, welche unter irgend einem Titel an der Expedition nach St. Helena theilgenommen haben, stimmen darin überein, daß der Prinz von Joinville sich der großen und ehrenvollen, ihm anvertrauten Mission würdig gezeigt habe. Alle versichern, daß er nicht allein als Commandeur der Expedition und als Franzose Alles gethan, um dem Andenken des

Kaisers alle schuldige Ehren zu erweisen, sondern daß er seine heilige Mission mit einer so feierlichen Haltung, mit einer so frommen und strengen Pietät erfüllt habe, wie sie nur der Sohn des Kaisers selbst hätte zeigen können. Er hatte gleichfalls eingesehen, daß der Sarg des Kaisers nicht in fremde Hände fallen dürfe, und entschieden, lieber das Schiff in Grund zu bohren, als es aufzugeben; er hatte es verstanden, diesen energischen Entschluß den Herzen seiner ganzen Umgebung mitzutheilen.

Schon seit geraumer Zeit hatten dazwischen die gewaltigen Vorbereitungen zu der Nationalfeier begonnen. Bei der Ankunft der Depesche beeilte sich der Minister des Innern, Graf Duchatel, zur schleunigsten Vollendung derselben die nöthigen Befehle zu ertheilen.

Die Ankunft Napoleons in Paris wurde auf den 15. Decbr. festgesetzt. Das werthvolle Gut ging von Cherbourg um 8 Uhr Abends ab. Der Maire von Cherbourg legte im Namen der Stadt einen goldenen Lorbeerzweig in dem Augenblicke auf den Sarg, wo er an Bord der Normandie gebracht wurde. Eine Salve von 1000 Kanonenschüssen von dem Deiche und den Forts aus begrüßte die Abfahrt der Flotille.

Am Bord der Normandie wurde der Körper in der Mitte des Hinterkastells niedergesetzt. Während der Fahrt von Cherbourg bis zur Seine war der kaiserliche Mantel über den Sarg gebreitet. Der mit silberbrodirtem Sammet ausgeschlagene Altar, mit 4 silbernen Adlern an den 4 Ecken, stand am untern Ende des Hintermastes.

Rings um den Sarg standen Taxusbäume mit Wachskerzen. Ein hohes, von 12 Säulen getragenes Dach schützte ihn gegen Regen und Feuchtigkeit; er war mit einer Sammetdecke mit silbernen Franzen behangen; an jeder Seite standen Räu-

cherbecken mit brennendem Weihrauch; am Haupte ein vergoldetes Kreuz; zu den Füßen eine vergoldete Lampe und rund umher viele beständig brennende Lampen. Die Expedition bestand beim Absegeln von Cherbourg aus la Normandie, worauf der Katafalk war, dem Staatsdampfschiffe le Veloce, das beim Einfahren in die Seine salutiren sollte, und dem Dampfschiffe le Courrier.

Am Abend um 9 Uhr, auf der Rhede von Havre, wurde le Veloce durch das Dampfschiff la Seine ersetzt, welches einen Staatskutter, der beim Transport des Sarges auf ein Schiff der obern Seine salutiren sollte, in's Schlepptau genommen hatte. In der Nacht vom 9. auf den 10. legte sich die Expedition bei Val-de-la-Haye, 3 Stunden unterhalb Rouen, vor Anker. Den 10. Morgens erschien die Flotte der Dampfschiffe der obern Seine, bestehend aus den trois Dorades, den trois Etoiles, dem Elbeuhvien, dem Parisien, der Parisienne und dem Zampa.

Der Sarg wurde unter einem Katafalk, geschmückt mit veilchenblauem Sammet, worauf goldene Adler und Bienen eingewirkt waren, von la Normandie an Bord des Zampa gebracht.

Der Prinz von Joinville und alle Personen der Expedition schifften sich auf der neuen Flotille ein, die sich sogleich in Bewegung setzte.

Am Morgen desselben Tages kamen sie nach Rouen.

Zwei vor der Insel von Petit-Guay liegende Schiffe begrüßten den Kaiser bei seiner Einfahrt in den Hafen. Die Nationalgarde und die Garnison, an den beiden Ufern der Seine aufgestellt, erwiesen ihm die militairischen Honneurs. Mitten auf der mit Fahnen, veilchenblauem Sammet und den kaiserlichen Wappen geschmückten Hängebrücke erhob sich ein reich verzierter Cenotaph

In dem Augenblicke, wo der Cenotaph dem Zampa nahe ist, hielt die Flotille, und von den Geistlichen wurde der Segen gesprochen. Hierauf wurden dem Schiffe, das die Leiche Napoleons bewahrte, von Neuem militärische Honneurs erzeigt.

Nach 2 Stunden Aufenthalt endlich setzte sich der schwimmende Zug wieder in Bewegung und hielt nur bei Pont-de-l'Arche an, um dort die Nacht zu bleiben. Den 11. Morgens verließ die Flotille Pont-de-l'Arche und begab sich nach Vernon. Den 12. von Vernon nach Mantes. Den 13. von Mantes nach Maisons sur Seine. Auf dem ganzen Wege eilten überall die Behörden, die Nationalgarden und die Bevölkerung herbei, um Napoleon die seinem und Frankreichs Ruhme gebührenden Ehren zu erweisen. Bei der Wiederkehr des Helden schien die Nation das Palladium des Vaterlands, die heiligen Reliquien des Sieges wieder gewonnen zu haben.

Den 14. Morgens wurde der Sarg vom Zampa auf das kaiserliche Schiff gebracht, das den Abend vorher von Paris angekommen war.

Dieses eigends für die Ceremonie gebaute Schiff ist 24 Metres lang und 8 Metres breit. Auf demselben ist ein Tempel von bronzirtem Tafelwerk errichtet und mit Draperien umgeben. Der Teppich ist von veilchenblauem mit Goldbienen bedeckten Sammet; der Platefond von weißem mit Goldborden geschmückten Atlas. An den Ecken der Verzierung sind 4 vergoldete Adler angebracht, die lange Immortellenguirlanden tragen. Unter dem Tempel wurde der mit dem kaiserlichen Leichentuche bedeckte Sarg des Kaisers niedergestellt. Am hinteren Ende des Schiffes flatterten Fahnen mit dem Namen der Siege Napoleons. Um diese Trophäen ragten Lorbeeren und Palmen hervor. Rund um den Tempel standen Dreifüße von antiker Form, aus denen Weihrauch und Wohlgerüche ausströmten. Immortellenguirlanden zogen sich

um das ganze Schiff, dessen Vordertheil mit einem sehr großen goldenen Adler verziert war, welcher seinen ruhmgekrönten Gebieter im Triumphe zurückzuführen schien. Nachdem die Hinüberschaffung des Sarges bewerkstelligt worden, stellte sich ein Dampfboot mit 200 Musikern unter der Direction des Herrn Habeneck, Kapellmeister der königlichen Akademie der Musik, an Bord, an die Spitze der kaiserlichen Flotille. Die Musik spielte während des übrigen Theils der Fahrt Trauermärsche und Militärsymphonien, komponirt von Auber, Halévy und A. Adam.

Am 14. Abend hielt die Expedition bei Courbevoin, der letzten Station ihrer Reise.

Am Ufer, links von der Brücke von Neuilly hatte man eine prächtige Säule von Schiffsschnäbeln errichtet und auf der Brücke selbst eine Statue, welche die heilige Jungfrau Maria vorstellte, vor welcher die Mannschaft der Belle-Poule sich beugte, um ihr zu danken, daß sie ihnen eine so ehrenvolle und ruhmwürdige Fahrt verliehen habe.

Am 15., bei Tagesanbruch, wurde der Sarg vom Schiffe durch die Matrosen der Belle-Poule auf den kaiserlichen Leichenwagen getragen. Dieser machte eigentlich den Hauptttheil der Ceremonie aus. Zwölf, eben so viele Siege darstellende Bildsäulen umgaben gleichsam im Triumphe den Sarg des Helden, der unter einem ungeheueren Schilde ruhte. Sie standen auf einem von 4 Waffenbündeln umgebenen und mit langen Draperien mit eingewirkten goldenen Bienen, Adlern und Lorbeerzweigen geschmückten Piedestal, welches wieder auf einer mit Adlern, Lorbeerkränzen und dem kaiserlichen N verzierten Unterlage ruhte, die von 4 die antiken Wagen vergegenwärtigenden Rädern getragen wurde. Die Statuen, Trophäen, Räder, alle Verzierungen des Wagens waren ganz vergoldet.

Vorn an dem Wagen, auf einer Trophäe von Fahnen,

Palmen und Lorbeeren, waren die berühmten Namen der Siege Napoleons verzeichnet. Auf dem Sarge lagen die kaiserliche Krone, das Scepter und die goldene, mit Juwelen besetzte Hand der Gerechtigkeit.

Der Wagen wurde von 16 schwarzen Pferden in vier Viergespannen gezogen. Die Pferde waren mit weißen Helmbüschen, die Mähnen mit weißen wehenden Federn geschmückt und mit Decken von Goldstoff ganz bedeckt. Jede Schabrake trug das kaiserliche, mit Edelsteinen besetzte Wappen, Adler, mehrmals den Buchstaben N und Lorbeerzweige. 16 Piqueurs in kaiserlicher Livree führten die Viergespanne, 2 Piqueurs zu Pferde ritten voraus. Die ganze Höhe des Wagens betrug 10 Metres, die Breite 4 Metres 80 Zentim, die Länge 10 Metres. Er wog 13000 Kilogramme. Als der Sarg auf den Wagen gestellt wurde, begrüßte man ihn mit einer Salve von 21 Kanonenschüssen, worauf der Zug sich unter dem Glockengeläute aller Kirchen von Paris und der großen Glocke der Kirche Notre-Dame in Bewegung setzte.

Die Nationalgarde des Seine-Departements bildete ein Spalier an beiden Seiten der Straße von Neuilly, von der Brücke bis zur Barriere de l'Etoile; weiter zog sie sich nur auf der rechten Seite des Zuges hin, bis zum Platze vor dem Invalidenhause, wo sie wieder an beiden Seiten die Reihe bildete, bis zum großen Gitter des Hauses.

Die rechte Reihe des von den Linientruppen gebildeten Spaliers stand bei der Barriere de l'Etoile, die linke auf dem Quai d'Orsey.

Bei der Abfahrt von Neuilly gab die an den Enden der Brücke aufgestellte Batterie eine Ehrensalve von 21 Kanonenschüssen.

Der Zug begab sich nach Paris über die Brücke von Neuilly, die Straße von Neuilly und durch den Triumphbogen.

Auf der Plate-Form des Arc de triomphe erhob sich die Apotheose Napoleons folgendermaßen: Der Kaiser im großen kaiserlichen Costüm, wie an seinem Salbungstag, steht vor seinem Throne; ihm zur Seite zwei Figuren, die den Genius des Krieges und den des Friedens darstellen. Diese Gruppe ruht auf einem Sockel von großem Umfange, der mit Guirlanden, Waffentrophäen, überhaupt mit Allem geschmückt ist, was an die Siege Napoleons erinnert. Die Plate-Forme trägt überdies einen sehr großen Dreifuß, der in verschiedenen Farben brennt. In den Ecken des Monuments stellen zwei Gottheiten zu Pferde den Ruhm und die Größe dar. Der Triumphbogen ist vom Gipfel bis zum Fuße mit Guirlanden und Blumengehängen geschmückt. Bei seiner Ankunft vor dem Triumphbogen wurde der Wagen wieder mit einer Salve von 21 Kanonenschüssen begrüßt.

Bei dem ersten Kanonenschusse der bei Neuilly aufgestellten Artillerie setzte sich der Zug in folgender Ordnung in Bewegung.

Die Gensdarmerie der Seine, mit Trompeten, den Oberst an der Spitze.

Die reitende Municipalgarde, mit Fahne und Trompeten, den Oberst an der Spitze.

Zwei Escadrons vom 7. Lanciersregiment, mit Fahne und Musik, den Oberst an der Spitze.

Der Generallieutenant-Platzkommandant von Paris mit seinem Generalstabe und den verabschiedeten Offizieren.

Ein Bataillon der Linien-Infanterie, mit Fahne, Sappeurs, Tambours und Musik, den Oberst an der Spitze.

Die Municipalgarde zu Fuß, mit Fahne und Tambours, den Oberstlieutenant an der Spitze.

Die Sappeurs-pompiers, mit Fahne und Tambours, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Einen Escadrons des 7. Lanciersregiments, den Oberst[illegible]
[illegible] an der Spitze.

Der Generallieutenant-Divisionscommandeur mit seinem [illegible]
[illegible]

Die Offiziere aller Waffengattungen, die in Paris [illegible]
[illegible] oder beim Kriegsdepot angestellt sind.

Die militairische Specialschule, mit ihrem Generalstabe [illegible]
[illegible] Spitze.

Ein Bataillon leichter Infanterie mit Fahne, Sapper[illegible]
[illegible] und Musik, den Oberst an der Spitze,

Einen Bataillons Artillerie.

Ein Detachement des ersten Bataillons der Jäger zu Fu[illegible]

Die [illegible] Compagnien, die im Seine-Departement kant[illegible]
[illegible] ein Bataillon bildend unter Befehl eines Bataillonschefs

Die vier Compagnien ausgedienter Unteroffiziere.

Einen Escadrons vom 5. Kürassierregiment, den Oberstlieut[illegible]
[illegible] an der Spitze.

Einen Escadrons der Nationalgarde zu Pferde, mit Fahne
[illegible] Musik, den Oberstlieutenant an der Spitze.

Der Marschall Oberkommandeur mit seinem Generalstabe.

Der [illegible] Legion der Nationalgarde der Baumweile.

Der [illegible] Legion der Nationalgarde von Paris.

Einen Escadrons der Nationalgarde zu Pferde, den Oberst[illegible]
[illegible] an der Spitze.

Den Wagen für den von St. Helena kommenden Prediger.

Das Leichenmusikcorps.

Das Schlachtroß des Kaisers mit dem Sattel und dem Ge[illegible]
[illegible] Napoleon als erster Consul gehabt hatte. Der in
[illegible] Kronen bewahrte Sattel ist von goldge[illegible]
[illegible] Sammet, die Schabracke und die Schweif[illegible]
[illegible] gestickt; man bemerkt darauf die

von Gourdel; die Gerechtigkeit, von Bion; der Krieg, von Calmels; die Göttin des Ackerbaues, von Théraſſe; die Beredſamkeit, von Fauginet; die ſchönen Künſte, von Merlieux; der Handelsgott, von Dantan d. j. An jeder Ecke der Brücke de la Concorde ſtand eine Triumphſäule.

Den Platz der Deputirtenkammer, deren Treppe mit einer, von Cortot ausgeführten coloſſalen Bildſäule, Frankreich darſtellend, geſchmückt war.

Den Quai d'Orſay und den Invalidenplatz. Auf den Seiten des Platzes hatte man ungeheure, 36,000 Zuſchauer faſſende Eſtraden errichtet. Der Zugang war mit 32 Statuten geſchmückt: Clodewig; Karl Martel; Philipp Auguſt; Karl V.; Jeanne d'Arc; Ludwig XII.; Bayard; Ludwig XIV.; Turenne; Dugay-Trouin; Hoche; Latour-d'Auvergne; Kellermann; Ney; Jourdan; Lobau, Karl der Große; Hugo Capet; Ludwig IX.; Karl VII.; Du-Guesclin; Franz I.; Heinrich IV; Conté; Vauban; Marceau; Deſaix; Kleber; Lannes; Maſſena; Mortier; Macdonald.

Zwiſchen dieſen Statüen loderten aus Dreifüßen Flammen auf.

Der kaiſerliche Wagen hielt am Gitter des Invalidenhauſes. Das Eintrittsgitter war mit einem ſchwarzen, ſilber- und goldgeſchmückten Behang verziert, welcher von 2 Triumphſäulen und von zahlreichen Bündeln bebänderter Lanzen gehalten wurde. Zwei große Dreifüße ſtanden auf den Säulen. Links und rechts waren die für den Generalſtab der Invaliden beſtimmten Tribünen. Auf dem Vorhofe ſtanden Piedeſtale mit reichen Kandelabern. Der Sarg wurde durch 36 Matroſen der königl. Marine heruntergenommen und von ihnen bis zur Halle im Hofe Napoleon getragen. Der Trauerſchmuck der Halle im Hofe Napoleon beſtand in ſchwarzen, ſilbergeſtickten Behängen, mit der kaiſerlichen Chiffre auf den, an den Wänden

mit Sr. Herrlichkeit dem Herrn Oberrichter und dem Obersten Hobson, Mitglied des Raths; — eine Compagnie der königl. Artillerie; — die angesehensten Bewohner der Insel in großer Trauer. Während des ganzen Weges donnerten die Kanonenschüsse der Forts von Minute zu Minute. Bei seiner Ankunft zu James-Town fuhr der Wagen langsam durch 2 Reihen Soldaten der Garnison, welche sich zum Zeichen der Trauer auf ihre umgekehrten Gewehre stützten und sich vom Eintritt in die Stadt an bis zum Einschiffungsort ausdehnten.

Doppelt ausgefertigt zu St. Helena am 15. Oktober im Jahre des Heils 1840."

L. P. (Rohan) Chabot. L. S. Alexander.

Zur Beglaubigung Middlemore.

Ueber die Ausgrabung erstattete ferner auch noch der Doctor Guillard, Schiffsarzt der Belle-Poule, einen Bericht, aus welchem hier das Wichtigste folgen möge.

„Nachdem die Grube geöffnet worden, bin ich in dieselbe hineingestiegen. Vorn stand der kaiserliche Sarg, der auf einer breiten Steinplatte ruhte, welche selbst wieder durch steinerne Pfeiler gestützt war. Seine Wände von Mahagoniholz hatten noch ihre Farbe und Festigkeit, mit Ausnahme der vordern, welche unwesentlich gelitten hatten. Der äußere Kasten war vermittelst langer Schrauben geschlossen, die abgeschlagen werden mußten, um den Deckel öffnen zu können. Unter diesem befand sich ein von allen Seiten geschlossener bleierner Kasten, der einen andern vollkommen unversehrten Kasten von Mahagoni umschloß; dann folgte ein vierter Kasten von Eisenblech, dessen Deckel an den, sich nach Innen biegenden Wänden festgelöthet war. Die Löthe wurde nach und nach durchschnitten und der Deckel vorsichtig abgenommen. Ein weißliches Gewebe verbarg das Innere des Sarges und verhinderte, den

Körper zu sehen. Es war von wattirtem Atlas und bildete eine Art von Einfassung im Innern des Kastens. Als ich nun das Tuch an dem einen Ende aufgehoben und ganz zusammengerollt hatte, lag der wohlerhaltene Körper Napoleons offen zur Schau.

„Etwas Weißliches, das sich von dem Besatz losgemacht zu haben schien, hatte Alles, was sich im Sarge befand, wie mit feiner Gaze überzogen. Der Schädel und die Stirn, die am Atlas festgeklebt hätten, waren besonders überzogen, minder der untere Theil des Körpers, die Hände und die Finger. Die Leiche des Kaisers hatte dieselbe Lage, wie bei der Hineinlegung in den Sarg. Der Schädel und die hohe und breite Stirn waren mit einer gelblichen, harten und sehr fest zusammenhängenden Kruste überzogen; ebenso auch der Kreis um die Augenhöhlen, über deren äußersten Rand sich die Augenbrauen zeigten. Unter den Augenlidern zogen sich die Augenkreise hin, die wenig von ihrem Umfange und ihrer Form verloren hatten. Die Augenlider waren völlig geschlossen und hafteten an den unteren Theilen, fühlten sich auch hart an; selbst einige Wimpern hatten sich an dem freien Rande erhalten. Die Nasenknochen und die Nasendecken hatten sich gut conservirt, die Nasenröhren und die Nasenflügel aber gelitten. Die Backen waren aufgeblasen; die Haut an diesem Gesichtstheile ließ sich sanft und geschmeidig anfühlen und hatte eine weiße Farbe; die Kinnhaut spielte in's Bläuliche. Das Kinn selbst war unverändert und bewahrte noch den dem Gesichte Napoleons eigenthümlichen Ausdruck. Die zusammengeschrumpften Lippen hatten sich von einander gelöst; unter der Oberlippe, die etwas nach links hing, sah man noch 3 ausgezeichnet weiße Schneidezähne. Die Hände waren gänzlich unverändert. Die Haut schien, während die Glieder ihre Beweglichkeit

verloren hatten, den beim Herannahen des Todes eigenthümlichen Schmerz des Sterbenden bewahrt zu haben. An den Fingern saßen lange und sehr weiße Nägel. Die Beine steckten in den Stiefeln, aber durch die aufgegangenen Nähte kamen die 4 letzten Zehen auf jeder Seite zum Vorschein. Die obere Brust war ziemlich eingedrückt, die Magenwände waren hart und hatten sich gesenkt. Die Glieder schienen ihre Formen unter den Kleidern beibehalten zu haben; ich drückte den linken Arm und er war hart. Die Farbe der Kleidungsstücke war nicht angegriffen; man erkannte vollständig die Uniform der Chasseurs zu Pferde der alten Garde an dem grünen Rocke mit hellrothen Aufschlägen; das große Band der Ehrenlegion war noch auf der Weste, und die weißen Beinkleider waren zum Theil durch den kleinen Hut, der auf den Schenkeln ruhte, verdeckt. Die Epaulettes, das Gefäß des Degens und die beiden Orden auf der Brust waren schwarz angelaufen; nur die goldene Krone des Offizierkreuzes der Ehrenlegion glänzte noch hell. Silberne Vasen standen zwischen den Beinen; eine derselben, die zwischen den Knieen stand und mit einem Adler geschmückt war, fand ich unversehrt und geschlossen. Wegen des festen Zusammenhanges der Vasen mit den benachbarten, sie etwas bedeckenden Körpertheilen glaubte der königl. Commissair die Stellung derselben nicht verändern zu dürfen, um sie noch näher zu untersuchen.

„Ich legte den wattirten Atlas, nachdem ich ihn leise mit Kreosot bestrichen, an seinen alten Platz, ließ die hölzernen Kasten hermetisch verschließen und die metallenen sorgfältig wieder zulöthen.

„Die Ueberreste Napoleons sind jetzt in 6 Särgen eingeschlossen: 1) in einem Sarge von Eisenblech, 2) in einem Sarge von Mahagoniholz; 3) in einem bleiernen Sarge, 4) in einem bleiernen Sarge, der von dem erstgenannten durch Sägespäne und Holz-

ecken getrennt ist, 5) in einem Sarge von Ebenholz, 6) in einem Sarge von Eichenholz, zur Schonung des ebenhölzernen.

Sonntag, den 18. Oktober, 8 Uhr Morgens, setzte sich hierauf die Expedition nach Frankreich unter Segel.

Napoleon hat genau 25 Jahre auf seinem Verbannungsorte St. Helena zugebracht, denn am 15. Oktober 1815 hat er ihn betreten.

Wenige Tage nach der Abfahrt von St. Helena begegnete die Expedition auf dem Meere einem von Europa kommenden Schiffe, welches sie von den Kriegsgerüchten, die damals umliefen, und von einer möglichen Collision mit der englischen Marine in Kenntniß setzte. Der Prinz von Joinville versammelte sogleich alle Offiziere auf der Belle-Poule, um sich mit ihnen über das eben so wichtige als unvorhergesehene Ereigniß zu berathen. Da der Kriegsrath den Entschluß gefaßt hatte, sich jedenfalls kräftigst zu vertheidigen, so mußte man vor Allem daran denken, alle Geschütze der Fregatte gegen den etwaigen Feind aufzustellen. Die provisorisch in der Batterie eingerichteten Zimmer wurden zerstört, und die Wände und alle eleganten Möbel über Bord geworfen. Der Prinz von Joinville ging mit seinem Beispiele voran, und bald hatte die Fregatte 6 oder 8 Feuerschlünde mehr aufgepflanzt.

Der Theil des Schiffes, wo die Zimmer eingerichtet gewesen waren, erhielt den Namen Lacedemon: aller Luxus wurde verbannt, um dem Nützlichen Platz zu machen.

Alle Personen, welche unter irgend einem Titel an der Expedition nach St. Helena theilgenommen haben, stimmen darin überein, daß der Prinz von Joinville sich der großen und ehrenvollen, ihm anvertrauten Mission würdig gezeigt habe. Alle versichern, daß er nicht allein als Commandeur der Expedition und als Franzose Alles gethan, um dem Andenken des

Kaisers alle schuldige Ehren zu erweisen, sondern daß er seine heilige Mission mit einer so feierlichen Haltung, mit einer so frommen und strengen Pietät erfüllt habe, wie sie nur der Sohn des Kaisers selbst hätte zeigen können. Er hatte gleichfalls eingesehen, daß der Sarg des Kaisers nicht in fremde Hände fallen dürfe, und entschieden, lieber das Schiff in Grund zu bohren, als es aufzugeben; er hatte es verstanden, diesen energischen Entschluß den Herzen seiner ganzen Umgebung mitzutheilen.

Schon seit geraumer Zeit hatten dazwischen die gewaltigen Vorbereitungen zu der Nationalfeier begonnen. Bei der Ankunft der Depesche beeilte sich der Minister des Innern, Graf Duchatel, zur schleunigsten Vollendung derselben die nöthigen Befehle zu ertheilen.

Die Ankunft Napoleons in Paris wurde auf den 15. Decbr. festgesetzt. Das werthvolle Gut ging von Cherbourg um 8 Uhr Abends ab. Der Maire von Cherbourg legte im Namen der Stadt einen goldenen Lorbeerzweig in dem Augenblicke auf den Sarg, wo er an Bord der Normandie gebracht wurde. Eine Salve von 1000 Kanonenschüssen von dem Deiche und den Forts aus begrüßte die Abfahrt der Flotille.

Am Bord der Normandie wurde der Körper in der Mitte des Hinterkastells niedergesetzt. Während der Fahrt von Cherbourg bis zur Seine war der kaiserliche Mantel über den Sarg gebreitet. Der mit silberbrodirtem Sammet ausgeschlagene Altar, mit 4 silbernen Adlern an den 4 Ecken, stand am untern Ende des Hintermastes.

Rings um den Sarg standen Taxusbäume mit Wachskerzen. Ein hohes, von 12 Säulen getragenes Dach schützte ihn gegen Regen und Feuchtigkeit; er war mit einer Sammetdecke mit silbernen Franzen behangen; an jeder Seite standen Räu-

cherbecken mit brennendem Weihrauch; am Haupte ein vergoldetes Kreuz; zu den Füßen eine vergoldete Lampe und rund umher viele beständig brennende Lampen. Die Expedition bestand beim Absegeln von Cherbourg aus la Normandie, worauf der Katafalk war, dem Staatsdampfschiffe le Veloce, das beim Einfahren in die Seine salutiren sollte, und dem Dampfschiffe le Courrier.

Am Abend um 9 Uhr, auf der Rhede von Havre, wurde le Veloce durch das Dampfschiff la Seine ersetzt, welches einen Staatskutter, der beim Transport des Sarges auf ein Schiff der obern Seine salutiren sollte, in's Schlepptau genommen hatte. In der Nacht vom 9. auf den 10. legte sich die Expedition bei Val-de-la-Haye, 3 Stunden unterhalb Rouen, vor Anker. Den 10. Morgens erschien die Flotte der Dampfschiffe der obern Seine, bestehend aus den trois Dorades, den trois Etoiles, dem Elbeuhvien, dem Parisien, der Parisienne und dem Zampa.

Der Sarg wurde unter einem Katafalk, geschmückt mit veilchenblauem Sammet, worauf goldene Adler und Bienen eingewirkt waren, von la Normandie an Bord des Zampa gebracht.

Der Prinz von Joinville und alle Personen der Expedition schifften sich auf der neuen Flotille ein, die sich sogleich in Bewegung setzte.

Am Morgen desselben Tages kamen sie nach Rouen.

Zwei vor der Insel von Petit-Quay liegende Schiffe begrüßten den Kaiser bei seiner Einfahrt in den Hafen. Die Nationalgarde und die Garnison, an den beiden Ufern der Seine aufgestellt, erwiesen ihm die militairischen Honneurs. Mitten auf der mit Fahnen, veilchenblauem Sammet und den kaiserlichen Wappen geschmückten Hängebrücke erhob sich ein reich verzierter Cenotaph

In dem Augenblicke, wo der Cenotaph dem Zampa nahe ist, hielt die Flotille, und von den Geistlichen wurde der Segen gesprochen. Hierauf wurden dem Schiffe, das die Leiche Napoleons bewahrte, von Neuem militärische Honneurs erzeigt.

Nach 2 Stunden Aufenthalt endlich setzte sich der schwimmende Zug wieder in Bewegung und hielt nur bei Pont-de-l'Arche an, um dort die Nacht zu bleiben. Den 11. Morgens verließ die Flotille Pont-de-l'Arche und begab sich nach Vernon. Den 12. von Vernon nach Mantes. Den 13. von Mantes nach Maisons sur Seine. Auf dem ganzen Wege eilten überall die Behörden, die Nationalgarden und die Bevölkerung herbei, um Napoleon die seinem und Frankreichs Ruhme gebührenden Ehren zu erweisen. Bei der Wiederkehr des Helden schien die Nation das Palladium des Vaterlands, die heiligen Reliquien des Sieges wieder gewonnen zu haben.

Den 14. Morgens wurde der Sarg vom Zampa auf das kaiserliche Schiff gebracht, das den Abend vorher von Paris angekommen war.

Dieses eigends für die Ceremonie gebaute Schiff ist 24 Metres lang und 8 Metres breit. Auf demselben ist ein Tempel von bronzirtem Tafelwerk errichtet und mit Draperien umgeben. Der Teppich ist von veilchenblauem mit Goldbienen bedeckten Sammet; der Platefond von weißem mit Goldborden geschmückten Atlas. An den Ecken der Verzierung sind 4 vergoldete Adler angebracht, die lange Immortellenguirlanden tragen. Unter dem Tempel wurde der mit dem kaiserlichen Leichentuche bedeckte Sarg des Kaisers niedergestellt. Am hinteren Ende des Schiffes flatterten Fahnen mit dem Namen der Siege Napoleons. Um diese Trophäen ragten Lorbeeren und Palmen hervor. Rund um den Tempel standen Dreifüße von antiker Form, aus denen Weihrauch und Wohlgerüche ausströmten. Immortellenguirlanden zogen sich

um das ganze Schiff, dessen Vordertheil mit einem sehr großen goldenen Adler verziert war, welcher seinen ruhmgekrönten Gebieter im Triumphe zurückzuführen schien. Nachdem die Hinüberschaffung des Sarges bewerkstelligt worden, stellte sich ein Dampfboot mit 200 Musikern unter der Direction des Herrn Habeneck, Kapellmeister der königlichen Akademie der Musik, an Bord, an die Spitze der kaiserlichen Flotille. Die Musik spielte während des übrigen Theils der Fahrt Trauermärsche und Militärsymphonien, komponirt von Auber, Halévy und A. Adam.

Am 14. Abend hielt die Expedition bei Courbevoin, der letzten Station ihrer Reise.

Am Ufer, links von der Brücke von Neuilly hatte man eine prächtige Säule von Schiffsschnäbeln errichtet und auf der Brücke selbst eine Statue, welche die heilige Jungfrau Maria vorstellte, vor welcher die Mannschaft der Belle-Poule sich beugte, um ihr zu danken, daß sie ihnen eine so ehrenvolle und ruhmwürdige Fahrt verliehen habe.

Am 15., bei Tagesanbruch, wurde der Sarg vom Schiffe durch die Matrosen der Belle-Poule auf den kaiserlichen Leichenwagen getragen. Dieser machte eigentlich den Hauptheil der Ceremonie aus. Zwölf, eben so viele Siege darstellende Bildsäulen umgaben gleichsam im Triumphe den Sarg des Helden, der unter einem ungeheueren Schilde ruhte. Sie standen auf einem von 4 Waffenbündeln umgebenen und mit langen Draperien mit eingewirkten goldenen Bienen, Adlern und Lorbeerzweigen geschmückten Piedestal, welches wieder auf einer mit Adlern, Lorbeerkränzen und dem kaiserlichen N verzierten Unterlage ruhte, die von 4 die antiken Wagen vergegenwärtigenden Rädern getragen wurde. Die Statuen, Trophäen, Räder, alle Verzierungen des Wagens waren ganz vergoldet.

Vorn an dem Wagen, auf einer Trophäe von Fahnen,

Palmen und Lorbeeren, waren die berühmten Namen der Siege Napoleons verzeichnet. Auf dem Sarge lagen die kaiserliche Krone, das Scepter und die goldene, mit Juwelen besetzte Hand der Gerechtigkeit.

Der Wagen wurde von 16 schwarzen Pferden in vier Viergespannen gezogen. Die Pferde waren mit weißen Helmbüschen, die Mähnen mit weißen wehenden Federn geschmückt und mit Decken von Goldstoff ganz bedeckt. Jede Schabrake trug das kaiserliche, mit Edelsteinen besetzte Wappen, Adler, mehrmals den Buchstaben N und Lorbeerzweige. 16 Piqueurs in kaiserlicher Livree führten die Viergespanne, 2 Piqueurs zu Pferde ritten voraus. Die ganze Höhe des Wagens betrug 10 Metres, die Breite 4 Metres 80 Zentim, die Länge 10 Metres. Er wog 13000 Kilogramme. Als der Sarg auf den Wagen gestellt wurde, begrüßte man ihn mit einer Salve von 21 Kanonenschüssen, worauf der Zug sich unter dem Glockengeläute aller Kirchen von Paris und der großen Glocke der Kirche Notre-Dame in Bewegung setzte.

Die Nationalgarde des Seine-Departements bildete ein Spalier an beiden Seiten der Straße von Neuilly, von der Brücke bis zur Barriere de l'Etoile; weiter zog sie sich nur auf der rechten Seite des Zuges hin, bis zum Platze vor dem Invalidenhause, wo sie wieder an beiden Seiten die Reihe bildete, bis zum großen Gitter des Hauses.

Die rechte Reihe des von den Linientruppen gebildeten Spaliers stand bei der Barriere de l'Etoile, die linke auf dem Quai d'Orsey.

Bei der Abfahrt von Neuilly gab die an den Enden der Brücke aufgestellte Batterie eine Ehrensalve von 21 Kanonenschüssen.

Der Zug begab sich nach Paris über die Brücke von Neuilly, die Straße von Neuilly und durch den Triumphbogen.

Auf der Plate-Form des Arc de triomphe erhob sich die Apotheose Napoleons folgendermaßen: Der Kaiser im großen kaiserlichen Costüm, wie an seinem Salbungstag, steht vor seinem Throne; ihm zur Seite zwei Figuren, die den Genius des Krieges und den des Friedens darstellen. Diese Gruppe ruht auf einem Sockel von großem Umfange, der mit Guirlanden, Waffentrophäen, überhaupt mit Allem geschmückt ist, was an die Siege Napoleons erinnert. Die Plate-Forme trägt überdies einen sehr großen Dreifuß, der in verschiedenen Farben brennt. In den Ecken des Monuments stellen zwei Gottheiten zu Pferde den Ruhm und die Größe dar. Der Triumphbogen ist vom Gipfel bis zum Fuße mit Guirlanden und Blumengehängen geschmückt. Bei seiner Ankunft vor dem Triumphbogen wurde der Wagen wieder mit einer Salve von 21 Kanonenschüssen begrüßt.

Bei dem ersten Kanonenschusse der bei Neuilly aufgestellten Artillerie setzte sich der Zug in folgender Ordnung in Bewegung.

Die Gensdarmerie der Seine, mit Trompeten, den Oberst an der Spitze.

Die reitende Municipalgarde, mit Fahne und Trompeten, den Oberst an der Spitze.

Zwei Escadrons vom 7. Lanciersregiment, mit Fahne und Musik, den Oberst an der Spitze.

Der Generallieutenant-Platzkommandant von Paris mit seinem Generalstabe und den verabschiedeten Offizieren.

Ein Bataillon der Linien-Infanterie, mit Fahne, Sappeurs, Tambours und Musik, den Oberst an der Spitze.

Die Municipalgarde zu Fuß, mit Fahne und Tambours, den Oberstlieutenant an der Spitze.

Die Sappeurs-pompiers, mit Fahne und Tambours, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Zwei Escadrons des 7. Lanciersregiments, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Der Generallieutnant-Divisionscommandeur mit seinem Generalstabe.

Die Offiziere aller Waffengattungen, die in Paris beim Ministerium oder beim Kriegsdepot angestellt sind.

Die militairische Specialschule, mit ihrem Generalstabe an der Spitze.

Ein Bataillon leichter Infanterie mit Fahne, Sappeurs, Tambours und Musik, den Oberst an der Spitze,

Zwei Bataillons Artillerie.

Ein Detachement des ersten Bataillons der Jäger zu Fuß.

Die 7 Geniecompagnien, die im Seine-Departement kantoniren, ein Bataillon bildend unter Befehl eines Bataillonschefs.

Die vier Compagnien ausgedienter Unteroffiziere.

Zwei Escadrons vom 5. Kürassirregiment, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Vier Escadrons der Nationalgarde zu Pferde, mit Fahne und Musik, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Der Marschall-Obercommandeur mit seinem Generalstabe.

Die 2. Legion der Nationalgarde der Bannmeile.

Die 1. Legion der Nationalgarde von Paris.

Zwei Escadrons der Nationalgarde zu Pferde, den Oberstlieutnant an der Spitze.

Ein Wagen für den von St. Helena kommenden Prediger.

Das Leichenmusikkorps.

Das Schlachtroß des Kaisers mit dem Sattel und dem Geschirr, die Napoleon als erster Consul gehabt hatte. Der in der Geräthkammer der Krone bewahrte Sattel ist von goldgesticktem amarantenem Sammet; die Schabracke und die Schweifkappe sind eben so reich gestickt; man bemerkt darauf die

von Gourdel; die Gerechtigkeit, von Bion; der Krieg, von Calmels; die Göttin des Ackerbaues, von Théraſſe; die Beredſamkeit, von Fauginet; die ſchönen Künſte, von Merlieux; der Handelsgott, von Dantan d. j. An jeder Ecke der Brücke de la Concorde ſtand eine Triumphſäule.

Den Platz der Deputirtenkammer, deren Treppe mit einer, von Cortot ausgeführten coloſſalen Bildſäule, Frankreich darſtellend, geſchmückt war.

Den Quai d'Orſay und den Invalidenplatz. Auf den Seiten des Platzes hatte man ungeheure, 36,000 Zuſchauer faſſende Eſtraden errichtet. Der Zugang war mit 32 Statuten geſchmückt: Clodewig; Karl Martel; Philipp Auguſt; Karl V.; Jeanne d'Arc; Ludwig XII.; Bayard; Ludwig XIV.; Turenne; Dugay-Trouin; Hoche; Latour-d'Auvergne; Kellermann; Ney; Jourdan; Lobau, Karl der Große; Hugo Capet; Ludwig IX.; Karl VII.; Du-Gueſclin; Franz I.; Heinrich IV; Conté; Vauban; Marceau; Deſaix; Kleber; Lannes; Maſſena; Mortier; Macdonald.

Zwiſchen dieſen Statüen loderten aus Dreifüßen Flammen auf.

Der kaiſerliche Wagen hielt am Gitter des Invalidenhauſes. Das Eintrittsgitter war mit einem ſchwarzen, ſilber- und goldgeſchmückten Behang verziert, welcher von 2 Triumphſäulen und von zahlreichen Bündeln bebänderter Lanzen gehalten wurde. Zwei große Dreifüße ſtanden auf den Säulen. Links und rechts waren die für den Generalſtab der Invaliden beſtimmten Tribünen. Auf dem Vorhofe ſtanden Piedeſtale mit reichen Kandelabern. Der Sarg wurde durch 36 Matroſen der königl. Marine heruntergenommen und von ihnen bis zur Halle im Hofe Napoleon getragen. Der Trauerſchmuck der Halle im Hofe Napoleon beſtand in ſchwarzen, ſilbergeſtickten Behängen, mit der kaiſerlichen Chiffre auf den, an den Wänden

hängenden, Schildern gravirt. Das Wappen des Kaisers hing über dem Thore und war gleichfalls auf einem architektonisch reichen Plafond in Grau gemalt. Der Hof war mit Estraden umgeben, die mehr als sechstausend Menschen fassen konnten; die Gallerien des Gebäudes, ganz schwarz ausgeschlagen, bildeten die Tribünen. Siegesstatüen und Waffen, Trophäen schmückten alle Gebäude des Hofes.

Vor der Kirche war eine große, mit Waffentrophäen geschmückte Halle errichtet, die von einer Gallerie mit den Portraits der 12 Marschälle des Kaiserreichs in Lebensgröße umgeben war. Beim Eingange in die Kirche und eben so hoch als die Orgel, erhob sich die für das Orchester bestimmte Tribüne.

Auf den Pfeilern des Schiffes der Kirche waren zu Ehren der berühmten Marschälle und Generäle des Kaiserreiches, welche der Tod zu verschiedenen Zeiten hinweggerafft, Zeicheninschriften angebracht. Trophäen von goldenen Waffen hingen über diesen Inschriften; an den Pfeilerecken flatterten Fahnen; schwarze, silbergestickte Behänge schlossen die Arkaden. Eine Trauerbinde von schwarzem Sammet mit silbernen Franzen und Stickereien umgab diese Verzierungen. Lange Guirlanden entfalteten sich vorn, den Lorbeerkränzen zur Stütze dienend und in einfachen Inschriften den Bürgerruhm des Kaisers in Erinnerung bringend.

Der alterthümliche Altar der Invalidenkirche war weggenommen worden, so daß man den Dom und die ganze Kirche übersehen konnte. Am Eingange des Domes waren zwei ungeheure Trophäen.

Im Dome waren die großen oberen Fenster durch veilchenblaue, im Centrum mit einem goldenen Adler geschmückte Vorhänge verdeckt. Diese 12 Fenster bildeten in ihrem Umkreise gleichsam die Diamantenkrone dieser reichen Ausschmückung.

Unterhalb zog sich eine breite, veilchenblaue Trauerbinde an den mit Goldbienen und Namenszügen besäeten Waffen hin, darunter eine Reihe von Wachsfackeln, von einem Kranze in vergoldeter Sculptur getragen. An diesem Kranze waren 24 dreifarbige Fahnen aufgehängt, auf welchem die herrlichsten Siege des Kaisers verzeichnet waren. Weiter unten, auf den großen Gewölbebogen des Domes, mit Lorbeeren verschlungene Guirlanden.

Oberhalb des Gesimses des ersten Chors eine Doppelreihe von Lichtern, die sich im ganzen Umkreise des Doms herumzog. Weiter unten Behänge von Tuch oder veilchenblauem Sammet, mit schimmernden Arabesken, Bienen, Adlern und Namenszügen in Gold; und über diesen 3 große Fahnen.

Der Katafalk bestand aus der mit Trophäen verzierten Unterlage; 4 Säulen trugen eine Kuppel, die im Innern mit weißem Atlas geschmückt und deren Aeußeres ganz von Gold war.

Der Sarg wurde in die Mitte eines prachtvollen Baldachins gestellt, welcher an den 4 Ecken in Immortellenguirlanden haltende Adler endete und oben mit einem goldenen Adler verziert war, der mit seinen ungeheuren Flügeln die theure Leiche seines Helden zu schützen schien.

Der Katafalk hatte eine Höhe von 16 Metres, der Adler eine Flügelweite von 3 Metres 16 Centimes.

Nach Weihung des Wassers wurde der Sarg von 36 auserwählten Unteroffizieren der Nationalgarde und der Linieninfanterie hineingetragen.

Der Prinz von Joinville übergab die Leiche dem Könige, der sie der Obhut des Marschall-Gouverneurs anvertraute. Der Sarg wurde dann unverzüglich unter dem Katafalk niedergesetzt.

Die kirchliche Feierlichkeit fand unter dem Dome Statt in Gegenwart des Königs, der königlichen Familie und der Großoffiziere des königlichen Hauses.

Zugegen waren bei der Ceremonie: Die Minister; — die Pairs; — die Deputirten; — der Staatsrath; — der Cassationshof und der Rechnungshof; — der königliche Rath des öffentlichen Unterrichts; — das Institut, das Collége von Frankreich, und die Dekane der Fakultäten, — der königliche Hof; — die Präfekten der Seine und der Polizei, der Rath der Seine und der Präfektur, die Mairs und Adjuncten der Stadt Paris; — an der Spitze der Marschall-Gouverneur, hinter sich sein Generalstab; — die Marschälle und Admirale von Frankreich; — die Bischöfe und Pfarrer von Paris, in Amtstracht, um den Erzbischof von Paris, nahe am Altare; — an den 4 Seiten des Katafalks die 3 Marschälle von Frankreich und der Admiral, welche das Leichentuch während des Zuges gehalten; — der Generallieutnant Bertrand neben dem Degen, den er auf den dazu bestimmten Kredenztisch gelegt hatte; ihm zur Seite die nach St. Helena gesendete Commission; — an der Stätte des alten Altares der Generalstab der Armee, der Nationalgarde und der Marine, die Gerichtshöfe, die Deputationen der verschiedenen Korporationen, die politechnische Schule ꝛc.; — in den verschiedenen Tribünen des Schiffes die eingeladenen Personen.

Der Segen wurde vom Erzbischof von Paris und vier Bischöfen gesprochen.

Das Orchester, unter Direction des Herrn Haberneck, führte Mozarts Requiem auf.

Die Todtenmesse wurde gesungen von den Herren Duprez, Rubini, Tamburini, Lablache, Chollet, Geraldi, den Damen

Griſi, Damoreau, Dorus, Stolz und den Hauptkünſtlern von Paris.

Eine Stunde nach der Feierlichkeit wurde das Publikum in die Kirche 8 Tage hindurch zugelaſſen.

Das kaiſerliche Schiff, ſo wie alle Dampfſchiffe der Trauer-Flotille liefen in die Seinemündung ein, dem Invalidenhauſe gegenüber, und feuerten Artilleriesalven ab, um den Geſchützen der Landarmee zu antworten.

Acht Tage nach der Ceremonie wurde die Leiche in einer prachtvollen Trauercapelle, in der Mitte des kleinen Seitendoms zur Rechten beigeſetzt.

Hier bleibt er bis zur Vollendung des Leichenmonuments, welches im Mittelpunkte des Domes an der Stelle des Katafalks errichtet werden wird.

Dieſe impoſante Leichenfeier übertraf Alles, was unter ähnlichen Umſtänden geſchehen iſt; ſie durfte nicht anders ſein, um dem großen Namen des Kaiſers würdig zu entſprechen.

Auf Befehl des Miniſters des Innern iſt ſie von Herrn Cavé, Director der ſchönen Künſte, geleitet worden. Die Oberarchitekten waren die Herrn Visconti und Labrouſte.

Die Verwaltung der Leichenfeierlichkeiten in Paris hat die Verfertigung des kaiſerlichen Wagens, die Ausſchmückungen des kaiſerlichen Schiffes und alle Behänge, Stickereien und Verzierungen im Invalidenhauſe zu beſorgen gehabt.

Herr Carl Baudouin war durch eine ſpecielle Vollmacht des Miniſters des Innern beauftragt, die ganze Leichenfeier zu leiten.

Der Architekt Blouet hat die Verzierungen und die Statüengruppe am Triumphbogen erſonnen und ausgeführt.

Die Malereien an den Ausſchmückungen zu Neuilly ſind von den Herren Philaſtre und Cambon.

Die Malereien an den Ausschmückungen des Invalidenplatzes und Hofes von den Herren Feuchéres und Séchan.

Die geschichtlichen Malereien in der Kirche sind von Herrn Gosset.

Herr Felix Martin, Architekt des Leichengepränges, hat die Zeichnungen des Sarges verfertigt und die Ausführung aller auf die Trauer bezüglichen Kunstgegenstände und Behänge geleitet.

Die Broncearbeiten am Sarge sind von dem Erzgießer Quesnel.

Um das Andenken an die große Nationalfeier zu erhalten, hat der Minister des Innern zwei Medaillen schlagen lassen; die eine von Herrn Galle, Ueberschiffung der sterblichen Hülle Napoleons von St. Helena nach Paris, die andere von Herrn Barre dem Vater, das Monument, das Napoleon errichtet werden wird, darstellend.

Inhaltsverzeichniß.

Seite

Einleitung 3

Der Hund, das Kaninchen und der Jäger. Fabel. . . . 5

Napoleon als Gesetzgeber 6

Brief an Paoli 9

An die Herren der Nationalversammlung 11

An den General Butafuoco 17

Napoleons Grotte zu Mileli bei Ajaccio 33

Dankfagungsschreiben des patriotischen Clubbs an Napoleon . 36

Die Preisaufgabe der Academie zu Lyon: Welches sind die Wahrheiten und Gefühle, die, den Menschen einzuflößen, zu ihrem Glücke am wichtigsten ist 38

Das Abendessen zu Beaucaire 56

Briefe

Napoleon an seinen Vater (den 5. April 1781) 78

Desgleichen (den 13. September 1783) 79

Seite
An seinen Oheim 83
An seine Mutter (den 28. März 1785) 84
An den Abbé Raynal (Juli 1786) 84
An den Dr. Tissot 88
An den Kriegscommissair Maubin (27. Juli 1791) . . . 87
An Madame Permont (18. Juni 1795) 89
An Josephine 90
An dieselbe 91
An den General Antonio Rossi in Arallo (Villefranche 16. März 1796) 92
An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten . . . 93
An das vollziehende Directorium (Hauptquartier Nizza den 8. Germinal Jahr IV. 28. März 1796) 94
An dasselbe (Hauptquartier Albenga, den 17. Germinal, 16. Ap. 1796) 96
An dasselbe (Hauptquartier Cherasco, den 9. Floreal Jahr IV, 28. April 1796) 97
An dasselbe (Hauptquartier Albenga, den 19. Germinal Jahr IV, 8. April 1796) 99
An dasselbe (Hauptquartier Cherasco, den 10. Floreal Jahr IV, 29 April 1796) 100
An den Senat der Republik Genua (Hauptquartier Tortona, den 26. Pleureal Jahr IV, 14. Juni 1796) 102
An den Gouverneur von Novi (Hauptquartier Tortona, den 28. Pleureal Jahr IV, 16. Juni 1796) 104
An das vollziehende Directorium (Hauptquartier Brescia, den 26. Thermidor Jahr IV, 13. August 1796) 10

Seite

An dasselbe. (Hauptquartier Brescia, den 26. Thermidor Jahr IV, 13. Aug. 1796) 106

An den Dogen der Republik Venedig. (Judenburg, den 20. Germinal Jahr V, 9. April 1797) 107

An den Bürger Lallement, Minister der französischen Republik in Venedig. (Palmanova den 11. Floreal Jahr V, 30. April 1797) 108

Manifest an die Armee (Hauptquartier Palmanova den 13. Floreal Jahr V, 2. Mai 1797) 109

An das vollziehende Directorium. (Passeriano, den 4. Vendémiaire Jahr VI, 25. September 1797) 113

An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten. (Passeriano den 10. Vendémiaire Jahr VI, 1 Octbr. 1797) . 114

An das vollziehende Directorium. (Passeriano den 19. Vendémiaire Jahr VI, 10. Octbr. 1797) 115

Friedensvertrag zwischen der franz. Republik und der Republik Venedig 116

Geheime Artikel zu diesem Friedensvertrage 118

Note an den Minister Sr. Heiligkeit. (Mailand, den 16. Thermidor Jahr V 3. Aug. 1797) 119

Note an die türkische Regierung. (Mailand, den 29. Thermidor Jahr V, 16. August 1797) 121

An den Pascha von Skutari. (Mailand, den 29. Thermidor Jahr V, 16. August 1797) 121

An das vollziehende Directorium. (Passeriano, den 2. Complementartag des Jahres V, 18. Sept. 1797) . . . 122

Seite

An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten. (Passeriano, den 3. Complementartag des Jahres V, 19. September 1797) 126

An den Minister der auswärtigen Angelegenheiten. (Passeriano den 27. Vendémiaire Jahr VI, 18. Octbr. 1797) 130

An die Academie 133

An das vollziehende Directorium. (Cairo, den 6. Thermidor Jahr VI, 24. Juli 1798) 133

Gefecht von Rahmanieh. — Schlacht von Cheberheis. — Schlacht bei den Pyramiden. —

An das vollziehende Directorium. (Jaffa, den 23. Ventôse, Jahr VII, 13. März 1799) 141

Gefecht von El Arich. — Nachtangriff. — Belagerung des Forts von El Arich. — Gefecht von Gazeh. — Belagerung von Jaffa.

An den König von England. (Paris, den 3. Nivose Jahr VIII, 26. December 1789) 147

An den Papst. (Nach der Ernennung zum Kaiser.) . . 148

An den König von England. (Nach der Thronbesteigung Frankreichs) 149

Tagesbefehle an die Armee. (Bamberg, den 6. Octbr. 1806) 151

An den König von Preußen. (Unmittelbar vor der Schlacht von Jena) 152

An den König von England (bei der Conferenz von Erfurt, zusammen mit dem Kaiser Alexander) 155

An den Kaiser Franz. (den 14. Octbr. 1808) 156

N. 373. Giulio. — Improvisir. la Novelle Napoleon's.

YB 58439